









# VOYAGE

DE

MR. N. J. NEBUJER

EN

# ARABIE

ET EN D'AUTRES

PAYS DE L'ORIENT,

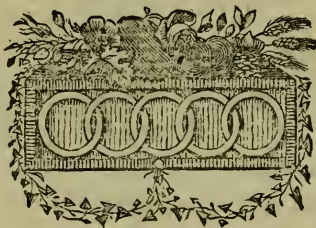
avec l'extrait de sa description de l'ARABIE & des  
observations de Mr. FORSKAL,

TOME II.

---

*Avec des figures en taille-douce & des cartes géographiques.*

---



EN SUISSE,  
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

---

1 7 8 0.

VOYAGE

DE LA

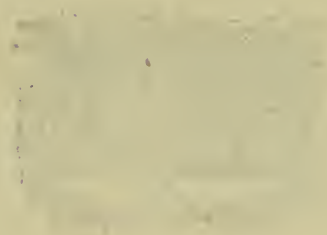
FRANCE

EN

1791

1792

1793



1794

1795

---

EXPLICATION  
DES PLANCHES

& Indices de leurs places dans les deux Volumes.

TOME PREMIER.

---

---

Planche I. Un Arabe errant ou Bédouin à cheval  
& un à pied dans le lointain.

page 110.

— II. Une Grecque d'Alexandrie dans  
toute sa parure. p. 123.

— III. Danseuses & musiciens d'Egypte,  
à la p. 146. où par erreur on se  
rapporte à la 4e.

— IV. Fiancée d'Egypte ; suivie des mu-  
siciens & gens qui portent des  
flambeaux , & d'autres qui ré-  
pandent des eaux de senteur ;  
à la p. 153. où est indiquée la  
5e. au lieu de la 4e.

— V. Vallée de Warfan habitée par des Bé-  
douins ou Arabes errans. p. 194.

Planche VI. La vallée d'Ifraïtu entourée des montagnes pelées. page 196.

— VII. Le couvent de sainte Catherine sur le mont Sinai. p. 200.

— VIII. Femme Arabe qui vend du pain sous un parasol de natte. p. 241.

— IX. La figure du côté gauche est une femme Arabe de condition de la ville de Loheya , celle du côté droit est une jeune villageoise des montagnes à café qui va puiser de l'eau ; & dont la description est à la p. 306. Celle de la femme Arabe de condition se trouve à la p. 280. où cette planche se place.

— X. Vue prise dans les montagnes à café, à la p. 305. où le texte se réfère à la 9e. au lieu de la 10e.

— XI. Habillement des Arabes de distinction. p. 403.

Les trois Cartes géographiques , A. cours du Nil : B. la mer Rouge : C. la terre de l'Yemen , le



placent à la fin du Volume , pour pouvoir être mis en - dehors.

---

## TOME SECOND.

*Planche I.* Jeux militaires des Arabes. 1°. La demeure du *Dôla*. 2°. Une citadelle. 3°. Petite mosquée. 4°. Maison ordinaire. 5°. Le *Dôla*, le sabre & le bouclier à côté les jambes nues dans ses bottes , portant un grand turban dont le bout descend entre les épaules. Le cheval avoit le cuir du poitrail , des épaules de la tête & de la housse couvert d'acier poli. 6°. Les Arabes montagnards avec leurs chevaux longs. 7°. Le *Tsjaus* ou le commandant des soldats. 8°. Domestiques du *Dôla*, avec des grands turbans & des chemises larges & retroussées. 9°. Habillemens des bourgeois aisés. 10°. Celui des Arabes communs en *Téhama*. 11°. Soldats mon-

tagnards. 12°. Un chameau ,  
portant des cruches d'eau. 13°.  
Habillement des Juifs. page 96.

*Planche II.* La *fig. a* est un encensoir de bois avec son couvercle de jonc natté ; la *fig. b* un flacon d'eau de rose ou de parfum de porcellaine , avec un couvercle d'argent très-proprement travaillé ; *c* tasse à café de terre de potier dont se fert le peuple ; *d* est une soucoupe d'argent ou de laiton des Arabes distingués de l'Yemen ; *e* pot de terre pour bouillir le *Kischer* , boison fait de coques de café ; *f* sorte de canapé usité dans le *Té-hama* , sur lequel on s'asseoit à jambes croises ; *h* maison arabe dans l'Hedsjas & dans l'Yemen , dont le toit en rond est couvert d'une certaine herbe. p. 235


III. Habillement des Banians à Mokha.

Le linge qui ceint les reins est lié par une petite corde , à laquelle est attachée par - devant

un tuyau d'argent bien travaillé. Il tient dans sa main gauche un chapelet , non pour prier , mais pour s'amuser. Derrière lui dans le lointain on voit une vache arabe. page 257.

*Planche IV.* Outils pour l'agriculture des Arabes.

*A.* Maniere dont ils se servent pour faire les digues qui entourent les champs labourés , pour que l'eau qu'on y conduit y reste. *B.* Puits dans la plaine de Dumar , duquel on tire l'eau pour arroser dans les sécheresses. *E.* Echafaudage où les Arabes se placent pour veiller sur leurs champs. *D.* Pierre pour battre le grain. Les Arabes posent le bled à terre épis contre épis , & font traîner ensuite par-dessus cette pierre. *F.* Maniere de labourer la terre. *C.* Maniere de scier le bois. *p.* 314.

 *V.* Bas-relief du temple indien sur l'isle Elephanta. *p.* 421.

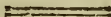
vii]      EXPLICATION DES PLANCHES.

*Planche* VI. Hækris, ou voiture la plus usitée  
des Indes. *page* 439.

———— VII. Habillement d'un négociant Hin-  
dous. *p.* 455.

———— VIII. ————— d'un payfan Hin-  
dous en tems de pluie avec sa  
capotte de feuilles de palmier.  
*p.* 465.

Les *trois* Cartes, *D.* Terre Omân : *E.* Sinus  
Persicus : *F.* Tabula itineraria, &c. se placent à  
la fin du Volume pour pouvoir être mis en-dehors.





# VOYAGE

*E N A R A B I E .*

---

## SECTION XVI.

DE L'ARABIE EN GÉNÉRAL.

---



### CHAPITRE I.

*De la Description de L'ARABIE.*

**L'**HOMME , quoique vivant dans des sociétés peut-être trop civilisées , où l'art étouffe ou déguise la nature , n'oublie cependant jamais sa première destination. Il aime jusqu'à l'image de cette liberté , de cette indépendance , & de cette simplicité , qui devoient par-tout accompagner son existence & qu'il a perdues. Il se plaît à retrouver

cette image dans les fictions même de la poésie pastorale.

Il n'aime pas moins à remonter dans ces tems reculés , où , parmi les débris du monde primitif , il peut appercevoir le tableau des mœurs , qui lui sont naturelles , & que les révolutions auxquelles le genre humain a été exposé , n'ont pas encore altérées ; sans distinguer clairement les causes de son plaisir , il est toujours charmé de trouver , au moins , le simulacre de ses anciens droits , & du bonheur auquel il étoit originairement destiné.

Si un peuple peut nous présenter un tel tableau , qui réunisse les deux avantages de l'ancienneté & de la simplicité des mœurs , ce sont sans doute les *Arabes*. Quand on vit parmi eux , on se croit subitement transporté dans ces siècles éloignés , qui ont suivi d'assez près le renouvellement de notre monde actuel. On croit se trouver au milieu de ces Patriarches , dont la vie extraordinaire ébranle de si bonne heure nos jeunes cerveaux. Une langue parlée de tems immémorial , & qui tient de si près à tout ce que nous regardons comme étant de la plus haute antiquité , acheve d'entretenir cette douce illusion.

Le pays habité par cette nation , n'offre pas

moins de singularités intéressantes : entrecoupé par des déserts sablonneux & par de grandes chaînes de montagnes , il présente d'un côté tout ce que la désolation a de plus affreux , & de l'autre côté tous les agrémens des contrées les plus fertiles ; réunissant par sa position les avantages des climats chauds & des tempérés , il fournit également les productions des parties du globe très-éloignées : jamais conquis , il ne montre que les changemens opérés par les mains de la nature , & rarement ceux que l'homme produit en troublant l'ordre par ses fureurs.

Malgré ces avantages si propres à exciter la curiosité , l'Arabie a été de tout tems très-peu connue. Les anciens , accoutumés à faire des découvertes par les conquêtes , n'ont gueres pu se mettre au fait des particularités d'un pays , où leurs armes n'ont jamais pénétré. Ce que les auteurs grecs & latins nous apprennent des Arabes , est si obscur , que nous voyons bien leur ignorance sur tout ce qui regarde cette nation. Parmi les modernes , le préjugé sur les inconvéniens & les dangers de voyager en Arabie , a produit la même ignorance. J'aurai occasion de remarquer que nos meilleurs Géographes fourmillent d'erreurs sur

les objets essentiels , comme l'est p. e. la sujétion des Arabes aux Turcs & aux Persans.

Par ces considérations , j'ai cru devoir faire une description plus circonstanciée d'un pays & d'un peuple , qui méritent d'être mieux connus. Dans le cours de mon Voyage , j'ai parlé en partie de ce que j'ai vu moi-même : mais comme , pendant mon court séjour en Arabie , je n'ai pu parcourir qu'un petit nombre de provinces de cette vaste contrée , j'ai tâché de tirer , pour le reste , des lumières par le moyen de plusieurs Arabes instruits & dignes de foi , que j'ai été à portée de consulter. J'ai trouvé ces secours principalement chez des gens de lettres , & chez des négocians , plus en état & plus portés à me donner des informations que des gens en place , occupés uniquement de leurs affaires & réservés par habitude.

Cette méthode me paroît avoir plusieurs avantages. On ne confondra pas ce que j'ai vu , avec ce que j'ai appris par le témoignage universel des gens éclairés de la nation. Je trouverai mieux occasion de placer certaines particularités , que je n'aurois pu inférer dans le récit de mon Voyage , sans interrompre trop souvent le fil de la narration. Le lecteur verra d'ailleurs son attention soulagée , en ayant sous ses yeux un tableau formé d'une



multitude de traits épars , dont la combinaison doit lui présenter la physionomie de la contrée & du peuple qui l'habite.

J'eusse souhaité pouvoir ajouter une légère esquisse de l'histoire de cette nation , isolée au milieu de tant d'autres ; mais il m'a été impossible de satisfaire ma curiosité. Dans les pays de l'Orient on manque de bibliothèques & de savans profondément instruits ; ressources qu'un voyageur trouveroit avec tant d'abondance en Europe. Il existe cependant d'anciens historiens Arabes : mais les exemplaires de leurs ouvrages sont extrêmement rares , suivant les indices que j'en ai eu à *Kahira* & à *Mokha*. Il vaudroit cependant la peine de rechercher ces auteurs , inconnus en Europe , & cette recherche , comme j'ai vu , ne seroit pas infructueuse. Ces ouvrages jetteroient du jour sur plusieurs époques de l'histoire des peuples anciens.

---

## CHAPITRE II.

*De l'étendue de L'ARABIE, & de sa division.*

**L'**ARABIE proprement dite est cette grande Pé-

ninfule , formée par le golfe Arabique , l'océan Indien , & le golfe Persique. Il paroît que déjà les anciens ont compris sous le nom d'Arabie tout cet espace enfermé entre ces mers , & une ligne tirée de la pointe du golfe Persique à la pointe du golfe Arabique. Cette ligne de démarcation étoit cependant plutôt l'effet de l'ignorance des anciens à l'égard de la filiation des peuples , qu'une limite réelle.

Quoi qu'il en soit de ces bornes , il faut donner aujourd'hui à l'Arabie une plus grande étendue. Les conquêtes ou les établissemens des Arabes dans la Syrie & dans la Palestine , doivent faire regarder les déserts de ces contrées comme appartenant à l'Arabie , qui de cette manière est bornée d'un côté par l'*Euphrate* , & de l'autre par l'*Isthme de Sués*.

Il ne faudra pas cependant envifager comme parties de l'Arabie tous les pays où ce peuple s'est établi par ses colonies ou par ses conquêtes. Les Arabes sont la nation qui s'est répandue le plus dans les contrées les plus éloignées , & qui a conservé , malgré ses déplacements , le mieux sa langue , ses mœurs & ses usages. On en trouve des colonies de l'Ouest à l'Est depuis les bords du *Sénégal* jusqu'à ceux de l'*Indus* ; & du Nord au

Sud depuis l'*Euphrate* jusque dans l'isle de *Madagascar*. Les effaims des Tartares n'ont pas occupé un plus grand espace.

Le *Sénégal* en Afrique sépare comme on fait, les *negres* des peuples simplement basanés. Sa rive droite est habitée par des tribus d'Arabes errans, & vivant sous des tentes. Les parties élevées des états de *Maroc* & des républiques Barbaresques, contiennent une quantité d'autres tribus de la même nation, qui se sont répandues en Afrique, suivant les apparences, à l'occasion des conquêtes des *Califes*. Toutes ces tribus sont gouvernées par leurs propres chefs, parlent arabe, & ont les mêmes mœurs que le reste de leur nation. On peut les regarder plutôt comme les alliés que comme les sujets des gouvernemens des différens pays où ils se sont établis.

Sur la côte orientale de l'Afrique, les Arabes se sont répandus tout le long jusqu'à *Mosambique*. Plusieurs souverains des états situés sur cette côte, étoient au moins autrefois de cette nation, qui s'est emparée aussi des isles de *Comorra* & d'une partie de celle de *Madagascar*, où ses colonies subsistent encore aujourd'hui.

N'ayant rien pu apprendre de particulier touchant ces tribus dispersées en Afrique, je n'en

parlerai pas ; aussi peu que des Arabes établis en Egypte , dont j'ai déjà traité dans la description de mon voyage par cette contrée.

Je ne dirai rien non plus des prétendues colonies des Arabes en *Habbesch* , ni de l'opinion qui fait descendre les Abyssins des habitans de l'Arabie. Ce sentiment de quelques savans repose sur des probabilités si légères & si incertaines qu'il ne vaut pas la peine de le discuter.

Mais je ne dois pas passer sous silence des colonies plus importantes , qui quoique hors de l'Arabie , y tiennent de plus près. Ce sont celles qui se trouvent sur la côté méridionale de la Perse , & qui sont à l'ordinaire alliées & quelquefois sujettes des souverains arabes voisins. Des indices de toute espèce font présumer que ces tribus se sont établies sur les bords du golfe Persique avant les conquêtes des califes , & qu'elles ont conservé toujours leur indépendance. Il est ridicule au moins que nos Géographes fassent une partie de l'Arabie sujette des rois de Perse , pendant que ces rois des rois n'ont jamais été les maîtres-seulement des côtes maritimes de leur royaume , où les Arabes dominent depuis si long-tems.

Pour observer l'ordre le plus naturel dans mon tableau géographique , je conserverai la

division de l'Arabie, usitée chez les habitans. Ils partagent leur patrie en six grandes provinces : le HEDSJAS , situé le long du golfe Arabique depuis le *Sinaï* jusqu'à l'*Yemen* , & s'étendant dans les terres jusqu'à la province de *Nedsjed* : la seconde est l'YEMEN en général , qu'on peut subdiviser dans les états de l'Iman de *Sana* ; province qui s'étend depuis la fin de l'*Hedsjas* le long du golfe Arabique & de la mer des Indes jusqu'à celle d'*Hadramaut* , & qui est bornée par celle de *Nedsjed* du côté du nord. La troisième HADRAMAUT sur les côtes de l'océan Indien confine à celle d'*Yemen* d'un côté , à celle d'*Omian* de l'autre , & vers le nord à celle de *Nedsjed*. La quatrième OMAN , aussi sur les côtes de l'océan est enclavée dans les provinces d'*Hadramaut* , de *Lachsa* & de *Nedsjed*. La cinquième LACHSA où HADSJAR s'étend le long du golfe Persique , & confine à celle de *Nedsjed* dans l'intérieur des terres. La sixième NEDSJED , comprend tout l'intérieur du pays , qui est borné par les cinq autres provinces : ses limites au nord , sont les terres occupées par les Arabes dans le désert de Syrie. On pourra compter ces terres pour la septième province , & ajouter alors la description des établissemens des Arabes sur la côte méridionale de la Perse.

Les deux provinces d'Yemen & d'Hadramaut étoient connues autrefois sous le nom de l'*Arabie heureuse*. Mais comme cette dénomination n'est pas usitée chez les Arabes, je n'ai point cru devoir m'arrêter à cette division arbitraire.

---

### C H A P I T R E I I I.

#### *Des Révolutions de l'ARABIE.*

**T**OUT ce qu'on fait touchant l'époque la plus ancienne de l'histoire de cette contrée, c'est qu'elle a été gouvernée par des rois puissans nommés *Tobba*. On a regardé ce nom comme un titre commun à tous les rois, comme un nom appellatif, tel que *Pharaon* chez les Egyptiens.

Il y a cependant une tradition assez circonstanciée parmi les savans Arabes, à l'égard de ces premiers rois, qui mérite d'être remarquée. Ils prétendent savoir par d'anciens monumens, que *Tobba* étoit le nom de famille de ces Souverains, qui venus des environs de *Samarcand* & adorateurs du feu, avoient conquis & civilisé l'Arabie. Cette tradition s'accorde bien avec l'hypothèse si probable d'un auteur ingénieux, qui dérive les lumières & la civilisation des peuples

méridionaux d'une nation établie anciennement dans la partie de la Tartarie où est situé Samarcand.

J'ai eu occasion de faire une observation, qui me paroît aussi appuyer cette hypothèse. Un renégat Hollandois, qui avoit parcouru à plusieurs reprises l'Arabie, me montra à Mokha la copie d'une inscription en caractères singuliers & inconnus qu'il avoit trouvée dans une province éloignée des côtes. Malade alors je négligeai de la copier : mais la forme extraordinaire de ces caractères, formés de lignes droites, se grava si bien dans ma mémoire, que je reconnus à mon retour le même alphabeth dans les inscriptions de *Persepolis*. En Perse la tradition générale est, que le conquérant qui a bâti *Persepolis*, avoit été aussi originaire des environs de Samarcand; de sorte que les Arabes & les Persans paroissent avoir eu des souverains de la même nation, qui parloient la même langue, ou qui se servoient au moins des mêmes caractères.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ces conquérans, une multitude d'indices prouvent que les Arabes ont joué un rôle dans les tems les plus reculés; mais que la connoissance de leurs révolutions n'est pas parvenue à leur postérité. On ne peut pas douter qu'ils n'aient fait la conquête

de l'Égypte avant l'époque où commence l'histoire ancienne, que les Grecs nous ont transmise. Tout ce que ces historiens rapportent des rois pasteurs ne peut convenir qu'à des conquérans Arabes. La fameuse république de voleurs, ne peut avoir été non plus qu'une tribu de cette nation, qui après l'expulsion de ses compatriotes, s'est maintenue, pendant plusieurs siècles, dans un terrain avantageux de la basse Égypte.

Il est certain que la plupart des peuples, dont l'histoire des Juifs fait une si fréquente mention, ont été des tribus Arabes, qui se battirent souvent avec ces voisins inquiets & les subjuguèrent quelquefois. On pourroit soupçonner encore que ces Juifs même appartenoient de près aux Arabes, & tiroient leur origine d'une souche sortie de cette nation répandue.

Les événemens de cette nation du temps des monarchies des Perses, des Grecs, des Romains & des Parthes, nous sont inconnus, ou se réduisent à quelques petites tentatives de ces peuples conquérans pour soumettre l'Arabie: tentatives toujours infructueuses, ou qui n'ont réussi pour un tems que contre quelques tribus établies dans les villes des côtes du golfe Arabique, ou dans le voisinage de la Syrie.



L'Arabie paroît avoir été une contrée riche & importante dès le tems des anciens Egyptiens. L'aversion de ce peuple pour la mer, donnoit aux Arabes la facilité de faire seuls le commerce des Indes par le golfe Arabique. Ce commerce ayant pris une fois ce cours, continua sous les *Ptolomées*, sous les Romains, sous les Grecs, & sous les califes d'Egypte. Mais la découverte d'un nouveau chemin aux Indes priva l'Arabie entièrement de cet avantage, & fit tomber en ruine un grand nombre de villes autrefois si florissantes.

La domination des rois *Hamjares* sur une grande partie de l'Arabie, tombe apparemment dans les beaux siècles de cette nation. L'histoire de ces rois est enveloppée de tant d'obscurités, qu'on ignore même leur nation & leur origine. Il est probable cependant qu'ils ont été indigènes.

On ne fait non plus dans quelle époque placer une invasion des *Abyssins*, dont parlent quelques historiens. Ce peuple doit avoir attaqué les Arabes pour les convertir au christianisme. On prétend même qu'après avoir subjugué une partie de l'Arabie, il avoit réussi dans son dessein, & que cette contrée se trouva remplie de chré-

tiens. Les circonstances de cet événement sont si vagues, & en partie si fabuleuses, qu'on est en droit de douter de son existence, ou au moins de ses causes.

Une époque plus sûre & plus importante est celle de la révolution que MAHOMET produisit dans la religion & dans l'état politique de sa patrie. Cet heureux usurpateur se servit, comme firent aussi ses successeurs, des bras de ses compatriotes pour conquérir des pays éloignés. Mais ni lui ni les califes ne parvinrent jamais à subjuguier leur nation entière. Une multitude de souverains dans l'intérieur des terres conserva l'indépendance, sans avoir d'autres égards pour les califes que ceux qui étoient dûs au chef de la religion musulmane. L'autorité des califes se réduisoit au spirituel, excepté dans une partie des côtes qui étoit de leur domaine, & qui les reconnoissoit pour le souverain direct.

Après la destruction du califat par les Turcs, l'Arabie secoua toute domination étrangère, & fut gouvernée, comme auparavant, par une quantité de princes plus ou moins puissants, issus de différentes familles.

Aucune puissance voisine ne tâcha de soumettre cette contrée jusqu'à l'arrivée des Portu-

gais aux Indes , & dans la Mer rouge. Le fultan d'Egypte EL GURY , voulant alors au commencement du feizieme siecle , se débarrasser de ces nouveaux venus , qui lui paroissoient dangereux , envoya une flotte pour chasser les Portugais. Cette flotte profitant de l'occasion s'empara de presque toutes les places maritimes de l'Arabie. Mais la dynastie des *Mamelucs* ayant été détruite par les Turcs , ces villes rentrèrent de nouveau sous la domination de leurs souverains naturels.

Les Turcs continuerent la guerre contre les Portugais , pour mettre leur nouvelle conquête , l'Egypte , en sureté. SOLIMAN *Pacha* , commandant une puissante flotte turque , imita l'exemple du dernier fultan des Mamelucs & s'empara de toutes les places le long du golfe Arabe. Ses successeurs poussèrent encore plus loin leurs conquêtes , & s'emparèrent d'une grande partie de l'Yemen jusque bien avant dans la contrée montueuse ; de sorte que l'Arabie devint presque en entier une province du fultan de Constantinople , gouvernée par des pachas comme les autres provinces de l'empire Ottoman.

Dans l'intérieur des terres il y avoit cependant toujours beaucoup de princes & de *schechs*.

indépendans , qui n'ayant jamais pu être domptés , ne cessèrent de harceler les Turcs , & de les faire reculer vers la mer. Après plusieurs efforts réitérés , le chef de la maison actuellement régnante à Sana , parvint enfin , vers le milieu du siècle passé , à chasser entièrement cette nation de toutes les places qu'elle avoit occupées depuis plus de cent ans. Les Turcs ne possédant plus rien dans ce pays , qu'une autorité précaire dans la seule ville de *Dsjidda* , il est absurde de compter parmi les provinces ottomanes l'Arabie , qui doit être regardée comme entièrement indépendante de toute puissance étrangere.

Un peuple qui , comme les Arabes , s'est isolé depuis si long-tems , ne peut pas essuyer des révolutions intéressantes , & dignes de l'histoire. Les événemens se réduisent à de petites guerres & à de petites conquêtes , telles que peuvent faire de petits souverains. Je n'en parlerai donc pas , excepté si dans la description de chaque province particuliere , il se présente quelque événement remarquable par sa singularité , ou par son influence sur les affaires des autres nations.

## C H A P I T R E - I V .

*Du Gouvernement des ARABES.*

LE pouvoir le plus naturel est celui qu'un pere exerce sur sa famille , puisque l'obéissance se fonde sur la persuasion de la bienveillance de celui qui commande. Quand , après les révolutions que notre globe a effuyées , les tristes débris du genre humain se rassemblèrent , chaque famille se laissa diriger & conduire par celui auquel elle devoit son existence.

Lorsque ces familles se multiplierent , les branches cadettes conserverent une espece de vénération pour la branche aînée , qui étoit censée tenir de plus près à la souche de toute cette postérité , qui quoique subdivisée avec le tems , se regardoit comme un seul tout en vertu de son origine. Cet ensemble de familles , forties de la même souche , forme ce que nous appellons une tribu. Il étoit donc aisé à l'aîné de la premiere branche d'acquérir sur sa tribu une autorité qui dérhoit de la paternelle.

Quelquefois une famille devenue trop nombreuse se sépara des autres , & forma une nouvelle tribu. Dans d'autres occasions des tribus

incapables de résister en particulier à un ennemi puissant, se réunirent en reconnoissant un chef commun. Il sera arrivé encore, qu'une tribu nombreuse aura forcé des tribus foibles de se joindre à elle & de se mettre dans sa dépendance, qui cependant chez les Arabes, a rarement dégénéré en sujétion.

Cette forme primitive de gouvernement, établie sans interruption chez les Arabes, prouve l'ancienneté de ce peuple & rend intéressant son état actuel. Elle s'est conservée dans toute sa pureté chez les *Bédouins*. Dans d'autres parties de l'Arabie elle a souffert quelques changemens sans que son fond soit entièrement altéré. J'aurai occasion de remarquer ces différences dans la description particulière de chaque province, & je me contenterai de faire pour le présent quelques réflexions générales sur l'esprit du gouvernement de l'Arabie.

Les *Bédouins*, ou les Arabes pasteurs qui vivent sous des tentes, ont une multitude de *schechs*, dont chacun gouverne sa famille avec un pouvoir presque absolu. Tous ceux de la même tribu reconnoissent cependant un chef commun appelé *schech es scheïch*, le *schech des schechs*, ou *schech el Kbir*, dont l'autorité est limitée par

la coutume. La dignité de grand schech est héréditaire dans une famille : mais les schechs subalternes choisissent dans la famille du défunt le plus capable de les gouverner, sans faire attention ni à l'aînesse ni à une succession directe. Ce droit d'élection, joint à d'autres prérogatives, oblige le grand schech de regarder les petits schechs plutôt comme ses associés que comme ses sujets, & de partager avec eux l'autorité souveraine. L'esprit de liberté qui domine cette nation guerrière, lui rend la sujétion insupportable.

Cet esprit règne avec moins de force chez les Arabes qui cultivent la terre ou qui habitent les villes, & il étoit plus aisé de les assujettir. Dans les parties fertiles de cette contrée, il s'est formé de tout tems des souverainetés plus ou moins étendues, ou par des conquêtes, ou par des préjugés religieux. Telles sont aujourd'hui celles du *scherif de la Mecque*, des *Imans de Sana* & de *Maskat*, & de quelques princes du pays d'*Hadrantaut*. Cependant aussi-tôt qu'il y a dans ces états de grandes chaînes de montagnes on y trouve encore des *schechs* indépendans.

Malgré cette multitude de seigneurs, dont les domaines sont enclavés dans les états de quel-

que souverain puissant , ce gouvernement n'est nullement féodal. Les sचेchs ne possèdent point de fiefs , & n'ont qu'une espee de propriété sur les personnes de leur tribu. Ceux même qui paroissent sujets tributaires des souverains , dont ils habitent les états , ne le sont pas en effet. Ils restent indépendans , & le tribut qu'ils payent n'est qu'une redevance pour l'usage des terres , dont ils sont des especes de fermiers. Tels sont les *sचेchs* établis en *Syrie* , en *Egypte* & dans toute l'étendue du *mont Atlas*.

Une nation de ce caractère ne tombe pas facilement sous le pouvoir arbitraire. Le despotisme ne s'est glissé un peu en Arabie qu'en faveur du gouvernement théocratique , qui en est ordinairement la source. Les imams , réputés successeurs & descendans de Mahomet , & reconnus chefs spirituels & temporels de leurs états , ont pu abuser de la vénération des sujets pour leur personne , & étendre trop leur autorité. Le génie du peuple , les usages , & cette religion même qui devrait les rendre absolus , opposent néanmoins des digues au despotisme des imams , & les force de modérer leur gouvernement.

Jamais les Arabes n'ont imaginé de former



des républiques. Cette espece de gouvernement n'est pas une suite des formes primitives ; elle tire son origine de l'impatience & de la lassitude des peuples qui ont souffert long-tems des outrages du pouvoir arbitraire ; ou quelquefois du concours fortuit d'un nombre d'individus , qui ne sont pas liés par les nœuds de la parenté. Les états unis de *Haschidu Bétel* , ne sont pas tant une république fédérative , qu'une association de plusieurs petits souverains pour unir leurs forces contre un ennemi commun. Leur gouvernement ressemble à celui de l'Allemagne , & non à celui des Suisses , ou des Provinces-unies. On fait peu de positif touchant la prétendue république de *Brava* sur les côtes orientales de l'Afrique. Il est à présumer qu'elle est aussi une confédération entre les schechs Arabes , établis sur cette côte.

La colonie de *Juifs* qui occupe un district de la province d'*Hedsjas* , est gouvernée par un schech héréditaire & indépendant de leur nation. Ces Juifs , séparés depuis tant de siècles de leurs compatriotes , ont donc adopté aussi la forme de gouvernement de leurs voisins.

Cette multitude de petits souverains entraîne plusieurs inconvéniens. Les guerres doivent être

très-fréquentes entre des états limitrophes jusqu'à leur centre, & dont les chefs ont tant d'intérêts différens à discuter. Mais heureusement ces querelles ne sont pas trop funestes : une armée Arabe d'un millier d'hommes se retire & se croit battue si elle perd 7 à 8 de ses combattans : de sorte que ces querelles s'apaisent aussi aisément qu'elles se sont élevées.

On ne peut pas douter, que ces essaims de princes ou régnaux ou appanagés, dont la polygamie augmente encore continuellement le nombre, n'influent d'une manière défavantageuse sur l'aisance du peuple. Il paroît surprenant, quand on voit les Arabes habitant un pays riche & fertile, être mal logés, mal nourris, mal habillés & dépourvus de presque toutes les commodités de la vie. Mais en réfléchissant sur les causes, on explique les effets.

La pauvreté des Arabes errants, est sans doute, volontaire. Ils préfèrent la liberté aux richesses, & la vie pastorale à une plus laborieuse & plus gênée, qui pourroit les placer dans l'aisance. Mais ceux qui habitent les villes ou qui cultivent la campagne sont pauvres, parce que leurs souverains les chargent d'impôts disproportionnés au revenu des terres. L'entretien

de tant de princes & celui d'un clergé nombreux, absorbe presque la subsistance du peuple. L'exemple du territoire de *Zebid*, que j'ai allégué dans la description de cette ville où je me suis arrêté, prouve que le cultivateur ne peut pas, sans tomber dans la misère, porter des charges aussi pesantes.

Une cause générale de l'appauvrissement de l'Arabie se découvre sans doute aussi dans le changement du cours du commerce aux Indes, tombé entre les mains des Européens. Cependant si les terres pouvoient être mieux cultivées, cette contrée auroit, sans un commerce étranger, assez de ressources pour mettre tous les habitans dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à une vie aisée.

---

## SECTION XVII.

## DE LA PROVINCE D'HEDSJAS.

## C H A P I T R E I.

*De la nature de cette province, & de quelques-unes de ses villes.*

**L'**HEDSJAS est borné vers l'est par le Nedsjed, au nord par le désert de Sinai, au sud par l'Yemen & à l'ouest par le golfe arabe. Ses limites dans l'intérieur des terres ne me sont pas exactement connues, & comme je n'ai vu que ses côtes, je ne puis parler du reste qu'après des relations.

Suivant ce que j'ai appris, ce pays doit entièrement ressembler à l'Yemen. Depuis les côtes s'étend une plaine plus ou moins large, jusqu'aux chaînes de montagnes qui courent parallèlement avec les bords de la mer Rouge. Cette plaine est, comme le *Téhama*, entièrement stérile & sablonneuse, excepté où le terroir, à l'entrée des vallées, peut être arrosé par les eaux des torrens qui descendent des montagnes.

La partie montueuse doit être fertile en fruits & denrées de toute espece. Je n'ai pas entendu compter le café parmi ses productions. On tire le *baume de la Mecque* de cette contrée élevée, & principalement de la grande montagne de *Sa-fra*, éloignée de trois journées des côtes du golfe arabique.

Cette plaine ingrate ne peut pas être bien peuplée. J'ai déjà remarqué, que dans mon trajet de *Suès* à *Locheja* je n'avois vu presque ni villes ni villages. J'ai donné la description de *Jambo*, de *Dsjidda* & de *Ghurfude*, les seuls ports & les seules villes de cette côte étendue. Les autres petits endroits clair-semés ne méritent aucune attention.

Je n'ai pu découvrir aucune ville remarquable dans l'intérieur de cette province, excepté celle de *Tuaif*, située sur une haute montagne, dans une contrée si agréable, que les auteurs Arabes comparent ses environs à ceux de *Damas* & de *Saria*. Cette ville fournit *Dsjidda* & la *Mecque* d'excellens fruits, principalement de raisins, & fait un commerce considérable d'amandes qui croissent en abondance dans son territoire.

Il y a quelques villes peu importantes, qui

appartiennent au schech de la tribu de *Harb*. On m'a parlé aussi d'une vallée délicieuse nommée *Wadi Fatima*, entre la Mecque & Médine, que Mahomet avoit donnée pour dot à *Fatime* sa fille chérie, & qui est possédée actuellement par les *Dani Barkad*, branche cadette de la maison régnante à la Mecque, & par conséquent descendante de cette princesse.

Les deux capitales de l'*Hedsjas*, la Mecque & Médine, offrent trop de curiosités pour ne pas exiger des articles particuliers.

## C H A P I T R E II.

### *Du pouvoir des Turcs dans l'HEDSJAS.*

**L**E sultan de Constantinople se dit souverain de l'*Hedsjas*, &, sur la foi d'un vain titre, nos géographes comptent cette partie de l'Arabie parmi les provinces turques. Mais cette souveraineté prétendue est un fantôme, que les Arabes eussent fait disparaître depuis long-tems, s'ils n'étoient pas intéressés à le conserver.

Malgré les magnifiques prétentions du grand-seigneur, son pouvoir en Arabie se réduit à quelques minces prérogatives. Il peut envoyer

toutes les années à la Mecque des caravanes accompagnées de troupes, qui sont souvent obligées de se frayer le chemin à main armée. Il peut, comme tout souverain puissant qui veut abuser de ses forces contre un foible, déposer le *schérif* régnant & en mettre un autre à sa place, pendant que par le moyen de la caravane il est le plus fort à la Mecque. Il ose mettre un pacha à *Dsjidda*, qui partage avec le *schérif* l'autorité sur cette ville, & qui ne peut aller à son gouvernement ni en sortir qu'au milieu de la grande caravane. Les Arabes souffrent enfin, qu'il entretienne pour la sûreté des pèlerins turcs quelques janissaires, éparpillés dans quelques mauvaises tours pour garder des puits.

Les revenus qu'il tire de cette prétendue province, sont en proportion avec son pouvoir. Le sultan partage avec le *schérif* les droits de la douane de *Dsjidda*: mais cette modique somme ne suffit nullement pour l'entretien de la maison du pacha. Aussi un Turc, nommé à ce beau gouvernement, se regarde comme disgracié, & ne soupire qu'après son rappel.

Si les Arabes ne recevoient pas toutes les années de grandes sommes de la part du sultan, & n'en tiroient des avantages de toute espece,

ils auroient chassé depuis long-tems cette poignée de Turcs. Le sultan donne des pensions à tous les schérifs, & aux principaux de la noblesse de l'*Hedsjas*, comme à des gardiens de la maison sainte. Par ces pensions & par 4 ou 5 gros vaisseaux chargés de denrées, qu'il envoie tous les ans à Dsjidda, il nourrit presque les habitans de la Mecque & de Médine. Pendant tout le tems du séjour des pèlerins dans la ville sainte, il fait distribuer tous les jours autant d'eau que 2000. chameaux peuvent en apporter; sans compter le grand nombre de présens, dont il orne la *Kaba*, & dont il régale les descendans de Mahomet.

Les principaux des Arabes profitent encore de la grande quantité de fondations pieuses, faites par des sultans ou par de riches particuliers turcs, en faveur des lieux saints. Dans toutes les villes de l'empire Ottoman on trouve des *Kans*, des bains, & des maisons qui appartiennent à la *Kaba*. Plusieurs personnes, pour assurer leur propriété contre les atteintes du despotisme, lèguent, après l'extinction de leur famille, tous leurs biens, par une espece d'inféodation, à la mosquée de la Mecque. Les revenus de cette mosquée & de la *Kaba* se partagent entre



le schérif & la principale noblesse de l'*Hedsjas*. Ces Arabes risqueroient par conséquent de perdre leur subsistance, en voulant se soustraire à une dépendance apparente, qui flatte la vanité du sultan, sans entamer leur liberté.

Le sultan ne se fait gueres plus respecter sur le golfe arabe : maître précaire de l'Égypte, & manquant d'une bonne marine, il souffre que les Arabes des côtes pillent impunément les vaisseaux turcs, qui en s'approchant trop des terres, tombent entre leurs mains.

### CHAPITRE III.

#### Du SCHÉRIF de la MECQUE.

**S**CHERIF est, comme j'ai eu occasion de le remarquer dans un autre endroit, le titre des descendans de Mahomet par *Hassan ibn Ali*. Quoique cette partie de la postérité du prophete ne soit jamais parvenue aux dignités de *Calife* & d'*Imam*, elle paroît néanmoins avoir possédé en tout tems la souveraineté de la plupart des villes de l'*Hedsjas*.

Les descendans de *Hassan ibn Ali* se sont partagés en plusieurs branches, dont celle d'*Al*

*Bunemi*, qui actuellement doit consister en plus de 300 personnes, a seule le droit au trône de la Mecque. Ces *Al Bunemi* se divisent encore en deux branches subalternes, *Darii Sajid*, & *Darii Barkad*, dont tantôt l'une, tantôt l'autre ont donné des souverains à la Mecque & à Médine, quand ces états se trouvoient séparés.

Il n'est pas seulement indifférent au sultan turc, lequel des individus de cette famille s'érige en *schérif es schéraf*, ou en schérif régnant : il paroît même nourrir leurs divisions, en favorisant le plus fort pour les affoiblir tous. Comme l'ordre de la succession n'est pas fixé, & que tous les schérifs peuvent aspirer également à la souveraineté, cette incertitude des droits, jointe aux intrigues des officiers turcs, cause dans ces états de fréquentes révolutions. Il est rare qu'un grand schérif se soutienne sur le trône, & plus rare encore que son regne ne soit troublé par la révolte de ses plus proches parens. On a vu succéder un neveu à l'oncle, l'oncle à son neveu, & quelquefois un homme d'une branche éloignée à un prince de l'ancienne maison régnante.

Du tems de mon séjour en Arabie, en 1763, le schérif *Mesad* avoit régné déjà depuis 14

ans, toujours en guerre contre les Arabes voisins, & quelquefois avec les plus proches parens. Quelques années auparavant le pacha de Syrie, qui commandoit la caravane, l'avoit déposé, & mis à sa place *Jafar*, frere cadet du schérif. Mais après le départ de la caravane, *Jafar*, manquant de moyens pour se soutenir, résigna de nouveau à *Mesad* la souveraineté, *Achmet*, second frere du schérif & fort aimé des Arabes, menaça d'attaquer la Mecque pendant notre séjour à Dsjidda. Nous apprimes peu de tems après la fin de cette querelle, & le retour d'*Achmet* à la Mecque, où il continua de vivre en simple particulier.

Ces exemples prouvent, que les musulmans n'observent plus la loi qui leur défend de porter la guerre dans les lieux saints. Un bey d'Egypte osa même, il y a quelques années, planter ses petits canons sur une tour de l'enceinte de la Kaba, & tirer par dessus cette sainte maison contre le palais du schérif *Mesad*, avec lequel il s'étoit brouillé.

Les états du schérif comprennent les villes de la Mecque, de Médine, de Jambo, de Taaif, de Sadie, de Ghanfude, de Hali, & treize encore moins considérables, toutes situées dans l'Hedf-

jas. Près de Taaif se trouve la haute montagne de *Gazvan*, où, suivant les auteurs Arabes, il gele au milieu de l'été. Comme cet état est peu riche & peu étendu, les revenus de son souverain ne peuvent pas être considérables.

Il trouve une ressource dans des impôts sur les pèlerins, & dans des gratifications des monarques musulmans. Chaque pèlerin Schüte paye une taxe, suivant ses facultés, depuis 10 jusqu'à 100 écus. Le grand Mogol faisoit remettre au schérif par année 60000 roupies, assignées sur le gouvernement de Surate. Mais depuis que les Anglois se sont emparés de cette ville & de son territoire, le Nabab de Surate n'étoit plus en état de payer cette somme. Le chérif la demanda alors aux Anglois, comme possesseurs de Surate, & pour les obliger de le satisfaire, il défendit à un capitaine de cette nation de sortir du port de Dsjidda. L'Anglois s'étant rembarqué malgré cette défense, le schérif se plaignit à la Porte, qui communiqua ses plaintes au ministre d'Angleterre. Il négocia en même tems avec le fantôme de Nabab, qui réside encore à Surate : mais toutes ses démarches ont été infructueuses, & il paroît que le souverain de la Mecque sera obligé de renoncer à cette contribution des Indes.

Le pouvoir du schérif ne s'étend pas au spirituel , qui dépend uniquement du chef des ecclésiastiques de chaque secte , résidants à la Mecque. Les Musulmans rigides , tels que les Turcs , n'aiment pas les schérifs , qu'ils soupçonnent peu orthodoxes , & attachés en secret à la secte mitigée des *Zeïdi*.

---

#### CHAPITRE IV.

##### *De la ville de la MECQUE.*

CETTE ville , éloignée de *Dsjidda* d'une forte journée , est située dans un terroir sec & stérile. À quelques lieues plus loin , dans des endroits élevés vers les montagnes , on trouve déjà de beaux fruits en abondance. Pendant les mois d'été les chaleurs sont extrêmes à la Mecque : les habitans , pour s'en garantir , ferment soigneusement les volets , & arrosent les rues pour rafraîchir l'air. On a des exemples , de personnes étouffées au milieu de la ville , par le vent brûlant nommé *Samoun*.

Comme une grande quantité de la première noblesse de l'*Hedsjas* demeure dans cette ville , elle est mieux bâtie qu'aucune autre de l'Arabie.

Parmi les beaux édifices qu'elle contient , le plus remarquable est la fameuse *Kaba* , ou maison de Dieu , qui avoit été en grande vénération chez les Arabes déjà avant Mahomet.

J'eusse été assez curieux de voir cette rareté : mais aucun chrétien n'ose aller à la Mecque ; non pas que l'approche en soit défendue par une loi expresse , ou que les Mahométans sensés trouvaissent à redire à une telle curiosité ; mais à cause des préjugés du peuple , qui , regardant cette terre comme sainte , croit les chrétiens indignes d'y mettre le pied : elle seroit profanée , suivant l'opinion des superstitieux , si elle étoit foulée par des infideles. Le peuple s'imagine même que les chrétiens sont empêchés d'en approcher par un pouvoir surnaturel. On raconte d'un infidele , parvenu jusqu'aux collines qui entourent la Mecque , qu'il avoit été assailli par tous les chiens fortis de la ville , & qui , frappé de ce miracle & de l'aspect auguste de la kaba , s'étoit fait Musulman.

Il faut donc présumer que tous les Européens qui décrivent la Mecque comme témoins oculaires, ont été des renégats , qui se sont échappés de la Turquie. Un exemple récent appuie ces soupçons. Sur la promesse de pouvoir conserver sa religion , un chirurgien François se laissa persuader d'ac-

compagner à la Mecque l'*Emir Hadsji*, en qualité de médecin. Mais déjà à la première station, on le força à se faire circoncirer, & on lui permit alors de continuer le voyage.

Quoique les Mahométans ne permettent pas aux Européens d'aller à la Mecque, ils ne leur refusent pas les descriptions de la kaba, & des explications à l'égard de ce bâtiment. J'ai tiré à Kahira la copie d'un dessin de la maison sainte que j'ai rectifié après sur un tableau d'un peintre Turc. Ce peintre gagnoit sa vie en faisant des dessins & de petits tableaux de la kaba, & en les vendant aux pèlerins.

À en juger par ces dessins, & par les relations de tant de Musulmans dignes de foi, la kaba est un bâtiment mesquin & informe; une espèce de tour carrée, dont le haut est enveloppé d'une étoffe de soie noire brodée en or. Cette étoffe se fabrique à Kahira, & le sultan Turc fait présent chaque année d'une tenture neuve, pour changer la précédente. Les gouttières de ce bâtiment sont d'or pur.

Ce qui semble de plus magnifique, dans cette maison sainte, ce sont les arcades qui entourent la place, au milieu de laquelle la kaba est située. On parle avec admiration de la quantité de lami-

pes & de candelabres d'or & d'argent , dont ces arcades font remplies. Cependant , selon ces récits même , apparemment encore exagérés , les richesses de la kaba n'approchent pas de la valeur de celles , qu'on étale dans quelques églises catholiques en Europe.

La kaba renferme une relique des plus révélées , & des plus singulieres : c'est la fameuse pierre noire , apportée par l'ange *Gabriel* pour la construction de la sainte maison. Suivant les ecclésiastiques , cette pierre , à son arrivée , étoit toute blanche , & d'un brillant qui éblouissoit les yeux à quatre journées de distance : mais elle pleura si copieusement & si long-tems sur les péchés des hommes qu'elle devint opaque & enfin toute noire. Tout Musulman , chaque fois qu'il fait le tour de la kaba , doit baiser , ou toucher au moins , cette pierre compatissante. On ne rend pas les mêmes honneurs à la pierre d'*Abraham* , ni à celle d'*Ismaël* : les pèlerins sont dispensés du soin de les voir & de les baiser.

Les Arabes vénèrent la kaba , parce qu'elle a été bâtie par Abraham , & qu'elle lui servit de maison de priere. Dans la même enceinte se trouve le puits *Zemzem* , estimé pour la bonté de ses eaux , & honoré à cause de son origine miracu-



leuse. *Hagar*, chassée par son maître, mit dans cette place le petit *Ismaël* par terre, pendant qu'elle alla chercher une fontaine pour désaltérer son fils mourant de soif. N'ayant pu trouver aucune eau, elle fut surprise en revenant de voir jaillir une source entre les jambes de l'enfant; & cette source est le puits de *Zemzem* actuellement existant.

Une rangée de piliers de métal, qui regne tout autour de la kaba, lui sert encore d'ornement: des chaînes unissent ces piliers, & soutiennent une multitude de lampes d'argent. Les portiques, ou les arcades, dont j'ai parlé plus haut sont destinés à servir d'abris aux pèlerins, pendant les plus grandes chaleurs du jour. On en fait encore un autre usage: les marchands, qui suivent en grand nombre les caravanes, étalent leurs marchandises sous ces arcades.

Les Mahométans ont une si haute opinion de la sainteté de la Mecque, qu'ils l'étendent encore sur ses environs. Le territoire de cette ville est réputé sacré, jusqu'à des distances qui sont indiquées par des marques particulières. Chaque caravane trouve, dans son chemin, une marque semblable, qui avertit les pèlerins de mettre

l'habillement modeste avec lequel ils doivent paroître dans cette terre sainte.

---

## C H A P I T R E V.

### *Du pèlerinage des Musulmans.*

**T**OUT Musulman est obligé, comme on fait, d'aller au moins une fois dans sa vie, à la Mécque, pour faire ses dévotions dans les lieux saints. Si cette loi étoit observée à la rigueur, le concours des pèlerins seroit prodigieux, & la ville ne pourroit jamais contenir ces armées nombreuses de gens de tous les pays, où la religion mahométanè domine. Il est donc à présumer que les seuls dévots s'acquittent de ce devoir, & que les autres s'en dispensent aisément.

Ceux dont les circonstances ne permettent pas une longue absence, ont la liberté, il est vrai, de payer un homme pour faire le voyage en leur nom. Mais un tel pèlerin gagé n'ose se charger que d'une seule procuration par voyage, & il doit, pour prévenir les abus, rapporter une attestation en bonne forme d'un imam de la Mécque qu'il a fait les dévotions requises aux lieux saints au nom d'un tel, vivant ou mort : car après

le décès d'un homme , qui durant sa vie n'avoit pas observé la loi , on peut le faire encore voyager à la Mecque par procureur. J'ai rencontré quelquefois de ces pèlerins de profession , qui , mal payés par leurs commettans , se tiroient d'affaire , le reste du chemin , en demandant l'aumône.

Les caravanes , déjà peu nombreuses à proportion de la multitude immense de Musulmans , sont composées encore d'une grande quantité de gens , qui ne font pas le voyage par dévotion. Ce sont des marchands qui croient pouvoir transporter plus sûrement , ou débiter plus facilement , leurs marchandises ; des entrepreneurs de toute espèce qui fournissent le nécessaire aux pèlerins , & des soldats , payés par la caravane , à laquelle ils servent d'escorte. Il arrive de cette coutume que beaucoup de personnes ont été plusieurs fois à la Mecque uniquement par des vues d'intérêt.

La plus considérable de ces caravanes est celle de la Syrie , commandée par le pacha de Damas. Elle se joint à une certaine distance à la seconde venant d'Egypte & conduite par un bey qui prend le titre d'*Emir Hadsji*. Il en vient une de l'Yemen , une autre moins nombreuse du pays de Lachsa. Quelques pèlerins épars arrivent par la

mer Rouge des Indes , & des établissemens des Arabes sur les côtes d'Afrique. Les Perfans se mettent dans celle qui part de Bagdad & dont le pacha nomme le conducteur. Ce poste est lucratif, parce que le conducteur ose rançonner les hérétiques Perfans.

En racontant ce que j'avois vu sur notre vaisseau dans le trajet de Suès à Dsjidda, j'ai déjà parlé de l'*Irrham*, & des endroits où les pélerins sont obligés de s'habiller d'une manière si humble. Je dois ajouter qu'ils doivent partir pour la Mecque aussitôt qu'ils sont arrivés aux bornes qui marquent le commencement du territoire sacré. Un renégat Grec, venu avec nous depuis Suès, & comptant s'arrêter à Dsjidda, essuya tant de reproches sur ses délais qu'il fut forcé de partir pour la Mecque avant d'avoir fini ses affaires.

Il est avantageux, au reste, à un pélerin de presser son arrivée aux lieux saints. Sans avoir été présent, dès le commencement, à toutes les cérémonies, & sans s'être acquitté de tous les actes de dévotion, un homme n'acquiert pas le titre de *Hadsji*, qualité recherchée parmi les Turcs, puisqu'elle donne des prérogatives réelles, & qu'elle fait respecter celui qui peut s'en décorer. La rareté de ce titre dans les pays Mahométans est déjà une

preuve combien on néglige l'observation de la loi qui ordonne le pèlerinage.

Il regne une coutume semblable chez les chrétiens orientaux, qui font aussi beaucoup de cas du titre de *Hadsji* ou de *Mokdafi*, qu'on donne aux pèlerins de leur communion. Pour acquérir ce titre il ne suffit pas d'avoir fait le voyage de Jérusalem : il faut avoir passé dans cette ville la fête de Pâques, & avoir assisté à toutes les cérémonies des semaines saintes.

## CHAPITRE VI.

### *De la ville de MEDINE.*

**A** une journée du port de *Jambo* se trouve *Medine*, ville de grandeur médiocre, entourée de mauvaises murailles & située dans une plaine sablonneuse. Elle appartient au schérif de la Mecque, quoiqu'elle ait eu, dans ces derniers tems, un souverain particulier de la famille *Dacii Barhad*. Aujourd'hui le schérif la fait gouverner par un visir, qui doit être pris dans la famille du souverain.

Avant Mahomet cette ville se nommoit *Jathreb*; mais on lui donna le nom de *Medinet en*

*Nebbi*, la ville du prophete, après que Mahomet, chassé de la Mecque par les Koréïschites, s'y fut réfugié, & y eut passé le reste de ses jours.

Le tombeau de Mahomet à Medine est respecté par les Musulmans; mais ils ne sont nullement obligés de le visiter, pour y faire leurs dévotions. Les seules caravanes de Syrie & d'Egypte, qui, à leur retour de la Mecque, passent près de Medine, se détournent un peu de leur chemin pour voir ce tombeau.

J'ai eu aussi d'un Turc un dessin de la grande mosquée où l'on voit le tombeau dans le coin de la grande place, au lieu que la kaba est au milieu. Comme on craint que le peuple ne rende un culte superstitieux aux dépouilles du prophete, l'approche de ce tombeau est défendue par des grilles au travers desquelles on peut le regarder. Il consiste dans une simple maçonnerie, en forme d'une caisse, sans autre monument. Je n'ai point pu apprendre quelle étoit l'origine de ce conte ridicule, répandu en Europe, de ces grands aimans qui soutenoient en l'air le cercueil de Mahomet.

Ce tombeau est placé entre deux autres où reposent les cendres des deux premiers califes. Quoiqu'il ne soit pas plus magnifique que ceux de la plupart des fondateurs de mosquées, le bâti-

ment qui le couvre est enveloppé en-dehors d'une étoffe de soie verte, brodée en or, que le pacha de Damas renouvelle tous les sept ans.

Le bâtiment est gardé par quarante eunuques qui veillent à la sûreté du trésor, qu'on dit y être enfermé. Ce trésor, composé principalement de présens des grands parmi les Musulmans, en pierres précieuses, est regardé comme très-considérable : mais on a mêlé tant de fables dans le récit qui m'en a été fait, que je ne fais qu'en penser. Plusieurs Mahométans considérables m'ont assuré sérieusement qu'un des effets les plus précieux, gardé dans ce tombeau, étoit la pierre philosophale ou une bonne quantité de la poudre qui convertit tous les métaux en or fin. Un négociant Arabe distingué m'assura cependant, que cette garde n'étoit destinée qu'à écarter la populace qui avoit commencé à jeter des guenilles sur le tombeau, pour les retirer alors comme des especes de reliques.

## C H A P I T R E V I I .

*Des fchechs independans tant Arabes que Juifs.*

LA partie montueuse de l'*Hedsjas* est partagée entre un grand nombre de fchechs souverains. Le plus puissant est celui de la *tribu de Harb*, qui peut mettre deux mille hommes en campagne. Il réside dans la ville de *Makschous*, & son domaine comprend encore quelques villes & plusieurs villages.

Pendant les mois propres au pâturage, les plus distingués de cette tribu vivent sous des tentes : ils demeurent le reste de l'année dans les villes & dans les villages. Mais le peuple habite à l'ordinaire des cabanes couvertes d'herbes. Cette principauté est située dans les montagnes entre la Mecque & Medine.

Je n'ai pu apprendre ni le nom, ni la situation des domaines des autres fchechs indépendans de cette province. Ce que j'en fais, c'est que ces Arabes habitent toute l'année dans les villes & dans les villages, & qu'ils ont pour défense des châteaux bâtis sur des rochers escarpés. Ils se joignent quelquefois à leurs voisins contre les cara-



vanes Turques, quoiqu'elles ne traversent pas leur territoire.

C'est principalement le schech de la tribu de *Harb* qui incommode les caravanes, & qui les rançonne. Si les Syriens & les Egyptiens ne payent pas le tribut qu'il exige pour leur passage, il ramasse une armée parmi ses voisins, qui sont charmés de venir prendre leur part au pillage d'une caravane.

L'état le plus remarquable & le moins connu est celui que les Juifs ont formé dans les montagnes au nord-est de Medine. Ce pays s'appelle *Kheibar*, & les Juifs qui l'habitent sont connus en Arabie sous le nom de *Beni Kheibar*. Ils ont leurs propres schechs indépendans, & se partagent en trois tribus, nommées *Beni Missead*, *Beni Schaban* & *Beni Anesse*. Ils sont si odieux aux Mahométans, qui les accusent de piller les caravanes, qu'en Syrie la plus grande injure qu'on puisse dire à un homme c'est de l'appeller *Beni Kheibar*. Il paroît cependant qu'on leur impute à tort ces brigandages. Des Mahométans dignes de foi m'ont assuré que les Juifs avoient bien fourni des troupes auxiliaires à l'armée Arabe, qui en dernier lieu pilla la caravane de Damas : mais les instigateurs & les chefs de cette entreprise,

avoient été le schech de la tribu de *Harb* en *Hedsjas*, & celui de la tribu *Aneffe* en *Nedsjed*.

Ces Juifs de *Kheibar* ne paroissent pas entretenir des liaisons avec leurs compatriotes répandus en *Asie*. Quand je m'informai d'eux chez les Juifs en *Syrie*, ces derniers me dirent, que ces freres prétendus n'osoient pas se présenter, parce qu'ils n'observoient pas la loi. Ces *Beni Kheibar* doivent donc être des *Karaites*, secte peu nombreuse & dispersée, que les autres Juifs, généralement attachés à la secte des *Phariséens*, détestent plus encore que les chrétiens ou les *Mahométans*.

Le nom de la tribu d'*Aneffe* a un rapport marqué avec celui de la tribu d'*Hanassi*, dont parle *Benjamin de Tudèle*, comme de ses compatriotes. Il a encore beaucoup de ressemblance avec celui de *Baruc Anzab*, race de Juifs qui avoit causé beaucoup de chagrins à *Mahomet* & aux premiers califes. Ainsi cette famille juive doit régner dans cette contrée depuis plus de douze siècles. Parmi les modernes, *Barthema* est le premier qui ait parlé de cette souveraineté & des Juifs indépendans, qui demeurent dans les environs de *Medine*.

Cet établissement a donné peut-être lieu à la fable du *fleuve Sabbatique*. Ces Juifs, ne voyageant pas le jour du sabbath, ne peuvent pas suivre les caravanes. Les terres qu'ils habitent sont cependant entourées de déserts si vastes & si peu sûrs, que sans se joindre à une caravane, il est impossible de sortir d'un pays aussi isolé, ou d'y parvenir.



## SECTION XVIII.

## DE L'YEMEN EN GÉNÉRAL.

*Des limites de l'YEMEN & de sa division.*

CETTE grande province qui comprend la plus belle & la plus fertile partie de l'Arabie, est entourée du golfe Arabique & des provinces d'*Hadramaut*, de *Nedsjed* & d'*Hedsjas*.

La nature divise l'*Yemen* en deux parties, qui different beaucoup pour le sol & pour le climat. Celle qui borde le golfe Arabique, est une plaine aride & sablonneuse, de la largeur à-peu-près de deux journées, qui éprouve des chaleurs excessives. L'autre, qui commence où finit la première, est une contrée assez élevée, remplie de montagnes escarpées, mais fertiles; où l'air est beaucoup plus tempéré. Mais cette division appartient à l'histoire naturelle de l'Arabie: il s'agit ici de la division politique.

L'*Yemen* est partagé, comme le reste de l'Arabie, entre un grand nombre de souverains dont  
les

les domaines font d'une étendue très-inégale. Il y a quelques princes assez puissans, & une multitude de sचेchs, qui dans leurs petits territoires jouissent d'une indépendance entière.

Parmi ces princes le plus considérable est l'*Imam*, qui réside à *Sana*. Comme j'ai parcouru une partie de ses états, qui me sont par conséquent mieux connus que les autres, je destinerai un article à part pour leur description; d'autant plus qu'ils font la plus grande partie de l'*Yemen*. Je donnerai, pour le présent, l'abrégé de ce que j'ai pu apprendre du reste de cette province.

Les états indépendans de l'*Yemen*, outre celui de l'*Imam*, sont suivant ce que j'ai su par le récit des gens les plus instruits :

1. Le pays d'*Aden*, gouverné depuis quelque tems par un prince particulier.
2. La principauté de *Kaukeban*, possédée par un *Sejid*.
3. Le pays de *Kobail*, ou de *Hafchid-u-Bekil*, où il se trouve beaucoup de sचेchs, qui ont formé une espèce de confédération.
4. La principauté d'*Abu-Arifch*, qui appartient à un *schérif*.

5. Un grand district entre *Abu-Arifch* & l'*Hedsjas*, habité par des *Bédouins* libres.

6. Le territoire de *Khaulan*, qui a son propre fchech.

7. Le territoire de *Saban*, qui comprend la principauté de *Saade*, appartenante à un *Sejid*, & les domaines de quelques fchechs indépendans.

8. *Nedsjeran*.

9. *Kachtan*.

10. *Nebhm*.

11. *Khaulan* à l'est ; quatre petites souverainetés gouvernées par des fchechs.

12. Le vaste pays de *Dsjöf* ou *Mareb* a un fchérif, & d'autres territoires des fchechs.

13. La contrée de *Jafa*, où il se trouve au moins trois fchechs indépendans.

Il y a sans doute, dans l'*Yemen* encore plusieurs autres états souverains, qui à cause de leur petitesse ne sont pas venus à ma connoissance. Un voyageur, qui s'arrêteroit peu en chemin, ne pourroit gueres apprendre non plus les noms de toutes les petites seigneuries, dont l'*Allemagne* est composée. Ce que je fais cependant, pour en avoir été témoin oculaire, c'est que ce grand nombre de petits souverains, est la cause de la langueur où l'*Arabie* est tombée,

& que tant d'intérêts, qui se choquent sans cesse, ruinent le commerce & l'industrie.

---

## CHAPITRE II.

### *De la principauté d'ADEN.*

CETTE petite souveraineté confine vers le sud à la mer des Indes; vers l'ouest & vers le nord aux états de l'*Imam*, & vers l'est au pays de *Jafa*. Les terres dont elle est composée appartenoient autrefois à l'*Imam*: mais en 1730, les habitans chassèrent le gouverneur, mis par l'*Imam*, & élurent un *schech*, qui se soutient dans une entière indépendance.

*Aden*, ville ancienne & célèbre, donne le nom à cette principauté. Elle a encore un bon port, quoiqu'elle soit bien déchue de son état florissant. Son commerce est peu considérable, parce que son souverain ne vit pas en paix avec ses voisins. La seule marchandise qu'on exporte de cette ville, est le café qui vient du pays de *Jafa*.

Parmi plusieurs villes & plusieurs châteaux de peu d'importance, qui se trouvent dans ce petit état, la seule place encore remarquable est *La-*

*hadsje*, résidence du schez actuel *Abd ul Kerim el Födéli*. Cette ville fut assiégée & maltraitée en 1757 par le fameux schez *Abd urrab*. *Födéli* est un petit district, contenant une ville & quelques villages, connus parce que la famille régnante en est originaire.

### CHAPITRE III.

#### *De la Principauté de KAUKÉBAN.*

LA contrée qui porte ce nom, est presque enclavée dans les états de l'*Imam de Sana*, & confine seulement d'un côté aux terres des alliés de *Hafschid-u-Bekil*. La famille, qui y regne, descend de Mahomet par *Hadi*, *Imam de Saade*. Elle avoit possédé, pendant plusieurs siècles, de beaux domaines dans l'*Yemen*, & a conservé même le titre d'*Imam* durant l'usurpation des Turcs. Mais quand cette nation fut chassée de l'*Yemen* par *Khassem el Kebir*, cette illustre famille fut obligée de céder le titre d'*Imam* à ce nouveau conquérant Arabe, & de se contenter de celui de *Sejid* ou *Sidi*. Elle gouverne cependant encore en toute souveraineté un état assez considérable.



On m'avoit communiqué une notice de la succession de ces souverains , que je n'ai pas eu occasion de vérifier. Le prince régnant en 1763 , s'appelloit *Sejid Achmet* : il avoit plusieurs fils & freres , & un bon nombre de neveux.

Il fait sa résidence à *Kaukeban* , petite ville peu fortifiée ; mais située sur une haute montagne , presque inaccessible. La tante du prince régnant a fait construire un chemin pavé , par le moyen duquel les chameaux chargés peuvent parvenir jufques dans la ville.

Dans les différens districts entre lesquels ce pays est divisé , on trouve un bon nombre de villes & bourgs , dont la plupart ont des châteaux ou citadelles sur des montagnes du voisinage. Ces précautions paroissent nécessaires , pour la défense d'un souverain foible contre un voisin puissant , tel que l'Imam de Sana.

*Wadi Laa* est une vallée fertile en café qui appartient à *Sejid Ibrahim* , frere du prince régnant. Dans ses environs il y a des sources chaudes & minérales.

## C H A P I T R E IV.

*Des alliés de HASCHID-U-BEKIL.*

LA contrée étendue, qui est partagée entre plusieurs schechs alliés, s'appelle proprement *Bellad el Kobail*, le pays des montagnards : mais on la nomme à l'ordinaire *Haschid-u-Bekil*, du nom général des confédérés. Elle s'étend vers le nord jusqu'au désert d'*Anafia*, & elle est bornée vers le sud & vers l'est par les états de l'Imam & par la principauté de *Kaukeban* : vers l'ouest elle touche la souveraineté d'*Abu Arisch*. L'esprit républicain est si rare en Asie, que cette contrée peut passer pour une des singularités de l'orient.

Ce pays montueux est rempli d'une foule de schechs d'une très-ancienne noblesse, dont chacun gouverne son territoire en seigneur indépendant. Ces schechs sentant l'impossibilité de résister séparément à un voisin puissant, se sont ligüés pour s'assister réciproquement.

Il est difficile, en Europe même, de se mettre en peu de tems au fait de la constitution d'un état : dans l'orient, chez des nations naturellement défiantes, la chose est presque impos-

sible. Je n'ai point pu apprendre quelles sont les loix & les conditions de cette ligue de petits souverains. Tout ce que j'en fais, c'est qu'ils élisent un certain nombre de chefs, & en tems de guerre des généraux, pour commander leurs troupes combinées.

Ces alliés & leurs sujets sont beaucoup plus guerriers, & meilleurs soldats que les autres Arabes. L'Imam de Sana & le schérif de la Mecque entretiennent chacun plusieurs régimens de ces montagnards, & les payent mieux que leurs autres troupes. Ces montagnards exigent d'être commandés par des officiers de leur nation : les sचेchs levent à l'ordinaire les régimens & en nomment les officiers. Par cette raison l'Imam craint de se brouiller avec les confédérés. Quand ils attaquent l'état de Sana, leurs compatriotes, qui sont au service de l'Imam, se révoltent & se joignent à l'armée de la ligue.

Une tradition sur leur origine commune, peut avoir porté ces sचेchs à se liguier, & à rester fideles à leur alliance. *Hafchid* & *Bekil*, dont les confédérés ont pris le nom, ont été, suivant cette tradition, deux fils d'un certain *Babroscham* & d'une princesse *Nedsjema*. Ce Babroscham, né en Natolie de parens distingués, enleva, après

plusieurs aventures romanesques , cette princesse, fille du roi de Bithynie , & se réfugia avec elle dans les montagnes de l'Yemen , où par ses deux fils *Hafchid* & *Bekil* il devint la souche des familles de tous les sचेchs de *Bellad el Kobail* , qui peuvent , par conséquent , se regarder tous comme parens.

Il est constant cependant , qu'il y a dans ce pays des sचेchs d'une plus ancienne noblesse que ce roman ne leur en attribue. Dans le district de *Kheivan* , dans la ville de *Bsit el Toba* , réside le chef de la famille *Toba* , qui doit descendre des premiers rois d'Arabie de ce nom.

On m'a nommé une cinquantaine de ces sचेchs indépendans , dont quelques - uns possèdent des terres au milieu de celles de l'Imam. Il seroit superflu de rapporter leurs noms.

Le pays que ces alliés habitent , est d'une bonté assez inégale. Il y a cependant au milieu des montagnes des vallées très-abondantes en fruits , & les hauteurs même sont bien cultivées & fertiles.

Il contient beaucoup de châteaux , bâtis sur les hauteurs ; mais peu de villes considérables. Celle de *Kheivan* , dans le district du même nom , est remarquable , parce qu'elle a été la résidence

des rois *Hamjares*, & ensuite des Imams. On y voit des ruines de palais, qui font d'une haute antiquité.

Dans quelques autres petites villes, on trouve plusieurs monumens qui prouvent, que *Bel-lad el Kobail* a été, avant la conquête des Turcs, en grande partie du domaine des anciens Imams.

### CHAPITRE V.

*De la principauté d'ABU ARISCH, & des BÉ-  
DOUINS voisins.*

**L**A principauté d'*Abu Arisch*, nommée ainsi d'après sa capitale, est proprement une partie du *Tehama*, & s'étend le long du golfe Arabe depuis le gouvernement de *Lohéya* vers le nord, l'espace de deux degrés de latitude. Son terroir est, comme celui du reste du *Tehama*, sec & stérile, par-tout où il ne peut pas être arrosé par les eaux des rivières qui descendent de la partie montueuse de l'*Yemen*.

Ce pays faisoit, il n'y a pas long-tems, partie des états de l'Imam. Les souverains de Sana ont à l'ordinaire la politique de confier le gouvernement de leurs provinces uniquement à des gens

de basse naissance, souvent même à des esclaves, qui n'aspirent pas si aisément à l'indépendance, comme fait la noblesse Arabe. Mais un des derniers Imams eut l'imprudence de nommer *Dola d'Abu Arisch* un certain *schérif Achmed*, qui en se soulevant contre son maître, vérifia le dicton des Arabes, que les descendans de Mahomet ont tous la soif de régner.

Son fils *Mahommed*, schérif *d'Abu Arisch* actuellement régnant, s'est soutenu contre tous les efforts de l'Imam pour soumettre de nouveau cette portion démembrée de ses états. Les confédérés de *Haschid-u-Bekil*, excités par les largesses de l'Imam, ont attaqué souvent le schérif; mais sans un dessein sérieux de le réduire. Le schech *Mecrami* de *Nedsjeran* pénétra aussi deux hyvers de suite dans cette contrée avec une petite armée. Pour chasser cet ennemi, le schérif leva 600 hommes dans le pays de *Haschid-u-Bekil*, & lui livra en Janvier 1763 une bataille décisive. Le schérif perdit dans cette bataille 6 à 7 hommes, & s'enferma, accablé de cette perte, dans sa résidence. Mais le schech *Mecrami* ne profita pas de sa victoire : il apprit que le schech de *Kachtan* étoit entré dans le *N. dsjeran*, & se hâta d'aller défendre ses propres états.

Les endroits remarquables de la principauté d'*Abu Arifsch* , font , la capitale du même nom , ville murée & résidence du fchérif. Le port & la ville de *Dsjefan* , à une journée d'Abu Arifsch. Cette ville de *Dsjefan* , située fur le golfe Arabe , dans un pays fertile , fait un commerce assez important de féné , qui croît abondamment dans son territoire , & de café qui vient des montagnes de *Hafchid-u-Bekil*. Elle trafique aussi avec les ports de la côte opposée de l'Afrique : mais elle n'entretient aucune communication avec les fujets de l'Imam. Le reste de la principauté consiste dans quelques petites villes , & dans plusieurs gros villages.

La plaine qui s'étend le long du golfe Arabe , l'espace d'un degré de latitude , depuis les frontières d'Abu Arifsch jusqu'à celles de l'*Hedsjas* , est occupée par une tribu d'Arabes libres , appelée *Beni Halal*. Ces Bédouins vivent sous des tentes , & sont gouvernés par leurs propres fchéchs. Ils sont pauvres & adonnés au brigandage , comme je l'ai déjà remarqué dans la relation de notre voyage de *Dsjidda* à *Loheya* : mais ils se piquent d'un grand courage , & se font gloire de mépriser les douleurs.

Quand on demande à ces Bédouins , de quelle

religion ils font , ils se difent Mufulmans. Mais leurs voifins ne les croient pas , les traitent d'infideles , & les accufent d'avoir une religion à part , dont les feftateurs font nommés *Mufaliks*. Il paroît en effet qu'ils s'éloignent beaucoup du mahométifme en plufieurs points : leur circonfion eft au moins toute différente. On peut croire que ces Arabes errants , n'ayant jamais été entièrement subjugués ni par Mahomet ni par fes fucceffeurs , ont confervé une partie de leur ancienne religion. Les Mufulmans regardent les Bédouins en général comme peu orthodoxes , & leur reprochent de n'être pas de vrais croyans.

Ces Arabes de *Beni Halal* habitent une contrée ingrate : ils font pauvres , & vivent du petit produit de leurs troupeaux peu nombreux.

## C H A P I T R E VI.

*Des territoires de SAHAN , & de KHAULAN.*

**L**ES Arabes nomment Sahan le pays montueux entre celui de Hafchid-u-Bekil & l'Hedsjas. Ce pays affez étendu eft riche en fruits de toute efpece , principalement en excellens raifins. On y trouve auffi des mines de fer ; que faute de bois , on ne



peut pas bien exploiter. Par cette raison le fer de l'Yemen est cher & mauvais.

On prétend que les habitans de cette contrée sur-tout les montagnards qui ont peu de communication avec les étrangers , parlent le meilleur arabe , & le plus conforme à celui de l'alcoran ; livre dont au reste , ils ne connoissent presque pas le nom.

Leurs mœurs different beaucoup de celles des Arabes des villes de l'Yemen. Rarement ils ont plus d'une femme , & leurs filles ne se marient qu'après leur 15. année : au lieu que dans les états de l'Imam , on voit des femmes de 9 à 10 ans. Ils se nourrissent de viande , de miel , de lait & de quelques herbes. La contrée leur fournit en abondance ces alimens. Avec une nourriture si simple & si frugale , ils parviennent à l'âge le plus avancé , & conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Ils sont fort hospitaliers , & malgré cela des voleurs aussi redoutables que les Bédouins du désert , aux voyageurs qui ne vont pas en caravane.

Il y a dans ce pays beaucoup de seigneuries indépendantes. La principale est celle de *Saade* , possédée par le prince *Khassem* , descendant de l'Imam *Hadi* , souche aussi des maisons régnan-

tes de *Kaukeban* & de *Sana*. Ce prince prend aussi le titre d'Imam ; mais sa principauté est si petite , qu'il a de la peine à se défendre contre les sचेchs des montagnes voisines.

La capitale & la résidence *Saade* , a une douane qui rapporte beaucoup au souverain. Tout ce qui sort des états de l'Imam pour aller à Nedsjeran , à Kachtan & à la Mecque doit passer par cette ville ; & y paye des droits considérables. Dans les environs de la ville se trouve une haute montagne , célèbre par le siege que le prince alors régnant a soutenu contre les Turcs pendant sept ans.

Entre *Saade* & *Hafchid-u-Bekil* il y a une partie du grand désert d'*Amasia*. Au milieu de ce désert on trouve *Birket Soidan* , le seul endroit où les voyageurs puissent s'arrêter pour se rafraîchir.

Le petit district de *Khoulan* , dont il s'agit ici , & qu'il faut bien distinguer de celui du même nom près de *Sana* , est situé dans les montagnes à l'ouest de *Saade* , sur le chemin de *Sana* à la Mecque , à quatre journées de *Hali* , dernière ville de la souveraineté du schérif. Il a aussi son sचेch indépendant. C'est tout ce que j'en ai pu apprendre.

## CHAPITRE VII.

*Des Principautés de NEDSJERAN & de KACHTAN.*

**N**EDSJERAN est situé dans une contrée agréable & bien arrosée, au nord-est & à trois journées de *Saade*. Ce petit pays est fertile en bled & en fruits, sur-tout en dattes. Ses paturages sont excellens, & ses chevaux & ses chameaux recherchés dans toute l'Arabie.

Il est possédé actuellement par un schez nomme *Mecrami*, qui depuis quelque tems s'est acquis la plus grande réputation. On dit que ce schez n'est pas issu de l'ancienne noblesse Arabe. Dans sa jeunesse il parcourut l'Arabie, la Perse & les Indes. Après son retour l'*Imam de Saade* lui confia le gouvernement de sa province de *Nedsjeran*. A peine *Mecrami* avoit obtenu ce poste, qu'il s'érigea en souverain de son gouvernement.

Ce nouveau schez de *Nedsjeran* s'est rendu redoutable par son génie & par sa valeur; non-seulement à ses voisins, mais encore à des souverains très-éloignés. Il n'y a pas long-tems que, faisant passer en petits détachements ses troupes par le pays de *Hafchid-u-Bekil*, il pénétra dans

les états de l'Imam , & s'empara de la province de *Safan*. En Janvier 1763 , il battit , comme je l'ai rapporté , le fchérif d'Abu Arifch. Vers la fin de la même année il avoit déjà traversé toute l'Arabie avec son armée , & étoit entré dans la province de *Lachfa*. Il feroit impossible en Europe de faire passer en fi peu de tems des troupes par des pays déserts & étrangers : mais une armée arabe n'est chargée ni de canon , ni de tentes , ni de munitions ; des chameaux portent les frugales provisions , & les foldats , presque nuds & armés légèrement , ne craignent pas les fatigues des marches.

Ce fchech *Mecrami* a en Arabie la double réputation d'un brave capitaine , & d'un profond théologien. Ses idées sur la religion font toutes différentes de celles des sectes reçues parmi les Musulmans. Il regarde bien Mahomet comme un prophete , mais il ne fait pas grand cas de ses successeurs & de ses commentateurs. Les Arabes sensés difent , que ce fchech a trouvé le moyen de profiter du ciel déjà dans cette vie ; puisqu'il vend , pour me servir de leurs expressions , le paradis à l'aune , en assignant des places plus ou moins honorables , suivant la grandeur de la somme qu'on lui paye. Mais les gens simples & superstitieux

titieux achètent de lui, & de ses commis, de ces signatures sur le ciel, & en espèrent l'acquit. Un *Pécan* de la province de *Kirman*, a aussi depuis peu entrepris une fabrique de semblables billets pour les places au ciel, & a gagné à ce métier des sommes considérables. Les orientaux paroissent de plus en plus, vouloir imiter les belles inventions faites en Europe.

On attribue encore à ce *schech* la connoissance de beaucoup de secrets, & le pouvoir d'obtenir de la pluie. Quand la contrée souffre de la sécheresse, il indique un jour de jeûne, suivi d'une procession, où tout le monde doit assister avec un extérieur humilié, sans turban & mal habillé. Des Arabes de distinction m'assurèrent, que cette recette ne manquoit jamais, & que la pluie suivoit immédiatement l'opération du *schech*.

La capitale de sa petite souveraineté est *Nedsjeran*, ville ancienne, & célèbre dans l'histoire des Arabes. Les autres endroits sont de peu d'importance.

Le petit pays de *Kachtan* est situé dans les montagnes, à trois journées au nord de *Nedsjeran*. J'ai vu à *Lobeya* un homme distingué de cette contrée, qui avoit amené à Sana un train de chevaux pour l'Imam. Cet homme étant entré en

défiance à cause de mes questions , comme je l'ai raconté plus haut , ne voulut me donner aucun éclaircissement touchant sa patrie. Tout ce que j'ai appris du pays de *Kachtan* , c'est qu'il appartient à un schez particulier & souverain.

---

## CHAPITRE VI.

*Des Principautés de NEHHM & de KHAULAN.*

**N**EHHM est un petit district entre le pays de *Dsjof* & celui de *Hafchid-u-Bekil*. Son schez indépendant actuellement régnant , prince très-guerrier , inquiete souvent l'Imam. Il possède quelques petites villes peu considérables , avec une montagne fertile & remplie de villages. Les habitans de *Deiban* sont libres ; mais ils se joignent toujours au schez de *Nebhm* dans ses guerres avec l'Imam.

Le petit pays de *Khaulan* , qu'il faut distinguer de celui dont j'ai déjà parlé , n'est qu'à quelques lieues au sud-est de Sana. Il a un schez indépendant , issu d'une très-ancienne famille. Le schez *Rajech Khaulani* , qui régnoit en 1763 , demouroit à Sana , parce qu'il étoit général des troupes de l'Imam. Sa résidence ordinaire est *Beit Rôdsje* , petite ville de son domaine.

Dans cette principauté se trouve la ville *Tanaëim*, célèbre parmi les Juifs Arabes, qui y avoient anciennement leur principal établissement, & un grand nombre de belles synagogues. Aujourd'hui elle est presque déserte, & l'on y voit peu de Juifs. *Beit el Kibfi* est un village uniquement habité par des schérifs, dont l'un doit toujours être le chef de la caravane, qui va chaque année de Sana à la Mecque. Cette caravane est composée de deux à trois mille personnes, & reste 45 jours en chemin, quoique ces deux villes ne soient éloignées que de 100 lieues d'Allemagne en droite ligne.

Plusieurs places appartenantes autrefois au prince de *Khaulan*, sont à présent du domaine des Imams, qui peu-à-peu s'en sont emparés.

## CHAPITRE IX.

### *Du Pays de DSJÖF.*

CETTE grande province de l'Yemen s'étend au sud de *Nedsjeran* jusqu'à l'*Hadramaut*, & à l'est depuis *Hafchid-u-Bekil* jusqu'au désert qui sépare l'Yemen de l'*Oman*. Elle est remplie de plaines sablonneuses & désertes. Cependant en

plusieurs endroits les habitans ne manquent ni de froment, ni de durra, ni de la plupart des denrées nécessaires. Les chevaux & les chameaux de Dsjöf sont estimés, & l'on en fait venir beaucoup dans les états de l'Iman.

Le pays de *Dsjöf* se divise en *Bellad el Bédoui*, le district habité par des Arabes errants : en *Bellad es Saladin*, le district montueux, gouverné par des sçechs indépendans, qui prennent le titre de *sultan* : & en *Bellad es Schéraf*, le district, où des sçérifs possèdent de petites souverainetés.

Les Arabes errants de cette contrée sont guerriers ; ils font leurs campagnes montés sur des chevaux ou sur des chameaux. Leurs armes sont le sabre, la lance, & quelquefois des mousquets à mèche. Ils se servent encore de cottes de mailles, armure que les autres Arabes ne portent plus. Ils incommodent beaucoup leurs compatriotes, qui habitent dans les villages qu'ils pillent & dont ils enlèvent souvent les filles. Cependant ils sont aussi peu cruels, que les autres Bédouins, & ils se contentent de voler les étrangers sans les tuer. On prétend, que les meilleurs poètes Arabes se trouvent parmi ces Bédouins de Dsjöf, qui ont pour la poésie des dispositions particulières.



Dans le district de *Bellad es Saladin*, il y a beaucoup de petits souverains. On ne m'en a nommé que le sultan de *Baham*. Ce titre de *sultan* n'est gueres usité en Arabie, excepté dans les pays de *Dsjöf* & de *Jafa*. Il paroît désigner des sœurs de montagnards, pour les distinguer des sœurs de Bédouins.

Les princes les plus considérables dans le district de *Bellad es Schéraf*, sont les trois sœurs de *Mareb*, de *Harib*, & de *Rachvan*. Le premier cependant, quoique chef des descendans de Mahomet dans cette contrée, ne possède que la ville de *Mareb* & quelques villages dans les environs.

*Mareb* est encore la capitale de la province, quoiqu'elle ne consiste qu'en 300 chétives maisons. Elle est située à 16 lieues de Sana vers le nord-est. Les anciens l'ont connue sous le nom de *Mariaba*, dans le tems qu'elle étoit la capitale des *Sabéens*. On ignore si elle a jamais été appelée *Saba*. Dans son voisinage se trouvent des ruines, qu'on prétend être celles du palais de la Reine de *Balkis*: mais aucune inscription ne les accompagne, qui puisse vérifier cette opinion.

Le réservoir d'eau des *Sabéens* étoit célèbre

déjà anciennement, & j'en ai entendu parler souvent en Arabie. Mais personne ne pouvoit m'en donner une idée exacte, excepté un homme distingué, né & demeurant à Mareb. Cet homme me dit que ce fameux réservoir, nommé par les Arabes *Sitte Mareb*, étoit une vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, de la longueur d'une journée. Dans cette vallée se réunissent 6 ou 7 petites rivières, qui coulent du sud & de l'ouest, & viennent des états de l'Imam. Quelques-unes de ces rivières sont poissonneuses, & ont de l'eau toute l'année : les autres ne coulent que dans la saison pluvieuse. Ces deux chaînes de montagnes, qui forment cette vallée, s'approchent de si près au bout oriental, qu'on en peut traverser l'intervalle en 5 ou six minutes. Pour retenir ces eaux, abondantes dans la saison des pluies, on avoit fermé cette ouverture de la vallée par une muraille haute & épaisse ; & pour pouvoir la distribuer, dans les tems de sécheresse, aux champs des environs, on avoit pratiqué dans ce mur trois portes, l'une au-dessus de l'autre. La muraille étoit haute de 50 pieds, & bâtie de grandes pierres de taille. On en voit encore les ruines : mais les eaux qu'elle avoit retenues autrefois, se perdent à présent, après

un cours de peu d'étendue dans les plaines sablonneuses.

Ainsi le réservoir des Sabéens n'avoit rien de merveilleux. Dans beaucoup d'endroits de l'Yemen on ménage en petit de semblables réservoirs au pied des montagnes. Aux environs de Constantinople, il y a une vallée, dont l'ouverture est aussi fermée par un mur, où s'amasse l'eau qui coule alors par des aqueducs dans la capitale de l'empire Ottoman.

La tradition du bouleversement de la ville de *Mareb* par une inondation, causée par l'écroulement subit de cette muraille, a tout l'air d'une fable populaire. Il est plus probable, que cette muraille se fera dégradée avec le tems, faute d'être réparée, quand le royaume des Sabéens fut renversé. Mais la ruine du mur causa celle de la ville d'une autre manière: les campagnes voisines ne pouvant plus être arrosées avec l'eau de ce réservoir, devinrent stériles & se dépeuplèrent; ce qui priva ainsi la ville de sa subsistance. *Mareb* n'est pas d'ailleurs situé au-dessus de ce mur: elle en est éloignée d'une lieue, sur une petite éminence, à côté de l'écoulement des eaux.

En rétablissant cet ouvrage, on pourroit

rendre à ce district sa fertilité. Mais ces entreprises ne s'exécutent que par des souverains riches : *Mariabe* étoit la résidence d'un roi puissant qui dominoit sur l'Yemen & sur l'Hadramaut; Mareb aujourd'hui est celle d'un pauvre schérif qui à peine peut se soutenir contre ses foibles voisins.

Parmi les autres places du pays de Dsjöf la seule remarquable qu'on m'a nommée, est *Kasfer el Nat*, citadelle sur une haute montagne, construite déjà par les rois *Hanjares*.

## C H A P I T R E X.

### *Du Pays de Jafa.*

CE pays est situé entre *Aden*, quelques terres du domaine de l'Imam, & la grande province d'*Hadramaut*. Il est fertile, & abonde sur-tout en café & en bestiaux.

Il étoit soumis autrefois à l'Imam, mais vers la fin du siècle passé les habitans se révolterent & se rendirent indépendans. Ils sont gouvernés aujourd'hui par trois princes souverains, qui ont conquis aussi une partie de l'*Hadramaut*. Ces princes sont 1. le *Sultan de Resfes*, qui réside à

*Medsjeba*. 2. Le *Sultan de Mofaka*, nommé d'après sa résidence. 3. Le *Sultan de Kara*, qui réside dans un château, situé sur une montagne appelée Kara.

Un de ces sultans qui regnent en Jafa, possède aussi *Schæbhr*, ville & port, d'où l'on exporte de l'encens, inférieur à celui des Indes, comme l'est en général celui de l'Arabie : personne n'a pu me donner des notices de l'intérieur de ce district de *Schæbhr*.

*Bellad Schafel* & *Ed dabla* sont deux souverainetés de deux petits schechs. *Medine el Asfal*, est une ville célèbre par les tombeaux de plusieurs saints. Les habitans de ces pays doivent donc être sunnites.

## SECTION XIX.

## DES ETATS DE L'IMAM DE SANA.

## CHAPITRE I.

*De l'étendue & de la division des états de  
l'IMAM.*

EN parlant de l'Yemen en général, j'ai déjà donné une idée de la nature de la partie qui est sujette au souverain de *Sana*. On trouve par-tout le même mélange de terres fertiles ou arides, & les mêmes productions. Il paroît cependant que l'Imam possède la partie la plus riche, la plus agréable, & la plus intéressante de cette grande province.

Il seroit assez difficile d'exposer d'une manière claire les limites des états de ce souverain, puisqu'ils sont entrecoupés par les domaines de plusieurs petits princes. On peut dire cependant qu'ils confinent au nord à *Haschid-u-Bekil*; à l'ouest à la principauté d'*Abu Arifsch* & ensuite au golfe Arabique; au sud à la principauté d'*Aden*; & à l'est aux pays de *Dsjöf* & de *Jafa*.

La division générale de l'Yemen en *Tehama*, ou plaine, & en *Dsjebbal* ou pays montueux, a lieu aussi dans les états de l'Imam. Sur cette division est fondée celle des 30 gouvernemens, ou bailliages, dans lesquels le royaume de Sana est partagé. On compte 6 gouvernemens dans le *Tehama*, & 24 dans la contrée montueuse.

Ces petits gouvernemens ne contiennent pas tous également des places connues ou importantes. Il seroit donc superflu d'en rapporter tous les noms, & d'en faire une description particulière. Je dois me contenter de parler des endroits les plus remarquables, après avoir donné quelque idée du souverain de ces états & de son gouvernement.

Comme il y a dans les états de l'Imam une grande quantité de *schechs*, dispersés dans les montagnes, qui ne reconnoissent point l'autorité de ce souverain, & qui ne dépendent de lui que d'une certaine maniere, je ferai mention en passant de ces seigneurs indépendans, plutôt que de quelques villes ou villages peu considérables. Le lecteur fera plus curieux d'apprendre la constitution singulière de ce peuple, que de lire une liste de noms Arabes.

## C H A P I T R E II.

*Origine & histoire des IMAMS.*

DANS l'esquisse des révolutions de l'Arabie, j'ai rapporté sommairement celle qui se fit en *Yemen* par l'expulsion des Turcs. Cet événement arriva en 1630, & c'est depuis cette époque qu'il faut dater l'élévation de la famille régnante à Sana, qui tire son origine de *Khasssem abu Mahomed*, le principal auteur de cette révolution.

Ce *Khasssem* descendoit de Mahomet par l'Imam *Hadi*, qui est enterré à *Saade*, où sa postérité regne encore. Il étoit donc parent de l'ancienne maison des *Imams de Saade*, & des princes de *Kaukeban*, que les turcs n'avoient jamais pu subjuguier. *Khasssem* vivoit en particulier du revenu des terres, que lui avoient laissées ses ancêtres, sur la montagne de *Schehara*, au nord-est de *Loheya*. Quoique simple particulier il gagna l'amitié des sचेchs indépendans des montagnes, & lorsqu'il vit les turcs odieux à ses compatriotes, il attaqua, avec le secours de ces sचेchs, les pachas, & les chassa peu-à-peu de toutes les villes de l'*Yemen*. Devenu souverain, & ayant pris le titre de *Sejid Khasssem*, il continua à rési-



der sur la montagne de *Schabara*, & y mourut, après avoir régné pendant 9 ans. La reconnoissance de sa nation lui a valu le surnom de grand, & il est nommé *Khasssem el Kbir*, Khasssem le grand.

Après cette révolution, la famille ancienne des princes de *Kaukeban* ayant été obligée de céder à celle de Khasssem ses prérogatives, le fils aîné de Khasssem prit le titre d'*Imam* & le nom de *Metwokkel Allah*. L'Imam est proprement l'ecclésiastique, qui fait la prière publique dans les mosquées. Les souverains, successeurs de Mahomet, conserverent la coutume de faire ces prières, pour prouver leur pouvoir spirituel uni au temporel. Plusieurs princes Arabes n'osant pas se décorer du titre de calife, se contenterent de celui d'Imam ou de celui d'*Emir el Mumenim*, de prince des fideles. Tous ces souverains, munis du pouvoir spirituel, tels que les califes & les Imams, observerent l'ancien usage de changer de nom, comme font aussi les Papes, en montant sur le trône. Changement qui doit annoncer apparemment une espèce de régénération de l'homme, investi d'un emploi qui lui imprime un caractère de sainteté.

L'Imam *Metwokkel Allah*, continue à délivrer

sa patrie des turcs, qui ne paroissent pas avoir fait de grands efforts pour se soutenir dans une conquête éloignée, & qui leur étoit à charge plutôt qu'avantageuse. Les Arabes font un saint de cet Imam, qui pour ne pas toucher aux revenus publics, gagna son entretien, à l'exemple de beaucoup de souverains Mahométans, par l'ouvrage de ses mains, en faisant des bonnets; qui n'a eu qu'une femme, & qui s'étoit contenté d'un seul esclave pour son service domestique. *Metwokkel Allah* résida à *Doran*, & régna 30 ans.

Son fils *Mejid Billah* lui succéda, fut aussi scrupuleux que son pere à l'égard des revenus de l'état, & régna 7 ans.

Il eut pour successeur *Mahadi Achmed* son cousin, qui occupa le trône pendant 7 ans, & qui, quoique dévot, recula, par des conquêtes, les bornes de son royaume.

Après sa mort un neveu de *Mejid Billah* se fit proclamer Imam, sous le nom de *Mahadi Hadi*. Ce dernier n'avoit régné que deux ans quand *Mahadi Mahomed*, fils de l'Imam *Mahadi Achmed* s'empara du trône par la force.

Cet Imam *Mahadi Mahomed* résida à *Mouahheb*, & régna 30 ans. Les François, dont la Ro-

que publia la relation, vinrent en 1707 à la cour. *Hamilton* en parle aussi, & dit qu'il avoit 80 ans en 1714. *Mahadi Mahomed* eut des guerres continuelles avec les alliés de *Hafchid-u-Bekil*. Dans la première il mit à la tête de son armée son neveu *Khasssem*, qui vainquit les ennemis : mais l'Imam le paya d'ingratitude & le fit enfermer dans la citadelle de *Damar*. Dans une autre guerre le fils de l'Imam ayant été battu par les confédérés de *Hafchid-u-Bekil*, ce souverain fut obligé de tirer de prison son neveu *Khasssem* & de lui confier le commandement de l'armée. *Khasssem* victorieux une seconde fois, ne retourna plus à la cour de son oncle, qui fut bientôt après déposé par un homme de sa famille, venu de *Schehabara*, qui se fit proclamer Imam sous le nom d'*El Naser*. Mais à peine cet usurpateur avoit occupé pendant 2 ans le trône, que *Khasssem* le chassa, & s'empara de la souveraineté en prenant le nom d'*El Metwokkel*.

L'Imam *El Metwokkel* choisit *Sana* pour sa résidence, & régna tranquillement pendant 10 ans.

Après sa mort, son fils *El Mansor* monta sur le trône. A peine y fut-il assis qu'il eut un rival dans un neveu de *Mahadi Mahomed* qui, avec le secours

du prince de *Kaukeban*, s'empara de tout le pays, excepté de Sana. *El Mansor* trouva néanmoins le moyen de saisir l'usurpateur & son protecteur, & de les mettre en prison. Il eut le même bonheur en étouffant les révoltes d'un autre de ses cousins & d'un de ses propres freres, qu'il fit enfermer pour le reste de leurs jours. Il régna 21 ans.

---

### C H A P I T R E I I I.

*De l'Imam régnant EL MAHADI.*

**L'**IMAM *El Mansor* laissa plusieurs fils, dont l'ainé *Ali* avoit le plus grand droit au trône. Il étoit né de la premiere femme de son pere, fille du prince de *Kaukeban*, & il descendoit par conséquent de Mahomet du coté du pere & de la mere. Mais cette princesse, qui en 1763 vivoit encore à Sana, n'étoit pas assez habile pour ménager la succession à son fils, quoique tout le pays souhaitât de l'avoir pour souverain.

*El Mansor* avoit eu un fils, nommé *Abbas*, d'une négresse esclave. Cette femme rusée fut cacher la mort de son maître jusqu'à ce que le *Kadi Jachja*, un des principaux ministres d'*El Mansor*,

Manfor , eut mis les troupes & les gouverneurs des provinces dans les intérêts de son fils *Abbas* , & alors elle le fit proclamer Imam sous le nom d'*El Mahadi* , qui est actuellement régnant. Le prince Ali fut enfermé dans une prison , où il demeura jusqu'à sa mort , arrivée en 1759.

Au commencement du regne de l'Imam actuel , le prince de Kaukeban lui disputa le titre d'Imam à deux différentes reprises. Mais ce concurrent ayant été battu une fois , & ayant eu sa barbe brûlée la seconde fois par l'explosion de son magasin à poudre , renonça à ses prétentions à la qualité d'Imam , & fit la paix.

En 1750 une armée d'Arabes de *Nehhm* & de *Deiban* , forte de 3000 hommes , pénétra jusques près de Sana : mais l'Imam la battit , & la dispersa. Sept années après , les alliés de *Hafchidu-Bekil* attaquèrent l'Imam , & vainquirent ses troupes. Mais l'année suivante en 1758 , le général de l'Imam surprit & battit les alliés.

L'Imam *El Mahadi Abbas* étoit en 1763 âgé de 45 ans , & occupoit déjà le trône depuis 17 ans. Il étoit noirâtre , comme ses ancêtres du côté maternel , & ne ressembloit aucunement aux autres descendans de Mahomet. Quelques traits négres exceptés , il paroïssoit de bonne mine.

Il a une vingtaine de freres , dont j'ai vu quelques-uns noirs comme de l'ébène , avec le nez épaté & de grosses levres , comme les Cafres d'Afrique. Il avoit épousé la fille de son parent , un des prétendans à la souveraineté de *Tues* , & encore quelques femmes libres. Mais il n'entretenoit pas autant de filles esclaves comme son pere , qui en avoit plus de 200 dans son Harem.

Les fils nombreux de l'Imam régnant étoient , quatre exceptés , trop jeunes pour paroître en public. Ses parens qui demeurent tous à Sana , sont en grand nombre , & quelques-uns bien appanagés. Il a plusieurs oncles ; mais il ne confie aucun emploi à ses proches , qui vivent tous en simples particuliers.

A son avènement au trône , il avoit gardé pour son premier Ministre le *Kadi Jachja* , qui l'y avoit fait monter. Mais les sujets étant mécontents de l'administration , & regrettant le prince Ali , qui avant sa mort avoit écrit de sa prison une lettre touchante à son frere , l'Imam sacrifia le ministre à la haine publique , le déposa , lui confisqua tous ses biens , & le mit en prison avec son confident. Ce *Kadi Jachja* obtint sa liberté peu de tems avant notre arrivée à Sana : mais au lieu de lui rendre ses biens , l'Imam ne

lui donna qu'une petite pension , à peine suffisante pour le faire vivre.

---

#### CHAPITRE. IV.

##### *Histoire du scheck ABD URRAB.*

PARMI les ennemis que l'Imam *El Mahadi* régissant avoit à combattre , le plus redoutable , par son génie & par son courage , étoit le scheck *Abd Urrab* de *Hodsjarie*. En parlant du siege de *Taes* , j'ai touché en passant quelque chose des aventures de ce scheck , regardé comme un héros par ses compatriotes. Son histoire m'a paru intéressante , & j'ai cru devoir la raconter un peu plus en détail , parce qu'elle contient des traits , qui caractérisent l'esprit du gouvernement de l'Imam , & les mœurs des Arabes en général.

*Abd Urrab* , fils d'un *Nakib* ou général , gouverneur d'un petit district , succéda dans cet emploi à son pere. L'Imam content de ses services , lui conféra un gouvernement plus considérable , celui de *Kataba* , & lui donna commission de démolir les châteaux de plusieurs seigneurs dans son voisinage. Ayant exécuté cet ordre avec zèle , il se fit beaucoup d'ennemis parmi la no-

bleffé , dont le plus animé étoit un Nakib de l'ancienne famille de *Wadei*, qui avoit auffi perdu fon château.

Ce *Nakib* prévint l'Imam contre *Abd Urrab* , & l'accufant d'être rebelle , il fe fit donner le commandement des 3000 hommes pour le réduire. Avec cette armée , il affiégea le prétendu rebelle dans *Kataba* , capitale de fon gouvernement , pendant onze mois. *Abd Urrab* ne pouvant plus réfifter , fe fit jour avec 600 hommes à travers fes ennemis , & fe retira dans le diftrict de *Hodsjerie* , où fes amis lui ouvrirent les portes des forterefes , & où il fut reconnu fchech. Une autre armée , que l'Imam envoya encore pour l'affiéger dans cet établiffement , eut auffi peu de fuccès que la premiere.

Jufqu'ici le nouveau fchech n'avoit fait que fe défendre : mais fentant fes forces , il attaqua les états de l'Imam , s'empara de plufieurs places , & leva de fortes contributions. L'Imam ne pouvant pas le foumettre , fit une alliance avec le prince d'*Aden* pour lui faire la guerre en commun. *Abd Urrab* entra alors dans le pays d'*Aden* , affiégea le prince dans fa capitale & le força à lui payer une groffe fomme. Dans cette occafion l'Imam abandonna entièrement fon allié.



En faisant le récit du siège de *Taes*, dans la relation de mon Voyage, j'ai raconté déjà de quelle manière l'Imam conclut la paix avec le schein, & comment ce dernier prit la ville assiégée. Je dois ajouter, que les conditions étoient, que l'Imam traiteroit *Abd Urrab* en bon ami; qu'il le reconnoissoit schein de Hodsjerie, & qu'il renonçoit à toutes ses prétentions sur cette province. L'Imam avoit confirmé cette promesse non-seulement avec sept sermens; mais il avoit, suivant une coutume établie chez les orientaux, envoyé au schein l'alcoran, sur lequel il avoit fait ses sept sermens, & le rosaire dont il se servoit dans ses prières, comme des gages de sa parole inviolable. De plus ses deux généraux *El Mas*, & *Achmed el Hamer*, étoient garans de la fidélité de l'Imam à garder sa promesse.

Se fiant à ces sermens réitérés, à ces signes de la bonne foi, & aux assurances des deux généraux, *Abd Urrab* céda aux invitations de l'Imam, & se fendit à sa cour. Dans sa route, il fut traité avec les plus grandes marques de respect. Les habitans de Sana allèrent à sa rencontre pour admirer ce héros: on ne cessoit de parler avec enthousiasme de ses belles actions, de sa valeur, & de son habileté.

On ne fait pas, si l'Imam avoit eu d'avance le deſſein de le perdre, ou ſi ces louanges l'avoient irrité, & qu'il craignoit de voir ſe former, dans ſa propre capitale, un parti en faveur de ce rebelle. Quoi qu'il en ſoit, on ſe faiſit du ſchech immédiatement après ſon arrivée; on le dépouilla de ſes habits; on lui teignit de rouge les mains & le viſage; & on le promena par les rues, aſſis à reculons ſur un chameau. Sa ſœur, qui ſe trouvoit à Sana, voyant cette proceſſion ignominieufe de ſon frere, ſe précipita du haut de la maiſon, & tomba morte à ſes pieds. Après avoir maltraité ce ſchech encore de coups, on le jetta ſur un fumier, & trois jours après on lui coupa la tête.

Cette noire perfidie de l'Imam indigna ſes ſujets. Les plus mécontents étoient naturellement les deux généraux, qui avoient engagé leur parole pour la ſureté d'*Abd Urrab*. Le premier, le *Nakil El Mas* commandoit les troupes nationales de l'Imam; le ſecond, le *Nakil Achmed El Hamer*, celles de *Haſchid-u-Bekil*, qui étoient à la ſolde de ce prince. *El Hamer* étoit d'ailleurs d'une des familles les plus diſtinguées de *Haſchid-u-Bekil*, & ſon frere *Khaffem* étoit général de la ligue. Ces deux hommes conſidérés ne crurent pas devoir cacher leur reſſentiment.

*El Hamer* reprocha donc à l'Imam sa cruauté, & sa perfidie : mais on le mit tout de suite en prison. *El Mas*, plus irrité que jamais, forma un parti pour détrôner l'Imam : mais ce prince le prévint, & lui fit présenter, dans une visite amicale, du café, dont le Nakib mourut avant de sortir du palais.

Dès que *Khassèn* eut appris l'emprisonnement de son frere *El Hamer*, il attaqua les états de l'Iman avec les troupes des alliés : mais ayant perdu son fils dans une escarmouche, sa tristesse l'engagea de se retirer. L'Imam craignant un nouvel effort des alliés de *Hafchid-u-Bekil*, pour mettre le Nakil *El Hamer* en liberté, lui fit trancher en secret la tête dans sa prison. Depuis ce tems, les alliés n'ont jamais cessé de venger cette mort sur les états de l'Imam, où ils avoient brûlé plusieurs villes, immédiatement avant notre arrivée en Arabie.

La conduite de l'Imam, à l'égard de cet infortuné schech de *Hodsjerie*, l'a rendu odieux à ses voisins & à ses sujets, & lui aura attiré probablement une catastrophe, on le précipitant du trône.

## C H A P I T R E V.

*De la constitution & du gouvernement des états de SANA.*

**L**E trône de l'*Yemen* est héréditaire , & suivant le désir général des sujets , c'est le fils aîné , d'une épouse légitime d'un Imam , qui doit succéder à son pere. Les révolutions que j'ai rapportées en abrégé , montrent cependant combien de fois cet ordre de succession a été troublé. Dans les états despotiques , comme le font de fait tous les gouvernemens de l'orient , cet ordre ne peut gueres être observé , parce qu'on n'y connoît point de loix fondamentales. Il paroît d'ailleurs que la polygamie met en Asie de l'incertitude dans le droit de succéder , qui devient obscur quand des princes , nés de femmes d'un état différent , fondent leurs prétentions au trône , sur des raisons également fausses ou plausibles. Alors le choix aveugle d'un pere , devenu imbécille , ou les intrigues d'une jeune favorite , décident de la validité de ces droits équivoques.

L'Imam est un prince absolu ; & il peut l'être d'autant plus , qu'il réunit dans sa personne le pouvoir spirituel au temporel sur ses sujets. Sa

jurisdiction , à l'égard des affaires ecclésiastiques , ne s'étend pas cependant sur les états des autres souverains de sa secte , qui sont gouvernés pour le spirituel par des Mufti ou par des Kadi particuliers , résidans dans chacun de ces états.

Quoique l'Imam soit absolu , son despotisme est tempéré par le tribunal suprême de *Sana* , dont il n'est que le président. Ce tribunal , composé d'un certain nombre de Kadis , a seul le droit de condamner un criminel à mort , & l'Imam n'ose faire exécuter un sujet , sans que le procès criminel ait été porté devant ce tribunal. Les Kadis de *Sana* passent pour des gens incorruptibles , de mœurs irréprochables , & fort attachés à leurs devoirs. On ne les change pas si souvent comme en Turquie , & leur emploi est à l'ordinaire à vie.

Cependant , si le souverain veut abuser de son pouvoir , il peut secouer les entraves que ce tribunal met à ses caprices. Les assesseurs sont nommés par l'Imam , & amovibles à sa volonté. Il est en état , par conséquent , d'extorquer leurs suffrages par les menaces d'une disgrâce. Mais la violence n'a pas réussi aux souverains de *Sana* , & des actes de tyrannie ont été suivis communément de la déposition de celui qui s'étoit avisé

de les hasarder. On prédifoit ce fort à l'Imam régnant , qui , par fes cruautés & par fes extorfions , commençoit à laffer la patience de fes fujets.

À la cour de l'Imam les emplois font nombreux , & les titres d'honneur rares. Le premier miniftre ne portoit que celui de *Fakib* ; titre fi vague que fes fecrétaires , & même tous les favans , qui fe croyoient un peu au-deffus du commun , le prenoient comme le miniftre. Les autres miniftres , les fecrétaires d'état , l'intendant des fondations pieufes , l'intendant des bâtimens , le directeur de la chamélerie , par conféquent ceux qui occupoient les premières places , étoient tous des *Fakib* , & ne recevoient aucune qualification plus diftinguée.

Chaque petite province des états de l'Imam a fon gouverneur particulier. Si ce gouverneur eft un prince , ou un homme de la haute noblèffe , on l'appelle *Wali* & *Dola* , ou quelquefois *Emir* , quand il eft d'une naiffance commune. J'ai déjà eu occafion de remarquer , que les fouverains de Sana fe trouvent mieux de la politique , de confier plutôt ces emplois à des parvenus , qu'à des perfonnes de la première qualité.

Un *Dola* en Yemen refsemble , en petit , à un pacha en Turquie. Il commande les troupes

de son département , dirige la police , & perçoit les impôts. Quand les gouvernemens font lucratifs , on rappelle les *Dolas* après 2 ou trois années, de crainte qu'ils ne s'enrichissent. Si l'Imam continue un dola dans sa place , il lui envoie un cheval , un sabre & un habit de cérémonie. Tous sont obligés de rendre compte de tems en tems de leur administration , & s'ils ont fait des fautes marquées , ou s'ils sont convaincus de malversation , ils peuvent s'attendre à être punis par la prison , & par la confiscation de leurs biens ; rarement on leur inflige une peine capitale. Il arrive quelquefois qu'un dola ainsi disgracié , passe , en sortant de prison , à un emploi plus important que le premier , dont il avoit été dépouillé : coutume qui annonce bien le despotisme , où l'honneur , & par conséquent aussi la flétrissure par les châtimens , sont une chose inconnue.

Dans chaque bourg , ou petite ville , il y a pour entretenir l'ordre & la sûreté , un *sous-dola* avec une petite garnison , quelquefois seulement de 5 à 6 soldats. Le chef d'un gros village est nommé *schech* , & *hakim* celui d'un petit.

On donne aux dolas des gouvernemens considérables , un *Baskateb* ou contrôleur , qui doit veiller sur leur conduite , & informer

l'Imam de ce qui se passe. Cet espion du gouverneur parvient souvent à se mettre à sa place : mais un autre *Baskateb* joue au nouveau dola le même tour , que celui-ci avoit joué à son prédécesseur.

Toutes les villes où il réside un dola , ont aussi un *Kadi* , qui dépend du kadi suprême de Sana. Le kadi seul juge les affaires civiles & ecclésiastiques , sans que le dola puisse contrarier ou infirmer ses jugemens. Ces kadis des provinces , ont comme ceux de la capitale , une grande réputation de sagesse & d'intégrité.

Dans les ports de mer , l'*Emir Babhr* , qui a l'inspection sur les vaisseaux , est un officier qui jouit , sous le dola , de beaucoup d'autorité. Dans les autres villes le premier magistrat s'appelle *schech el Belled* : il leve les impôts & fait leur répartition sur les habitans. L'*Emir es Souk* , dirige la police des marchés & des denrées. En Yemen les emplois d'intendant du guet & des prisons , sont honorables & recherchés.

---



## CHAPITRE VI.

*Des revenus de l'IMAM.*

IL est difficile , sans doute , à un voyageur d'apprendre avec exactitude l'état des finances d'un pays , où il a séjourné peu de tems. Ces difficultés sont plus grandes encore en Arabie , où il faut faire des questions avec beaucoup de retenue , pour ne pas réveiller la défiance de la nation , & où l'on trouve si peu de gens instruits des affaires publiques.

J'ai eu néanmoins l'avantage de pouvoir consulter librement , sur cet article , un homme , qui par les places qu'il avoit occupées , devoit nécessairement connoître les finances de l'Imam. C'étoit le Juif *Oræki* , intendant des bâtimens & favori de deux Imams consécutifs ; dont j'ai rapporté les aventures dans la relation de notre voyage à Sana.

Selon le calcul de ce Juif , les revenus de l'Imam *El Mahadi Mahomet* , alloient jusqu'à 830 , 00 écus par mois. Mais la maison régnante ayant perdu plusieurs provinces , comme *Kataba* , *Aden* , *Abu Arisch* , & *Taes* , avec une partie de

*Bellad Anez* & d'*Harras*, & ayant donné en apanage les districts d'*Osab* & de *Mechader*, la recette par mois de l'Imam *El Mansor* n'étoit plus que de 300, 00 écus. L'Imam actuel a repris quelques domaines démembrés, & en a acquis quelques autres; de sorte que son revenu peut monter aujourd'hui à 400, 00 écus par mois, ou à peu près à 500, 000 écus par an.

On ne pourra pas juger par cette somme des richesses de l'Imam, parce que j'ignore ses dépenses indispensables; article sur lequel le Juif *Oraki* même ne savoit me donner des lumières. Dans les provinces, on me dit que chaque dola payoit les troupes de son département, & tout ce qui regardoit la police, & qu'il n'envoyoit à l'Imam, que ce qui restoit après les dépenses publiques déduites.

Ces revenus proviennent des impôts sur les terres & sur les personnes, fixés depuis long-tems, & des droits sur les marchandises. Ceux sur le café font la principale partie de la recette; cette denrée paye à l'Imam le quart du prix de la vente, avant qu'elle soit embarquée. Il est remarquable, que Pline parle déjà de l'ancienne coutume des Arabes, d'accorder à leur souverain un impôt du quart de la valeur de leurs productions.

## C H A P I T R E VII.

*Des forces militaires de l'état de SANA.*

L'IMAM entretient une armée de troupes réglées, dont je n'ai pas pu favoir exactement le nombre. Selon l'opinion commune, elle consiste à l'ordinaire en 4000 hommes d'infanterie, en grande partie levée en *Hafchid-u-Behil*, & en 1000 hommes de cavalerie.

Les principaux officiers, qui commandoient cette armée, étoient quatre *fchechs* ou princes Arabes, favoir les *fchechs* de *Hamdan*, de *Wada*, de *Séfan* & de *Kbaulan*. Outre ces quatre généraux de la première distinction, il y avoit encore un bon nombre de *Nakils*, ou de généraux d'une naissance commune, dont quelques-uns avoient été même esclaves dans leur jeunesse. *Nakib* est le plus grand titre que l'Imam puisse conférer : celui de *fchech* est uniquement attaché à la naissance & ne se donne qu'à des seigneurs souverains ou indépendans.

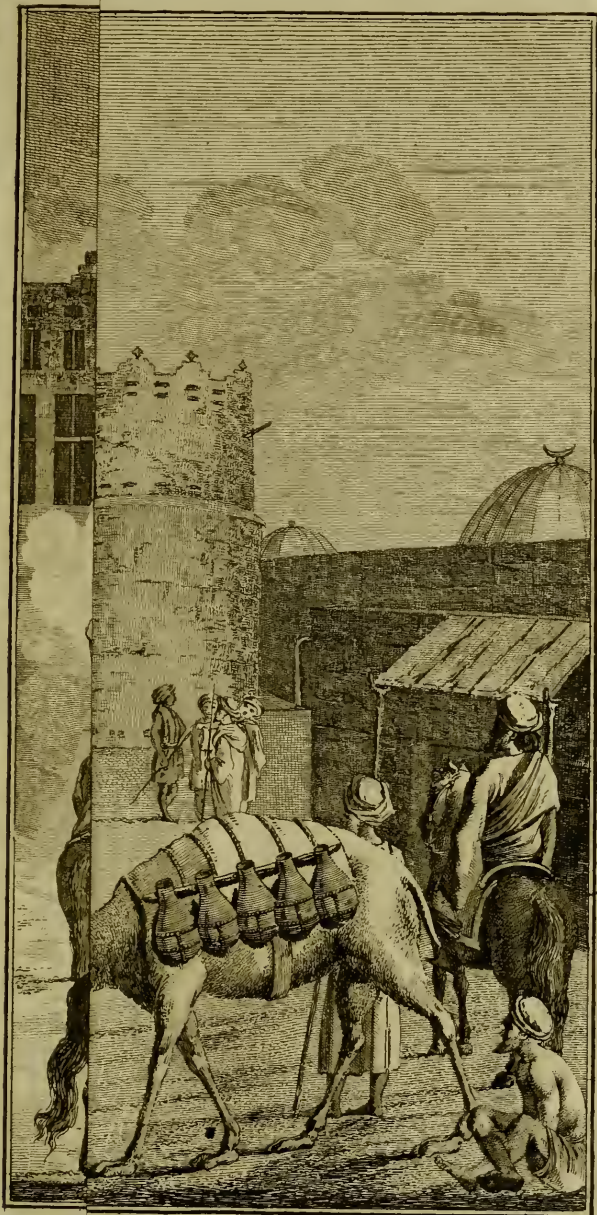
En tems de paix, le service d'un cavalier se borne à soigner son cheval. & à accompagner à la mosquée l'Imam, ou le *Dola*, si c'est en pre-

vince. Les Arabes prennent un foin extrême pour l'éducation & l'entretien de leurs chevaux, dont chacun a son palfrenier particulier. On laisse la tête libre à ces chevaux; mais on les attache par les jambes fort près de terre, ce qui les empêche de devenir vicieux. Après que les cavaliers ont reconduit l'Imam ou le Dola de la mosquée, ils se poursuivent alors au grand galop, avec des lances, & c'est à quoi se réduit tout leur exercice militaire. Comme les nuits sont très-froides en Yemen, on met tout de suite aux chevaux des couvertures, qu'on leur laisse tout le tems qu'on ne les monte pas.

La plupart de ces cavaliers ont aussi des emplois civils, dont ils font les fonctions quand ils n'entrent pas en campagne. Ils sont armés de lances & de sabres, & quelques-uns portent deux pistolets à l'arçon de la selle. On ne connoît pas la coutume des uniformes, & chacun s'habille à sa fantaisie.

Dans les garnisons, l'infanterie est tout aussi oisive: on l'emploie rarement pour sentinelles, excepté aux portes des villes. Les fantassins accompagnent aussi le Dola à la mosquée, marchant en file, & ayant à leur tête quatre hommes qui sautent, les armes à la main, & chantent

comme





comme des fous. Au retour de la mosquée, ces fantaffins saluent le dola par quelques décharges de mousqueterie faites sans ordre, & cette cérémonie est aussi le seul exercice par lequel on les dresse aux combats.

Cette infanterie est plus mal habillée encore que la cavalerie : la plupart des soldats s'enveloppent simplement les reins d'un linge, & la tête d'un mouchoir ; les plus parés, portent une chemise & une culotte de toile bleue.

Les Arabes ont une manière extraordinaire de montrer leur courage dans les combats, qui ressemble aux dévouemens des anciens. Celui qui veut donner des preuves d'attachement à son maître, se lie la jambe recourbée, & fait feu jusqu'à ce que les ennemis se retirent, ou que lui-même soit tué. Je regardois comme une fable, ce qu'on me racontoit de cette coutume ; mais je suis instruit de la vérité de ce récit par l'exemple récent d'un schech de *Hafchid-u-Bekil*, au service de l'Imam, qui se dévoua de cette manière dans une bataille contre ses compatriotes. Six esclaves chargeoient des fusils à ce schech, qui fit feu sans cesse, jusqu'à ce qu'abandonné par les troupes de l'Imam, & par ses propres domestiques, il fut massacré.

Dans ces armées on ne voit point d'artillerie : les Arabes ne favent pas même se fervir du canon ; de maniere que leurs canoniers , dans quelques villes , font des renégats ou des turcs vagabonds , qui n'ont jamais fu leur métier.

L'Imam ne craignant ni ennemis ni corfaires fur le golfe Arabique , n'a aucun befoin d'une marine. Ses fujets font en général de mauvais navigateurs , comme j'ai eu occafion de le remarquer. Les feuls pêcheurs montrent quelque courage & quelque habileté , en fe hazardant bien avant dans la mer , fur de petits canots fans voiles , & prefque fans rames.

## C H A P I T R E V I I I .

### *Des Arts & du Commerce de l'YEMEN.*

**M**ALGRÉ les talens naturels de la nation , les arts , faute d'encouragement , font entièrement négligés dans les états de l'Imam & dans les pays voifins. Les livres y font rares , parce que les Arabes n'aiment pas les caracteres imprimés. Leur écriture entrelacée paroît plus belle faite à la main , & ils ont de la peine à lire les livres fortis de nos preffes. C'est la raifon pourquoi



L'imprimerie d'*Ibrahim Effendi* à Constantinople n'a point eu de succès, & pourquoi ce renégat s'est ruiné avec cette entreprise. Les caractères Hébreux étant plus faciles à mouler, les imprimeries des Juifs à Constantinople, à Smyrne & à Salonique, peuvent se soutenir.

Comme les faux dévots parmi les musulmans, principalement ceux de la secte des *Sunnites*, ne peuvent pas souffrir aucune image, il n'y a en Yémen ni peintre ni sculpteur. On y grave bien cependant les inscriptions.

Les turcs ont encore quelques musiciens; mais les Arabes ne s'appliquent absolument pas à la musique, & dans l'Yémen je n'ai entendu aucun instrument, excepté des tambours & des chalumeaux.

On y travaille bien l'or & l'argent; mais tous les orfèvres sont Juifs & Banians. Ce sont encore uniquement des Juifs qui sont employés à la fabrication de la monnaie.

Tous les ouvriers Arabes travaillent assis; habitude qui ne dénote pas une grande activité. Marchant toujours pied nus, & ne portant point de souliers qui les gênent, plusieurs se servent aussi de leurs pieds en travaillant, dans lesquels

ils ont presque autant d'adresse que dans leurs mains.

En Yemen on ne connoît que des moulins à bras très-simples. J'ai vu cependant dans le Tehama un pressoir à huile, tourné par un boeuf, & il est étonnant qu'on ne pense pas à employer cette force mouvante de même pour les moulins à bled.

Les manufactures, chez un peuple si peu industrieux, se réduisent presque à rien. On ne fabrique point de sabres en Yemen, mais seulement quelques couteaux recourbés, appelés *Jambéa*. Depuis quelques années on a commencé à faire des mousquets à mèche; mais qui réussissent assez mal. C'est aussi seulement depuis peu qu'on a établi à Moka la première verrerie. Les toiles grossières qu'on y fabrique, ne suffisent pas à la consommation; le reste vient d'Égypte, comme les fines des Indes. On ne connoît ni la fabrication, ni l'usage des draps: & les Anglois qui en avoient apporté à Moka, furent obligés de reporter leur marchandise aux Indes, sans pouvoir la débiter en Arabie.

Un pays qui a si peu de productions à vendre, ne peut pas faire un grand commerce. Aussi toute l'exportation de l'Yemen consiste à peu près

en café ; article important , il est vrai , & qui doit suffire pour procurer en échange toutes les marchandises étrangères , dont ce pays a besoin.

J'ai parlé de l'importation en faisant le détail du commerce de *Moka*. Tout le commerce de l'Yemen se faisant par ce port , excepté le peu de café exporté par *Loheya* & par *Hodeïda* , ce que j'ai dit du commerce de *Moka* comprend la description générale du commerce entier de l'Yemen.

## CHAPITRE IX.

### *Des villes remarquables dans les Etats de l'IMAM.*

DANS nos voyages , ou dans mes courses particulières , j'ai traversé une grande partie de ces états , & j'en ai donné la description dans mes relations. Il ne me reste donc qu'à parler de quelques endroits situés dans l'intérieur des terres , où je ne suis pas parvenu , & qui me paroissent mériter quelque attention. Les notices que j'en donne , m'ont été communiquées par des gens instruits.

J'ai décrit déjà tout le Tehama , ou la grande plaine que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Ainsi je n'ai rien à ajouter touchant les gou-

vernemens de *Moka*, de *Has*, de *Jébid*, de *Beit el Fahih*, de *Hodeida* & de *Lobeya*.

Dans la partie montueuse, j'ai vu & décrit les gouvernemens de *Sana*, de *Damar*, de *Jerim*, de *Mechader*, de *Dsjobla*, de *Taas*, de *Bellad Aklan*, de *Udden*, de *Harras* & de *Möfbak*. Les autres villes ou districts que je connois par relation sont :

*Doran*, résidence de quelques Imams, ville très-ancienne, située sur le penchant d'une montagne, pas loin du chemin de Damar à Sana. Son district a un schech particulier, de même que le *Dsjebbel Scherki*, grande montagne dans son voisinage.

*Kataba*, ville avec un dola & une forte citadelle, dans une contrée fertile, & où passe la belle rivière, qui se jette à la mer près d'Aden. Dans ce district il y a une chaîne de montagnes fort hautes & fort sauvages, sur les confins des états de l'Imam.

*Hodsjerie*, district & gouvernement autrefois, & après domaine du fameux schech *Abd Urrab*, mais réuni actuellement aux états de l'Imam. Il contient *Dimlu*, ville forte sur une montagne qu'*Abulfeda* avoit appelée le trésor du roi; & *Mukâtera*, forteresse réputée imprenable, située

sur une montagne haute & escarpée; mais riche en eaux & en bled, à laquelle on ne peut parvenir que par un seul chemin étroit, qu'on ferme avec une porte.

*Osab*, district donné en apanage à un parent de l'Imam, contient une petite ville, & trois châteaux forts sur des montagnes.

*Kusma*, petite ville située sur une haute montagne: son district que je n'ai vu que sur ses frontières vers le Tehama, est remarquable à cause des montagnes à café, qui s'étendent dans l'intérieur du pays, & qui sont habitées par des Arabes libres. *Djébi*, ville & gouvernement assez étendu, où se trouvent aussi beaucoup de schechs indépendans, est plus au nord. Ces deux districts forment la contrée de *Réma*, nom remarquable, parce qu'il est fait souvent mention des marchands de *Réma* dans l'histoire ancienne. Cette contrée est très-fertile & produit principalement du raisin & du café en abondance.

*Homran*, ville ancienne avec une citadelle ruinée. On dit qu'il y a dans la montagne voisine, 360 réservoirs taillés dans le roc. Le district où elle se trouve, n'est pas loin du chemin de Sana à Beit el Fakih. Une grande & fertile montagne, *Burra*, y est comprise.

*Sefekin*, bonne ville dans le gouvernement de *Hofesch*, qui s'étend aussi sur la montagne *Melhan*.

*Manacha*, ville considérable, & fameuse par ses foires, où reside le *dola de Herras*. Dans son gouvernement est enclavé aussi le district de *Safan*, où le *schech Mecrami* possède un château presque imprenable, dont il s'est emparé par surprise il y a quelques années.

Au nord-ouest de *Sana*, il y a une contrée montueuse & étendue, qui est censée appartenir à l'Imam. Mais elle est remplie d'un grand nombre de *schechs*, qui ne reconnoissent pas ce prince pour leur souverain. Il y possède bien quelques villes, & les fait gouverner par des *dolas*, dont l'autorité ne s'étend gueres au dehors des murs de leur résidence. Telles sont :

*Tulla*, ville forte & munie d'une citadelle, où reside un *dola*, dont la juridiction comprend encore une petite ville & un château. Le reste appartient à des *schechs*. Dans ce district est *Schabhava*, grande montagne qui contient plus de 300 villages, partagés entre plusieurs *schechs*, & qui est célèbre parce que *Khassem*, chef de la famille régnante, y faisoit sa demeure & en étoit originaire.

*Khamir*, ville bien fortifiée & située au milieu des terres des alliés de Hafchid-u-Bekil. C'est avec beaucoup de peine que l'Imam conserve la possession de cette ville.

*Medem*, capitale de la principauté de *Hamdan*, où le schez a un palais. Cette principauté a deux journées de longueur, sur une de largeur. On la compte parmi les états de l'Imam, depuis que le schez régnant a été obligé de se reconnoître vassal du souverain de Sana.

*Amran*, ville avec une citadelle, dans un pays fertile, qui appartenoit autrefois aussi aux alliés de Hafchid-u-Bekil. Dans ce district est enterré *Saad el Khammel*, un des plus anciens & des plus célèbres rois de l'Yemen.

## CHAPITRE X.

*Des princes & des schez établis dans les états de l'IMAM.*

UNE des principales singularités de l'Arabie, est sans doute, cette foule de petits princes & de seigneurs indépendans, qui, depuis la plus haute antiquité, ont toujours partagé entre eux le gouvernement de leur nation. L'histoire des

Arabes nous présente dans le cours d'une multitude de siècles, le même spectacle que l'Europe nous a présenté, pour peu de tems, dans quelques siècles du moyen âge : avec cette différence cependant que les sçechs ont rarement connu la vassalité, & jamais un gouvernement féodal.

La nature & la situation de l'Arabie, inspirent à la nation qui l'habite, cet esprit d'indépendance qui la distingue des autres peuples. Confinés dans des déserts, ou dans des montagnes presque inaccessibles, ces Arabes n'ont jamais été conquis. Ceux au contraire des plaines, ont été subjugués, quoique seulement pour un tems, par les puissances étrangères qui confinent aux deux golfes, dont ce pays est entouré des deux côtés.

On trouve donc des sçechs indépendans parmi les *Bédouins* ou Arabes errants, qui échappent à l'oppression à cause de la stérilité de leurs terres, & de la facilité qu'ils ont de se retirer dans les déserts, où les armées ne peuvent pas les suivre : & parmi les *Kobails*, ou Arabes montagnards, qui habitent des chaînes de montagnes rudes & élevées, assez fertiles cependant pour fournir la subsistance à un peuple frugal, que ses ennemis bloqueroient dans sa retraite.



Les sचेchs établis dans les états de l'Imam , sont de cette dernière espèce. Les pays montueux qu'ils occupent , sont hérissés de hauteurs considérables & escarpées , & sont néanmoins cultivées jusqu'à leur cime , & abondantes en denrées. L'accès de ces montagnes est très-difficile , & les passages des vallées sont à l'ordinaire barrés par des forteresses , ou par des châteaux sur des rochers isolés. Une preuve de la facilité que ces sचेchs ont à se défendre , c'est que les Imams qui chassèrent les turcs aisément du plat pays , échouèrent dans leurs efforts pour réduire ces montagnards ; un petit nombre excepté qui a reconnu leur supériorité territoriale.

Je n'ai point pu apprendre les noms de tous ces princes & sचेchs , ni ceux de leurs domaines. Par le peu cependant , qui est venu à ma connoissance , on jugera de leur multitude en général , quand on compte seulement ceux dont les domaines sont enclavés dans une souveraineté de médiocre étendue , comme est celle de l'Imam de Sana.

Il n'y a pas un seul sचेch indépendant dans le Tehama. Mais déjà près de la résidence , dans le gouvernement de Sana , on trouve celui de *Beni Dabbéan* , tribu de Bédouins.

Dans le gouvernement de *Bellad Anes* font deux sचेchs distingués , celui de *Bellad Anes* , & celui de la montagne de *Scherki*.

La grande & haute montagne de *Sumara* appartient en partie au sचेch *Wadey* , en partie au sचेch de *Beni Hassan* : ces deux font vassaux de l'Imam. Mais la ville de *Hofesch* , dans les environs de la montagne , a son sचेch indépendant.

La fameuse montagne de *Sabbar* , dont j'ai parlé en faisant la description de *Taes* , est partagée , à ce qu'on dit , entre plus de 100 sचेchs libres & héréditaires , qui ne dépendent en rien de l'Imam , dont les domaines les environnent. Cette fertile montagne est proprement une chaîne étendue de hauteurs inégales.

Dans le gouvernement de *Hodsjerie* , il y a les sचेchs de *Mansora* & d'*Ases*. Le district de *Beni Jusof* & la montagne de *Habbeschi* contiennent aussi un bon nombre de seigneurs héréditaires & indépendans.

J'ai déjà parlé du prince de *Beni Aklan* , qui réside à *Dorebat* , & des sचेchs indépendans qui possèdent la montagne *Kamara* , enclavée dans cette principauté , à l'occasion de ma course faite en la compagnie de Mr. *Forskal* dans la partie montueuse de l'Yemen. A la même occasion j'ai

parlé auffi du prince d'*Udden* & de fes domaines. Ces deux princes peuvent être comparés , pour leur haute noblèſſe & pour leur rang , à tout ce qu'il y a de plus diſtingué dans d'autres contrées.

Le prince d'*Oſab* eſt de la famille de l'Imam , & ſon vaſſal , parce que ſa principauté n'eſt qu'un apanage démembré des états de Sana.

Aucun gouvernement ne contient un plus grand nombre de ſchechs importans , que celui de *Kuſma* , ou des premières montagnes à café. Ce diſtrict , entièrement compoſé de hauteurs eſcarpées , & plantées de caſiers juſqu'au ſommet , eſt naturellement très-peuplé , puisſque les habitans recoltent en abondance une denrée qui les enrichit : il peut donc entretenir une quantité de ſeigneurs riches & puisſans. On m'en a nommé plus de trente , qui tirent de larges revenus des marchés de leurs domaines , où il ſe vend une quantité étonnante de café. Tous ces ſchechs ſont entièrement indépendans , & réſident dans leurs châteaux fortifiés ſur les montagnes.

Le gouvernement de *Dſjebi* , précifément de la même nature à l'égard du terroir & des productions que celui de *Kuſma* , eſt également rempli de ſchechs conſidérables. Les noms d'une douzaine de ces princes , qui vivent comme ceux du diſtrict de *Kuſma* , ſont venus à ma connoiſſance.

Sur la montagne de *Harras*, grande, fertile & riche en vignes, il y a aussi quelques châteaux de seigneurs indépendans. C'est un de ceux dont le *schech Mecrami* s'est emparé.

Dans les districts conquis par les Imams sur les alliés de *Hafchid-u-Bekil*, il reste beaucoup de terres libres. Parmi une dizaine ou douzaine de schechs les plus distingués, sont les schechs *Beni Afchiab*, *Schemsan*, & *Marani*. Près de *Tulla* se trouve aussi le *Sejid Machsen* de *Hadsje*, prince anciennement apanagé de la maison régnante.

La montagne *Schæbhara*, avec les 300 villages qu'elle contient, est partagée entre beaucoup de schechs, dont plusieurs étoient déjà parens de la maison régnante avant son élévation sur le trône de *Sana*.

Le prince de *Hamdan* se distingue par sa puissance & par l'ancienneté de sa noblesse, puisqu'il descend de la tribu de *Hamdan*, long-tems connue avant Mahomet. Malgré ces avantages, il a été forcé de se faire vassal; probablement parce que son pays trop étendu, & trop rempli de plaines, étoit plus difficile à défendre. Dans cette principauté on voit un bourg extraordinaire, *Muakeb*, dont les maisons nombreuses sont toutes taillées dans le roc.

Ce détail peut montrer, combien l'état actuel de l'Yemen ressemble à celui de l'Allemagne. Il ne manque aux Arabes qu'un chef suprême : ils ont des princes, une noblesse immédiate, & une ligue aristocratique. Mais leur constitution n'est pas récente, ni née dans les forêts : elle est aussi ancienne que les sociétés, & elle semble devoir durer aussi long-tems que le pays où la nature l'a établie.

---

## SECTION XX.

## DE LA PROVINCE D'HADRAMAUT.

## CHAPITRE I.

*De la nature de cette province & de son Commerce.*

**L'**HADRAMAUT est borné à l'ouest par l'Yemen, au sud-est par l'océan, au nord-est par l'Omân, & au nord par un grand désert. Cette province comprend une grande étendue de terres, sur-tout si l'on y joint le pays de *Mabhra*, comme font à l'ordinaire les Arabes. *Mabhra* paroît ressembler au Tehama, & être la plaine sablonneuse, qui s'étend en largeur des côtes de l'océan jusqu'à la contrée où commencent les montagnes. Il est probable que ces deux plaines sont des terrains que la mer a peu-à-peu abandonnés.

A cause de cette disposition des côtes & des montagnes, le terroir de l'*Hadramaut*, comme celui de l'Yemen, est fort différent. Il s'y trouve  
des

des parties arides & défertes , & des contrées montueuses très-fertiles , entrecoupées de vallées bien arrosées.

Les habitans de cette province se partagent encore comme dans l'Yemen , en Arabes qui demeurent dans les villes , en *Bédouins* errants , & en *Kobails* ou en montagnards. Un homme né dans l'Hadramaut & que j'ai entretenu , appelloit sa patrie , le siege des sciences & de la religion. Les autres Arabes n'en pensent pas si avantageusement & avec raison , à en juger par la rudesse du dialecte de cette province , qui diffère si fort de celui qu'on parle en Yemen , qu'il me falloit un interprete , pour converser avec l'homme qui me fit l'éloge pompeux de sa patrie. La religion de ses compatriotes doit être farcie de superstitions , puisque la secte des Sunnites est la dominante en Hadramaut.

L'Arabie heureuse qui comprenoit , comme je l'ai remarqué plus haut , l'Yemen & l'Hadramaut , faisoit dans les tems les plus reculés un commerce très-étendu. Elle n'exportoit pas seulement ses propres productions ; mais encore celles des Indes , qui arrivoient par des vaisseaux Indiens dans ses ports , situés sur les côtes de l'océan. Comme la navigation sur le golfe Arabe

fut toujours réputée dangereuse , ces marchandises se transportoient par terre en Egypte & en Syrie. Par le moyen de ces caravanes , toute la nation s'enrichissoit : les habitans des villes gaignoient par les achats & par les ventes , & les Bédouins en louant leurs chameaux. Les anciens ne nous trompent donc point , en nous faisant un tableau avantageux des richesses de l'Arabie heureuse , quoique son état ne soit plus si florissant aujourd'hui.

Depuis que les Européens ont trouvé un autre chemin , pour aller chercher les marchandises des Indes , l'Arabie méridionale a dû se ressentir nécessairement de la décadence de son commerce. L'Yemen s'en est dédommagé par l'exportation immense de son café , qui a déjà commencé il y a deux siècles , & qui va toujours en augmentant. Mais l'*Hadramaut* , qui produit peu de café , manque de cette ressource , & ne se relève pas de la perte du commerce des Indes.

Cette province fait cependant encore quelque commerce avec ses propres productions , que des vaisseaux de *Maskat* viennent chercher dans ses ports sur l'océan. Telles sont le peu de café qu'on y recueille , de l'encens , de la gomme-arabique , du sang de dragon , de la myrrhe , & de l'aloës.



L'encens de l'Arabie est d'une qualité médiocre : mais l'aloès de *Soccatra* , isle appartenante à un des princes de l'Hadramaut , a toujours été réputé le meilleur de tous.

Les habitans de l'Hadramaut ont aussi quelques manufactures de peu d'importance. L'Yemen en tire des toiles communes , des tapis , & beaucoup de ces couteaux , appelés *Jambéa* , qu'on porte à la ceinture. Mais comme ces habitans n'aiment point la mer , ce sont des vaisseaux étrangers , qui viennent charger toutes ces marchandises dans les ports de l'Hadramaut.

---

## CHAPITRE II.

### *Des principales villes de l'HADRAMAUT.*

IL y a beaucoup de villes considérables dans cette province , connues déjà des anciens , & mieux peut-être qu'elles ne le sont actuellement. Malgré mes recherches je n'ai pu apprendre que le nom de la plupart de ces places , & ce que je fais des autres , m'a été communiqué par quelques personnes pas assez instruites de l'état actuel de l'Hadramaut. Je rapporterai ce qu'on m'a raconté de quelques-unes de ces villes.

*Schibam* , grande ville & résidence d'un puissant prince , éloignée de 8 journées de *Sana* , & de 10 de *Mareb*. Un Arabe de *Mareb* me raconta qu'il n'avoit pas rencontré un seul village en *Dsjöf* , en venant de sa ville natale : mais qu'il avoit passé dans l'Hadramaut par plusieurs bonnes villes. *Schibam* paroît être le *Saba* des anciens , d'où les *Sabéens* ont tiré leur nom ; ce peuple occupoit la partie méridionale de l'Arabie , avant que *Mareb* fût la capitale de leur empire.

*Doan* , résidence d'un schez , éloignée vers l'orient de 25 journées de *Sana* , & de 11 de *Keschim*. Un habitant de cette ville , que j'avois rencontré en Yemen , me dit qu'elle étoit plus grande & plus belle que *Sana*.

*Dafar* , ville connue & port de mer , d'où l'on exporte l'encens , nommé en arabe *Oliban* , ou *Liban*. Cet encens n'approche pas de la bonté de celui des Indes. On accuse les Arabes de vendre leur encens comme leur gomme , sans les nettoyer ; négligence qui diminue son prix & sa qualité. À *Dafar* réside aussi un schez.

*Keschim* , ville , port , & résidence d'un prince souverain. Ses habitans passent pour être très-polis , & pour bien recevoir tous les étrangers. Les Anglois fréquentent quelquefois ce port.

*Merbat* & *Hafek* font deux villes connues uniquement par le commerce , que leurs habitans font avec l'encens des environs. Cet encens est moindre que celui de *Dafar* ; mais meilleur que celui qui vient de *Schæhr*. La grande consommation d'encens se fait dans les temples des Indes , & dans les maisons particulieres de quelques contrées de l'orient : on ne se fert gueres de ce parfum dans les mosquées.

*Ainad* , assez grande ville , à 13 journées de *Keschim* , & à 7 de *Schæhr*. Un habitant de cette ville que je vis à *Maskat* , me dit , & divers autres Arabes me le confirmerent , que le tombeau de l'ancien prophete *Kachtan* , ou *Jaktan* , dont parle l'alcoran , se trouvoit à une journée d'*Ainad*. Avant Mahomet on alloit déjà en pèlerinage à ce tombeau ; aujourd'hui les habitans de l'Hadramaut s'y rassemblent encore dans un tems fixé pour faire leurs dévotions. Il s'y tient alors une foire célèbre. On remarque que tous les pèlerinages , qui se soutiennent au même endroit pendant un si grand nombre de siècles , sont redevables de leur durée au commerce.

Ce même Arabe d'*Ainad* me nomma plus d'une vingtaine de bonnes villes dans l'intérieur de la province , dans lesquelles il avoit voyagé.

Comme je n'en connois que les noms , je me dispenserai d'en rapporter la liste aride.

Il en est de même de plusieurs ports de mer dont on ne m'a point appris de particularités. Ce qui m'a frappé cependant dans ces listes , c'est la ressemblance singulière des noms de plusieurs villes actuelles de l'Hadramaut , avec ceux des villes de l'Arabie , dont les plus anciens historiens font mention. Il faut que beaucoup de ces établissemens dans cette province , existent dans le même état depuis la plus haute antiquité.

Ces observations me font croire , qu'un voyage dans cette province seroit au moins aussi intéressant , que celui que nous avons fait en Yemen : les difficultés d'un tel voyage ne seroient pas plus grandes que celles que nous avons assuyées. J'ai connu un Turc , qui me raconta avec quelle facilité & avec quelle sûreté il avoit parcouru les ports de l'Arabie méridionale. Les habitans de ces côtes , se souvenant de la grande affluënce des étrangers dans les tems passés , & accoutumés par tradition à les bien recevoir , seroient apparemment aujourd'hui un accueil favorable aux Européens.

## CHAPITRE III.

*Des princes souverains de l'HADRAMAUT.*

LES Bédouins & les habitans des montagnes, ont, comme dans toute l'Arabie, une multitude de sचेchs indépendans. Mais comme je n'en fais aucun détail, je ne puis pas en parler.

Les côtes & les pays adjacens, sont partagés entre plusieurs souverains plus importans, que les voyageurs appellent rois; mais qui ne prennent que le titre de sचेch ou de sultan. Le *sचेch de Schibam* est, comme je l'ai dit, un des plus puissans.

*Doan*, appartient à un sचेch qui me paroît descendre de Mahomet, & appartenir à la maison des Imams; puisque celui qui régnoit en 1763 s'appelloit *Sejid Isa el Amudi*. Dans une ville voisine se trouvent les tombeaux de tous les princes de cette famille illustre d'*Amudi*.

Le *sचेch de Dafar* est souverain aussi: mais j'ignore son nom & ses forces.

Celui de *Keschim*, appelé dans plusieurs relations de voyages le *roi de Fartak*, est plus puissant. Sa souveraineté comprend un nombre considérable de villes, parmi lesquelles on trouve

celle de *Fartak* , qui a occasionné la méprise du royaume de *Fartak* , répétée dans beaucoup de Cartes. Un des princes de *Keschim* , aura résidé apparemment pendant quelque tems dans cette ville , dont on lui aura donné le titre. Outre ses domaines en terre ferme , le schez de *Keschim* , possède encore l'isle considérable de *Socatra* , ou de *Socatora* , fameuse par son aloës. L'héritier présomptif du schez régnant est constamment gouverneur de cette isle , qui paroît avoir appartenu à ces princes Arabes depuis un tems immémorial. *Arrien* raconte déjà qu'elle étoit soumise au souverain du pays où croît l'encens. Les premiers Portugais ont trouvé le prince de *Keschim* en possession ancienne & tranquille de *Socatra*.

La principauté d'*Aïnad* , doit être très-étendue , selon la relation de l'Arabe natif de la ville de ce nom , qui m'en a voulu faire la description. Mais j'ai lieu de soupçonner que le souverain d'*Aïnad* est un de ces sultans du pays de Jafa , qui ont conquis quelques contrées dans l'Hadramaut.

Il y a , suivant les apparences , encore d'autres souverainetés dans cette vaste province : mais je n'ai pas eu occasion d'acquérir plus de lumières sur un pays , qui en tout sens mériteroit d'être mieux connu.

---

**SECTION XXI.****DE LA PROVINCE D'OMAN.**

---

**CHAPITRE I.***De l'OMAN en général.*

**L**A province d'*Oman* a pour limites à l'est , l'océan ; au nord , le golfe persique ; à l'ouest & au sud de vastes déserts. Je n'en ai vu que les environs de *Maskat* , de sorte que je dois la décrire sur des relations.

Elle est partagée entre plusieurs petits souverains , dont l'*Imam d'Oman* ou de *Maskat* est le plus considérable. On donne le nom de *schechs* aux princes de *Dsjau* , de *Gabria* , de *Gafar* , de *Rank* , de *Gabbi* , de *Dahhara* , de *Makaniat* & de *Seer*.

Sur toute la côte orientale de l'*Oman*, il n'y a de plaine sablonneuse que la longueur d'une journée de chemin , depuis le village de *Sib* jusqu'à la ville de *Sohar*. Tout le domaine de l'*Imam* est montueux jusqu'à la mer. Par cette raison les

rivieres y coulent toute l'année , excepté celle près de *Sohar* , qui passant par la plaine aride , se perd dans les sables , & ne parvient à la mer que pendant la saison pluvieuse.

Ce pays produit en abondance du froment , de l'orge , des lentilles & plusieurs especes de raisins. On y recueille tant de dattes , qu'on en exporte par année la charge de quelques vaisseaux , & on n'y manque ni d'autres fruits , ni de différens légumes. Il s'y trouve aussi des mines de plomb & de cuivre. La mer y est si poissonneuse , qu'on se fert du poisson , non-seulement pour nourrir les vaches , les ânes & d'autres animaux , mais encore pour engraisser les champs , au lieu de fumier.

Les habitans sont partagés en deux différentes sectes, qui se traitent réciproquement d'hérétiques. Les sujets de l'Imam sont du parti d'un docteur musulman , & ceux des autres schechs suivent les sentimens d'un docteur opposé.

## C H A P I T R E II.

*Des terres de l'IMAM D'OMAN ou de MASKAT.*

**L**E territoire possédé par l'Imam d'Oman , est assez étendu , & contient un bon nombre de vil-



les , dont la plupart cependant sont peu connues. J'en rapporterai seulement le peu de particularités des plus remarquables , dont j'ai pu être instruit.

*Rostak* , ville éloignée de la mer , est la résidence du prince. Dans son district se trouve le *Dsjebbel Akdar* , la plus haute montagne de l'Oman , & la plus étendue ; fertile d'ailleurs en fruits & principalement en raisins. *Sohar* , est une ville des plus anciennes & des plus célèbres ; mais fort déchue de son état passé.

Au sud de *Rostak* , il y a *Kalbat* , ville aussi très-ancienne & florissante autrefois.

L'Imam d'Oman possède aussi *Kiloa* & *Sinsjibar* , sur la côte orientale de l'Afrique ; conquêtes faites il n'y a pas si long-tems , par un de ses ancêtres.

La ville la plus importante & la plus connue des états de l'Imam est *Maskat* , & par cette raison on nomme ce souverain prince de *Maskat* dans beaucoup de relations de voyages. Elle est située au bout d'une belle plaine , à côté d'un petit golfe entouré de rochers escarpés , & qui forment un excellent port , où les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Ce port est défendu encore par quelques forts : de forte que

cette ville se trouve fortifiée par l'art & par la nature.

*Arrien* l'appelle *Mofca*, & en parle déjà comme d'un grand entrepôt du commerce entre l'Arabie, la Perse, & les Indes. Maskat a toujours joui de cet avantage, & fait encore aujourd'hui un commerce considérable. Les Portugais s'en emparèrent en 1508 : on y voit des traces de leur domination; deux églises, dont l'une sert actuellement de magasin, & l'autre de maison au *Wali*, ou gouverneur. Cent cinquante ans après la conquête de Maskat, les Portugais en furent chassés par les Arabes, aidés par la trahison d'un *Baniam*, dont le gouverneur Portugais avoit enlevé la fille.

Dans aucune ville mahométane les *Banians* ne sont aussi nombreux qu'à Maskat : on y en compte passé 1200. Ils ont la liberté de vivre selon leurs loix, d'amener leurs femmes, d'avoir des idoles dans leurs appartemens, & de brûler leurs morts. Si un *Baniam* a une intrigue avec une musulmane, le gouvernement ne le traite pas avec autant de sévérité, comme il seroit traité ailleurs.

Tout ce que j'ai pu apprendre des revenus que l'Imam tire de ses états, c'est le montant du

produit des droits sur les marchandises , qui va , à ce que l'on dit à 100,000 roupies , qui font à-peu-près 300,000 livres de France. A Maskat les droits d'entrée font de 5 pour cent pour les Européens , de  $6\frac{1}{2}$  pour les Mahométans , & de 7 pour les Banians & pour les Juifs. Les fujets paient 6 pour cent en nature des dattes , qui font la plus grande richesse du pays.

---

### CHAPITRE III.

#### *Des révolutions de l'OMAN.*

**I**L existe dans l'*Oman* trois familles très-anciennes & très-célebres, celle de *Gafari*, celle de *Hamani* & celle d'*Arrabi*. La dernière prétend descendre de celle de *Koreisch* de la Mecque, fameuse avant Mahomet. Quoiqu'il en soit de cette prétention, la famille *Arrabi* a régné pendant très-long-tems à Maskat, quoiqu'elle en ait perdu actuellement la souveraineté. Les événemens qui l'ont fait descendre du trône, sont liés à l'histoire de *Schah Nadir* dernier roi de Perse : il faut cependant remonter au siècle passé pour les bien comprendre.

L'*Imam Malek*, de la maison d'*Arrabi*, étoit

maître de tout l'Oman : il prit encore *Kunk*, *Kifchme*, *Hormus* & *Baharein*. Son fils étendit ses conquêtes, & s'empara en Afrique de *Kiloua* & de *Sinsjibar*. Mais sous le regne de son petit fils *Ben Seif*, le nouveau roi de Perse *Schach Nadir* envoya une armée pour conquérir l'Oman : les Persans perdirent beaucoup de monde dans les montagnes, & y furent repoussés. *Ben Seif* resta donc sur le trône pendant toute sa vie.

Après sa mort, *Mohammed Gafari* prince de *Gabrin* s'empara de la plus grande partie de l'Oman, & prit le titre d'Imam ; son fils *Naser* ne fut pas conserver les conquêtes de son pere. *Seif el Asdi*, fils du dernier Imam de la famille *Arrabi*, se fit proclamer Imam, & força ce *Naser* à se contenter de son patrimoine de la principauté de *Gabrin*.

Cet Imam *Seif el Asdi* étoit un prince indolent & voluptueux. Il ne se contentoit pas d'un Harem nombreux ; les filles de ses sujets n'étoient pas à l'abri de ses entreprises. Il s'adonna au vin & aux liqueurs fortes : négligeant ses affaires il souffrit que ses soldats, des esclaves *Kafres* mal payés, vexassent ses sujets. Cette conduite le rendit si odieux, qu'il fut facile à un de ses parens, le *Sultan Mursched*, de se faire proclamer Imam & d'envahir presque tout l'Oman.

Maskat étant resté à l'Imam *Seif*, il s'y retira, & se soutint dans cette possession par le moyen de quatre vaisseaux de guerre, & du produit du commerce qu'il faisoit. Cependant devenu plus odieux encore au petit nombre de ses sujets, par la continuation de sa mauvaise conduite, il vit bien qu'il ne pouvoit plus se défendre long-tems. Dans cette extrémité, il forma le dessein de rendre ses états plutôt aux Persans, que de les remettre à son parent l'Imam *Mursched*.

Etant allé en Perse, avec quelques vaisseaux qui lui restoient, il obtint de *Nadir Schach* une flotte commandée par *Mirza Tæki Khan*, gouverneur de Schiras. Cet amiral Persan arrivé en Oman, enivra l'Imam *Seif*, & surprit par ce moyen Maskat & ses citadelles. *Seif* ne sachant plus que faire, poursuivit, avec le secours des Persans, son rival *Mursched*, qui, réduit au désespoir par la perte de plusieurs de ses amis, se fit tuer dans une escarmouche. L'Imam *Seif* mourut lui-même peu de tems après à *Rostak*, de chagrin d'avoir été dupé par les Persans.

*Tæki Khan* de retour à Schiras se révolta contre *Schach Nadir*, & voulut se rendre souverain du *Farsistan*. On sait comment le roi de Perse

étouffa cette révolte, & punit son auteur. Ces troubles firent cependant perdre de vue aux Persans les affaires des Arabes, & négliger l'entretien de la garnison laissée à Maskat.

---

#### C H A P I T R E. I V.

*De l'Imam régnant.*

**D**U tems de l'expédition de *Taki Khan* en Oman, il y avoit un gouverneur à *Sobar*, nommé *Achmed ben Sajid*, né dans une petite ville des états de l'Imam. Cet *Achmed*, homme habile & entreprenant, voyant qu'après la mort des deux Imams, il falloit se soumettre à des ennemis si puissans, fit sa paix, & se conduisit si bien, que *Taki Khan* le confirma dans son gouvernement.

Pendant les guerres civiles des Persans, un prince de *Rank*, de la maison *Arrabi*, le prince de *Seer*, & un seigneur appelé *Bel Arrab* avoient partagé les dépouilles du dernier Imam : *Bel Arrab* en avoit même pris le titre.

*Achmed*, ayant saisi par surprise les officiers Persans de Maskat, força la garnison de se rendre, & prit cette ville sans effusion de sang. Il mit le premier Kadi, qui fait en Oman les fonctions de  
Mufti,

Mufti, dans fes intérêts, & qui décida que celui qui avoit délivré fa patrie devoit en être le fouverain. En vertu de cette décision *Achmed* fut proclamé *Imam d'Oman* à *Maskat*.

Auffitôt que l'*Imam Bel Arrab* eut appris cette nouvelle, il attaqua fon rival avec une armée de 4 à 5000 hommes. *Achmed*, trop foible pour réfifter, fe retira dans une fortereffe dans les montagnes, où il fut investi par fon ennemi, à qui il auroit été obligé de fe rendre, s'il n'eut pas eu le bonheur de s'échapper déguifé en chameilier. Etant aimé dans fon ancien gouvernement, il trouva le moyen de ramaffer quelques centaines d'hommes, avec lesquels il marcha contre *Bel Arrab*, dont l'armée campoit encore dans les montagnes. Il partagea fa petite troupe en détachemens, qui, en gardant les gorges des vallées de tout côté, fonnerent à la fois de la trompette. *Bel Arrab* fe croyant investi par une puiffante armée, prit l'épouvante, & fut tué dans fa fuite par un fils d'*Achmed*.

Depuis la défaite & la mort de *Bel Arrab*, perfonne n'a troublé l'*Imam Achmed ben Sajid* dans la tranquille poffeffion du trône d'Oman, excepté un fils de l'*Imam Mursched*, qui a fait quelques efforts inutiles pour s'emparer de l'autorité fou-

veraine. Malgré ces tentatives l'Imam régnant lui a cédé la ville de *Nabbel* & son territoire. Il existe encore un frere & deux fils des Imams de l'ancienne famille, qui vivent en particuliers, & assez bien pour pouvoir entretenir 3 à 400 esclaves. L'Imam régnant a épousé le fille d'un de ces princes, & il a pu allier ses propres enfans à tout ce qu'il y a d'illustre dans ses états. Il est donc à préfumer que la famille régnante, quoique si nouvelle, se soutiendra sur le trône.

En 1765 ce nouvel Imam *Achmed* régnoit depuis 16 ans à l'entiere satisfaction de ses sujets ; Il fait administrer prompte & bonne justice, sans distinction ni de rang, ni de religion. La sureté est si bien établie à Maskat, qu'on entend parler rarement de vol : les marchandises restent cependant en rue la nuit, & peu de gens prennent la peine de fermer leurs portes. Sous le regne de l'Imam *Seif*, ses esclaves & ses soldats étoient les plus grands voleurs ; de sorte que les étrangers avoient le plus à craindre de ceux qui devoient veiller à la sureté publique. Les troupes de l'Imam régnant sont aussi, pour la plupart, des esclaves Kafres ; mais bien payés, armés de mousquets à meches, & tenus sous une bonne discipline.



Pour suppléer à la modicité de ses revenus , ce prince fait lui-même le commerce. Il entretient quatre vaisseaux de guerre & plusieurs petits bâtimens qu'il employe en tems de paix au transport des marchandises ; principalement sur les côtes orientales de l'Afrique, où il possède toujours *Kiloa* & *Sinsjibar*. Quelques-autres vaisseaux devroient garder les côtes ; mais ils s'acquittent si mal de leur devoir que les pirates osent se hasarder jusques dans la rade de Maskat.

Quoique les habitans d'Oman n'aiment pas à se battre sur mer, ils sont néanmoins les meilleurs mariniers de toute l'Arabie. Comme ils ont plusieurs bons ports, ils employent un grand nombre de bâtimens médiocres dans la navigation entre *Dsjidda* & *Basra*. Dans cette dernière ville il vient toutes les années une cinquantaine de ces vaisseaux, appelés *Trankis*, dont j'ai donné la description à l'occasion de notre trajet de *Dsjidda* à *Loheya*. Ces vaisseaux ont, comme je l'ai dit, une construction particuliere : ils sont cousus & ne contiennent aucun clou ; les planches sont liées avec des cordes.

Deux tribus nombreuses d'Arabes s'occupent principalement à transporter par mer le café. Une de ces tribus habitoit autrefois les côtes du

golfe Perfique : mais inquiétée par des voisins re-  
muans , elle s'est réfugiée dans les états de l'I-  
mam d'Oman.

## C H A P I T R E V.

### *De la principauté de SEER.*

CETTE petite souveraineté s'étend depuis le cap *Mussendom* le long du golfe Perfique. Les Persans l'appellent le pays de *Dsjulfar* , d'un autre cap voisin du premier : par cette raison les Européens ont aussi pris l'habitude d'appeller les habitans de cette contrée , les Arabes de *Dsjulfar*.

Les autres Arabes la nomment *Seer* , de la ville de ce nom , qui a un bon port & qui est la résidence du schez. Ce schez possède encore l'isle *Scharedsje* , & sur la côte opposée du golfe quelques bonnes places , comme *Kunk* & *Lundsje*.

Ce pays reconnoissoit , il n'y a pas encore long-tems , la souveraineté de l'Imam ; mais il s'est soustrait à cette dépendance , & le schez fait souvent la guerre à ses anciens maîtres. Il ne feroit cependant pas assez puissant pour se défendre par ses propres forces ; par cette raison le prince de *Seer* vit toujours en bonne intelligence avec

les autres s'chechs indépendans , principalement avec celui de *Dsjau* , dont les états sont situés à l'ouest de l'Oman.

Le prince de *Seer* figure parmi les puissances maritimes de ces parages , & sa marine est des plus considérables du golfe Persique. Ses sujets naviguent beaucoup dans ces mers , & font un commerce assez étendu.

## SECTION XXII.

DES PROVINCES DE LACHSA ET DE  
NEDSJED.

## CHAPITRE I.

*De LACHSA en particulier.*

CETTE contrée confine vers l'orient au golfe Persique; vers le sud à l'*Oman*; vers l'ouest à la province de *Nedsjed*, & vers le nord aux territoires des Arabes errans aux environs de *Basra*.

Elle s'appelle aussi *Hadsjar*, & quelquefois *Babbrein*; mais ce dernier nom ne convient proprement qu'à l'isle d'*Aual* & aux petites isles qui en dépendent.

*Lachsa* n'est pas fort riche en productions: ses ânes & ses chameaux sont recherchés, & il se vend de ces derniers animaux plusieurs milliers par année en Syrie. Dans l'intérieur les habitans vivent du produit des dattiers, & ceux des côtes de la pêche des perles & d'un commerce assez considérable de marchandises étrangères.

A l'égard de la religion les habitans de *Lachfa* font partagés : ceux des villes font Schytes, & les payfans, comme les Bédouins, font Sunnites. On y trouve auffi des Juifs, & principalement un grand nombre de *Sabéens* ou de chrétiens de St. Jean.

Autrefois cette contrée étoit une province de l'empire Ottoman ; mais il y a long-tems que les Arabes ont fecoué le joug de cette domination étrangere. Il y a bien encore quelques Turcs, descendans des anciens pachas, qui demeurent dans cette province & qui y poffèdent de belles terres : mais on ne leur accorde aucune part dans le gouvernement.

La province de *Lachfa* appartient aujourd'hui au fchech de la tribu Arabe de *Beni Khaled* : celui qui régnoit en 1765 s'appelloit *Arar*. La tribu de *Beni Khaled* est une des plus puiffantes parmi les Arabes : elle s'étend fi loin dans le défert, qu'elle inquiète fouvent les caravanes entre Bagdad & Haleb. La plus grande partie de *Lachfa* est habitée par des Bédouins & par d'autres petites tribus : mais tous ces Arabes reconnoiffent le fchech des *Beni Khaled* pour leur fouverain.

Je n'ai rien appris touchant les villes situées dans l'intérieur de la province. *Lachfa*, la réfi-

dence du sçech régnant, doit être une grande ville bien bâtie.

Sur la côte on trouve *Katif*, assez grande ville, avec un bon port, à 5 milles d'Allemagne de l'isle de *Babrein*. Les habitans subsistent de la pêche des perles : lorsqu'ils ne sont pas assez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils se louent à des entrepreneurs étrangers qui viennent dans cette ville pendant les mois les plus chauds de l'année, saison de cette pêche. On regarde néanmoins l'air de ce pays comme très-pernicieux en été. Les ruines d'un ancien fort des Portugais subsistent encore près de cette place.

*Koueit* ou *Græn*, comme l'appellent les Persans & les Européens, est une ville & un port à la distance de trois journées de *Zobejer* ou du vieux *Basra*. Les habitans vivent de la pêche des perles & des poissons : on dit qu'ils entretiennent à cet effet plus de 800 bâtimens. Dans la belle saison cette ville est presque déserte, puisque tout le monde est en absence pour la pêche ou pour le commerce. *Græn* a son sçech particulier, de la tribu d'*Othema*, qui est vassal de celui de *Lachsa*, mais qui aspire quelquefois à l'indépendance. Quand alors le sçech de *Lachsa* fait avancer une armée, les habitans de *Græn* se réfugient avec

leurs effets dans la petite isle de *Feludsje*. Près de Græn on voit aussi les restes d'un fort Portugais.

Entre le territoire du schech de Lachfa & l'Oman, demeure la grande tribu *Al Musillim*, qui possède plusieurs villes, dont je ne connois que les noms.

## CHAPITRE II.

### *De la province de NEDSJED.*

CETTE province est d'une vaste étendue : elle comprend tout l'intérieur de l'Arabie, entre les provinces dont j'ai donné une description succincte, & le désert de Syrie. Son terroir est d'une inégale bonté : la partie montueuse est fertile & produit des fruits, & sur-tout des dattes en abondance : bornée par des pays arides, elle ne peut pas avoir des rivières de long cours, qui après avoir coulé dans les vallées, se perdent nécessairement dans les plaines sablonneuses, sans pouvoir parvenir à la mer. Par cette raison, les habitans, dans beaucoup d'endroits, sont obligés de creuser des puits très-profonds ; ce qui rend la culture difficile & presque impossible.

Les Bédouins habitent une grande partie de cette province. L'autre partie montueuse, remplie de villes & de villages, est partagée entre une multitude de seigneurs, de sorte que presque chaque petite ville a son schech indépendant. Autrefois, dans les tems de la plus grande puissance des schérifs, plusieurs de ces schechs, voisins de l'Hedsjas, avoient été obligés de payer tribut au schérif de la Mecque : aujourd'hui ils ne lui payent rien.

Les habitans de cette vaste contrée ressemblent aux autres Arabes à l'égard de leurs vertus & de leurs vices, & ils sont comme eux tour à tour brigands ou hospitaliers. Comme les petits souverains se touchent en Nedsjed, un voyageur ne peut y espérer aucune sûreté; il sera dépouillé par le premier seigneur, dont il passera le territoire; parce que ce seigneur ne voudra pas que son voisin ennemi profite d'une bonne aventure. La caravane allant de l'Oman à la Mecque, voyage sûrement, parce qu'elle est composée de mendiens avec lesquels il n'y a rien à gagner. Mais les schechs de Nedsjed rançonnent celle de Bagdad dans son chemin à la Mecque, comme les schechs de l'Hedsjas rançonnent les caravanes de Syrie & d'Egypte. J'ai cependant des indices



que les habitans de *Nedsjed* font un commerce considérable entr'eux & avec leurs proches voisins ; & je ne crois pas impossible, par conséquent, qu'un Européen voyage avec sûreté dans l'intérieur de l'Arabie.

Ces peuples paroissent fort guerriers & être presque toujours en armes. On assure qu'un jeune homme n'ose pas se marier, avant d'avoir fait quelque belle action.

Le *Nedsjed* se divise en deux grands districts : *El Ared* qui confine à l'Oman, & celui d'*El Kherdsje* qui touche à l'Yemen. Dans celui d'*El Ared* on m'a nommé beaucoup de villes, dont je ne remarquerai que celle d'*El Aijane*, lieu de la naissance du nouveau prophète *Abd ul Wabheb*, dont je parlerai bientôt après.

Dans le district *El Kherdsje*, qui s'étend à l'Hedsjas & vers le nord jusqu'au désert, se trouve la ville d'*Imam*, célèbre déjà avant Mahomet, à cause de son citoyen *Moseilama*, qui s'étoit érigé en prophète. Ce district contient encore un grand nombre de villes.

Au nord du *Nedsjed*, à dix journées de Bagdad, est la fameuse montagne de *Schamer*, fertile & étendue. Entre cette montagne & la Syrie, il y a un district montueux, nommé *Dsjof al Sirhan*, bien peuplé & bien cultivé.

## C H A P I T R E III.

*De la nouvelle religion d'une partie du NEDSJED.*

DANS cette province on trouve des *Sabéens* ou chrétiens de St. Jean, & quelques Juifs. Tout le reste des habitans sont Mahométans, & autrefois des *Summites rigides*. Mais depuis quelque tems il s'est élevé dans le district *El Ared* une nouvelle religion, qui a causé déjà une révolution dans le gouvernement de l'Arabie, & qui influera encore plus à l'avenir sur l'état de cette contrée.

Le fondateur de cette religion étoit un certain *Abd ul Wahheb*, né, comme je l'ai dit, dans la ville d'*Aijene* du district d'*El Ared*. Cet homme étudia dans sa jeunesse les sciences des Arabes dans sa patrie, séjourna quelque tems à *Basra*, & fit des voyages à *Bagdad* & en *Perse*.

Après son retour dans sa patrie, il commença à répandre ses opinions parmi ses compatriotes, & eut le bonheur de persuader plusieurs sçechs indépendans, dont les sujets devinrent aussi sectateurs de ce nouveau prophète.

Ces sçechs convertis, auparavant toujours en guerre entr'eux, se reconcilierent par l'entremise d'*Abd ul Wahheb*, & convinrent de ne

rien entreprendre à l'avenir , fans avoir consulté leur apôtre. Par cette association , l'équilibre du pouvoir fut renversé dans le Nedsjed : les petits schechs , qui avoient pu se soutenir contre leurs voisins isolés , ne pouvoient plus résister à tant de schechs réunis. Ils avoient même des guerres plus vives & plus fréquentes , parce que leurs sujets s'imaginoient que dans ces querelles la religion y étoit intéressée.

*Abd ul Wahheb* ayant assujetti une grande partie d'*El Ared* , les schechs divisés appellerent à leur secours *Arar* , schech de *Lachsa*. Ce prince , par des motifs de politique & de religion , déféra à leurs prieres , & envoya une armée en *El Ared* : mais *Abd ul Wahheb* la battit. Ensuite le schech *Arar* vint lui-même à la tête de 4000 hommes , avec un train de 3 vieilles pieces de canon & un mortier. Il assiégea une forteresse située sur une montagne : mais n'ayant pas su se servir de son artillerie , il essuya des pertes & fut obligé de retourner à *Lachsa*.

J'ai raconté plus haut les aventures du schech *Mecrami* de *Nedsjeran* , & j'ai remarqué qu'il étoit une espee de chef de secte. Un Arabe de *Lachsa* me dit , qu'il y avoit beaucoup de conformité entre les principes religieux d'*Abd ul*

*Wabheb* & ceux de *Mecrami* ; & cette assertion paroît fondée. Ces deux novateurs doivent , au moins , avoir été bons amis : sans quoi *Mecrami* n'auroit point pu traverser tout le Nedsjed avec une petite armée , & attaquer le puissant schech de Lachsa , ce qu'il a fait cependant en 1763 & 1764. Il faut donc nécessairement qu'il se soit joint à *Abd ul Wabheb* , ou plutôt à son fils *Mahomed* , qui dans cette époque doit avoir succédé à son pere , pour attaquer les schechs sunnites. On me dit aussi que ces deux hommes réunis avoient réduit un grand nombre de ces schechs. Les autres écrivirent à tous les Arabes des environs de Basra , pendant mon séjour dans cette ville , pour leur demander du secours.

Après la mort d'*Abd ul Wabheb* son fils marcha sur ses traces & jouit de la même autorité. On le regarde comme ecclésiastique , & il représente un pape en *El Ared*. Les schechs héréditaires des petits états autrefois indépendans , ont , il est vrai , le nom de les gouverner encore : mais *Mahomed* en est le véritable souverain. Il exige de ses sujets un tribut qu'il appelle *Sikka* , ou Aide , pour soutenir la guerre contre les ennemis de sa religion.

Les sunnites se plaignent de ses persécutions ;

mais il est plus probable que cette secte opiniâtre & superstitieuse hait Mahomed à cause de ses innovations & le calomnie pour se venger. Quoiqu'il en soit, ceux des habitans du Nedsjed, qui ne veulent pas embrasser la nouvelle religion se retirent dans les pays voisins. *Zobayer*, ou l'ancien Basra, qui n'étoit qu'un hameau, se peuple par ces réfugiés, & est devenu un gros bourg.

Comme je n'ai connu aucun sectateur de cette nouvelle religion, je ne puis rien dire de positif à l'égard de ses dogmes. J'ai eu occasion cependant d'entretenir sur cet article un schez Arabe, qui dès sa jeunesse avoit voyagé continuellement avec des marchands dans toute l'Arabie & dans les principales villes du Nedsjed. Ce schez Bédouin, qui sembloit bien instruit, me rapporta ce qui suit touchant le système de cette religion.

*Abd ul Wabbe* enseignoit qu'il ne falloit adorer & invoquer que Dieu, comme le créateur & le directeur de l'univers. Il défendoit de s'adresser aux saints, & de faire mention dans les prieres de Mahomet, ou d'aucun autre prophete, parce que ces usages menent à l'idolâtrie. Il regardoit Mahomed, Jesus-Christ, Moyse, & une

foule de prophètes, reconnus par les sunnites, comme de grands hommes & comme des personnes respectables, dont on pouvoit lire avec profit les actions : mais il nioit qu'un livre ait jamais été écrit par inspiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel. Il défendoit, comme un crime contre la providence, les vœux faits, à la manière des sunnites, afin d'échapper à un danger imminent.

Ce récit du schech ne s'accorde pas entièrement avec ceux que m'ont fait quelques sunnites, des dogmes d'*Abd ul Wahheb*. Mais on ne peut pas croire, sur cet article, les disciples d'une secte superstitieuse, dont toutes les fausses opinions sont combattues par la nouvelle religion.

La religion musulmane, telle que la professent les sunnites, a été sûrement bien altérée depuis le tems de Mahomet. Cette secte adopte l'autorité de quelques commentateurs, qui expliquent l'alcoran suivant leur caprice, & qui érigent en dogmes leurs opinions particulières. Elle reconnoît une foule de saints, qu'elle invoque dans ses nécessités, & auxquels elle attribue une infinité de miracles absurdes, opérés en faveur de ceux qui se sont adressés à ces saints, préférablement à Dieu. Elle croit aux amulettes & à l'effi-

cacité

cacité de tous les vœux insensés. Enfin elle s'est livrée successivement à un grand nombre de superstitions condamnées par l'alcoran , mais légitimées par les explications des docteurs. D'autres sectes , telle par exemple que celle des *Zeidites* , ont moins corrompu la religion de Mahomet : quoiqu'elle soit encore parmi eux bien éloignée d'être ce qu'elle étoit.

On peut donc envisager la nouvelle religion d'Abd ul Wahheb comme une véritable réforme du mahométisme , qu'il veut ramener à sa première simplicité. Il est allé plus loin peut-être que d'autres réformateurs : mais un Arabe n'est pas obligé de connoître les ménagemens. Il faut voir par l'expérience , si une religion si détachée de tout ce qui frappe les sens , pourra se soutenir chez un peuple ignorant , comme sont les Arabes.

La charlatanerie du schein *Mecrami* ne contredit pas cet esprit de réforme. Ce schein profite de la grossièreté de ses compatriotes , par l'opinion fanatique de l'efficacité de ses prières , par lesquelles il prétend obtenir de Dieu même tout ce qu'il lui demande. Ce fanatisme d'attri-

buer trop de pouvoir aux prieres , se combine avec la simplicité du dogme : nous avons sous nos yeux des exemples , qu'il embrâse des têtes trop combustibles , dans un siècle de lumieres , & au milieu de la religion la plus épurée.



---

 SECTION XXIII.

 DES ETATS ARABES INDÉPENDANS  
 SUR LES COTES DE PERSE.
 

---

## CHAPITRE I.

*Des Arabes qui habitent les environs du  
 GOLFE PERSIQUE.*

Nos géographes se sont trompés, comme je l'ai déjà remarqué dans un autre endroit, quand ils ont cru qu'une partie de l'Arabie étoit sous la domination des rois de Perse. Les Arabes dominent, au contraire, sur toutes les côtes de ce royaume, depuis les embouchures de l'Euphrate jusque vers celles de l'Indus.

Les établissemens de ce peuple sur les côtes de Perse, n'appartiennent pas sans doute, à l'Arabie proprement dite. Mais comme ils sont indépendans des Persans, & que la langue & les mœurs des Arabes s'y conservent sans altération, il convient de joindre leur description à celle du reste de l'Arabie.

Il est impossible de fixer l'époque de l'établissement des Arabes sur cette côte. Les traditions bien constatées des habitans , prouvent qu'ils occupent ce pays depuis un grand nombre de siècles. Plusieurs traits de l'histoire ancienne , font présumer que ces colonies Arabes font déjà du tems des premiers rois de Perse. La conformité entre les mœurs des *Ichthyophages* des anciens , qui demeuroient sur les côtes du golfe persique , & celles des colons Arabes d'aujourd'hui , est frappante.

Les Arabes qui habitent ces côtes , vivent tous à peu près de la même manière. Ils ne subsistent que par la navigation , & par la pêche , ou des perles ou des poissons. Ils se nourrissent principalement de poissons & de dattes : le poisson est aussi la seule nourriture du peu de bétail qu'ils entretiennent.

Ils aiment autant la liberté que leurs confrères du désert. Presque chaque ville a son scheid indépendant , auquel les sujets ne payent presque rien ; de sorte qu'il est obligé de s'entretenir de son propre bien , ou par son industrie , en transportant des marchandises , ou en pêchant comme ses sujets. Si les principaux des habitans sont mécontents du scheid régnant , ils en élisent un autre de la même famille.

Leurs armes consistent dans un mousquet à meche , un sabre , & un bouclier. En cas de besoin , tous leurs petits bâtimens sont des vaisseaux de guerre. Mais une flotte semblable , obligée de s'arrêter continuellement pour trouver sa subsistance par la pêche , au lieu de poursuivre l'ennemi , ne pourra jamais faire de grands exploits. Aussi les guerres de ces peuples se réduisent à des incursions , qui ne produisent rien de décisif ; laissent des querelles interminables , & un état de guerre non interrompu.

Leurs maisons sont si chétives , qu'un ennemi ne prend pas la peine de les démolir. Ces Arabes , n'ayant de cette maniere rien à perdre sur le continent , se réfugient à l'approche d'une armée sur leurs vaisseaux , & vont attendre , dans quelque isle du golfe , la retraite de l'ennemi. Ils sont persuadés que les Persans ne s'établiront point sur une côte ingrate , où ils seroient continuellement inquiétés par tous les Arabes , qui courent sans cesse les mers voisines.

Ces Arabes sont sunnites , & haïssent les Persans schytes avec lesquels ils ne s'allient jamais. La haine entre les deux sectes a été même une des causes , qui ont fait échouer le dessein de *Nadir Schach* d'assujettir ces Arabes. Pour atteindre son

but , cet usurpateur avoit , avec des frais immenses , équipé sur le golfe persique une flotte de 25 grands vaisseaux. Mais n'ayant point de matelots persans , il prit des sunnites indiens , qui combattirent à regret leurs confreres , & qui , après avoir massacré leurs officiers schytes , enleverent les vaisseaux. Vers la fin de sa vie *Nadir Schach* forma le projet de se saisir de ces Arabes , de les transplanter sur les bords de la mer caspienne , & de les remplacer par des Persans. Sa mort tragique fit évanouir ce projet , & les troubles dont la Perse fut agitée , ont servi à affermir l'indépendance de ces petits souverains Arabes.

Le gouvernement , & l'état actuel de ces colonies , me paroissent avoir une grande ressemblance avec l'état de l'ancienne Grece. Il se fait continuellement sur le golfe persique des actions mémorables ; & il arrive des révolutions intéressantes : mais les Arabes n'ont point d'historiens , & leur gloire est confinée dans les limites étroites de leur patrie.

## CHAPITRE II.

*Des places sous la domination des PERSANS.*

QUOIQUE le roi de Perse n'ait pas été le maître de ces côtes maritimes, il y avoit conservé néanmoins quelques places. Depuis que la Perse n'a plus de roi, des gouverneurs Persans se sont emparé de ces villes, & les possèdent presque en souverains. Telles sont principalement *Gambron* & *Hormus*.

*Gambron*, ville & port, dans la province de *Laristan*, appartenoit anciennement au roi de Perse. Après la mort de *Nadir Schach*, un Persan nommé *Naser Khan* se rendit maître de la province, & par conséquent aussi de la ville. Il se reconnoît bien vassal du *Vehil Kerim Khan* de *Schiras*: mais il ne lui paye un tribut & ne respecte ses ordres, que quand le *Vehil* vient lui-même avec une armée pour l'y contraindre.

Cette ville de *Gambron*, nommée aussi *Bender Abbas*, étoit, pendant tout le siècle passé & au commencement du présent, célèbre comme le port de *Schiras* & de toute la Perse méridionale. Son commerce alors étoit très-étendu: mais

actuellement elle est en très-mauvais état , & l'on n'y trouve pas un seul comptoir européen. Les troubles de la Perse , & les querelles entre les Anglois & les François pendant la dernière guerre font les causes de sa ruine. Les Hollandois y faisoient encore un petit commerce ; mais depuis qu'ils se sont établis dans l'isle de *Karek* ils ont entièrement abandonné *Gambroun*.

L'isle d'*Hormus* , autrefois si célèbre , a perdu tout-à-fait son ancienne splendeur. Elle appartient actuellement à un Persan *Mulle Ali Schach* , qui s'en rendit maître après la mort de *Nadir Schach* , dont il avoit été l'amiral. Ce souverain d'*Hormus* possède aussi une partie de l'isle de *Kischme* : l'autre partie est sous la domination du prince de *Seer*.

Au sud du *Laristan* se trouve *Minau* , ville considérable , à 6 lieues de la mer. Les habitans de son district sont schytes , & s'appliquent à la culture des terres : ces deux raisons les engagent à reconnoître quelquefois la souveraineté du Khan de *Laristan*.

Entre *Minau* & le cap *Jaske* habite une grande tribu d'Arabes appelée *Belludsje* , qui a beaucoup de vaisseaux , & qui fait un bon commerce à *Basra* , sur le golfe arabe , & jusque sur les

côtes des Indes. Ces Arabes sont sunnites, & la conformité de secte les a liés d'intérêt avec les *Aghwans* dans les dernières révolutions de la Perse.

Quelques géographes placent ces *Belludsje* tout le long des côtes de Perse, jusque près des embouchures de l'Indus, & en parlent comme d'un peuple guerrier, mais fort adonné à la piraterie. Je ne fais s'il faudroit les regarder comme indépendans, ou comme tributaires des Persans. Il est plus probable, qu'ils ne reconnoissent d'autre souverain que leurs propres sçechs. Des relations de voyages du siècle passé, racontent les aventures singulieres d'un prince de *Jashe*, qui s'étoit défendu contre *Schach Abbas*, & qui ne succomba que par trahison. Sa veuve continua à résister au roi de Perse, & fit des actions dignes des héroïnes des siècles de chevalerie. Tout ce récit paroît regarder un sçech des *Belludsje*.

Le pays depuis *Bender Abbas* au nord vers *Delam*, ressemble au *Tebama* en Arabie : c'est une plaine aride, que les Persans nomment *Kermesir* ou le pays chaud. Dans cette contrée aride je ne connois aucun endroit que *Khamir*, château sur un rocher escarpé, qui avec un petit district, a son sçech particulier. Les vaisseaux y viennent

pour charger du souffre , qui se trouve en abondance dans ses environs. *Khamir* est peu éloigné de *Gambroun*.

---

### C H A P I T R E   I I I .

*Des terres de la tribu de HOULE.*

CETTE tribu nombreuse domine toute la côte depuis *Bender Abbas* jusqu'au cap *Berdistan* , & possède toutes les places maritimes. Une partie de cette côte n'est pas aride : des chaînes de montagnes , comme celle de *Dahhr Asban* , s'étendent jusque près de la mer , & fournissent le bois que les habitans exportent.

Malgré cette disposition avantageuse du terroir , les Arabes de *Houle* ne labourent pas , & vivent uniquement de la navigation & de la pêche. Il sont sunnites , & passent pour les plus braves de leurs voisins. Leurs forces sont telles qu'ils pourroient aisément faire la conquête de toutes les villes des bords du golfe persique , si plus d'union régnoit entre eux. Mais presque chaque ville a son schech particulier , qui , quoique issu de la même famille , aiment mieux rester pauvres , que de se soumettre , pour se procurer plus d'ai-



fance , à un fchech puiffant & capable de rendre la tribu respectable.

Les fchechs ou princes de la tribu de *Houle* , font les fuivans.

Le fchech de *Seer* , dont j'ai parlé dans la description de l'Oman : mais qui originaire de ce pays , & de la tribu de *Houle* , poffede dans le voifinage de *Gambron* , les villes de *Kunk* , de *Lundsje* , & de *Ras Heti*. Ses fujets exportent du bois à brûler & du charbon.

Les fchechs de *Mogho* & de *Tsjerah*. Les habitans de ce dernier diftrict exportent auffi du bois , & ont la réputation de furpaffer les autres *Houles* en courage.

Enfin les fchechs de *Nachelo* , de *Nabend* , d'*Aaloë* , de *Tebrie* , de *Schilu* & de *Konkoun*. Les habitans de *Nachelo* paffent pour les meilleurs plongeurs. Dans la ville de *Kontoun* , dont les habitans font les plus pacifiques des *Houles* , on trouve des Juifs & des Banians.

Des Perfans qui n'ont point de vaiffeaux , & qui ne vivent que de l'agriculture , occupent les terres entre la principauté d'*Abu Schahhr* & le cap *Berdiflan*.

## C H A P I T R E. I V.

Des principautés d'ABU SCHÆHR & de  
BENDER RIGK.

**A**BU Schæhr, capitale de l'état indépendant de ce nom, a un port si commode, que les vaisseaux peuvent arriver tout près des maisons. Cet avantage engagea Nadir Schach à y établir sa flotte, dont on voit encore quelques restes : depuis ce tems, cette ville est mieux connue & plus considérable. Elle sert actuellement de port à Schiras & les Anglois, la seule nation Européenne qui commerce encore en Perse, y entretiennent un comptoir.

Les Arabes qui habitent le pays d'Abu Schæhr, ne sont pas de la tribu de Houle. On compte parmi eux trois familles distinguées, dont les deux premières sont établies depuis un tems immémorial dans cette contrée. La troisième nommée *Maturisch*, venue récemment de l'Oman, où elle exerçoit le métier de pêcheur, s'est alliée aux deux autres, & a trouvé le moyen de s'emparer de l'autorité souveraine depuis plusieurs années.

Le schech actuel *Naser*, de la famille *Mata-*

*rifch* , poffede encore l'isle de *Babbrein* fur la côte d'Arabie; ce qui le met en état d'entretenir quelques vaiffeaux. Il a auffi des domaines confidérables dans le *Kermefir* , à caufe defquels il dépend de *Kérim Khan* , qui a chez lui le fils de *Nafér* comme un ôtage de la fidélité du pere. Il importe beaucoup à *Schiras* , que le prince d'*Abu Schæhr* refte attaché à la Perfe , par le moyen de fes domaines en *Kermefir*.

Ce fchech *Nafér* étoit funnite : mais efperant d'être fait amiral de Perfe , il embraffa la feéte des fchytes , & époufa une Perfane. Ces deux démarches cauferent beaucoup de tort à lui & à fa famille : il fe rendit odieux à fes fujets & à fes voifins , & fes fils ne font plus comptés parmi la noblefle Arabe.

*Bender Rigk* , réfidence du prince de ce nom , eft une ville entourée d'une mauvaife muraille , & fituée au nord d'*Abu Schæhr*. Le petit état dont cette ville eft la capitale , comprend auffi plufieurs places du *Kermefir* , qui mettent fon fouverain dans une certaine dépendance de *Kérim Khan*. Les Arabes de cette principauté s'adonnent uniquement à la navigation : ce font des Perfans qui cultivent fa partie montueufe.

La famille qui regne à *Bender Rigk* eft de la

tribu Arabe de *Beni Saab* , & vient de l'Oman. Mais le grand-pere du prince actuel s'étant fait schyte & ayant épousé une Perfane , cette famille n'est plus comptée par les Arabes parmi leur véritable noblesse.

Le prince régnant de *Bender Rigk* , nommé *Mir Mahenna* , est fameux dans cette contrée par ses vices & par sa cruauté ; qui le rendent un des tyrans les plus exécrables qui ayent existé. Il a fait assassiner en sa présence , son pere aveugle , parce qu'il aimoit plus le fils aîné. Il tua sa propre mere , parce qu'elle lui reprochoit ses crimes. Il fit massacrer son frere , avec 16 de ses parens , pour s'emparer de la souveraineté. Il noya deux de ses sœurs , parce qu'un prince voisin en avoit demandé une en mariage. Il expose ses propres enfans , quand ce sont des filles. En 1765 ce monstre odieux n'avoit pas encore 30 ans.

*Mir Mahenna* étoit tombé deux fois entre les mains de *Kérim Khan*. La premiere fois il s'échappa après une défaite que le gouverneur de la Perse essuya : la seconde fois il obtint la liberté par les bons offices de sa sœur, mariée à un officier Perfan. Revenu dans ses états , il se mit à piller les caravanes entre Schiras & Abu Schæhhr , & à exercer la piraterie. *Kérim Khan* , voulant le châtier , assiégea alors sa capitale en vain.

En 1765, le même *Kérim Khan* lui fit demander le tribut, dû pour ses domaines en *Kermesir*. Mais *Mir Mahenna* maltraita le député, & lui fit couper la barbe. Alors *Kérim Khan* envoya contre lui une forte armée, qui prit *Bender Rigk* & tout son territoire. *Mir Mahenna* avoit eu la précaution de se retirer de bonne heure, avec ses troupes & une partie de ses sujets, dans une isle déserte, appelée *Khoueri*, où il attendit la retraite de l'armée Persane. Il revint alors de cette isle, chassa la garnison de *Bender Rigk*, & rentra dans la possession de ses états.

Ce tyran s'étoit adonné au vin, & avoit commencé à exercer ses cruautés sur ses propres troupes, jusqu'à faire couper le nez & les oreilles à ses principaux officiers. Malgré ces excès, ses soldats lui restèrent si attachés, que dans son exil même, il fut en état d'enlever aux Hollandois l'isle de *Karek*. Une troupe de voleurs n'abandonne pas son chef, aussi long-tems qu'il partage avec elle le fruit de ses brigandages.

## C H A P I T R E V.

De la tribu de KIAB & de son schez SOLIMAN.

**L**A tribu Arabe de *Kiab*, ou suivant la prononciation des Persans *Tsjab*, habite l'extrémité des côtes du golfe Persique. Elle étoit peu considérée, avant le regne de son schez actuel *Soliman*, dont la renommée parvint jusqu'en Europe, à l'occasion de ses querelles avec les Anglois, auxquels il prit quelques vaisseaux.

Ce schez fut profiter des troubles de Perse, & des vices du gouvernement de Basra. Il commença par soumettre ses petits voisins indépendans : s'empara ensuite de plusieurs grands districts en Perse, & promit un tribut aux Khans qui se disputoient le trône de ce malheureux royaume. Aucun ne l'exigea, que *Kérim*, qui se contenta d'une petite somme. *Soliman* étendit alors ses conquêtes du côté de Basra. Il rechercha l'amitié des *Ajals*, qui sont les chefs du peuple dans ces contrées, & comme les principaux ne perdoient pas avec lui, il parvint à se rendre maître de toutes les isles entre les embouchures de l'Euphrate, ou du pays appelé communément *Schat el Arrab*.

Ayant

Ayant poussé ses conquêtes jusqu'aux rivières navigables, il pensa former une marine. En 1758, il bâtit son premier vaisseau, & en 1765, il en avoit déjà 10 grands & 70 plus petits.

Cette même année en 1765, *Kérim Khan* envoya contre lui une si forte armée, qu'il ne put résister. Il transporta ses trésors & ses troupes d'isle en isle, jusqu'à l'ouest de *Schat el Arrab*. Les Persans ne pouvant le poursuivre faute de vaisseaux, furent obligés de se retirer : alors le pacha de Bagdad donna des ordres d'attaquer *Soliman*, qui évita les Turcs en se sauvant par les isles, comme il avoit évité les Persans.

Le territoire de la tribu de *Kiab* s'étend depuis le désert de l'Arabie jusqu'au pays de *Hindian*, & vers le nord jusqu'à la principauté de *Havisa*. Il est arrosé de plusieurs petites & grandes rivières : il abonde en dattes, en ris, en grain, & en pâturages. Ses villes principales sont *Daurek*, située déjà en Perse; *Hafar*, & *Ghoban*, résidence du schez, près d'une embouchure de l'Euphrate.

---

## C H A P I T R E VI.

*De quelques autres états indépendans.*

**HINDIAN**, au nord de Bender Rigk & aux confins de la tribu de *Kiab*, est un petit pays soumis à un souverain particulier. Les Arabes qui l'habitent sont cultivateurs, & vivent du produit de leurs champs & de leurs bestiaux.

*Havisa*, ville & territoire dans l'intérieur de la contrée qui borde le golfe Persique, appartient à un descendant de Mahomet. Ce prince a le droit de battre de la monnoie, & se nomme *Maula*.

Le golfe Persique près des côtes orientales, est rempli d'isles, dont la plupart sont habitées. *Hormus* excepté, il n'y en a point qui fasse un état séparé & indépendant : les princes du continent possèdent à l'ordinaire celles qui se trouvent dans leur voisinage.

Du côté occidental du golfe il y a une isle, ou plutôt un amas d'isles, que les Européens connoissent sous le nom de *Babrein*. Les Arabes appellent la grande, *Aval*, & chacune des petites a son nom particulier. Comme cette isle est fameuse par la pêche des perles, & qu'elle a essuyé



beaucoup de révolutions , en changeant continuellement de maître , je dois en dire un mot.

*Babrein* est une ville fortifiée sur l'isle de ce nom , ou d'*Aval*. Autrefois cette isle doit avoir contenu 360 villes & villages : aujourd'hui on n'y trouve plus , outre la ville , que 60 villages fort misérables : les fréquentes guerres auront fait abandonner les autres.

Cette isle produit une grande abondance de dattes. Son importance vient cependant plutôt de la pêche des perles qu'on y trouve en grande quantité & de la première qualité. Les droits sur ces deux productions rapportent au souverain des l'isle un Lak de Roupies , ou 300,000 livres de France. De ce revenu il est obligé d'entretenir une garnison dans la ville.

*Babrein* appartenoit aux Portugais. Quand ils furent chassés du golfe Persique , elle tomba sous la domination du schez de *Lachsa* , auquel les Persans l'enleverent. Ensuite l'Imam d'Oman s'en empara , mais la céda de nouveau au roi de Perse pour une somme d'argent. Quelque tems après , pendant l'irruption des *Aghuras* , le gouverneur Persan la livra au schez de *Nabend* de la tribu de *Houle*. Un autre *Houle* , le schez de *Tabhris* chassa celui de *Nabend*. L'amiral de

Nadir Schach s'en empara : mais après son départ le schez de *Tabhrîe* la reprit. Pendant les derniers troubles de Perse, le schez d'*Asloë* s'en rendit maître, & en fut dépossédé tout de suite par les princes d'*Abu Schabhr* & de *Bender Rigk*, qui la conquièrent en commun. Le premier de ces princes en chassa le second, & fut chassé à son tour par les *Houles*. Enfin aujourd'hui en 1765, le prince d'*Abu Schabhr* est resté seul souverain de *Bahrein*.

On peut juger, par cet échantillon, quelle suite de révolutions rapides occasionne la trop grande quantité de ces petits souverains d'une nation inquiète. J'ai appris à Basra des particularités sur cette complication de querelles, que j'ai eu de la peine à comprendre. On m'assura qu'il n'y avoit aucun de ces princes Arabes qui ne fût en guerre ouverte avec deux ou trois autres souverains de son espece.

La navigation du golfe Persique est continuellement troublée par ces querelles, qui se croisent d'une manière si singulière. On n'ose pas se mettre sur un bâtiment Arabe, sans cesse exposé à tomber dans un parti d'ennemis si multipliés. Le seul moyen de voyager sûrement, est de faire le trajet dans un grand vaisseau Européen que les petits bâtimens Arabes n'osent attaquer.

## CHAPITRE VII.

*De l'isle de KAREK.*

CETTE isle qui est située assez près de la côte orientale du golfe Persique, entre *Abu Schehbr* & *Bender Righ*, ne contient qu'un seul village; mais les conduits d'eau taillés dans le roc, qu'on y voit encore, prouvent qu'elle a été plus peuplée autrefois selon son étendue, qui est de 5 lieues de circonférence.

*Karek* est devenu célèbre par l'établissement que les Hollandois y ont formé récemment, & qu'ils ont abandonné. Comme cet événement a fait quelque bruit, je le raconterai succinctement.

Les Hollandois faisant un grand commerce à *Bafra*, y avoient pour directeur de leur comptoir un *baron de Kniphausen*, fort considéré dans cette ville. Ce gentilhomme Allemand, s'étant brouillé avec le gouverneur de *Bafra*, apparemment pour quelque affaire de galanterie, fut mis en prison, & eut risqué sa tête, s'il n'eut pas acheté sa liberté par une grosse somme. Avant de partir pour *Batavia*, il se fit donner par le comptoir de *Bafra* une attestation d'innocence & la compagnie des Indes approuva sa conduite.

Depuis ses brouilleries avec le gouverneur de Basra, Mr. de Kniphaufen étoit convenu avec *Mir Naser* prince de *Bender Rigk*, à qui appartenoit *Karek*, que pour une redevance annuelle les Hollandois pourroient transporter dans cette isle le comptoir qu'ils avoient à Basra. Le gouvernement de Batavia goûta ce projet, qui en effet, étoit très-avantageux, & envoya le baron avec deux grands vaisseaux pour l'exécuter.

Arrivé à *Karek*, il se saisit de quelques vaisseaux de Basra, qu'il ne relâcha pas qu'après qu'on lui eût restitué la somme qu'il avoit été obligé de payer pour sa liberté. Il bâtit sur l'isle un grand magasin carré, & fit élever imperceptiblement aux coins de ce carré quatre bastions, garnis chacun de 6 canons. *Mir Naser* mécontent de ces fortifications, attaqua les Hollandois, qui, en l'attaquant à leur tour, ne pouvoient le suivre dans ses retraites. Cette petite guerre causa néanmoins de grands frais à la compagnie.

Mr. de Kniphaufen, après avoir gouverné *Karek* en souverain pendant cinq ans, eut pour successeur *Mr. van der Hulst*, qui ayant été employé à Basra & connoissant les Arabes, crut devoir continuer contre *Mir Mahenna*, nouveau prince de *Bender Rigk*, la guerre commencée con-

tre le pere. *Mir Mahenna* s'empara par un stratagème, de deux vaisseaux armés des Hollandois, & tenta, quoique sans succès, une descente dans l'isle. Mr. van der Hulst augmenta alors les fortifications, & forma le plan d'une ville, qui fut peuplée bientôt de Persans & d'Arabes.

Cet établissement pouvoit être lucratif pour les employés: mais les frais de la guerre & des garnisons, absorbant les profits de la compagnie, elle pensa dès-lors à l'abandonner. Les apparences cependant d'un commerce avantageux avec la Perse le firent conserver: en conséquence, le nouveau gouverneur, *Mr. Buschmann*, conclut la paix avec *Mir Mahenna*, & continua alors le commerce sans être inquiété.

Son successeur, *Mr. van Houting*, quoique homme de mérite d'ailleurs, ne fut pas si conduit si bien, parce qu'il ne connoissoit pas le génie des Arabes, & qu'il avoit sous lui des officiers sans expérience. Il n'observa pas une exacte neutralité dans les querelles entre le prince d'*Abu Schahhr* & *Mir Mahenna*: il attaqua même, de concert avec le premier, ce dernier dans sa retraite dans l'isle de *Khoneri*. *Mir Mahenna* laissa approcher ses ennemis, & quand il vit leur sécurité, il tomba sur eux avec sa cavalerie, &

tailla entièrement en pièces les Hollandois & les troupes d' *bu Schahhr*.

Enhardi par ces succès, *Mir Mahenna* fit une descente dans l'isle de *Karek* & assiégea la ville. *Mr. van Houting* se laissa tromper par un Persan, qui lui persuada de permettre à *Mir Mahenna* d'entrer dans le fort avec une petite suite pour faire un accommodement. L'Arabe se saisit alors de la garnison Hollandoise, & la renvoya à Batavia. Cet événement arriva en 1765, vers la fin du mois de Décembre.

Il n'est pas à présumer, que la compagnie Hollandoise fasse de nouveau de grandes dépenses pour chasser de *Karek* le prince de *Bender Rigk*, *Mir Mahenna*, qui est actuellement en possession de cette isle.

---

---

**SECTION XXIV.****DES BÉDOUINS OU ARABES ERRANTS.**

---

**CHAPITRE I.***Des mœurs distinctives des BÉDOUINS.*

**L**ES Arabes qui habitent les villes, & sur-tout les ports de mer, ont perdu par le commerce & par le mélange avec les étrangers, une partie du génie national. Les *Bédouins* qui vivent sous des tentes, en tribus séparées, conservent au contraire, les mœurs & les usages qu'avoient eu leurs ancêtres, dès les tems les plus reculés. Ce sont les vrais Arabes, qui montrent en tout des traits particuliers, qui les distinguent des autres branches de leur nation.

Dans plusieurs endroits de ma relation j'ai remarqué la diversité des acceptions du titre de *schech* : chez les Bédouins il désigne un noble, qu'il soit de la première ou de la dernière classe. Cette noblesse est extrêmement nombreuse, & paroît presque constituer la nation, puisque le peu-

ple reçoit uniquement l'impulsion de ses fchechs , qui font par-tout , & le mobile de tout.

Les fchechs & leurs fujets font nés foldats & pafteurs. Dans les grandes tribus ils élevent beaucoup de chameaux pour les vendre à leurs voifins , ou pour les employer dans leurs guerres , ou au transport des marchandifes. Les petites tribus ont des troupeaux de brebis. Dans les tribus qui s'adonnent à l'agriculture , les fchechs au moins , vivent toujours fous des tentes , & laiffent le foin des terres à leurs fujets qui habitent de miférables huttes.

C'est la différente maniere de fubfifter , qui fait la grande diftinction entre les tribus. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres comme une occupation qui les dégraderoit : ils n'entretiennent que des chameaux & des moutons , ou tout au plus des chevaux. Les tribus mêlées & moins pures vivent de leurs bufles , de leurs vaches , de leurs chevaux & d'une culture médiocre de quelques terres. Les premières tribus , les feules nobles par leurs chameaux , font nommées *Abu el Abâar* , & les fécondes *Moadan*. Ces dernières paffent pour une claffe mitoyenne entre les vrais Arabes & les payfans. J'ai entendu déprifer des tribus , parce que , difoit-on , elles



ont des buffes & des vaches. Les *Moëdan* transportent leurs habitations d'un pays à l'autre, selon le besoin qu'ils ont de champs & de pâturages; de sorte qu'on voit subitement un village, où, le jour auparavant, il n'existoit pas une seule cabane.

Les vrais Bédouins vivant toujours au grand air, ont l'odorat très-fin : ils détestent les villes, où ils trouvent toujours des exhalaisons qui affectent désagréablement leur organe. Ils ne comprennent pas, comment des gens aimant la propreté, peuvent respirer un air aussi impur. Des gens dignes de foi m'ont assuré, qu'un tel Bédouin mené dans l'endroit où un chameau s'est égaré, peut suivre cet animal à la piste, & le retrouver, sans se laisser confondre par les traces des autres chameaux qui ont passé par le même chemin. Ces Arabes errants dans le désert, peuvent vivre cinq jours sans boire, & savent découvrir la profondeur où les eaux sont cachées, en examinant la nature du terroir & des plantes qu'il produit.

On accuse ce peuple d'aimer le brigandage; & cette accusation n'est pas tout-à-fait sans fondement, quoiqu'elle puisse tomber également sur toutes les nations qui menent une vie errante:

Les fchechs font toujours à cheval ou fur leurs dromadaires , pour voir leurs fujets , vifiter leurs amis ou aller à la chaffe. En parcourant le défert , où l'horizon eft auffi étendu que fur l'océan , ils aperçoivent les voyageurs de loin : comme ces rencontres font rares , ils s'en approchent naturellement , & font tentés , quand ils fe fentent les plus forts , de dépouiller les étrangers. On voyage d'ailleurs toujours en caravane dans ces déferts : un homme feul , ou une petite troupe , frappe donc d'abord par la fingularité de l'apparition , & présente quelque chofe de fufpect. Par ces raifons les Bédouins font plus tentés encore d'attaquer de tels phénomènes.

Il y a donc des voleurs en Arabie comme dans tous les pays peu habités : mais les voleurs Arabes ne font pas cruels & ne tuent pas ceux qu'ils pillent , excepté quand les voyageurs , en fe défendant , tuent un Bédouin , dont les autres vengent alors le fang. Dans d'autres occafions ils ont de bons procédés qui tiennent à leur hofpitalité naturelle. J'ai appris à cet égard quelques anecdotes que je crois devoir rapporter.

Un mufti de Bagdad revenant de la Mecque , fut pillé en *Nedsjed* : il fit un accord par écrit avec fes voleurs , qui s'engagerent à le livrer fain &

fauf chez lui pour une certaine fomme payable à fon retour à Bagdad. Ces Arabes le conduifirent à la premiere tribu qui le remit à une autre ; de forte qu'il retourna en parfaite fureté, efcorté de tribu en tribu.

Un Européen qui fut pillé avec toute la caravane entre Haleb & Bafra, avoit gagné la peste en chemin. Les Arabes le voyant trop foible pour fuivre fes compagnons, le prirent avec eux, le logerent hors de leur camp, le foignerent & le menerent, quand il fut guéri, à Bafra.

Un Anglois prefé de partir pour les Indes, & ne voulant pas attendre une caravane, prit à Bagdad deux Arabes, qui devoient l'accompagner jufqu'à Bafra : ayant été attaqué en chemin par quelques fchechs, il fe défendit avec fes piftolets ; mais étant comme affiégré par une quantité de lances, il fut obligé de fe rendre. Les Arabes, fur lefquels il avoit fait feu, lui donnerent tant de coups de bâton qu'il ne pouvoit plus marcher. Ils le porterent alors dans leur camp, l'entretinrent pendant quelque tems, & le conduifirent à la fin à Bafra en toute fureté. Quand *Mr. Forskal* fut dépouillé par les Arabes en Egypte, un payfan qui l'accompagnoit, reçut de ces voleurs une quantité de coups de bâton, parce qu'il

portoit des pistolets, quoiqu'il ne s'en étoit pas servi pour se défendre.

Le pillage des caravanes ne doit pas toujours être attribué à la passion des Arabes pour le brigandage. Ces attaques sont pour l'ordinaire, des expéditions militaires contre des ennemis, qui fraudent les droits dûs à la nation, ou qui protègent & conduisent avec des troupes ces caravanes.

Dans une de ces expéditions, faite il y a peu d'années, pour battre le pacha de Damask, qui escôrtoit la caravane de la Mecque, la tribu d'*Anese* qui gagna la victoire, donna des preuves de son ignorance, & de la simplicité de ses mœurs. Ceux de cette tribu qui prirent des marchandises précieuses, n'en connurent pas la valeur, & les troquèrent contre des bagatelles. Un de ces Arabes, ayant eu pour sa part une bourse de perles, crut que c'étoit du ris, dont il avoit entendu parler comme d'un bon mets: il les donna à sa femme pour les cuire, qui n'ayant pu parvenir à rendre tendres ces perles, les jetta comme inutiles.

## C H A P I T R E II.

*De la constitution politique des Arabes errants.*

**E**N traitant du gouvernement des Arabes en général, j'ai dit en passant quelques mots touchant celui des Bédouins. Pour ne point me répéter inutilement, j'ajouterai ici quelques particularités, principalement de leurs intérêts politiques à l'égard des puissances voisines.

Quoique la dignité de schez soit héréditaire, elle n'est pas attachée au droit d'aînesse. Les petits schezs, qui composent la noblesse héréditaire, élisent le grand schez dans la famille régnante, sans avoir égard à la parenté avec le schez précédent.

On ne paye rien ou une légère rétribution, au grand schez, qui doit regarder le reste des nobles plutôt comme ses égaux, que comme ses sujets. Si ces nobles ne sont pas contents de son gouvernement, ils le déposent, ou vont avec leur bétail se joindre à une autre tribu. Ces émigrations, assez usitées, sont la cause de l'obscurité où sont tombées des tribus autrefois puissantes, & de l'accroissement de quelques petites tribus, qui jouent actuellement un grand rôle.

L'esclavage personnel est établi chez les Bédouins : mais ils ne connoissent pas la servitude de la glebe. Un payfan mécontent de son seigneur , est libre de le quitter & de s'établir ailleurs.

Les Bédouins qui vivent sous des tentes dans le désert , n'ont jamais été subjugués par un conquérant. Mais ceux de ces Arabes, qui par l'appas d'une vie plus aisée se sont approchés des villes , & se sont établis dans des provinces fertiles , dépendent aujourd'hui d'une certaine manière , des souverains de ces provinces.

Tels sont les Arabes répandus dans différentes parties de l'empire Ottoman. Quelques-uns payent des redevances pour des pâturages ou pour des villages qu'ils possèdent : d'autres ne viennent sur les bords de l'Euphrate que pendant une saison , & retournent en hyver au désert. Ces derniers ne se mettent dans aucune dépendance de la Porte.

Ni les uns , ni les autres , ne peuvent être regardés comme sujets des Turcs , auxquels ils seroient au contraire de dangereux voisins , si les pachas ne trouvoient pas le moyen de semer la division entre les tribus & dans les grandes familles , où il y a plusieurs prétendans à la dignité de schech des schechs.

Cette politique des Turcs occasionne de fréquentes guerres entre les Bédouins : mais elles ne sont ni longues , ni sanglantes. Dès que les Turcs se mêlent de leurs querelles , toutes les tribus se réunissent pour repousser cet ennemi commun à la nation entière.

Chaque grand-schech se croit , & avec raison, souverain absolu dans le territoire qu'il occupe. Il exige par conséquent , les mêmes droits sur les marchandises , & les mêmes péages que les autres souverains demandent, des effets qui passent par leurs états. Les Européens se sont trompés , en croyant que les sommes payées aux grands-schechs par les voyageurs , étoient uniquement une rançon pour racheter le pillage.

Les Turcs qui envoient des caravanes par le désert à la Mecque , se sont soumis à ces droits de passage. Ils payent annuellement une certaine somme aux tribus qui habitent près du chemin de la Mecque , pour les engager à entretenir les puits , à laisser passer les marchandises , & à escorter les caravanes.

Si les Bédouins pillent quelquefois ces caravanes , la conduite hautaine & perfide des officiers Turcs en est toujours la première cause. Ces Turcs orgueilleux regardent tous les Arabes

comme des rebelles ; c'est-à-dire , selon la signification moderne de ce mot , comme des foibles qui ont l'insolence de ne vouloir pas se laisser opprimer par le plus fort. Ils manquent , d'après ce beau raisonnement , à leur parole , & les Arabes se vengent en pillant les caravanes.

Le fameux *Ali Bey* , conduisant la caravane d'Egypte , ne paya pas tous les droits en allant à la Mecque , & promit de s'en acquitter à son retour : mais il oublia sa promesse. L'année suivante , les Arabes s'assemblerent en plus grand nombre , & obligerent le conducteur de la caravane d'Egypte de payer pour lui , & pour *Ali Bey*. Les Turcs crièrent au brigandage ; les Arabes cependant n'avoient fait que se rendre justice à eux-mêmes.

La conduite d'*Abdalla* , pacha de Damask , qui en 1756 commandoit la caravane de Syrie , fut plus odieuse encore. Lorsque les schez de la tribu de *Harb* vinrent à sa rencontre , pour recevoir la somme stipulée par les traités pour le passage , il les invita amicalement : mais au lieu de les payer il leur fit couper les têtes , qu'il envoya à Constantinople comme une preuve de sa victoire sur les Arabes rebelles. Ces Arabes abattus par la perte de leurs chefs , ne tenterent



rien ni cette année, ni même la suivante : les caravanes alloient en triomphe à la Mecque, & les Turcs vantoient la valeur & la prudence d'*Abdalla Païcha*. Mais la troisième année les Arabes se vengerent de cette perfidie : avec une armée de 80000 hommes, rassemblée de toutes les tribus, ils battirent les Turcs, & pillèrent la caravane. La tribu *Anese* se distingua dans cette expédition, commandée par son schech.

Parmi les tribus, il regne une certaine subordination. Les petites, incapables de se défendre par leurs propres forces, se mettent sous la protection d'une plus grande, qui la gouverne alors comme elle est gouvernée elle-même. Des tribus puissantes se sont formées de cette manière par la réunion de plusieurs autres.

La nation Arabe est au reste, beaucoup plus nombreuse & plus répandue qu'on ne le croit ordinairement : elle occupe des contrées, autrefois bien cultivées & bien peuplées, dont les anciens habitans ont disparu. On ne peut pas assigner l'époque de ces établissemens des Arabes, & l'on ignore s'ils ne sont pas antérieurs déjà au regne des califes. Les anciens ne distinguoient pas toujours les nations : les rois de *Palmyre*, qu'on a cru Juifs, étoient apparemment aussi Arabes.

## C H A P I T R E III.

*Des BÉDOUINS des frontieres du désert.*

LES tribus les plus anciennes & les plus puissantes de ce peuple , sont celles qui ont la facilité de se retirer dans le désert quand un ennemi étranger les attaque. Ce sont aussi celles qui ont conservé le caractère national dans sa plus grande pureté , & leur liberté sans aucune dépendance. De ce nombre sont les suivantes , dont je rapporterai les particularités que j'en ai pu apprendre.

*Beni Khaled* , une des plus puissantes tribus de toute l'Arabie , par ses conquêtes , par ses richesses , & par le nombre d'autres tribus qui sont sous sa domination. Du désert de *Nedsjed* elle s'est approchée de la mer & a conquis le pays de *Lachsa* , comme je l'ai dit en son lieu. Le schech de cette tribu ne demeure pas toujours dans la ville de *Lachsa* , sa résidence : il vit souvent dans le désert sous des tentes.

La tribu de *Kiab* , au nord du golfe Persique , dont j'ai parlé déjà plus haut , campe rarement ; elle a des possessions qui font partie de la province de *Susistan* en Perse.

Dans cette province de *Sufistan* , près de la principauté de *Havisa* , & aux environs de la ville de *Schuster* , demeurent cinq différentes tribus considérables de vrais Bédouins indépendans. Je juge par ces établissemens , que l'autorité des Persans est précaire dans cette contrée , & que le *Sufistan* contient des déserts.

*Beni Lam* , grande tribu , entre *Korne* & *Bagdad* , sur les bords du Tigre , fleuve dont le nom Arabe uniquement usité parmi les habitans , est *Didsjele* : elle jouit des péages que doivent payer les marchandises transportées entre *Bafra* & *Bagdad*. Ces Arabes pillent quelquefois les caravanes : le pacha de *Bagdad* envoie alors des troupes contre eux , & parvient quelquefois à les châtier , en faisant couper la tête à leurs chefs. Mais les successeurs de ces sचेchs exécutés sont toujours aussi grands ennemis des Turcs & aussi zélés pour la liberté que l'étoient leurs prédécesseurs.

*Montefidfi* ou *Montefik* , est la tribu la plus puissante du nord du désert , tant par l'étendue de ses possessions , que par le grand nombre de tribus subalternes qui reconnoissent sa domination. Elle possède toute la contrée aux deux bords de l'Euphrate , depuis *Korne* jusqu'à *Ardsje*.

Pendant l'été, quand l'herbe du désert est comme brûlée, le schech régnant réside à *Nabbr el Antar*, ville près de l'Euphrate : en hyver, il ramene son bétail paître dans le désert & campe sous des tentes. Les habitans des villages appliqués à l'agriculture, & par cette raison méprisés des Bédouins, payent un tribut. Ils sont pauvres, comme doivent l'être des sujets de ces schechs, qui menant eux-mêmes une vie peu aisée, ne sont pas portés à souffrir que leurs payfans s'enrichissent.

Les Arabes de cette tribu dépouillent souvent les voyageurs entre *Helle* & *Basra*. Le pacha de Bagdad les chatie à l'ordinaire, & peut déposer quelquefois le schech régnant, en mettant à sa place un autre prince de la même famille. Ces Arabes souffrent cette ombre de dépendance de la part des Turcs, parce qu'ils n'aiment pas perdre leurs établissemens sur les bords fertiles de l'Euphrate. Dans les derniers troubles de ces provinces de l'empire Ottoman, il a été souvent question de cette tribu, qui a joué un grand rôle dans ces querelles.

La tribu tire son nom d'un certain *Montefik* venu de l'*Hedsjas* & né d'une famille illustre déjà avant le tems de Mahomet. Ce qui est sûr,

au moins , c'est que les descendans de ce *Montefik* , regnent dans cette contrée depuis un tems immémorial. Ils se partagent en plusieurs branches , de sorte que de mon tems , la maison régnante étoit composée de 150 personnes , qui tous avoient le droit d'aspirer à l'autorité souveraine.

En 1765 , le schez régnant qui n'étoit pas de la branche aînée , s'appelloit *Abdillah*. Les autres princes de sa maison jouissent aussi d'une certaine autorité : ils ont leurs propres sujets , avec lesquels en tems de guerre , ils se joignent aux troupes du schez des schez ; & ils perçoivent dans quelques districts , les droits sur les marchandises & les péages pour leur propre compte.

On m'a nommé plus d'une vingtaine de tribus subordonnées qui vivent sous la domination de celle de *Montefik* , pas trop nombreuse par elle-même. Parmi ces tribus subalternes , il y en a qui en gouvernent encore plusieurs autres moins considérables. Les Arabes nomment *el Araye* les tribus qui dépendant d'une autre.

Toutes ces tribus qui demeurent sur les frontieres du désert , & dont je viens de rapporter les noms , sont de vrais Arabes , qui élèvent des chameaux & des moutons , & qui vivent sous.

des tentes. Il faut appliquer cette assertion cependant plutôt aux tribus dominantes : car je crois, qu'il y a parmi les petites tribus subalternes quelques-unes qui par le mélange de l'agriculture avec la vie pastorale ont perdu leur noblesse.

#### CHAPITRE IV.

##### *Des Bédouins de la MÉSOPOTAMIE.*

**L**ES belles plaines de la *Mésopotamie* & de l'*Assyrie*, autrefois si bien cultivées par un peuple nombreux, & si bien arrosées par les efforts surprenans d'une ancienne industrie, sont actuellement habitées ou plutôt dévastées par des Arabes errants. Aussi long-tems que ces fertiles provinces resteront sous le gouvernement ou plutôt sous l'anarchie des Turcs, elles ne seront que des déserts où la nature est étouffée par la négligence des habitans barbares. Un souverain héréditaire résidant à Bagdad, pourroit uniquement remettre cette contrée dans un état florissant.

Les pachas, ne sachant pas quel parti tirer des districts dépeuplés, & ne pouvant pas éloigner les Arabes, permettent, contre une rede-

vance annuelle , à ce peuple de cultiver les terres ou d'y faire paître leurs troupeaux. Ils voudroient , par cette raison , regarder & traiter comme leurs sujets tous les Arabes qui demeurent ou qui errent dans leurs gouvernemens. Mais ce peuple , idolâtre de sa liberté , montre bien par sa conduite qu'il ne se croit pas soumis au joug des Turcs. Les guerres fréquentes que plusieurs tribus font au pacha de Bagdad , traitées de révolte par les officiers ottomans , prouvent bien leur indépendance.

Une riche campagne invite ses habitans à la culture : la contrée coupée par un grand nombre de canaux , entre le Tigre & l'Euphrate , ne contient que des tribus cultivatrices , ou des *Moadan*. Telles sont :

*Beni Hahkem* , tribu à l'est de l'Euphrate , dont le schech actuel s'appelle *Fontil* , & qui a sous elle plusieurs petites tribus de cultivateurs.

*Khafaal* , tribu cultivatrice puissante , aussi à l'est de l'Euphrate. Elle domine sur un grand nombre de petites tribus d'Arabes qui habitent dans des villages. Une de ces petites tribus en comprend 25 ; & deux jusqu'à 40 autres tribus chacune. Les tribus cultivatrices paroissent donc moins nombreuses que celles des Bédouins qui

se fondent souvent dans les grandes. Celle de *Kbasaal* peut mettre sous les armes 2000 chevaux , & de l'infanterie à proportion. Le pacha de Bagdad lui a fait la guerre en dernier lieu avec des succès balancés par des pertes. Ces Arabes étant *schytes* , ont un motif de plus pour être ennemis des Turcs. Le schez régnant se nomme *Hammond* : il a des péages sur l'Euphrate.

Dans le gouvernement de Bagdad , tous les Arabes ne se sont pas appliqués à la culture des terres. Au sud de cette ville , on trouve des Bédouins qui élèvent des chameaux. Tels sont ceux des tribus de *Beni Temim* & de *Dafasa* , & ceux de quelques-unes entre Bagdad & Moful. Celle d'*Al Tobad* est devenue fort considérable par la faveur du pacha de Bagdad , dont un des principaux officiers étoit proche parent du schez régnant. Toute la contrée entre Bagdad & Moful est remplie de ces hordes de Bédouins , dont l'une, établie dans une chaîne de montagnes près du Tigre , attaqua tout fraîchement les troupes du pacha , & une autre appelée *Al Bubamdan* pillà une caravane pendant mon séjour à Moful.

*Thay* , grande & puissante tribu de Bédouins entre *Merdin* & *Moful*. Le schez régnant qui est de la famille de *Salie* , est maître , pour une



petite redevance , de la grande & belle plaine de l'Assyrie. Sans la politique ordinaire des Turcs , de femer la division parmi leurs voisins , les pachas ne pourroient pas tenir tête à cette tribu. Mais le pacha de Bagdad envoie le *Togh* , ou la queue de cheval , tantôt à un schech tantôt à un autre ; ce qui excite une rivalité continuelle entre les schechs , & affoiblit leurs forces. Cette queue de cheval n'est pas un vain honneur : elle donne la dignité de *Beg* avec la possession de la plaine qui est censée être à la disposition des Turcs. Le beg déposé quitte sa résidence entre *Mosul* & *Nissibin* , se retire avec ses partisans du côté de la riviere de *Khabour* , & il attend dans ces lieux écartés , l'occasion de supplanter son rival.

Tous les voyageurs se plaignent des brigandages de ces Bédouins de l'Assyrie. Il semble que l'inquiétude & l'amour du pillage augmentent chez ce peuple , à mesure qu'il s'éloigne du désert , sa patrie , & qu'il s'approche des pays habités par des brigands , comme sont les *Kiürdes* & les *Turcomans*.

On m'a nommé une dizaine de tribus errantes dans l'*Arak Arabi*. La plus remarquable campe dans les environs de *Helle* : elle se nomme *Soled* ,

& ses branches s'étendent jusque dans les gouvernemens de Haleb & de Damask.

Un schech Arabe , que j'ai connu à Haleb , me donna les noms de huit tribus de Bédouins qui doivent demeurer au haut de l'Euphrate , dans des districts compris dans le gouvernement du pacha d'*Orfa*. Mais comme il n'a rien su m'apprendre de l'état de ces tribus , je les passe sous silence.

## C H A P I T R E V.

### *Des Bédouins de la SYRIE.*

**L**ES pachas de cette province ne sont pas moins occupés par les Arabes errants , que les gouverneurs Turcs sur les frontieres de la Perse. Il importe aux villes de Haleb & de Damask , que leurs caravanes destinées pour Bagdad ou pour Basra , puissent passer en sureté par le désert. Sans les faire accompagner par une armée , les pachas ne pourroient pas les garantir des insultes & du pillage. Ils ont trouvé le moyen de procurer à leurs sujets la sureté nécessaire , en se servant d'une tribu Arabe contre les autres.

A cet effet , le pacha donne le titre d'*Emir* au

ſchech le plus puiffant du voifinage. Cet émir eft obligé de conduire les caravanes , de tenir en refpect les autres Arabes , & de faire payer les redevances à ceux qui en doivent pour la permiffion de paître leur bétail fur les terres du pacha. Pour ſes peines , & pour le rembourfer de ſes frais , on lui donne annuellement une certaine ſomme. Mais comme les Arabes ne ſe fient pas aux promeſſes des Turcs , le pacha cède à l'émir un bon nombre de villages , dont le revenu tient lieu de la ſomme ſtipulée. Ces villages déjà fort miſérables font alors entièrement ruinés ſous la domination précaire des Arabes.

Lorſqu'on calcule le peu de revenus que la Porte tire d'un côté , des petites redevances payées par les Arabes pour oſer dévaſter des provinces entières ; & de l'autre côté , les ſommes qu'elle dépense pour tenir dans quelque ſubordination ces peuples vagabonds , on voit clairement que cette ombre d'autorité , qu'elle affecte d'avoir ſur les Arabes , lui eſt viſiblement à charge. Mais la vanité ottomane ſe contente de la chimere de poſſéder des états immenſes , dont le ſultan ne tire rien ; & où l'on ne reſpecte point ſes ordres.

La tribu la plus puiffante près de *Haleb* , eſt celle de *Mauâli* , dont le ſchech régnant eſt de la

famille *El Burifche*. Les pachas mettent tantôt l'un tantôt l'autre des fchechs de cette famille, en possession des villages & des revenus attachés à la dignité d'*émir*. Celui qu'ils déposent, se retire à l'ordinaire avec ceux de son parti vers les bords de l'Euphrate, où il attend l'occasion de gagner par des présens le nouveau pacha & de recouvrer sa place. Il y a peu d'années, qu'un émir prévoyant sa déposition, pilla une caravane, enleva 30,000 pieces de bétail dans le territoire de Haleb, & conduisit son butin vers l'Euphrate dans un endroit écarté. Quelque tems après, il surprit & pilla la ville de *Hæms*. On crut pendant mon séjour à Haleb, que le pacha seroit forcé de rappeler cet émir déposé.

Un neveu de l'émir, ou du fchech régnant de la tribu Mauâli, me donna les noms de 15 tribus considérables, qui se trouvent dans le voisinage de Haleb : un fchech, grand voyageur, m'en nomma encore 5 autres, un peu plus éloignées, près du chemin de Haleb à Basra. Tous ces Bédouins payent quelques bagatelle à l'émir, pour jouir du privilege de louer ou de vendre librement leurs chameaux; & de mener paître leurs bestiaux dans toute la contrée. Les tribus voisines du *désert de sel*, dont la propriété appartient au

pacha , donnent quelque chose à un fermier , pour la permission de ramasser le sel qui se forme dans ce désert.

J'ai été surpris de voir parmi ces tribus , celles de *Ihay* & de *Sobæd* , qui par conséquent doivent être très-répandues. Celle de *Rabea* se glorifie de son ancienneté : elle prétend être sortie de l'Yemen pour s'établir vers le nord , dans le tems que la digue du réservoir des Sabéens à *Mareb* s'écroula.

Mon séjour à Damask ayant été fort court , je ne pouvois pas acquérir beaucoup de lumières touchant les Bédouins qui se trouvent dans le gouvernement de Damask ou de *Scham*. J'appris seulement les noms d'une douzaine de leurs tribus dont l'une , nommée *Abu Salibe* , doit être à ce qu'on me dit , composée entièrement de chrétiens. Une autre , *Beni Hamjar* prétend descendre des anciens rois Arabes de ce nom.

Plusieurs indices me font présumer , que parmi les autres nations qui se trouvent en Syrie comme les *Kiurdes* , les *Druses* , les *Metuaëli* , les *Nassaries* , & les *Tschinganes* , quelques-unes sont d'origine Arabe.

La tribu d'*Anese* passe pour la plus grande tribu du désert de Syrie : elle s'est étendue encore

dans le *Nedsjed*, où elle est reconnue pour la tribu la plus nombreuse de l'intérieur de l'Arabie. La caravane des pèlerins Turcs lui paye un droit considérable pour le passage. C'est aussi cette tribu qui, si elle est mécontente, pille les caravanes. Elle fait souvent la guerre au pacha de Damask. Depuis peu elle avoit battu & tué le pacha de *Ghassâ* au milieu de son gouvernement.

De mon tems, le départ d'une caravane de Bagdad en Syrie fut arrêté, par la nouvelle que ces Arabes étoient mécontents du pacha de Damask. Deux seigneurs Turcs, fort aimés en Arabie, voulant accompagner cette caravane, les négocians risquerent d'expédier leurs marchandises. Mais moi, après avoir échappé à tant de dangers, je n'aimois pas à m'y exposer de nouveau sans nécessité. Je pris donc le chemin de Bagdad à Moful, & je confiai une caisse à un Arabe, loueur de chameaux dans cette caravane, pour la remettre à un homme connu à Haleb. À une journée de Damask toute la caravane fut pillée par la tribu *Anæse*: on ouvrit la caisse; les Bédouins prirent ce qui étoit à leur usage; mais il me laissèrent les livres, les papiers, une boîte de médailles & deux montres. Le chame-lier ramassa les débris de ma caisse, & apporta le  
tout

tout fidèlement à Haleb. J'ai eu par conséquent, en même tems une preuve de la rapacité des Arabes, & de leur probité à l'égard de ce qu'on leur confie.

## CHAPITRE VI.

### *Des Bédouins de l'ARABIE PÉTRÉE ☞ de la PALESTINE.*

LE nom de l'*Arabie pétrée*, usité chez nos géographes, est assez vague. Il paroît devoir désigner ces contrées remplies de déserts & situées entre l'Égypte, la Syrie, & l'Arabie proprement dite. Il seroit difficile de déterminer les bornes exactes de ces pays peu connus & peu peuplés, où les habitans errent parmi les sables arides & parmi les rochers pour trouver quelque place isolée, propre à fournir un peu de nourriture à leur bétail. Les habitans, dispersés dans ces déserts sans limites, sont toujours des Bédouins.

Dans la relation de mon voyage au *mont Sinay*, j'ai parlé des trois tribus que j'ai trouvé établies le long du chemin: elles sont sans doute, de l'espece de celles qui reconnoissent la supériorité d'une plus grande tribu. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes & dans les envi-

rons d'*Akaba*, il y aura d'autres tribus ; mais leurs noms ne font pas venus à ma connoissance.

J'ai déjà fait mention de la grande tribu de *Harb*, qui vit au nord du *Hedsjas*. Dans cette province se trouvent encore les anciennes tribus de *Beni Ottaba*, de *Hodeil*, de *Jom* & d'autres encore que les habitans de la Mecque appellent des bandes de voleurs, par la raison apparemment, que leur schérif a de fréquentes querelles avec ces Bédouins.

Sur les confins du *Nedsjed* & du grand désert, se trouvent aussi plusieurs tribus considérables. Celle de *Beni Temim* a été célèbre dans le tems des successeurs de Mahomet, par une prophétesse nommée *Sedsjay*, qui brilloit dans cette tribu.

Le *schech Dabber*, maître d'*Acca* & de la plus grande partie de la Palestine, est aussi Arabe ; mais j'ignore à quelle tribu il appartient.

En général, je n'ai rien pu apprendre touchant les Arabes qui occupent aujourd'hui la Palestine. Ce sont apparemment les hordes les plus méprisées qui habitent ce pays affreux & stérile.

On ne m'a nommé que la tribu de *Dsjoerbanie*, qui se trouve entre *Rama* & Jérusalem. Les moines Européens qui sont aujourd'hui les



seuls pèlerins qui fassent encore le voyage en Judée , décrient ces Arabes comme des diables incarnés , & font des plaintes tragiques de leur cruauté envers les pauvres chrétiens. Ces lamentations excitent la pitié superstitieuse des bonnes ames en Europe , & attirent de larges aumônes au couvent des franciscains à Jérusalem. Ainsi ces récits exagérés des souffrances des pèlerins de la part de ces Bédouins inhumains , ne finiront point , puisque les moines sont intéressés à les accréditer.

Il faut avouer cependant que cette tribu de *Dsjoerhamie* , est sujette à une singularité qu'on ne remarque point chez ses compatriotes , qui ne maltraitent jamais un étranger sans être provoqués. Mais les Arabes des environs de Jérusalem ont une aversion décidée pour les moines : ils sont d'ailleurs honnêtes.

Ces Bédouins transportent de *Jafa* à Jérusalem des richesses considérables en argent & en marchandises que les moines reçoivent annuellement d'Europe , sans toucher jamais à ce qu'on leur confie , & sans en détourner la moindre chose. Ils savent que le supérieur du couvent de Jérusalem paye la dépense des pèlerins en chemin , & que ces pèlerins font de pauvres moines

avec lesquels il n'y a rien à gagner. Malgré cela, ils ne peuvent s'empêcher d'attendre en chemin ces indigentes caravanes, non pas pour les piller, mais pour avoir le plaisir de roffer des moines.

Ce seroit donc se tromper grossièrement, si un Européen croyoit pouvoir voyager plus sûrement en Judée, en se mettant sous la protection des moines, ou en les accompagnant. Un jeune François en fit de mon tems, l'expérience : en allant au fleuve du Jourdain il reçut des Bédouins des volées de coups de bâton, uniquement pour avoit été avec des moines, que ces Arabes regardent apparemment comme des gens de pas trop bonne compagnie.

---

---

**SECTION XXV.****DE LA RELIGION ET DU CARACTERE  
DES ARABES.**

---

**CHAPITRE I.***Des sectes MAHOMÉTANES en Arabie.*

ON pourroit s'attendre à voir la religion mahométane conserver en Arabie, qui a été son berceau, sa première simplicité & la plus parfaite unité dans ses dogmes : mais les hommes ne pourront jamais être d'accord, touchant leurs opinions religieuses. Une ancienne tradition rapporte un mot de Mahomet, qui prouveroit qu'il a senti l'impossibilité de l'union constante de ses sectateurs : il doit avoir prédit que sa nouvelle religion seroit divisée en 70 sectes différentes, comme l'étoit de son tems celle des chrétiens.

Cette prédiction est accomplie en partie ; puisqu'il se trouve aujourd'hui plusieurs sectes mahométanes en Arabie. Les dogmes & les rites de la religion musulmane en général sont assez

connus. Je me contenterai de parler uniquement de quelques particularités qui distinguent les sectes établies en Arabie, & qui ont quelque influence sur le caractère moral ou sur l'état politique de la nation.

Les sectes les plus remarquables des Arabes mahométans, sont :

1. Celle des *Sunni*, dont sont aussi les Turcs. Elle est la plus nombreuse en Arabie, d'autant plus qu'elle est suivie par les habitans des villes saintes de Medine & de la Mecque, & par leurs schérifs, réputés successeurs de Mahomet.

2. La secte de *Schya*, adoptée par les Persans. Elle a quelques disciples dans les parties orientales de l'Arabie : & elle domine entièrement sur les bords du golfe Persique. Les *Metauei* ou *Mut Ali*, en Syrie sont aussi schytes.

3. La secte de *Zeidi*, qui est la dominante en Yemen, & professée par l'Imam de Sana.

4. La secte *Béiafi*, *Béiadi* ou *Abadi*, est la principale dans l'*Oman*. On prétend qu'elle doit son origine aux ennemis du calife *Ali*, dont deux allerent en Oman, après une défaite où 9 seulement resterent en vie.

5. La secte de *Messalich*, dont j'ai parlé déjà en faisant la description des Bédouins établis entre

les provinces d'Hedsjas & d'Yemen. Je soupçonne que cette secte est plutôt une religion différente de la musulmane.

6. La secte de *Mecrami* & d'*Abd ul Wabheb*. J'ai dit mon sentiment sur cette secte peu connue dans les descriptions du Nedsjeran & du Nedsjed.

7. La secte de *Dsjedsjal*, suivie par les habitans de *Mecran*, province maritime de la Perse.

8. Enfin les sectes de *Schabreari* & de *Merdinar*, dont sont les *Belludsje*, tribus Arabes établies sur les côtes de la province de *Mecran*, comme je l'ai dit plus haut.

Toutes ces diverses sectes reconnoissent Mahomet pour leur prophete, & regardent le Koran comme le code de leurs loix civiles & ecclésiastiques. Malgré cela, elles se traitent réciproquement de *Chauaredsji*, ou de *Rafidi* c'est-à-dire, d'hérétiques.

Les *Sunnites* de la Mecque ne souffrent autour de la *kaba*, que quatre maisons de prières, pour les quatre de leurs sectes de *Schafei*, de *Haneffi*, de *Maleki* & de *Hanbali*, qu'ils regardent comme les seules orthodoxes. Pour se dédommager de cette privation, les *Zeidites* se bâtissent, dans l'air immédiatement au-dessus de la *kaba*,

une maison de priere invisible , qui félon leur opinion, les met en poffeffion des lieux faints. Malgré ces prétentions , chaque pélerin de cette feéte eft obligé de payer une forte capitation au fchérif , qui depuis quelques années fait payer cher encore aux Schytes la permiffion de venir à la Mecque.

Les Zeidites paroiffent moins rigides & moins fuperftitieux que les Sunnites qui font fort adonnés au culte des faints , & qui croient aux miracles les plus ridicules. Les premiers ne s'embarraffent pas de la controverfe , touchant la légitimité des fucceffeurs de Mahomet , qui caufe le fchifme entre les Sunnites & les Schytes. Ils ne font pas non plus fi rigides & fi exacts à l'égard des prieres & des autres cérémonies. Ils ne font aucune mention des faints : & l'Imam de Sana , qui eft Zeidite , laiffe dépérir les mofquées inutiles , ou les démolit au grand fcandale de fes fujets Sunnites du Téhama.

Toutes ces feétes ont en vénération les defcendans de Mahomet , excepté les *Beïafî* , qui ne les diftinguent pas des autres Arabes , qui félon leur opinion , ont tous un droit égal pour prétendre à la fouveraineté. C'eft par cette raifon que le prince de *Maskat* , qui eft de la feéte

de *Beïasî*, prend le titre d'*Imam*, quoiqu'il ne descende pas de Mahomet. Cette secte s'abstient non-seulement des liqueurs fortes comme les autres Musulmans, mais encore du tabac & du café, quoique pour observer les regles de l'hospitalité on en offre en *Oman* aux étrangers. Les *Beïasî* se piquent d'une grande austérité & de beaucoup de simplicité dans leur maniere de vivre: les plus grands même parmi eux évitent tout air de magnificence dans l'habillement, dans le logement, & dans les mosquées. Le prince administre lui-même la justice, & permet à tous ses sujets de s'asseoir en sa présence. C'est à cause des mœurs rigides de ce peuple, que le précédent *Imam*, prince injuste & crapuleux, s'étoit rendu si odieux à ses sujets. J'ai parlé dans la description de l'*Oman* de la révolution qui précipita ce prince du trône.

A *Maskat* on me raconta l'origine miraculeuse de la secte de *Dsjedsjal* dans la province de *Mecran*. Son premier auteur étoit un vieillard vénérable, que des coupeurs de bois avoient trouvé enfermé au milieu d'un arbre, tenant un livre à la main. Chaque secte fait au reste, des autres de ces contes ridicules pour les dépriser.

Je n'ai remarqué de couvens & de moines ni chez les Zeidites en Yemen , ni chez les Beïafi en Oman. Les Sunnites , & principalement les Turcs , ont , comme on fait , un grand nombre d'ordres religieux , dont les membres connus fous les noms génériques de *Derwifches* & de *Santons* , fe diftinguent les uns des autres par l'habillement & par les ufages. A Moka on appelloit *Derwifches* des mendians qui chantoient par les rues , & quelques autres pauvres qui , pour une bagatelle , lifoient fur les tombeaux des paffages de l'alcoran. Comme les Zeidites & les Beïafi ne réverent pas les saints , ils ne doivent pas avoir des *Derwifches* & des *Santons* ; qui font , au contraire , en grand nombre en Egypte & qui y font tant d'extravagances.

Les Turcs & les Perfans ont eu continuellement entr'eux de cruelles guerres , que l'ambition de leurs fouverains a trouvé moyen de faire envifager au peuple comme des guerres de religion. C'eft la raifon de la haine violente que fe portent réciproquement les fchytes & les Sunnites. En Turquie & en Perfe , on permet aux chrétiens de bâtir des églifes , & aux Juifs d'avoir des fynagogues. Mais en Perfe on ne fouffre aucune mofquée des Sunnites , & les Turcs n'ac-



cordent non plus aux schytes la permission d'exercer leur culte , excepté le pèlerinage au tombeau de leur prophete aux environs de Bagdad ; liberté qu'ils payent fort cher à la Porte Ottomane. En Yemen les Sunnites & les Zeidites vivent bien ensemble , parce que ces derniers plus tolérans , font la secte dominante.

Les Musulmans en général ne font pas persécuteurs à l'égard des autres religions , dont les sectateurs n'ont rien à craindre, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une Mahométane ; où il s'agit de la vie , si le délinquant n'embrasse pas la religion Musulmane. Un chrétien risqueroit encore la vie s'il étoit convaincu d'avoir proféré un blasphème. Dans ce cas, il est vrai , un Mahométan ne seroit pas plus épargné. Pendant mon séjour à Bagdad , un janissaire pressoit pour dettes un bourgeois , qui lui répondoit toujours d'un air dévôt , qu'il devoit se souvenir de Dieu & du prophete & attendre le payement sans se mettre en colere. Le janissaire impatienté repliqua à la fin par un blasphème. Le bourgeois hypocrite appella des témoins , & le janissaire reconnu coupable , fut chassé de son corps le même jour , & pendu le lendemain.

Toutes les sectes musulmanes ne marquent

pas également de l'averfion pour les images. En Oman on fouffre que les *Banians* expoſent publiquement leurs idoles dans les appartemens. Les Sunnites paroiffent même revenir à cet égard de leur prévention. Ceux des Indes ont des tableaux, & j'en ai vu même deux dans une maifon de plaifance du fultan près de Conſtantinople. A Kahira j'ai trouvé, chez un favant Sunnite, des eſtampes & un buſte de plâtre.

## C H A P I T R E II.

### *Des autres religions tolérées en ARABIE.*

**P**AR toute l'Arabie on trouve des Juifs qui y ſont beaucoup plus mépriſés que les chrétiens. J'ai déjà fait mention des tribus Juives établies aux environs de *Kheibar*, qui y ſont dominantes & non-feulement tolérées.

Les Juifs diſperſés dans les différentes villes, ont des ſynagogues, & jouiſſent de beaucoup de liberté. Ils aiment à habiter enſemble, & forment à l'ordinaire un village près des villes principales. En Oman on les traite mieux encore, & ils oſent s'habiller comme les Mahométans.

Autrefois les chrétiens étoient nombreux en

Arabie : aujourd'hui je ne connois dans ce pays aucune église chrétienne. Dans la province de Lachfa il y a beaucoup de *Sabéens*, ou de chrétiens de St. Jean : mais le christianisme de cette secte semble un composé informe de plusieurs religions.

Les *Banians* des Indes s'établissent en grand nombre dans les villes commerçantes. A Moka ils sont fort gênés : mais à Maskat, où la secte tolérante de Be'afi laisse vivre toutes les religions suivant leurs propres loix, ils ont le libre exercice de leur culte. Il y a aussi de ces Indiens en Perse : mais les Turcs, Sunnites austères, n'en souffrent point dans leurs provinces.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes haïssent ceux d'une religion différente : mais ils les méprisent, il est vrai, à-peu-près comme les chrétiens en Europe méprisent les Juifs. Chez les Arabes ce mépris va par degrés : il tombe le plus sur les Banians, ensuite sur les Juifs, & le moins sur les chrétiens, qui ne marquent pas tant d'aversion pour les Musulmans. Un Mahométan qui épouse une chrétienne ou une Juive, ne l'oblige pas à abandonner sa religion. Mais cet homme n'épouserait pas une Baniane, parce que cette secte Indienne est censée ne pas connoi-

tre Dieu, puisqu'elle n'a aucun livre divin. Les Mahométans des Indes paroissent plus tolérans encore que les Arabes : ils vivent en très-bonne intelligence avec les Banians, & ne leur marquent pas tant de mépris.

Ce penchant vers une tolérance universelle, préserve les Arabes de la fureur de faire des profélytes. Ils ne cherchent ni à séduire, ni à contraindre personne, excepté quelquefois leurs jeunes esclaves, pour embrasser le Mahométisme. Mais si un profélyte se présente volontairement, ils sont obligés de le recevoir, & même de pourvoir à sa subsistance. Ces convertis qui s'offrent de se faire Musulmans, sont à l'ordinaire des gens de l'équipage des vaisseaux Européens, qui s'échappent pour éviter quelque châtiment mérité. Comme on fait que ce sont la plupart de mauvais sujets, le gouvernement leur donne une petite pension, à peine suffisante pour les faire vivre frugalement. On ne les gêne pas, ni dans leur commerce avec les chrétiens, ni à l'égard des voyages dans les pays étrangers. Nous avons eu à notre service en Arabie un tel renégat François qui, en nous quittant, passa aux Indes.

Il ne fera pas hors de propos de remarquer à cette occasion que les Indiens sont encore moins

convertisseurs que les Arabes. Les *Bramins*, les *Rasboutes*, & les *Banians* ne reçoivent personne dans leur communion : ils en chassent au contraire, tous les membres de mauvaise vie, & fournissent de cette manière des profélytes aux chrétiens. Ainsi les missionnaires Européens qui courent si indécemment les pays de l'orient, & qui avilissent le batême, en la jettant à la tête de tout le monde, ne devraient pas tant se glorifier des conversions qu'ils ne doivent d'ailleurs qu'à leur importunité.

---

### CHAPITRE III.

#### *Du caractère des Arabes.*

LE climat, le gouvernement, & l'éducation font sans doute les agens qui forment & qui modifient le caractère national. Le premier donne aux Arabes de la vivacité, & un penchant à la paresse : le second augmente ce penchant & inspire de la duplicité ; le troisième enfin produit cet extérieur grave & réfléchi, qui se communique aussi aux facultés de l'esprit.

Rien de plus différent que l'éducation des Arabes & celle des Européens. Les premiers

tâchent de précipiter l'âge mûr , autant que les derniers paroissent vouloir l'éloigner : les Arabes n'ont jamais été enfans , & beaucoup d'Européens le font encore à 80 ans.

En Arabie on laisse les garçons , jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans , dans le Harem , entre les mains des femmes , où ils s'amuseut naturellement de puérités adaptées à leur âge & à leur société. Mais aussitôt qu'on les a tirés de la frivolité , on les accoutume à penser & à parler avec gravité , & à passer des jours entiers dans la compagnie de leur pere , à moins qu'il ne soit en état de leur donner un précepteur. Comme la musique & la danse passent pour indécentes chez les Arabes ; que les femmes sont exclues de toutes les assemblées , & que l'usage des boissons fortes est défendu , la jeunesse Arabe n'a aucune idée des plaisirs prétendus , qui affectent tant & qui reculent la jeunesse Européenne. Les jeunes Arabes étant toujours sous les yeux de gens d'un âge mûr , deviennent sérieux même dès leur enfance.

Sous cet air grave & concentré , la nation cache cependant une grande vivacité qui a ses gradations suivant la différente nature des provinces. Les habitans de l'*Yemen* , vivant dans

un climat heureux , & dans un pays agréable , sont plus vifs que ceux de l'*Hedjas* & de l'*Arabie pétrée* , dont l'imagination doit être amortie par la vue continuelle des déserts & des rochers arides. J'ai vu en Yemen de jeunes Arabes se réjouir en dansant & en sautant , les armes à la main , au son de petits tambours. Les habitans du désert montrent néanmoins plus de vivacité que les Turcs. Pour les mélancoliques Égyptiens, je n'ai jamais remarqué qu'ils aient donné quelque signe d'une véritable joie, même dans les fêtes les plus brillantes.

Cette vivacité des Arabes fait qu'ils aiment la compagnie & les grandes assemblées malgré leur extérieur sérieux. Ils fréquentent assiduellement les cafés publics & les foires si nombreuses en Yemen , que chaque bon village en a une par semaine. Si les villages sont trop éloignés , les habitans s'assemblent en rase campagne , les uns pour vendre ou pour acheter , & les autres pour s'entretenir & pour jouir de ce spectacle. Des artisans de toute espèce roulent d'un bourg à l'autre pendant toute la semaine , pour travailler de leur métier dans ces différentes foires. On peut juger par ce goût pour la fo

ciété, que cette nation est mieux civilisée qu'on ne le croit communément.

Plusieurs voyageurs accusent les Arabes d'être trompeurs, voleurs & hypocrites. Un gouvernement assez arbitraire, & qui appauvrit ses sujets par des extorsions comme est celui d'une partie de l'Arabie, ne peut pas, il est vrai, avoir une influence avantageuse sur la probité de la nation. J'ai éprouvé cependant, que ces accusations sont outrées. Les Arabes eux-mêmes avouent que tous leurs compatriotes ne sont pas honnêtes gens : j'ai entendu de leurs conversations, où en convenant de la fidélité des Européens à remplir leurs promesses, ils témoignent leur indignation de la friponnerie des gens de leur nation; comme faisant honte aux Muslemim ou aux vrais croyans qui se laissent surpasser en probité par des infidèles.

#### C H A P I T R E I V.

##### *Des vengeances des ARABES.*

UN peuple vif & ardent qui a les passions violentes, est porté naturellement à outrer le désir de venger les injures. L'esprit vindicatif des



Arabes qui leur est commun avec d'autres habitans des pays chauds, a cependant des nuances distinctives, dépendantes du caractère national, & qui le modifient à leur tour.

Les Arabes ne paroissent pas querelleurs : mais quand ils ont quelque dispute ils font beaucoup de bruit. J'en ai vu cependant, qui, quoiqu'armés de leurs poignards & prêts à se massacrer, se sont laissés appaiser facilement. Pour opérer leur réconciliation il ne falloit qu'un homme de sang froid qui leur disoit : pensez à Dieu & à son prophete. Si le fond de leur contestation ne pouvoit pas être terminé sur le champ, ils se soumettoient à la décision d'un arbitre.

Les orientaux en général tâchent de maîtriser la colere. Un battelier de *Maskat* vint se plaindre avec emportement au gouverneur de la ville d'un marchand qui ne vouloit pas payer le fret de ses marchandises. Le gouverneur remit toujours à une autrefois d'écouter ses plaintes. A la fin le battelier plaida de sens rassis sa cause, & le gouverneur lui rendit justice sur le champ, en lui disant : je ne vous ai pas écouté les précédentes fois parce que vous étiez yvre de colere, ce qui est la plus dangereuse des yvresses.

Malgré ce fang froid dont on se pique dans l'orient, les Arabes font d'une fenfibilité extrême à tout ce qu'ils regardent comme une injure. Si un homme crache à côté d'un autre, celui-ci ne manquera pas de se venger de cette insulte imaginaire. J'ai vu dans une caravane, qu'un homme crachant par hazard, avoit fali un peu la barbe d'un Arabe, qui se crut cruellement offensé. Le prétendu offenseur eut de la peine à l'appaiser, en lui demandant humblement pardon de son étourderie involontaire, & en lui baifant la barbe en signe de soumission. Ils ne font pas si fenfibles aux paroles injurieufes, qui au reste font plus en ufage parmi le peuple que parmi les gens des classes supérieures.

Mais l'espece d'hommes la plus irritable est la noblesse des Bédouins, qui toute guerriere, paroît pouffer plus loin encore les mêmes préjugés que les conquérans sauvages, fortis du nord, ont répandus en Europe. L'honneur Bédouin est plus tendre encore que le nôtre, & exige qu'on lui immole un plus grand nombre de victimes. Si un schein dit à un autre schein d'un air sérieux: ton bonnet est sale, ou ton turban est de travers; cette injure atroce ne peut être lavée que dans le fang; non-seulement dans

celui de l'offenseur , mais encore dans celui de tous les mâles de sa famille.

On m'a raconté à Basra une histoire arrivée aux environs de cette ville il y a une douzaine d'années , qui peut donner une idée à quels excès cet esprit vindicatif porte cette nation. Un homme distingué de la tribu de *Montefidfi* , avoit marié sa fille à un Arabe de *Korne*. Peu de tems après les noces , un schech d'une tribu subordonnée à celle de *Montefidfi* lui demanda dans un café , d'un ton plaisant , s'il n'étoit pas le pere de la jeune & belle femme d'un tel qu'il nomma. Le pere croyant l'honneur de sa fille perdu , quitta sur le champ la compagnie pour aller la poignarder. Revenu de cette cruelle exécution , il ne trouva plus ce questionneur indiscret : ne respirant que la vengeance , il le chercha par-tout , & ne pouvant le recontrer , il tua en attendant quelques parens de son agresseur , sans épargner ni ses domestiques , ni ses bestiaux. Ce dernier offrit au gouverneur de *Korne* une grande somme s'il vouloit le délivrer de cet ennemi furieux. Le gouverneur fit venir l'offensé , tâcha de le forcer à une réconciliation par les menaces & les apprêts du supplice : mais le vindicatif Arabe méprisant la mort , ne voulut pas

renoncer à sa vengeance. Alors le gouverneur pour épargner un homme si plein d'honneur, ménagea un accommodement, par lequel l'agresseur donna sa fille avec une bonne dot en mariage à l'offensé. Mais jamais le beau-père n'ose se présenter devant les yeux de son gendre.

La soif de la vengeance se montre encore dans la manière différente dont on poursuit le meurtre chez cette nation. Dans la partie montueuse de l'Yemen, le tribunal suprême de Sana fait ordinairement le procès aux meurtriers, comme il est usité dans d'autres pays. Mais dans différens districts de l'Arabie, les parens du défunt ont la liberté d'accepter une composition en argent ou de se faire livrer le meurtrier pour l'exécuter; ou enfin de poursuivre leur vengeance contre la famille entière du meurtrier. Dans beaucoup d'endroits il est réputé honteux de recevoir de l'argent pour du sang répandu, qui suivant les loix de l'honneur arabe, ne peut être vengé que par le sang. On ne se soucie pas non plus de faire punir par la justice ou de tuer l'assassin, parce que, dit-on, ce seroit délivrer d'un mauvais sujet une famille qui ne mérite pas ce service.

Par ces considérations les Arabes préfèrent d'exercer les représailles permises par la loi,

sur la famille entière du meurtrier , dont ils tâchent de tuer le chef ou le plus distingué , comme le plus coupable pour n'avoir pas veillé sur la conduite de ceux qui sont censés soumis à sa direction. En attendant les juges faisoient le meurtrier , & ne le relâchent qu'après le payement d'une amende de 200 écus. Cette amende est la cause de ce que cette loi absurde n'a pas été abrogée. Après cette déclaration les deux familles sont dans des craintes continuelles , jusqu'à ce qu'un homme du côté du meurtrier soit tué. Ils ne s'envoient point de cartel , & ne se battent que par occasion. On a des exemples que de telles guerres de famille ont duré plus de cinquante ans. Si dans un de ces combats un homme du parti offensé périt encore , il n'y a point de paix à espérer jusqu'à ce que deux autres hommes du parti contraire ayent été tués.

Cette coutume détestable est si expressément défendue par le Koran , que j'eusse douté de sa réalité si je n'en avois pas vu des échantillons. Les hommes agissent par-tout , il est vrai , directement contre leurs principes religieux : & ces vengeances ne sont pas seulement impies , mais encore absurdes & inhumaines. Un Arabe de distinction qui nous visitoit souvent à Loheya ,

portoit toujours , outre son poignard , une petite lance qu'il ne quittoit pas même en compagnie. Il nous expliqua la raison de cette singularité , en nous apprenant qu'on avoit tué un homme de sa famille , dont il se voyoit obligé de venger la mort sur un homme de la famille ennemie qui se trouvoit actuellement en ville , armé d'une lance semblable. Il nous avoua , que la crainte de rencontrer son ennemi , & de se battre avec lui , troubloit son sommeil. Dans ma relation du voyage de Beit el Fakih à Moka , j'ai raconté un autre exemple d'une telle guerre de famille que nous vîmes en chemin.

Parmi les Bédouins établis dans la partie orientale de l'Arabie , chaque famille tâche aussi de se faire justice elle-même quand elle se croit offensée. Si les partis ennemis appartiennent à deux tribus puissantes , il résulte quelquefois des guerres formelles de ces querelles particulières ; qui au contraire ne troublent pas la paix publique , si les deux ennemis sont de deux tribus soumises à une grande. Enfin , si les deux partis sont sujets du même schech & censés par conséquent être de la même famille , le schech , de concert avec les principaux de ses sujets , tâche d'appaïser les offensés & de punir le meurtrier.

Les tribus qui habitent les côtes de l'Oman & les bords du golfe Perfique , connoissent aussi ces guerres de famille qui leur causent encore plus de maux qu'au reste des Arabes. Une grande partie de ces tribus , ne vivant que du transport du café de l'Yemen au golfe Perfique & de la pêche des perles , les partis ennemis ont d'autant plus d'occasions de se rencontrer & de se battre sur mer. Des tribus foibles ont été obligées , par cette raison , de quitter leur métier , & sont tombées dans l'oubli & dans la misere.

---

## C H A P I T R E V.

*De la noblesse ARABE.*

ON accuse les Arabes d'être vains , attachés aux préjugés de la naissance , & trop occupés de leurs généalogies , puisqu'ils en tiennent même pour les chevaux. Ce reproche ne peut pas tomber sur le gros de la nation , qui ne connoissant pas les noms de famille , ne s'embarasse gueres d'enregistrer des filiations. La plupart des gens d'une condition médiocre ignorent qui étoient leurs grands-peres , & ne sauroient souvent rien de leurs peres si la coutume ne vouloit pas

que le fils joignit à son nom propre celui de son pere.

Tous ces petits princes qui gouvernent souverainement l'Arabie, sont sans doute très-fiers de leur naissance ; & avec quelque raison , puisque leurs familles ont joui depuis un tems immémorial de l'autorité souveraine & d'une entiere indépendance. Il en est de même de la noblesse libre , ou attachée seulement aux chefs des tribus. Elle a des prérogatives que la tradition nationale reconnoît avoir toujours appartenu à de certaines familles. Les schechs sont donc excusables s'ils se prévalent un peu de ces avantages peu communs.

Ce qui peut ajouter à la haute opinion que les schechs Bédouins ont de leur noblesse , c'est qu'elle est incommunicable , & ne peut pas & n'a jamais pu être conférée par aucun souverain , pas même par les Califes. Comme elle est fondée sur les usages d'un peuple pasteur , qui ne connoît d'autre prééminence que celle des chefs de famille , le souverain ne peut pas augmenter le nombre de la postérité de ces chefs : il peut créer des nobles seulement dans un pays , où la noblesse formant une classe privilégiée de la nation , il n'est pas contradictoire de donner des



affociés à cette classe, qui partagent les privilèges. La noblesse des Bédouins peut être comparée à celle des Ecoffois montagnards, dont les *Clans* ont beaucoup de ressemblance avec les tribus Arabes.

Parmi les grandes maisons de l'Arabie, les descendans de Mahomet tiennent avec quelque justice le premier rang. Ce chef de secte étoit issu d'une des familles des plus illustres & devint un prince puissant. Son premier métier de marchand de chameaux prouve déjà qu'il étoit un schech de la véritable & pure noblesse de sa nation. On doit juger cependant, par la vénération singulière qu'on a pour cette famille, que les opinions religieuses ont contribué à lui faire accorder cette prééminence sur des maisons souveraines, probablement plus anciennes. Une secte respecte naturellement la postérité de son fondateur, comme une race qui porte une espèce de caractère indélébile de sainteté.

On donne différens titres à ces descendans de Mahomet. En Arabie on les appelle schérifs ou *Sejids*; dans les pays Mahométans situés vers le nord, schérifs ou émirs; & dans les colonies orientales des Arabes, simplement *Sejids*. Le prince de *Havisa* sur les frontières de Perse,

prend le titre de *Maula* , qui est auffi , je crois , celui de l'empereur de Maroc. Dans quelques contrées cette famille fe diftingue par un turban verd : les vaiſſeaux même arborent un pavillon verd fur les mers d'Arabie ſi un *Sejid* les équipe. Le turban verd cependant n'eſt pas toujours la marque diſtinctive d'un deſcendant de Mahomet : les mendians en portent quelquefois , & un de nos domeſtiques le prit auffi ſans qu'on y trouvât à redire.

Les ſchérifſ de l'*Hedsjas* paſſent pour les plus nobles des deſcendans de Mahomet , parce qu'ils ſe font moins méſalliés que les autres. Dans cette province on les reſpecte à un point preſque incroyable. Un ſchérif oſe s'expoſer au milieu d'une mêlée , ſans craindre qu'on leve la main contre lui , ou qu'on le tue à deſſein : il eſt ſi bien à l'abri des voleurs qu'il n'a pas beſoin de fermer ſa porte. Dans les autres provinces ottomanes on n'a pas les mêmes égards pour la famille du prophete : de mon tems on condamna au dernier ſupplice un *Sejid* coupable de pluſieurs crimes , & qui ne s'étoit pas corrigé de ſes vices par les avertiſſemens d'un gouverneur indulgent , porté à le ménager à cauſe de ſa naiſſance.

Ayant entendu ſouvent faire une différence

entre un *schérif* & un *sejid*, je pris des informations à ce sujet. On m'apprit que les schérifs, toujours voués à l'état militaire, descendoient de *Hassan*, & les seïds de *Höffein*. Ces derniers s'étoient toujours appliqués aux sciences & au commerce, quoiqu'ils se fussent emparés avec le tems de la souveraineté de quelques parties de l'Arabie.

Dans tous les pays mahométans on rencontre une quantité étonnante de schérifs. J'ai vu en Yemen des villages entiers peuplés uniquement de cette famille. On doit être surpris, en effet, de cette multitude de gens d'un si haut rang lorsqu'on ignore la maniere dont se transmet ce titre : la polygamie multiplie naturellement les races, qui subdivisées à l'infini se perdent dans la misere. J'ai rapporté dans la description de *Jébid*, l'exemple d'un pauvre schérif que j'ai connu dans cette ville. Une coutume particuliere augmente encore plus la race des schérifs ; c'est que le fils d'une femme de la famille de Mahomet, est schérif aussi & toute sa postérité. J'ai voyagé en Natolie avec un Turc, appelé simplement *Achmed* & portant le turban ordinaire, dont le fils étoit décoré du turban verd & prenoit le titre de schérif, parce que sa mere étoit une

*schérifa*. D'autres exemples me font connus dans toutes les provinces Turques : beaucoup d'indices font présumer qu'une multitude de gens portent ce titre , qui n'appartiennent en aucune manière à la famille du prophète. Les vrais schérifs , pour fortifier leur parti contre les califes , ont reconnu pour parens des gens puissans qui leur étoient entièrement étrangers.

En Turquie , où ces schérifs ne font pas nombreux , ils jouissent de plusieurs privilèges ; entre autres de celui de dépendre dans chaque ville considérable , non du pacha , mais d'un homme de leur famille qu'on appelle le *Nakib* ou le général des schérifs. Le gouvernement ottoman paroît cependant craindre leur ambition , & ne leur confie jamais le moindre emploi. On les appelle à l'ordinaire *Emirs* : titre vague, qui se donne à des gens de la plus haute qualité & à des officiers subalternes.

De tous les titres usités parmi la noblesse Arabe , le plus universel comme apparemment le plus ancien , est celui de *Schech*. La langue Arabe , d'ailleurs si riche , paroît pauvre en termes propres à dénoter les distinctions des rangs. Par cette raison le mot de *schech* a des significations bien différentes : il désigne tantôt un prince ou

au moins un noble ; tantôt un professeur d'une académie ; un homme attaché à une mosquée ; un descendant d'un faint ; un bourguemaître d'une ville , & même en Oman le chef Juif de la communauté des Juifs. Malgré l'avilissement apparent de ce terme , il n'est pas dédaigné des grands , & un s̄chech d'une ancienne famille Arabe ne troqueroit pas son titre contre celui de *Sultan* , que prennent quelques petits princes dans les montagnes des pays d'*Hadramaut* & de *Jafa*.

Ce sont ces s̄chechs des familles illustres , principalement parmi les Bédouins , qui sont fondés de faire cas de leur généalogie. Il y en a dont les ancêtres , déjà avant le tems de Mahomet & des premiers califes , ont été princes souverains. Comme il seroit difficile , chez un peuple qui manque d'actes publics & d'historiens , de dresser des généalogies détaillées qui remontent à plus de dix siècles , les Arabes ont imaginé une méthode compendieuse pour les vérifier. Ils choisissent parmi leurs ancêtres de plus fraîche date un homme illustre , dont ils descendent sans contredit : cet illustre descendoit de notoriété publique d'un autre illustre , & ainsi ils parviennent par degré à la première & la plus ancienne

fouche de leur race , fans s'embarraffer du détail des filiations intermédiaires. Les fchérifs & les fejids fe fervent du même moyen pour prouver leur origine de la famille de Mahomet & abrègent ainfi leur généalogie , fans la rendre douteufe.

Outre ces fchechs & ces princes , il y a à la Mecque quelques familles qui ne font pas moins intéreffées à conferver leur généalogie avec toute l'exactitude poffible. Ce font celles qui descendent de la tribu de *Koraïfch* , & qui poffèdent de certains emplois héréditaires depuis le tems de Mahomet & de fes premiers fucceffeurs. Ces charges font , 1. celle de garde-clef de la *Kaba* , conferée déjà par Mahomet à la famille d'*Othman ibn Talha* : 2. celle de mufti de la fecte de *Schafei* : 3. celle de mufti de la fecte de *Hanbali* : 4. & enfin celle d'un fchech lettré attaché à la fainte mosquée.

On trouve à la Mecque encore une douzaine d'autres familles qui descendent de l'illuftre tribu de *Koraïfch*. Si dans un endroit du monde on peut efpérer de trouver une généalogie juftè , qui remonte à plus de dix fiecles , c'eft dans ces familles de *Koraïfchites* , continuellement obligées de prouver leurs filiations pour conferver leurs privileges enviés.

Je n'ai pas entendu faire formellement la distinction entre les vrais Arabes , & ceux qui sont naturalisés. Elle doit cependant avoir lieu , puisque les Bédouins sont si fiers de la pureté de leurs races , qu'ils ne sont aucun cas des Arabes des villes , comme d'un peuple abâtardi par son mélange avec d'autres nations. Les schechs n'épouseroient pas les filles des Arabes des villes , si la pauvreté ne les obligeoit pas quelquefois à une telle mésalliance. J'ai vu à Bagdad un schech distingué du désert qui avoit épousé , par un motif semblable , la fille du mufti de cette ville.

Les Arabes paroissent encore mettre de la vanité dans les noms diffus , qui rendent leur histoire si rebutante. Mais cette longueur des noms & des titres vient de la nécessité de distinguer les individus , chez une nation qui ne connoît pas les noms de famille. Ainsi un Arabe nommé *Ali* , dont le pere s'appelle *Mohammed* prendra le nom d'*Ali Ibn Mohammed* ; s'il est de *Basra* il ajoutera le nom de sa patrie *el Basri* , & s'il est savant celui de sa secte , *Schafei* : ainsi donc son nom entier sera *Ali Ibn Mohammed , el Basri , el Schafei* , & on ne pourra pas le confondre avec un autre de ses compatriotes. Un homme illustre ne prend jamais de son vivant ces noms longs , composés

d'épithetes fastueuses , dont les auteurs le décorent après sa mort.

Quelques - uns dont le pere est peu connu , ajoutent quelquefois à leur nom celui de leur fils aîné. Un Turc nommé *Salech*, qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie , se faisoit appeller *Fatime Ugli*, fils de Fatime. Je demandai à plusieurs Turcs , si l'usage de se nommer du nom de sa mere étoit établi chez eux : ils me répondirent qu'on en avoit quelques exemples ; mais qu'aucun homme de bons sens ne se faisoit nommer d'après une femme.



---

**SECTION XXVI.****DES MŒURS ET DES USAGES DES  
ARABES.**

---

**CHAPITRE I.***Du mariage chez les ARABES.*

**L**ES Européens se trompent , en croyant l'état du mariage chez les Musulmans si différent de celui qui est établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie , & les femmes de ce pays m'ont paru aussi libres & aussi heureuses , que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie est permise , il est vrai , aux Mahométans , & une telle association choque la délicatesse de nos Dames. Mais les Arabes se prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes , & d'entretenir encore des esclaves à volonté. Ce ne sont que des riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes ; conduite blâmée par les honnêtes gens. Les hommes sensés trou-

vent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que désirable. Un mari est obligé suivant la loi, de traiter ses femmes selon leur état, & avec une parfaite égalité en tout sens : devoirs trop pénibles pour la plupart des Musulmans, & luxe trop dispendieux pour les Arabes ordinairement peu aisés. Il faut excepter cependant un cas, quand un homme prend plusieurs femmes par spéculation, comme j'ai vu faire à un *Mullah* dans une ville près de l'Euphrate, qui pour avoir de quoi vivre, épousa quatre femmes, dont le travail lui procuroit sa subsistance.

Le divorce, dont l'idée est encore si odieuse au sexe en Europe, n'est pas si usité en orient comme on se l'imagine. Sans les raisons les plus fortes les Arabes n'usent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche est regardée comme honteuse, par des gens qui ont soin de leur réputation, & qu'elle peut déshonorer la femme & sa famille. Les femmes ont d'ailleurs aussi de leur côté le droit de demander le divorce si elles se croient maltraitées par leurs maris. Il n'y a que les hommes de mauvaise conduite, qui répudient légèrement les femmes qu'ils avoient aussi légèrement épousées.

Rarement un Arabe d'une condition mé-

diocre épouse plus d'une femme, & les plus distingués même de la nation se contentent le plus souvent, d'une seule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairoit, m'ont avoué qu'ils n'avoient été heureux qu'avec une seule, après avoir commencé à vivre avec plusieurs.

Ces femmes Arabes jouissent d'une grande liberté, & souvent d'un grand pouvoir dans leurs maisons. Elles restent maîtresses de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & disposent du revenu de leur bien durant le mariage. Il arrive de cette coutume, qu'un mari peu aisé qui a épousé une fille riche, dépend entièrement de sa femme sans oser la répudier.

Il est donc ridicule de dire, comme l'ont assuré quelques voyageurs, que les femmes Mahométanes sont esclaves & tellement la propriété du mari, qu'elles passent à ses héritiers. On a confondu les esclaves achetées, avec les épouses de condition libre, qui peuvent disposer d'elles-même en orient, comme les femmes en Europe.

L'opinion de l'esclavage des femmes en Arabie, provient apparemment de l'erreur où l'on est que les peres y vendent leurs filles à l'aspirant le plus offrant. Il arrive souvent, sans doute,

qu'un pauvre homme ayant une belle fille, la donne préféablement à quelque riche, qui lui fait par reconnoissance des présens considérables. Aussi ces riches voluptueux, qui veulent avoir plusieurs femmes, sont réduits à épouser des filles de basse extraction qui, forcées par des parens intéressés, ou séduites par le faste à prendre ce parti, souffrent patiemment que le mari leur associe des compagnes, & les répudie à la fin elles-mêmes.

Bien loin de vendre sa fille, un homme un peu aisé tache de lui assigner une dot, qui reste alors en la propriété de la jeune femme. L'acte se dresse devant le kadi, & l'on y stipule non-seulement la dot, mais encore le douaire de la femme en cas de répudiation. Les gens riches préfèrent souvent de donner leurs filles à des hommes sans bien, & regardent de tels mariages comme plus propres à faire le bonheur de leurs enfans. La femme étant maîtresse alors de tout le bien, l'est aussi de la maison de son mari, & ne risque pas si facilement d'être renvoyée.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses: mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les Bédouins, & les habitans

des montagnes de l'Yemen, peuples incultes & demi-fauvages, attachent il est vrai, une espece de déshonneur au défaut de ces signes, & se croient obligés de renvoyer la femme à laquelle ces signes ont manqué. Mais les habitans des villes, plus civilisés, ne s'effarouchent pas d'une pareille bagatelle. Tout ce qui résulte d'un tel accident, c'est qu'un gendre intéressé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-pere de vouloir renvoyer sa femme, ce qui n'arrive cependant jamais. On se souvient à Basra d'un seul exemple d'une répudiation pour cette cause, & l'homme qui l'avoit donné, étoit de la lie du peuple.

Il regne beaucoup de superstitions en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage : on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillete. La triste victime de cet art diabolique s'adresse aux médecins, & aux vieilles femmes toujours savantes en forcellerie. Les chrétiens de l'orient ont un remède encore plus infallible; ils font dire des messes pour le malade. Lors qu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de se remettre pendant ces simagrées, est apaisée, on fait honneur de sa guérison à ces puissans secours.

Nous nous imaginons en Europe , que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder la grande quantité de harems. Ils ne font cependant guere communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le sultan de Constantinople seul en a plus qu'il n'y en a dans tous ses états pris ensemble. Le pacha de Haleb en avoit deux, & celui de Moful un seul, qu'il gardoit parce qu'il l'avoit hérité de son pere. C'est donc à tort, qu'on regarde l'Arabie comme la patrie des eunuques : ils viennent en partie de la haute Egypte ; mais la plupart font originaires des provinces intérieures & peu connues de l'Afrique. Les Arabes détestent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes.

Ces eunuques nés sous un ciel ardent, ne font pas entièrement détachés du sexe. J'ai rencontré sur mer , entre Suez & Dsjidda , un eunuque qui menoit avec lui son ferrail, & j'ai appris à Basra qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenoit des filles esclaves , destinées à ses plaisirs.

On a disserté beaucoup en Europe sur les causes de la polygamie, si universellement usitée dans l'orient. Dans la supposition que la plura-

lité des femmes s'y trouvoit de fait , comme elle y est établie de droit , on s'est imaginé que dans les pays chauds le nombre des femelles surpassoit de beaucoup celui des mâles. Mais j'ai déjà remarqué , que plusieurs nations ne profitent pas de la permission d'avoir plusieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier , par le luxe & le faste des grands. C'est la vanité qui peuple les harems , composés d'esclaves pour la plus grande partie , qui sont des especes de servantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domestiques femelles , en Europe , condamnées aussi au célibat , égalera ou surpassera celui des esclaves des harems.

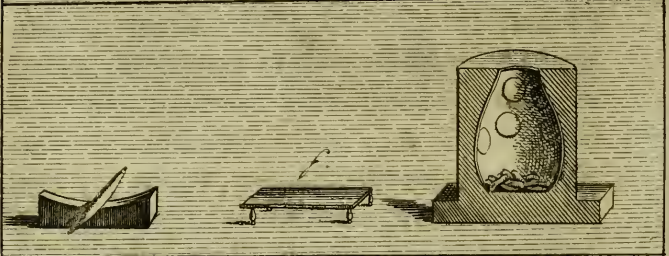
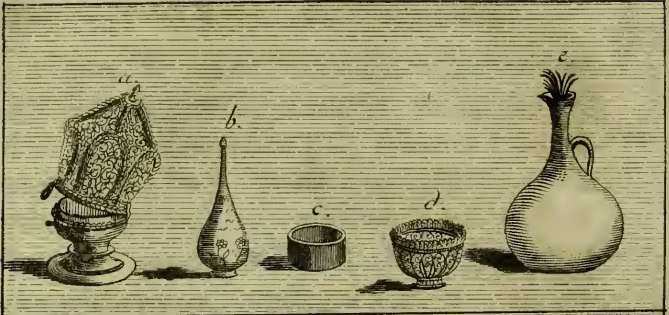
Des médecins & des religieux Européens établis en orient , présumant il est vrai , qu'il y naît un peu plus de filles que de garçons. J'ai pu obtenir quelques listes de baptêmes des chrétiens orientaux : mais elles se contredisent en partie , & la supériorité du nombre des filles , dans les autres listes , est peu considérable. J'ai donc lieu de croire , que la proportion des naissances entre les deux sexes est par-tout à peu près la même. Cette proportion change quelquefois aussi en Europe , comme le prouve l'exemple récent d'une ville en Angleterre , où dans une partie de ce siècle il est né plus de filles que de garçons.

Il y a fans doute beaucoup de Mahométans qui épousent plus d'une femme , & qui tiennent des filles esclaves ; mais pour subvenir à ce surplus de femelles , il n'est pas nécessaire que le nombre des naissances des deux sexes soit hors de la proportion ordinaire. Plusieurs accidens enlèvent un certain nombre d'hommes ; accidens auxquels les femmes ne sont pas exposées. Le surplus des femmes est alors plus pressé pour le mariage en Orient qu'en Europe : selon les mœurs des orientaux , rien n'est plus honteux pour une femme , que de rester un arbre stérile. Leur conscience les oblige encore de chercher à devenir meres : elles aiment donc mieux épouser un homme pauvre , ou devenir la seconde femme d'un autre , que de garder le célibat. J'ai déjà cité l'exemple de ce pauvre Mullah , qui ayant épousé quatre femmes , vivoit du travail de leurs mains. Les hommes ne sont pas moins pressés à se marier , puisque les femmes , loin de leur être à charge , sont d'une si grande utilité. Rien de plus rare en orient , qu'une femme d'un certain âge non mariée.

Il est permis aux *Schytes* de vivre pour un tems & par un contrat , avec une femme mahométane libre , sans l'épouser en forme. Les Per-







sans usent fréquemment de cette permission : mais les *Sumites* plus rigides , ne souffrent pas ces commerces qu'ils regardent comme illégitimes. En turquie , un homme vivant avec une femme libre hors du mariage , seroit puni suivant les loix.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la vie domestique des ARABES.*

CE n'est pas en Arabie qu'il faut chercher des logemens élégans ou magnifiques. Les maisons , bâties de pierres , ont toujours le toit en terrasse : celles du peuple sont des cabanes minces avec un toit arrondi , & couvert d'une certaine herbe. Les cabanés des Arabes sur les bords de l'Euphrate , sont construites de branches de dattier , avec un toit rond de nattes de jonc. Les tentes des *Bédouins* ressemblent à celles des *Kiurdes* & des *Turcomans* : elles ont l'air d'une hutte délabrée. J'ai déjà remarqué qu'elles consistent en pieces d'une étoffe grossière , fabriquée par les femmes.

Les palais & les maisons des Arabes de distinction , n'annoncent au dehors aucune magnificence : on n'y voit point d'embellissements dans

les appartemens des hommes , qui ne connoissent que le luxe en armes , en chevaux & en domestiques. Par-tout cependant on couvre le plancher, les pauvres de nattes de paille, & les riches de beaux tapis. On n'entre par cette raison jamais dans une chambre , sans avoir ôté auparavant ses souliers. Un François s'est glorifié d'avoir soutenu la dignité de sa nation , en s'opiniâtrant de paroître tout chaussé dans la salle d'audience du gouverneur de la Mecque : c'est comme si un envoyé Arabe se vançoit d'avoir osé marcher sur les chaises d'un seigneur Européen.

Les hommes logent toujours sur le devant de la maison , & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes sont simples, ceux des femmes au contraire, sont ornés d'une maniere recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embellissemens, dans un harem qu'on étoit sur le point d'achever pour un grand. J'y vis une chambre toute revêtue de miroirs : non-seulement le plafond , mais encore les murailles , les portes & les pilastres formoient autant de glaces. Le plancher devoit être garni de sofas & de superbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre , qui ne peuvent être logés au large , ne menent jamais

un étranger chez eux , fans entrer auparavant dans la maison pour en avertir les femmes , en leur criant , *Tarik* , retirez-vous. Ce mot prononcé par le maître fait disparaître dans un clin d'œil tous les êtres femelles , dont on n'apperçoit pas une trace chez son meilleur ami. On doit s'interdire cette vuè , puisque c'est commettre la plus grande impolitesse que de saluer une femme, ou même de la regarder fixement. Pour éviter la nécessité de recevoir des étrangers , les marchands en détail & les artisans ne s'occupent pas à leur métier dans leur maison : ils tiennent boutique & travaillent dans les rues fréquentées.

Cette vie retirée des femmes , fait qu'elles portent aux hommes un respect ordinaire. J'ai rencontré une dame *Bédouine* , qui quitta le chemin & qui me tourna le dos par pur respect , & j'ai vu qu'elle en agissoit de même à l'égard des autres hommes. J'ai été plusieurs fois témoin , quand des femmes baisèrent les mains à quelque homme de distinction , ou voulurent se jeter à ses pieds pour les baiser.

Dans les fallons des grands on place souvent des bassins avec des jets d'eau , pour rafraîchir l'air. J'ai parlé de celui que nous vîmes dans la salle d'audience de l'Imam de Sana. Les bords

de ce bassin étoient revêtus de marbre, & le reste du plancher couvert de riches tapis.

Comme les orientaux tâchent de tenir les planchers fort propres, il s'accoutument à cracher peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne faut pas croire cependant, qu'ils regardent l'action de cracher comme une impolitesse. J'ai vu des gens distingués se servir d'un crachoir, & d'autres cracher au pied du mur, derrière les coussins sur lesquels ils étoient assis.

Ces planchers étant couverts de tapis, & garnis près du mur de coussins, on peut s'asseoir par terre sans avoir besoin de chaises, dont l'usage est inconnu dans l'orient. Les Arabes ont différentes manières de s'asseoir : quand ils veulent être commodément ils croisent les jambes sous le corps. J'ai trouvé en effet que cette manière convenoit le mieux à des gens qui portent des habits longs & de larges culottes sans ligatures : elle paroît délaiser, ce que notre position sur les chaises ne fait pas si bien. Quand les Arabes se trouvent en présence de gens auxquels ils doivent du respect, ils s'asseient en forte, que les deux genoux se touchent, & qu'ils ne s'appuient que sur les talons. Comme c'est la position qui prend le moins de place, ils s'y

mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai souvent essayé cette position, sans pouvoir m'y accoutumer, parce que je la trouvois extrêmement incommode. On a bien, dans quelques endroits de l'Arabie, des especes de chaises longues & basses, faites de nattes de paille : mais on s'y met les jambes croisées comme sur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maisons, étant si uniforme & si désœuvrée, ils doivent nécessairement s'ennuyer chez eux. Leur vivacité naturelle doit les engager à chercher des amusemens au dehors : ils fréquentent par cette raison, les cafés publics & les foires, & aiment à s'assembler entr'eux autant que possible. Ils n'ont pas cependant les mêmes moyens pour dissiper leur ennui, qu'ont les autres nations, & ce que j'ai dit dans une autre occasion, des amusemens des orientaux, ne peut s'appliquer aux Arabes qu'en partie. Ils sont souvent réduits à se faire des amusemens tranquilles & domestiques, des choses qui paroissent très-insipides aux Européens.

C'est sans doute pour charmer l'ennui, que les orientaux sont si attachés à l'habitude de fumer du tabac. Les Arabes, malgré leur tempérament sec & la chaleur de leur climat, fument

plus encore que les habitans des provinces septentrionales de l'Asie. Ils se servent d'une longue pipe, ou de celle des Persans, dont j'ai parlé dans la description des mœurs des orientaux. Une coutume particulière à l'Arabie, c'est que les gens distingués portent toujours sur eux une boîte remplie de bois odoriférans. Ils mettent alors dans la pipe de la personne à laquelle ils veulent témoigner des égards, un morceau de ce bois; ce qui donne au tabac un goût & une odeur très-agréables.

Je n'ai point pu remarquer que les Arabes prennent de l'opium, comme les Turcs & les Persans. Ils se dédommagent de cette privation par un autre amusement, par celui de mâcher continuellement du *Kaad*. Ce sont les bourgeons d'un certain arbre, qu'on apporte en petites boîtes des montagnes de l'Yemen. Les gens qui ont de bonnes dents, mâchent ces bourgeons comme ils viennent de l'arbre: pour les vieillards on les broye dans un mortier. C'est apparemment une mode que de mâcher cette drogue: car le goût en est désagréable, & nous n'avons jamais pu nous y accoutumer. J'ai trouvé d'ailleurs que ce *Kaad* dessèche & qu'il trouble le sommeil.

Les



Les gens du peuple aiment aussi à avoir *Keif*, c'est-à-dire, à se mettre dans un état de joye. Comme ils n'ont point de liqueurs fortes, ils fument du *Hafchisch*, drogue composée uniquement de feuilles d'une espece de chanvre. Cette fumée donne du courage & des idées riantes. Un de nos domestiques Arabes ayant fumé du *Hafchisch* rencontra en rue quatre soldats, qu'il attaqua pour les chasser : un de ces soldats le rossâ bien & le ramena chez nous. Malgré ce revers il ne voulut pas se tranquilliser, & crut toujours pendant cette yvresse, que quatre hommes ne pourroient pas lui résister.

### CHAPITRE III.

*De la maniere de manger des ARABES, & de leurs alimens.*

COMME les orienteux sont assis par terre, leur maniere de prendre les repas est conforme à cette coutume de s'asseoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre ; on place sur cette nappe une petite table haute d'un pied, & sur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé. C'est sur cette plaque qu'on pose les plats de cui-

vre étamés proprement en dedans & en dehors. Au lieu de serviettes on donne chez les Arabes de distinction un long linge, que ceux qui sont autour de la table mettent sur leurs genoux. Si ce linge manque, chacun se sert d'un petit mouchoir destiné uniquement pour s'essuyer. Ils n'employent ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne : mais les Arabes savent plier si bien leurs doigts en forme de cuiller, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le seul que j'aye vu usité chez eux.

A en juger selon nos mœurs, les orientaux se conduisent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un Européen. J'ai dû être frappé par conséquent, des manières de l'inspecteur de la douane des Dardanelles, le premier Turc que j'aye vu à table, avec lequel je soupois chez le consul de France. Ce Turc déchiroit les viandes avec les doigts, & se mouchoit dans sa serviette. Je suis revenu cependant de ma surprise quand j'ai connu mieux les mœurs de ces peuples : ils ignorent l'usage des serviettes & peuvent les prendre pour des mouchoirs avec lesquels ils s'essuyent ordinairement. Ils sont très-embarrassés quand ils doivent couper un mor-

ceaux de viande, parce qu'ils croient indécemment de se servir en mangeant de la main gauche avec laquelle ils font leurs ablutions. Ils sont plus à leur aise en gardant la coutume de manger avec les doigts les viandes toutes découpées en petits morceaux ; comme on les met ordinairement sur leur table. Nous sommes choqués au commencement, nous autres Européens, en voyant tant de mains dans un plat : mais quand on fait à quelle propreté les Mahométans sont astreints par leurs loix religieuses, & combien elle leur devient familière, on trouve à la fin qu'il est assez indifférent de manger avec une fourchette, ou avec des doigts parfaitement propres.

Les sçechs les plus distingués du désert font leur repas uniquement de *Pilau*, ou de ris bouilli. On en sert un très-grand plat de bois : une troupe de convives s'affied tour à tour à table, jusqu'à ce que le plat soit vuide ou que tous soient rassasiés. Dans les maisons des gens de distinction dans les villes, on sert plusieurs petits plats l'un sur l'autre en forme de pyramide : quand les maîtres se sont levés, les domestiques se mettent à la même table & mangent ce qui est resté.

On serroit tout autrement à *Merdin*, où je dinai avec seize officiers du *Waiwode*. Un do-

mestique se mit debout au milieu des convives, & ne fit autre chose que d'ôter & de remplacer les plats apportés par des laquais. A peine un plat arrivoit sur la table, qu'on vit seize mains y tomber à la fois qui le faisoient disparaître avec la plus grande promptitude; sur-tout si c'étoit de la pâtisserie, que les orientaux, comme buveurs d'eau, aiment passionnément. On mange fort vite en orient: dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatorze plats en moins de vingt minutes.

Tous les Musulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte priere aux repas. Avant de se mettre à table ils disent: "au nom du Dieu puissant & „ miséricordieux. „ Quand un des convives ne veut plus manger, il se leve sans attendre les autres, & dit: "Dieu soit loué. „ Ils boivent peu pendant le repas: mais après s'être lavés, en sortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une tasse de café.

Les Arabes orientaux aiment, comme les Turcs, le café, qu'ils appellent aussi *Kahwé*. Ils le préparent de la maniere que nous avons adoptée des orientaux. Toute la différence entre leur maniere de le préparer & la nôtre est qu'ils

pilent les feves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avons apporté un moulin avec nous en Arabie : mais nous trouvâmes bientôt le goût du café pilé si supérieur à celui du moulu que nous laissâmes notre moulin inutile. En pilant les feves on exprime apparemment mieux leurs parties huileuses qui donnent le goût à cette boisson. Les orientaux la prennent toujours sans lait & sans sucre.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la véritable patrie du café, on boive rarement du café : on l'appelle *Bunn*, & on croit qu'il échauffe le sang. La boisson favorite des Arabes de cette province se fait avec les coques des feves de café, légèrement grillées & pilées : ils la nomment *Kahwé* ou plus communément *Kischer*. Elle a le goût du thé & passe pour rafraîchissante. Les gens de distinction la boivent dans des tasses de porcelaine, & le peuple dans des tasses de poterie grossière.

Quoique toute boisson enivrante soit défendue aux Musulmans, il y en a beaucoup qui aiment avec passion les liqueurs fortes, dont ils boivent le soir dans leurs maisons pour n'être pas découverts. Notre médecin vit chez un ri-

che marchand à *Lobeya*, tous les instrumens requis à la distillation de l'eau-de-vie. Sur les frontières de l'Arabie où il y a des chrétiens, on peut trouver encore du vin & des liqueurs : mais en Arabie même on ne pourroit en avoir que chez les Juifs de Sana, qui en font en abondance & d'une bonne qualité. Ils en fournissent leurs compatriotes : mais comme ils manquent de tonneaux, ils transportent le vin & l'eau-de-vie dans des vases de cuivre, ce qui rend leur usage dangereux à la santé. Les Anglois apportent aussi quelquefois de l'*Arak* des Indes pour le vendre à Moka.

A *Lobeya* on nous vendit pour du vin une boisson faite avec des raisins secs trempés dans de l'eau, dans un pot qu'on enterre pour faire fermenter la composition. On nous offrit aussi une liqueur blanche & épaisse, appelée *Busa*, faite de farine délayée & mise en fermentation. Elle est usitée à Basra & plus commune encore en *Arménie*, où les habitans la gardent dans de grands pots moitié enterrés, & la boivent par des roseaux. Une preuve de la stabilité des usages de ces nations, est que *Xénophon* a déjà trouvé en *Arménie* cette boisson avec la même manière de la garder & de la boire.

Les Arabes font en général une nation sobre & frugale : c'est la cause apparemment de leur maigreur, & de leur taille sèche. Leurs alimens ordinaires font le ris, des légumes, le lait, le beurre, & le *Keimak*, ou la crème caillée. Ils ne manquent pas de viande ; mais ils en mangent rarement, parce que la nourriture animale est regardée dans les pays chauds comme très-malfaine. La viande la plus commune est celle de brebis, qui fait la principale nourriture des Arabes du désert. Comme la castration des animaux, quoique non défendue aux Musulmans, est peu usitée, on ne mange gueres du mouton.

Les gens du commun en Arabie se nourrissent presque entièrement de mauvais pain de *Durra*, espèce de gros millet, pétri au lait de chameau, à l'huile, au beurre & à la graisse. Je n'en pouvois pas manger au commencement, & j'aurois préféré le pain le plus grossier de l'Europe. Mais ce peuple y est accoutumé & l'aime mieux que le pain de froment qui lui paroît trop léger.

Les manieres de cuire ce pain font différentes dans plusieurs endroits de l'Arabie. Sur le vaisseau qui nous transporta de Dsjidda à Loheya, un matelot étoit chargé de préparer cha-

que après-dinée la quantité nécessaire de *Durra* pour la provision de pain d'un jour ; ce qu'il faisoit en écrasant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une étoit convexe & l'autre concave. De la farine provenue de son opération, il formoit une pâte, & la divisoit en petits gâteaux. En attendant on chauffoit le four qui n'étoit qu'un pot renversé & enduit de terre glaïse, au fond duquel on avoit allumé du charbon. Quand le four étoit assez chaud, on appliquoit les gâteaux contre les parois du pot sans ôter la braïse, & quelques momens après on sortoit ce pain à demi-cuit, & on le mangeoit chaud.

Les Arabes du désert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux. Quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent sur de la braïse ou sur du fumier de chameau allumé & la couvrent bien pour que le feu pénètre la pâte : ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine sèche, quand elle est encore toute chaude. Dans les villes on a des fours semblables aux nôtres : le pain est de froment & de la figure & de l'épaisseur de nos omelettes : mais ils ne le font jamais cuire assez.



Il paroît singulier que les Arabes auxquels l'invention des moulins n'est nullement inconnue, conservent encore l'ancienne & pénible méthode de broyer le bled sur une pierre. Mais je soupçonne qu'ils trouvent le goût du pain, fait de la farine préparée de cette manière, plus agréable que celui de la farine tamisée. On dit que les Negres venus de certaines contrées de l'Afrique, continuent toujours de broyer leur maïs sur une pierre, quand même ils ont vécu déjà depuis long-tems parmi les Européens.

#### CHAPITRE IV.

*De l'habillement & des modes des ARABES.*

**EN** parlant de l'habillement des orientaux en général, j'ai donné une idée des habits usités aussi chez les Arabes. J'ai décrit l'habillement des gens de distinction en Yemen, à l'occasion de l'habit de cérémonie dont l'Imam de Sana m'avoit régélé. Mais il y a une grande diversité dans l'habillement national des Arabes, & il y regne des modes que je ne dois pas passer sous silence.

Rien de plus incommode & de plus dispen-

dieux que la coëffure des Arabes au-dessus du commun. Ils mettent jusqu'à quinze bonnets l'un sur l'autre , dont quelques - uns sont à la vérité , de toile , mais le reste d'un gros drap ou de coton piqué. Celui qui les couvre tous est souvent richement brodé en or : il contient au moins toujours quelque sentence du Koran en broderie. Ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande piece de mouffeline , nommée *Sasch* , ornée aux deux bouts de franges de soye ou d'or dont ils laissent flotter les bouts entre les épaules. Comme il est fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête si chargée , ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile , à un ou deux bonnets près , pour le reprendre en sortant : il n'oseroient pas se présenter sans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards. Ceux qui veulent passer pour savans , annoncent leurs prétentions par l'énorme grosseur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des classes supérieures on voit une piece qui ne se trouve pas chez les autres orientaux : c'est un linge fin qu'ils mettent sur l'épaule , & qui , destiné originairement à les garantir du soleil & de la pluie , ne sert plus que d'ornement.

Les Arabes du commun ne mettent que deux bonnets avec un *Sasch* négligemment trouffé. Quelques-uns portent des caleçons & une chemise : mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend jusq'aux genoux , un large ceinturon avec le *Jambéa* , & un grand morceau de toile sur l'épaule : du reste ils vont nuds, sans bas & sans souliers. Dans les montagnes où il fait plus froid , le peuple se couvre de peaux de mouton. Ce peu de vêtemens compose ordinairement aussi le lit d'un Arabe : en déployant son large ceinturon , il a un matelas , & son linge lui sert de couverture. Les montagnards dorment dans des sacs pour se garantir des insectes.

Les personnes de moyen état portent au lieu de souliers des sandales , composées d'une semelle & quelquefois d'une planche mince de bois , qu'on attache au pied avec une courroie. Les gens plus aisés se servent de babouches , ou de pantoufles semblables à celles des autres orientaux ; chaussure usitée aussi chez les femmes.

Quoique les habits ordinaires des Arabes soient déjà assez simples , ils ont une espece de surtout sans manches , plus uni encore , nommé *abba*. J'ai connu à Basra un tailleur aveugle qui gagnoit sa vie en faisant des *abbas*, preuve de

la façon peu recherchée de ces furtouts. En Yemen il n'y a que les voyageurs qui en portent ; mais dans la province de Lachfa l'*abba* est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Dans plusieurs endroits de l'Arabie les hommes ne portent point de caleçons qui, au contraire, avec une large chemise, font tout l'habillement des femmes du peuple. Dans le *Tehama* ces femmes s'enveloppent les reins d'un linge en guise de caleçon. Celles de l'*Hedsjas* se couvrent le visage, comme celles de l'Égypte, avec un linge étroit qui laisse les yeux libres : en Yemen elles mettent un grand voile qu'elles baissent sur le visage, de manière qu'à peine on distingue un œil. A Sana & à Moka elles se couvrent le visage avec une gaze souvent brodée en or. Toutes sont chargées de bagues aux doigts, aux bras, au nez, & aux oreilles. Elles teignent les ongles en rouge, & les mains & les pieds en jaune brun avec l'herbe *Elhenne*. Elles peignent le tour des yeux, jusqu'aux paupières, en noir avec la mine de plomb préparée, nommée *Köchhel*. Des hommes les imitent quelquefois dans l'usage du *Köchhel* pour fortifier les yeux : mais les gens sensés se moquent de cette parure efféminée.

Cette mode de teindre la peau en brun vient peut-être d'un défaut dans la couleur naturelle des femmes des plaines qui font très-basanées. Elles croient cacher un brun particulier du teint par le brun universel du corps. Je soupçonne ce dessein du sexe par la pratique des hommes qui vont presque nus : ils se frottent tout le corps avec de l'*Elhenne* , & deviennent par ce moyen tout bruns.

Les femmes de l'Yemen se font aussi au visage des piqûres noires pour rehausser leur beauté. Leur teint est d'un jaune foncé : mais dans les montagnes on trouve des teints blancs & de jolis visages , même parmi les payannes. Dans les villes , les femmes qui se croient belles , saisissent les occasions d'écarter le voile pour se faire voir , quand elles l'osent sans être observées.

La mode regne sur-tout en Arabie dans la manière de porter les cheveux & la barbe. Dans les états de l'Imam de Sana , les hommes de toute condition se font raser la tête. Dans d'autres parties de l'Yemen , tous les hommes , même les sचेchs , laissent croître les cheveux , les enveloppent d'un mouchoir , & les nouent par derrière ; les bonnets & les turbans y font hors d'u-

sage. Quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tête de cordelettes pour toute coëffure.

Tout le monde fans exception, garde la barbe dans sa longueur ordinaire ; mais les Arabes tiennent la moustache fort courte. Dans les montagnes de l'Yemen où l'on voit rarement des étrangers, il est honteux de paroître fans barbe. Notre domestique n'avoit que la moustache, & ces bons montagnards s'imaginèrent alors que nous l'avions fait raser pour le punir d'un crime.

Les Turcs au contraire se rasent & ne conservent que de longues moustaches. C'est parce que chez cette nation la barbe est une marque d'honneur & de dignité : on oblige les esclaves & les domestiques des seigneurs de se la faire couper. Les Persans portent de longues moustaches, & se rognent de près la barbe avec des ciseaux, mode nullement agréable à la vue. Les *Kiurdes* se rasent la barbe & laissent la moustache avec une bande de poil sur les joues.

Tous les Arabes ont la barbe noire : quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement défapprouvée. Les Persans noircissent encore leur barbe déjà noire, & continuent de le faire dans un âge avancé. Il

feroit contraire à la gravité turque d'employer cette espece de fard. Quelques jeunes Seigneurs commencent cependant à imiter cette mode persane , afin de cacher une barbe blonde , couleur du poil plus commune en Turquie que dans les pays méridionaux. Une barbe blonde paroît à cette nation peu convenable à un homme constitué en dignité.

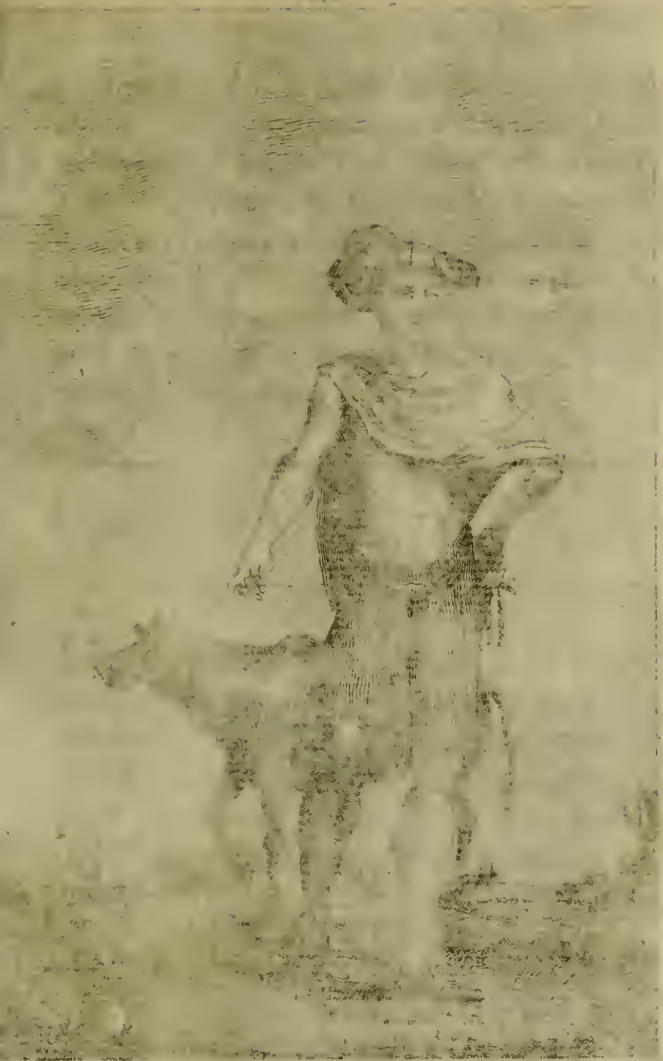
Lorsque les Turcs qui dans leur jeunesse se font fait raser , veulent laisser croître la barbe , ils observent la cérémonie de dire un *Fatha* , ce qui est regardé comme un vœu de la conserver pour toujours. Les Mahométans croyent peut-être , comme l'affurent plusieurs voyageurs , que les anges habitent dans la barbe. Il est sûr au moins qu'un homme qui après avoir laissé croître la barbe , la coupe , est puni sévèrement. A Basra il seroit condamné à recevoir 300 coups de bâton s'il ne rachete pas cette peine par une bonne somme. Un habitant de cette ville qui douze ans avant mon arrivée s'étoit rasé dans l'ivresse , s'enfuit aux Indes , d'où il n'osoit revenir , crainte de la honte & d'un châtiment qu'il avoit doublement mérité.

Les Juifs dans tout l'orient , gardent la barbe dès leur jeunesse : elle diffère de celle des

chrétiens & des musulmans , en ce qu'ils ne'n rasent aucune partie vers les tempes & les oreilles. Pour se distinguer encore plus des autres nations , ils laissent pendre au-dessus des oreilles deux touffes de cheveux. Ces Juifs établis en Arabie , ressemblent à ceux de Pologne , excepté qu'ils ont l'air plus propre & moins gueux. Ils n'osent pas porter le turban , & sont obligés de se contenter d'un petit bonnet. On ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu ; en sorte que tout ce qui sert à leur vêtement est uniquement de toile bleue. Il leur est défendu aussi de mettre un *Jambéa* dans la ceinture.

Comme il y a beaucoup de *Baniens* établis en Arabie , j'ajouterai quelques mots touchant leur habillement. Il consiste dans un turban d'une forme particulière , dans un linge par-dessus les épaules , dans un autre linge attaché avec une corde autour des reins , & dans des babouches. Quelques-uns mettent encore par-dessus ces linges une longue robe de toile blanche , plissée sur les hanches , & qui serre le corps & les bras. Ces Indiens s'habilloient tous en blanc ; mais ils reçurent , il y a quelques années , un ordre de Sana de porter des habits rouges. Pour se dispenser  
de







de cette gêne , il payerent une bonne somme à l'Imam , & l'ordre fut révoqué. Bientôt après on les obligea par un autre édit , de se coëffer d'un turban rouge , au lieu d'un blanc : mais ne voulant pas toujours sacrifier leur argent pour des bagatelles , ils obéirent ; de sorte qu'aujourd'hui leur turban est rouge & le reste de leurs vêtements blanc. Mr. Baurenfeind dessina un jeune Banian qu'on peut voir parmi les Pl.

## CHAPITRE V.

### *De la Civilité des ARABES.*

**D**ANS l'Yemen , dans l'Oman & en Perse , un Européen est traité avec autant de politesse , qu'un Mahométan le seroit en Europe. Si quelques voyageurs se plaignent des manières impolies des orientaux en général , il faut penser qu'il y a souvent des Européens qui s'attirent de mauvais procédés , en marquant les premiers du mépris ou de l'aversion aux Musulmans. Une preuve du désir que le gouvernement montre de s'attirer l'amitié des Européens , c'est qu'on leur demande des droits moins forts de douane.

qu'aux autres nations comme je l'ai vu en Perse & dans toute l'Arabie.

En Turquie on ne leur fait pas le même accueil. Le parallele entre les manieres des Turcs & des Arabes , fera d'autant mieux sentir la politesse de cette derniere nation.

Les Turcs haïssent généralement les Européens ; apparemment par le souvenir obscur des guerres sanglantes qu'ils ont eu à soutenir contre les peuples de l'occident. Leur jeunesse s'effraye autant du nom d'Européen , que celui de Turc fait peur à nos enfans. Les Turcs qui servent les Européens , regardent leurs maîtres comme leurs protégés : ils sont méprisés de leurs compatriotes , parce qu'ils mangent le pain des chrétiens , & à Constantinople on les appelle des gardeurs de cochons. C'est sur-tout à Damiat , à Damask , & à Kahira , que les Européens sont détestés : les Arabes qui n'ont jamais eu des démêlés avec les peuples de l'Europe , n'ont pas les mêmes motifs d'aversion.

On ne fait pas le même accueil non plus aux chrétiens orientaux , dans les différentes parties de l'Asie. Les Arméniens & les Géorgiens sont assez bien vus en Perse , & peuvent parvenir dans le militaire aux grades supérieurs , sans

changer de religion. J'ai connu moi-même à Schiras un *Khan* & plusieurs officiers chrétiens, natis de la Géorgie. Les Turcs au contraire ne souffrent aucun soldat chrétien dans leurs armées, parce qu'ils méprisent avec une grossièreté insultante leurs concitoyens de cette religion.

En Arabie on appelle les chrétiens *Nassâra*, ou *Nufrâni*. Comme ils ne peuvent parvenir dans ce pays à aucun emploi honorable, les plus distingués font des commerçans. Par cette raison, les Arabes donnent à tout chrétien bien mis le titre de *Chauadsje*, ou de *Barsagan*, deux termes qui signifient un Négociant: ils nomment *Mallim*, ou maître celui qui ayant moins d'apparence, leur paroît être un artisan. Comme j'avois pris le nom d'*Abdallah*, je fus traité de *Chauadsje Abdalla* en Arabie, & d'*Abdallah Aga*, en Perse. En Natolie où la langue turque domine & où la politesse paroît s'évanouir, les Turcs appellent les chrétiens orientaux *Dsjaurler*, terme extrêmement méprisant. Un Turc qui m'avoit loué des mulets de Haleb à Konie, & qui par conséquent étoit à mon service, me nommoit toujours *Dsjaur*. Je lui dis que je n'étois pas un *Dsjaur* mais un Franc, & il me donna après le nom de Franc ou d'*Abdallah*.

Les procédés des Turcs à l'égard des chrétiens , répondent à ces appellations injurieuses. On les oblige de porter une marque distinctive , signe de leur esclavage , & de la nécessité de payer une capitation. A Constantinople on exige des chrétiens passans de balayer la rue & d'emporter les boues , ou de donner de l'argent pour s'exemter de cette corvée. Le gouvernement n'autorise pas de telles vexations : mais les chrétiens y sont si humiliés qu'ils n'osent pas se plaindre d'une injure reçue d'un Mahométan. Ils risquent d'être insultés , quand ils paroissent en rue les jours de fête ou d'une réjouissance. Parmi un grand nombre de traits de l'insolence des Turcs dont j'ai été témoin , je citerai un seul exemple. En Natolie , nous rencontrâmes dans le grand chemin , un Turc prêt à monter à cheval , qui força un honnête marchand grec de notre caravane , de descendre de son mulet pour venir lui tenir l'étrier. Un Arabe rougiroit d'une telle grossièreté : au contraire un schein , qui nous avoit loué des chameaux , m'offrit souvent son dos pour m'aider à monter sur mon dromadaire.

Je connois assez les chrétiens orientaux pour croire qu'ils s'attirent souvent par leur conduite le mépris des Turcs. Au moins les marchands

grecs , que j'ai vus en Natolie , étoient bas , flatteurs & babillards ; caracteres odieux à une nation fiere & sérieuse. Ils s'empressoient à l'envi d'aller tenir l'étrier , non-seulement aux Turcs de quelque distinction , mais encore à leurs propres *Katerdsjis* ou loueurs de chevaux , avec lesquels ils se familiarisoient d'une maniere honteuse. Un domestique turc , qui servoit deux grecs , nommoit ses maîtres *Dsjaurler* , & eux l'appelloient *Bekir Aga* , ou monsieur Bekir. En présence des Turcs ils se donnoient à eux-mêmes le nom de *Dsjaurler* , & aux Turcs les titres pompeux de *Bascham*, d'*Effendum*, de *Sultanum* &c. seuls , au contraire , ils montroient une vanité insupportable , & *Kafir* & *Köpek* étoient les moindres injures qu'ils prodiguoient aux Turcs absens , dont ils avoient été les lâches flatteurs. Les Arméniens , il est vrai , sont d'un autre caractere : graves & sinceres , ils agissent avec une certaine dignité , & savent se faire mieux estimer des Turcs , qui les traitent en effet plus poliment que les Grecs. Ils s'entendent bien quelquefois appeller infideles : mais ils ne tournent pas cette injure en plaisanterie , & se nomment entre eux hardiment chrétiens. Par cette conduite ils parviennent à se faire donner ce nom par les mahométans même.

En Arabie & en Perse , les Juifs sont pour le moins aussi méprisés qu'ils le sont en Europe. En Turquie ils sont fort nombreux , & exercent toute sorte de métiers. Parmi ceux qui s'adonnent au commerce , on trouve de riches banquiers , qui acquierent souvent du crédit auprès des gens en place , & qui peuvent protéger leurs freres. Les Arabes les appellent *Jebudi* : en Turquie où les musulmans & les chrétiens les maltraitent également , on leur donne le nom de *Tschefied* , terme beaucoup plus injurieux encore que celui de *Dsjaur*.

La principale partie de la politesse des Arabes , c'est l'hospitalité ; vertu que cette nation a héritée de ses ancêtres , & qu'elle exerce encore dans sa simplicité primitive. Un homme envoyé en ambassade chez quelque prince ou schech , est défrayé & régalé de présens selon la coutume des orientaux. Un simple voyageur de quelque distinction , qui iroit voir quelque grand schech du désert , recevrait de lui le même traitement. J'ai parlé déjà par occasion des *Kans* & des *Mansales* , ou des maisons hospitalieres que j'ai rencontrées dans mes voyages , & de la maniere dont j'y ai été reçu. Ce qui paroît distinguer les Arabes des autres peuples de l'orient , c'est qu'ils exercent



l'hospitalité, sans regarder ni au rang ni à la religion.

Quand les Arabes sont à table, ils invitent tous les survenans à manger avec eux, qu'ils soient petits ou grands, mahométans ou chrétiens. J'ai vu souvent avec plaisir dans les caravanes, un simple muletier presser les passans de partager son repas avec lui, & donner d'un air content de sa petite provision de pain & de dattes à ceux qui voulurent l'accepter. J'ai été choqué au contraire de la conduite des Turcs, riches même, qui pour manger se retiroient dans un coin, afin de n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourroient les trouver à table.

Lorsqu'un schech des Bédouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter sur sa fidélité, & sur sa protection. Un voyageur fait donc très-bien de s'assurer de bonne heure par un repas, de l'amitié de son conducteur.

Quand les Arabes se saluent, le premier en mettant la main droite sur le cœur dit : *Salam Aleikum*, la paix soit avec vous : l'autre lui répond : *Aleikum essalam*, avec vous soit la paix. Les gens âgés y ajoutent ordinairement ; “ & la miséricorde & la bénédiction de Dieu. „ Les mahométans en Egypte & en Syrie ne saluent jamais

les chrétiens par ces paroles : ils se contentent de leur dire : *Sebach el chair* , bon jour , ou *Sahbeb salam* , ami , comment te portes-tu ? En Yemen , on ne fait pas cette distinction. Le peuple dans les montagnes de cette province , se salue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la signification.

Pendant long-tems je m'étois imaginé que cette différence dans la maniere de saluer les chrétiens , provenoit du faux zèle des mahométans ; mais j'ai vu avec le tems , que cette différence étoit dûe plutôt à l'aversion superstitieuse des chrétiens orientaux pour cette salutation musulmane. Ils ne pouvoient pas souffrir que je me servisse de ces paroles , & ne répondoient pas aux Turcs qui les prenoient pour des gens de leur nation ; ce qui étoit aisé , puisque les chrétiens osent porter en voyage le turban blanc , afin de pouvoir faire accroire aux voleurs qu'ils étoient Turcs , & de se faire respecter.

Quand les Arabes du désert se rencontrent , ils se donnent la main plus de dix fois : chacun baise sa propre main , & répète toujours la question , comment te portes-tu ? En Yemen , les gens qui se piquent de favoir vivre , s'abordent avec beaucoup de complimens. Chacun fait semblant

de vouloir baïser la main de l'autre , & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin & pour terminer la dispute , le plus âgé ou le plus distingué permet que l'autre lui baïse les doigts. Les gens de considération embrassent leurs égaux : tous se traitent avec une politesse qui surprend un étranger.

Dans leurs visites , ils observent à peu près les mêmes coutumes que les autres orientaux. On présente toujours , quand c'est une visite ordinaire & familiere , des pipes , du *Kircher* & du *Kaad* : si c'est une visite de cérémonie , on y ajoute de l'eau rose & du parfum. Quand il est tems de se retirer un domestique vient avec un flacon d'eau rose , & en asperge les visitans : un autre leur parfume la barbe & les larges manches de l'habit. La premiere fois que nous vîmes cette cérémonie à *Raschid* , nous ne fûmes pas peu surpris , quand un domestique se plaça devant nous , & nous jeta de l'eau au visage.

---

## C H A P I T R E VI.

*De quelques usages particuliers.*

DANS les pays chauds, la propreté est d'une nécessité indispensable pour conserver la santé. Le peuple qui ne raisonne point, auroit pu oublier ou négliger les soins d'éviter toute impureté du corps, si contraire à sa conservation. Plusieurs fondateurs de secte paroissent avoir fait par cette raison, des purifications & des ablutions un devoir religieux.

Les Arabes, par les loix de leur climat & de leur religion, sont obligés à une grande propreté & ils observent ces préceptes avec la dernière exactitude. Non-seulement ils se lavent, se baignent, & se rognent les ongles fort souvent; ils font encore couper tous les poils, & dépiler les parties où le rasoir ne peut pas être employé; afin qu'il ne reste aucune impureté attachée à leur corps. Ils marquent du mépris pour ceux qui exercent une profession malpropre, comme celles de valet des bains, de barbier, de boucher, de tanneur, &c. Ce mépris tombe cependant plutôt sur le métier, sans exclure l'ouvrier de la société.

On a disserté beaucoup sur l'origine de la coutume, au premier aspect si absurde, de circoncire les enfans. Quelques-uns en ont cherché le motif, dans le penchant des hommes d'offrir à Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux. Ce raisonnement paroît être une mauvaise plaisanterie : il n'est pas juste d'ailleurs ; sans quoi la circoncision seroit usitée chez les peuples de tous les climats, & seroit regardée comme une cérémonie religieuse : pendant que nous ne la voyons établie que dans les pays chauds, comme une ancienne coutume, & non comme une partie du culte.

Plusieurs nations qui habitent des pays chauds, n'observent pas, il est vrai, cette coutume : telles sont les Persis, les Indiens, & un grand nombre de peuples en Afrique. Mais d'autres l'observent, quoique leur religion ne les y oblige pas : tels sont les chrétiens du *Habbesch*, & beaucoup d'Africains idolâtres. Les mahométans ne regardent pas la circoncision comme un devoir de leur religion ; mais comme une coutume louable de leurs ancêtres, & qu'ils doivent conserver. Il n'y a que les Juifs superstitieux qui paroissent avoir attaché l'idée d'un caractère sacré, à une pratique purement civile.

C'est donc dans le physique du climat , qu'il faut chercher la cause de la coutume de circoncire les enfans. Il y a des infirmités & des défauts corporels , plus communs dans un pays que dans un autre , auxquels cette opération peut remédier : elle est usitée alors dans ces contrées. Rien de plus efficace pour prévenir les maladies qui attaquent dans les pays chauds , certaines parties , que de tenir ces parties fort propres en les lavant très-souvent. La circoncision facilite ces ablutions nécessaires , & avertit ceux qui pourroient oublier ce soin , de ne le pas négliger. Des législateurs ont cru par conséquent , devoir faire souvenir le peuple des précautions à prendre pour conserver la santé , en donnant à une coutume utile la sanction des loix religieuses ou civiles.

On trouvera cette conjecture d'autant plus probable , lorsqu'on observera combien est générale dans les mêmes pays , la pratique de circoncire les filles. Elle est usitée en Oman , aux bords du golfe Persique , chez les chrétiens du Habbesch , & en Egypte chez les Arabes & chez les Coptes. A Basra & à Bagdad , toutes les femmes de sang arabe , font aussi circoncire les filles comme les garçons. A Kahira les femmes qui font

cette opération, font aussi connues que les sages-femmes : on les appelle dans la rue pour les faire entrer dans les maisons, sans cacher le motif de leur venue.

Nous témoignâmes en Égypte notre curiosité, sur la manière de circoncire le sexe, à un seigneur Égyptien qui nous avoit invités à sa maison de campagne. Il fit venir sur le champ une fille Arabe circoncise, âgée de 18 ans, & nous permit d'examiner, devant ses domestiques, les changemens que cette opération avoit produits en elle, & de les dessiner. Cet examen me convainquit, que c'est aussi par esprit de propriété & pour faciliter les ablutions, que la circoncision des filles a été introduite. Aucune loi ne l'ordonne, aussi peu que celle des garçons : c'est un usage & non un devoir religieux.

La corruption des corps morts a de plus malignes influences sur la santé, dans les pays chauds, que dans les climats plus tempérés. Il étoit donc nécessaire de préserver les peuples des contrées méridionales des effets de cette corruption, en augmentant encore l'aversion naturelle de l'homme pour les cadavres, par des motifs tirés de la religion. Mahomet & quelques autres fondateurs de sectes, ont attaché par

cette raifon , une idée d'impureté fpirituelle à l'attouchement d'un corps mort. Quelques Mufulmans exigent de grandes purifications pour laver un homme qui a contracté cette tache , & le féparent pour quelque tems de la fociété. Les Arabes ne font pas fi rigides : quand un homme de cette nation a eu le malheur de toucher un cadavre , il fe lave bien , & lorsqu'il n'apperçoit aucune trace d'impureté , il vaque à fes affaires comme de coutume , fans que perfonne l'évite.

Une nation frugale , qui regarde même la fobriété comme une vertu , doit attacher de la honte à tout ce qui annonce l'intempérance. Les Arabes font en effet , choqués fingulièrement , quand il arrive à un homme un accident , qui eft une fuite naturelle du gonflement des intef-tins par une nourriture trop abondante , & de l'indigeftion des alimens venteux. On a taxé d'exagération les récits du *Chevalier d'Arvieux* fur la fenfibilité des Arabes à l'égard de cette indécence. J'ai trouvé cependant ce voyageur digne de foi dans tout ce qu'il rapporte des mœurs & des ufages de cette nation : je fuis donc porté à croire auffi fes relations fur des objets que je n'ai pu ni observer , ni vérifier moi-même. Il paroît que tous les Arabes ne fe choquent pas



également d'un pareil accident involontaire. Un homme cependant , à qui chez les Bédouins du désert il échappe une indécence semblable , est méprisé de ses compatriotes. On m'a cité l'exemple d'un Arabe de la tribu de *Belludsje* , qui par cette raison avoit été obligé de quitter sa patrie , sans oser y retourner.

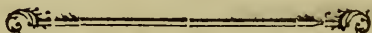
Les Arabes à cause de leur ignorance , sont remplis de préjugés superstitieux. Presque tous se mettent au-dessus du coude des amulettes : ils ne portent que des bagues communes , dont ils se chargent les doigts. On dit que leur religion les oblige d'ôter les bagues d'or ou garnies de pierres précieuses quand ils font leurs prières , qui sans cette précaution seroient inefficaces. Ils paroissent croire que pour être exaucés , ils ne peuvent se présenter devant la divinité d'une manière trop humble , & trop éloignée de toute apparence de faîte.

---



## SECTION XXVII.

DE LA LANGUE , ET DES SCIENCES  
DES ARABES.



## C H A P I T R E I.

*De la langue و de l'écriture des ARABES.*

**L**A langue Arabe , une des plus anciennes & des plus répandues , a eu le sort de toutes les langues vivantes , parlées depuis tant de siècles & par des habitans de tant de provinces , & même de contrées si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est altérée peu-à-peu à tel point , que celle dont s'est servi Mahomet , peut être regardée aujourd'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux peut-être , les Musulmans croient & les Arabes l'affurent , que le langage du Koran , & par conséquent le dialecte usité à la Mecque du tems de Mahomet , est ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait. Ce dialecte cependant differe si fort du moderne , qu'on enseigne aujourd'hui la langue du Koran dans  
les

les colleges de la Mecque, comme on enseigne le latin à Rome. On le fait aussi en Yemen, & d'autant plus que le dialecte de cette province, déjà différent de celui de la Mecque il y a onze siècles, a souffert depuis cette époque encore de grands changemens. On dit que celui des provinces montueuses de l'Yemen approche le plus du Koran, parce que ces montagnards ont peu de communication avec les étrangers. L'ancienne langue Arabe est dans tout l'orient comme le latin en Europe, une langue savante qu'on apprend uniquement dans les colleges, ou par la lecture des meilleurs auteurs.

Il n'y a peut-être aucune autre langue où l'on trouve tant de dialectes comme dans l'Arabe. La nation ayant étendu ses conquêtes & répandu ses colonies dans une grande partie de l'Asie, & presque sur toutes les côtes de l'Afrique, tant de peuples divers furent obligés de parler la langue de leurs nouveaux maîtres ou voisins. Ces peuples conserverent cependant toujours des termes & des tours de leur ancien langage; ce qui a dû nécessairement altérer la pureté de l'Arabe, & former des dialectes très-différens entr'eux.

Dans l'Arabie ces dialectes ressemblent par leur diversité, beaucoup à ceux de l'Italie; hors

de l'Arabic ils ont le même rapport entr'eux, que ceux des Provençaux, des Espagnols, des Portugais, & de tous les langages dérivés du latin. Cette diversité est déjà bien grande dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. On ne parle pas seulement un autre langage dans les montagnes, que dans le *Tebama* : mais les gens de distinction se servent encore de mots & de tours entièrement inconnus au reste du peuple. Ces dialectes de l'Yemen, ont encore moins de ressemblance avec ceux des Bédouins du désert.

La prononciation ne differe pas moins d'une province à l'autre : on échange souvent des lettres & des sons qui rendent les mots méconnoissables. J'ai trouvé la maniere de prononcer des Arabes du sud & de l'est plus douce & plus adaptée à l'organe d'un Européen, que celle des habitans de l'Egypte & de la Syrie.

Au reste, cette diversité dans les dialectes se rencontre aussi dans la langue turque. Ceux de Basra n'entendent presque pas le langage des Turcs de Constantinople, & ils sont aussi peu entendus des *Turcomans* qui parcourent la Perse.

Quoique les conquérans Arabes aient introduit & rendu dominante leur langue dans les pays conquis, leurs sujets n'ont pas toujours aban-

donné leur langue maternelle. En Syrie & en Palestine, on n'entend parler qu'arabe, il est vrai; mais le syriaque n'est pas cependant une langue morte, & on le parle encore dans plusieurs villages du gouvernement de Damask. Dans beaucoup d'endroits aux environs de Merdin & de Mosul, les chrétiens parlent le chaldéen & les habitans des villages qui ne fréquentent pas les villes, n'entendent que cette langue qui leur est maternelle. Elle ne l'est pas pour les chrétiens nés dans les villes même de *Merdin* & de *Mosul*, qui au lieu du chaldéen, parlent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettres chaldaïques, comme les *Maronites* écrivent aussi l'arabe avec des lettres syriaques, & les Grecs le turc avec des lettres grecques.

Plusieurs peuples vivant sous la domination des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'usage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Egypte & en Syrie, parlent arabe, & leur service divin se fait à la fois en deux langues. En Natolie, ces nations parlent leurs propres langues divisées en plusieurs dialectes, très-différens les uns des autres. Les officiers Turcs étendent quelquefois le despotisme jusque sur le langage de leurs sujets. Un pacha

de *Kayfar*, choqué d'entendre parler grec, défendit sous peine de la vie de se servir d'une autre langue que de la turque. Depuis cette défense, les chrétiens de *Kayfar* & d'*Angura* ne parlent que le turc, & n'entendent même plus leur propre langue.

Les *Kiurdes* presque indépendans, ont conservé leur ancienne langue, dont il y a dans le *Kiurdistan* trois dialectes principaux. On m'a dit que les *Sabéens*, appelés communément chrétiens de St. Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit nombre de ceux qui sont établis à *Basra*, le plus savant étoit un maréchal-ferrant : je l'engageai à me tracer les caractères de sa langue ; mais il s'en acquitta si mal, que je ne pus pas me former une idée de son alphabet.

Je n'ai pas été assez heureux pour découvrir en Arabie des inscriptions *Hamjaras*, quoiqu'il en existe comme j'ai appris, dans quelques endroits, écrites en caractères entièrement inconnus. J'ai parlé déjà par occasion de cette inscription, probablement beaucoup plus ancienne encore, que me montra un renégat Hollandois, & dont les caractères avoient tant de ressemblance avec ceux des ruines de *Perfépolis*. Un *Maronite*

du *Mont Liban* me raconta, que dans une montagne de sa patrie on voyoit des grottes & des ruines, chargées d'inscriptions inconnues, qui seront probablement phéniciennes.

L'écriture arabe la plus anciennement connue & usitée, & dont l'usage s'est perdu entièrement, c'est la *Kufique*. Elle paroît avoir été celle des Arabes de la Mecque, puisque le Koran doit avoir été écrit avec ces caractères. Les habitans de l'Yemen ont eu apparemment un autre alphabet, & par cette raison ils n'auront pas pu lire le Koran, quand il fut publié après la mort de Mahomet. J'ai copié en Yemen quelques inscriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzième siècle. Aujourd'hui encore on se sert de ce caractère qui est un peu quarré, dans les inscriptions.

Je m'étois flatté de pouvoir tirer quelques lumieres des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation; mais ces médailles sont extrêmement rares en Arabie: un homme qui en trouve, ne fait les employer que pour les vendre à un orfèvre, qui les fond tout de suite. Dans le *Kiurdistan*, où l'on déterre une grande quantité de médailles grecques, romaines & persanes, on en fait un meilleur usage: dans les

endroits éloignés des grandes villes , elles servent de monnoie courante.

On attribue à un vifir l'invention des caracteres modernes , qui font assez différens des kufiques. Les Arabes , les Perfans , & les Turcs , en écrivant l'Arabe , se servent d'une écriture dont les traits différent auffi en plusieurs points. Ils ont encore , felon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit , des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune , n'est pas trop lifible. Les orientaux se piquent néanmoins de bien écrire , & ils ont pouffé fort loin l'art de tracer de beaux caracteres : mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement fingulier de leurs lettres , & par cette même raifon les livres de leur langue imprimés en Europe , ne leur plaifent point.

Ils fignent leurs lettres par une efpece de chiffre , afin d'éviter la contrefaçon de leur fignature : c'est au moins la méthode des grands & des favans. Ils ployent ces lettres de la largeur d'un pouce , & les collent au bout : ils ne pourroient pas les cacheter , parce que dans les



pays chauds la cire coule ou s'amollit , & ne conserve pas son empreinte.

---

## CHAPITRE II.

*De l'instruction des ARABES & de leurs écoles.*

**L**ES souverains de l'orient ne se donnent pas autant de soins , & ne font pas autant de dépenses pour l'encouragement des sciences , comme les souverains en Europe. Il ne faut donc pas chercher en Arabie , ni des académies nombreuses , ni de véritables savans , qui n'y ont pas occasion de se former.

La jeunesse Arabe n'est pas cependant entièrement négligée : dans les villes , beaucoup de personnes des dernières classes du peuple savent lire & écrire : les mêmes talens sont communs parmi les sçechs du désert & en Egypte : Les gens distingués ont dans leurs maisons , des précepteurs pour l'instruction de leurs enfans & de leurs jeunes esclaves , dont ceux qui montrent de l'esprit , sont élevés comme les enfans de la famille.

On trouve presque à chaque mosquée une école , nommée *Madrassa* , où les maîtres & les

écoliers , enfans des pauvres du peuple , font entretenus du revenu des fondations. Dans les grandes villes il y a encore d'autres écoles , où les gens des classes mitoyennes envoient leurs enfans pour les faire instruire dans la religion , & pour apprendre à lire , à écrire & à chiffrer. J'ai vu souvent de ces écoles sur la place du marché : elles font , comme les boutiques , ouvertes du côté de la rue. Le bruit & le spectacle des passans ne paroît pas distraire ces écoliers , qui , assis devant un petit pupitre , prononcent leur leçon à haute voix , & se balancent continuellement sur leurs sieges ; tant le mouvement paroît nécessaire pour réveiller ou pour soutenir l'attention des habitans des pays chauds. On ne voit point de filles dans ces écoles : des femmes les instruisent en particulier.

Outre ces petites écoles , il y en a de plus considérables dans quelques grandes villes de l'Arabie : ce sont des colleges où l'on enseigne les sciences , comme l'astronomie , l'astrologie , la philosophie & la médecine : sciences dans lesquelles les Arabes ne font pas de grands progrès , malgré leurs talens naturels , puisqu'ils manquent de livres & de bons maîtres. Dans les états de l'Imam , subsistent depuis long-tems deux céle-

bres académies, l'une à *Zébid* pour les *Sunnites* ; & l'autre à *Damar*, pour les *Zeïdites*. En passant par ces deux villes, j'ai négligé de faire connoissance avec les professeurs & de m'informer de leurs leçons. Je m'imagine cependant qu'on cultive dans ces deux académies les mêmes études que dans l'académie de *Dsjaméa el Ashar* à *Kahira*.

L'interprétation du Koran & la connoissance de l'ancienne histoire des Mahométans, font la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études sont longues, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'apprendre l'ancien arabe, mais encore de se rendre familiers tous les commentateurs du Koran, dont le nombre est très-considérable.

On m'affura que tous les gens de lettres étoient obligés de subir un examen public, avant d'obtenir un emploi tant civil qu'ecclésiastique. Il faut cependant que la faveur préside aussi à ces examens, puisqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois, pendant que des gens de mérite sont réduits à faire le métier d'écrivain ou de maître d'école.

## C H A P I T R E III.

*De la Poësie & de l'Eloquence.*

**L**ES Arabes ont passé en tout tems, pour grands amateurs de la poësie. Leur ancienne histoire rapporte plusieurs traits du grand cas qu'ils faisoient de cet art déjà avant Mahomet, & de la gloire dont se couvroit une famille quand elle avoit produit un poëte.

Aujourd'hui les Arabes n'ont point de grands poëtes, quoiqu'ils cultivent toujours la poësie, & récompensent quelquefois ceux qui s'y distinguent. Les meilleurs poëtes se trouvent parmi les *Bédouins* du pays de *Dsjof*. Il y a peu d'années qu'un schein de cette contrée étoit en prison à Sana: ce Bédouin voyant un oiseau sur un toit, se souvint de l'opinion des dévots musulmans, qui croient faire une œuvre méritoire en délivrant un oiseau de sa cage: il crut avoir autant de droit à la liberté qu'un oiseau, & fit sur cette pensée un poëme que ses gardes apprirent par cœur & qui se répandit si bien, qu'il parvint à la connoissance du souverain. L'Imam trouva cette piece si belle qu'il pardonna à ce schein, arrêté pour des brigandages, & le mit en liberté.

Les Arabes chantoient souvent les exploits de leurs sçechs : depuis peu , après une victoire remportée par la tribu de *Khasaël* sur le pacha de Bagdad , ils firent une chanson où les belles actions de chaque chef étoient célébrées. Mais , comme l'année suivante la tribu de *Khasaël* fut battue par le pacha , un poète de Bagdad fit une parodie de la chanson des Arabes , où il vantoit à son tour , le courage du pacha & de ses officiers. De mon tems on chantoit encore la chanson des Arabes à Bagdad , & dans le territoire des Bédouins. Lorsque *Affad* , pacha de Damask , qui avoit commandé long-tems les caravanes & qui étoit aimé des Arabes , fut assassiné par l'ordre du sultan , les Bédouins composèrent sur sa mort une élégie qu'on chanta publiquement dans les villes de Syrie. Cette piece est une espece de dialogue entre des Arabes , la fille du sçech de la tribu de *Harb* , & le lieutenant du pacha assassiné.

Un *Maronite* m'assura que les poètes de Syrie envoyotent leurs poésies à l'académie de *Djamaéa el Ashar* à Kahira , & ne les faisoient chanter publiquement , que quand elles revenoient munies du sceau de l'approbation de cette académie.

Dans un pays comme l'Arabie , où les occasions de parler en public sont rares , l'éloquence

est un talent inutile , & qui ne fera pas cultivé. Les Arabes disent néanmoins qu'ils entendent dans leurs mosquées de grands orateurs. Comme il est impossible à un Européen d'assister à cette espèce de sermons , je n'ai point pu vérifier la prétention des Arabes à l'égard de leur éloquence sacrée.

Le seul théâtre sur lequel un orateur profane puisse exercer son talent , ce sont les cafés publics établis dans toutes les grandes villes de l'Arabie, de l'Égypte & de la Syrie. Ces cafés consistent dans une grande salle couverte de nattes de paille , & illuminées le soir par une multitude de lampes. On y sert des pipes & une tasse de café. Comme les Arabes n'y jouent point , & qu'ils se tiennent à la même place sans se promener , & sans faire la conversation avec leurs voisins , ils s'ennuyeroient si des lecteurs & des orateurs ne venoient pas les amuser , & leur faire passer ces longues soirées par un peu de diversité. Ce sont à l'ordinaire des *Mullahs* ou des pauvres savans , qui se rendent aux cafés pour rendre ce bon office à leurs compatriotes.

Les lecteurs qui se bornent au mérite de la déclamation , lisent devant cette assemblée des morceaux choisis de quelques auteurs goûtés :

tels font chez les Arabes *l'histoire d'Autar*, héros Arabe qui vivoit avant Mahomet; les *Avantures de Rustan Sal*, héros Persan; ou de *Bebers* roi d'Égypte; *l'histoire des Ayubites*, anciens souverains de l'Arabie; & *la vie de Bahluldan*, bouffon de la cour du calife *Haroun el Raschid*. Ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *Mullahs* qui se sentent assez de talent pour aspirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en se promenant; ou, s'érigeant en orateurs, ils prononcent des discours sur des sujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ses auditeurs. Quoique ce gain soit bien modique, il encourage cependant ces pauvres *Mullahs* à apprendre à réciter avec grace, ou à composer avec quelque succès, des contes & des discours. J'appris à Haleb qu'un homme distingué qui étudioit pour son plaisir, avoit fait le tour des cafés de cette ville, pour y prononcer des discours de morale.

A Constantinople on défend par des raisons politiques, toute assemblée dans les cafés: on ne vend cette boisson que dans des boutiques. Les Turcs nation ignorante, grave & silencieuse, n'aiment pas d'ailleurs ces orateurs, & ne goû-

tent pas un amusement qui fait le charme des Arabes , plus sensibles aux beautés de la poésie & de l'éloquence.

---

## C H A P I T R E I V.

### *De l'Astronomie des ARABES.*

**T**OUTES les méthodes pratiquées pour partager les tems montrent déjà le peu de progrès que cette nation a faits dans l'Astronomie , dont elle connoît quelques élémens , plus par tradition ce semble , que par ses propres observations.

Le jour des Arabes a 24 heures , & dure depuis un coucher du soleil à l'autre. Rien n'est donc fixé dans ces heures , qui varient continuellement selon la différence de la longueur naturelle du jour , ou du tems quand le soleil se couche. Comme ils ignorent l'usage des montres personne n'a une idée précise de la durée d'une de ces heures , & ils désignent les différentes parties du jour par des termes vagues & par approximation , comme font les payfans en Europe.

Leur année est composée de douze mois lunaires. Ils commencent le mois avec la nouvelle lune , & quand le ciel couvert les empêche d'ap-



percevoir les phases de cet astre , ils ne se font aucune peine de commencer le mois un ou deux jours plus tard. De cette maniere leurs mois tombent successivement dans toutes les saisons ; de sorte que cette division de l'année n'indiquè aucun tems pour les travaux de la terre , ni pour les autres occupations de la vie civile. Pour obvier à cet inconvénient les savans comptent par d'autres mois conformes à l'année solaire , & semblables aux nôtres par le nombre des jours.

En Arabie on célèbre , comme dans les autres pays mahométans , deux grandes fêtes , celle des offrandes appellée *Arafa* ou *Korban* , & celle du *Beïram* immédiatement après le *Ramadan*. A cause de l'adoption des mois lunaires , ces fêtes tombent aussi dans toutes les saisons. Si le jeûne du *Ramadan* est donc en été , il devient extrêmement pénible , puisque le peuple au milieu des travaux les plus rudes , n'ose prendre aucune nourriture pendant les jours les plus longs de l'année.

A Constantinople , l'astronome du Sultan fait toutes les années un almanach portatif , dont on peut avoir au moins quelques copies. Mais en Egypte & en Arabie , on ne pense pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes & de lui indiquer les saisons : aussi est-il d'une si grande ignorance sur

cet article qu'on célèbre souvent la même fête deux jours plus tôt , ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités , il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville , pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes sont si peu avancés dans les connoissances astronomiques , ce n'est pas faute d'envie d'apprendre cette science : mais ils manquent de livres dans leur langue & de bons instrumens. J'ai vu des grands , curieux de voir & d'assister à des observations , & des savans qui passoient avec moi des nuits entières à examiner le ciel. Ils ont l'ouvrage d'*Abdarachman es Sofi* , pour la connoissance des constellations , & les Tables d'*Ulugh Beigh* , suivant lesquelles quelques Astronomes dans les grandes villes sont en état de calculer les éclipses. Leurs instrumens consistent dans un globe céleste de cuivre avec les étoiles marquées en or , dont ils savent bien se servir ; dans un astrolabe de laiton ; & dans un quart de cercle de bois , pour prendre les hauteurs , & pour déterminer l'heure des prières.

On m'avoit dit que les *Parfis* & sur-tout les *Brachmanes* , étoient plus habiles en Astronomie que les Arabes. A juger cependant par les instrumens

mens & par les discours d'un astrologue Parfis que j'ai vu à *Surat*, & d'un Brachmane que j'ai connu à *Bombay*, ces deux nations ne sont guerres plus avancées. Pour faire les calculs, le Parfis se servoit des tables d'*Ulugh Beigh*, & le Brachmane d'un livre, qu'il nommoit *Grola Go*, & son auteur *Gumis*. Les instrumens de l'Indien étoient un gobelet de cuivre, appelé *Garri*, percé au fond & mis sur l'eau, qui lui tenoit lieu de pendule, & un mauvais anneau solaire.

Il est connu aux astrologues & à tous les gens sensés parmi les Arabes, que la cause des éclipses vient de l'interposition d'un corps céleste qui prive un autre de la lumière. Mais le peuple conserve encore l'opinion superstitieuse, qu'un grand poisson poursuit l'astre qui s'éclipse. Pour chasser ce poisson, les femmes & les enfans montent sur les toits des maisons, & font durant l'éclipse, un bruit étrange en frappant sur des chaudrons & des bassins de cuivre. On attribue l'origine de cette coutume à un astronome Arabe, qui persuada cette fable au peuple pour l'engager à faire un bruit capable de parvenir aux oreilles du calife ou du sultan de Perse, qui avoit douté de la justesse de la prédiction de l'éclipse, faite par cet astronome.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à l'astronomie paroissent le faire uniquement pour réussir mieux dans l'astrologie , si estimée & si lucrative chez les orientaux. Lorsque je dis au premier astronome de Kahira , combien nous méprisons l'astrologie en Europe , il me répondit , que c'étoit une science presque divine dont tous les hommes ne pouvoient pas fonder les profondeurs. Il avoua néanmoins l'incertitude de ses calculs ; mais ajouta-t-il, les gens veulent savoir les réponses à leurs demandes suivant le contenu de mes livres , & je les leur donne de bonne foi.

Le Koran défend expressément de tâcher de savoir l'avenir par le sort , & les plus fameux commentateurs regardent par cette raison l'astrologie comme une science criminelle. Cependant , malgré la décision des docteurs les musulmans sont fort attachés à cette prétendue science , & les schytes plus encore que les sunnites. Les premiers poussent même la superstition jusqu'à n'oser conclure un marché sans tâter le sort au moins en comptant les boutons de leurs habits , ou les grains de leurs rosaires. Tous les Persans ne sont pas cependant également foibles : on dit que *Kérim Khan* , pour ménager l'erreur populaire ,

n'entreprend rien fans consulter les astrologues ; mais il les avertit auparavant de ses desseins & leur dicte les réponses qu'il veut avoir.

### C H A P I T R E V.

*Des maladies des ARABES & de leur médecine.*

UNE vie frugale & régulière préserve des maladies. Les Arabes tombent en effet rarement malades, & se passent presque de médecins & de médecines. Si la violence du mal les engage à appeler un médecin, ils le récompensent mal & lui paient à peine la valeur de ses remèdes. Lorsque le malade meurt le médecin n'a point d'honoraire à espérer ; & quand il se rétablit, il oublie bientôt les services qu'on lui a rendus. Cette ingratitude des malades inspire des ruses au médecin, qui durant la maladie, tâche par des moyens honnêtes ou souvent honteux, de se faire payer d'avance sa récompense.

Ce n'est donc pas en Arabie qu'il faut s'attendre à trouver de grands médecins. Ceux qui pratiquent cet art savent rarement plus que les termes de l'art tels qu'ils se trouvent dans les ouvrages d'*Avicenne*, & quelque peu de la vertu

dés simples. Tous les médecins que j'ai connus en Yemen étoient en même tems chimistes , apothicaires , chirurgiens & médecins des chevaux : l'exercice de tous ces talens à la fois leur faisoit gagner à peine de quoi vivre petitement.

Les Arabes ont un grand nombre de remèdes domestiques , dont ils se servent avec beaucoup de succès. Un payfan des montagnes de l'Yemen tira par une incision le suc laiteux d'un arbre spongieux , qu'il savoit bien être un poison , & se purgea en-en avalant quelques gouttes. Les Bédouins guérissent les blessures faites avec des armes blanches , en mettant dessus de la chair crue d'un chameau fraîchement tué. Sur le vaisseau arabe qui nous transporta de Dsjidda à Loheya un mouffe se plaignit de la colique : son maître mit tout de suite un fer au feu , & brûla si bien le malade que les tranchées cessèrent.

En Yemen on croit que les inonctions fortifient le corps & le garantissent de l'ardeur du soleil , à laquelle les habitans de cette province presque nuds sont fort exposés. L'huile , en bouchant les pores de la peau peut arrêter la transpiration trop abondante qui affoiblit le corps. Peut-être aussi que ces Arabes cherchent une espece d'ornement dans une peau luisante : ils oignent

au moins leur corps de mauvaife huile à l'approche des grandes chaleurs. A Sana tous les Juifs, & plusieurs Mahométans fe font oindre le corps auffi-tôt qu'ils fe sentent malades. L'extrême-onction des chrétiens orientaux, ne tire pas fon origine d'un motif de fanté : ils font obligés de payer à leurs Patriarches fi cher la prétendue huile fainte, que pour l'épargner on trempe feulement la pointe d'une aiguille d'argent dans cette huile, & on applique cette petite goutte au mourant.

On croyoit autrefois que les Arabes préféroient la mort à un lavement. Notre médecin en fit prendre cependant à plusieurs personnes de distinctions à Kahira : mais la proposition choqua quand il voulut ordonner ce remede à une femme. La faignée est rarement ufitée en Arabie : un *Banian* saigna cependant avec beaucoup d'adresse un de nous à Moka. En Yemen, on applique affez fréquemment des ventoufes. A Basra, les gens du peuple, & principalement les portefaix, fe scarifient les gras de jambe, dans l'opinion de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents font moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les orientaux fe rincent plus régulièrement la bouche après avoir

mangé. Ils ne font pas cependant inconnus dans les villes , où l'on les attribue à la mauvaise odeur des latrines qui infectent l'air dans les pays chauds. A Basra , où ces lieux font tenus fort malpropres , les habitans ont les dents gâtées , & j'ai vu arrêter en rue des barbiers , par des personnes qui se faisoient arracher quelque dent en public. Ces maux ne peuvent pas provenir du café , puisqu'ils étoient communs en Egypte , avant que l'usage de cette boisson y fût introduit. Un Mullah me raconta qu'un Arabe s'étoit guéri , en introduisant dans une dent creuse , la fumée d'une certaine herbe , qui fit sortir de cette dent plusieurs petits vers.

Une maladie très-ordinaire en Yemen , dans les Indes & à Gambron en Perse , c'est le ver des nerfs , ou la *Vena Medinensis* , comme l'appellent les médecins Européens. On croit dans l'Yemen que cette maladie vient des eaux corrompues , qu'on est obligé de boire dans plusieurs endroits ; raison pourquoi beaucoup d'Arabes passent par un linge l'eau qu'ils ne connoissent pas. Quand on a eu le malheur d'avaler les œufs de cet insecte , on ne s'en ressent que longtems après , quand le ver est prêt à percer la peau. Notre médecin , *Mr. Cramer* , fut attaqué



peu de jours avant sa mort , à la fois de cinq de ces vers : & il y avoit cependant déjà plus de cinq mois que nous avions quitté l'Arabie. J'ai vu dans l'isle de *Karek* un officier François nommé *Le Page* , qui après un voyage long & pénible , fait à pied & en habit d'Indien , depuis Pondichéri jusqu'à Surat par le milieu des Indes , étoit occupé à tirer ce ver de son corps : il croyoit l'avoir gagné en buvant de mauvaise eau dans le pays des *Marattes*.

Cette maladie n'est pas dangereuse , si le malade parvient à faire sortir ce ver sans le déchirer : pour obtenir ce but , on le roule sur une petite cheville de bois , à mesure qu'il sort de la peau. Il est délié comme un fil , & long de 2 à 3 pieds : sa sortie ne cause aucune peine , excepté l'ennui de prendre beaucoup de précautions pendant plusieurs semaines. Mais si malheureusement on le déchire , il rentre dans le corps & produit les accidens les plus fâcheux , la paralysie , la gangrene , & quelquefois la mort.

Comme les serpens vénimeux sont fort communs dans les pays chauds & arides , il arrive fréquemment qu'ils mordent des gens qui ont à faire à la campagne. Les Arabes ne voulurent à aucun prix nous apprendre le secret qu'ils ont

de guérir ces morsures , & de prévenir les effets du poison. Mais un schez à Basra , célèbre par son savoir dans les sciences occultes , m'avoua qu'il scarifioit la plaie , & qu'alors après avoir maché de l'ail & le gardant dans la bouche , il suçoit le poison de la morsure , sans danger pour lui & avec un heureux succès pour le malade. Ce remede paroît revenir à celui des Hottentots , qui appliquent sur la morsure une espece d'oignon blanc broyé. Dans tout l'orient on croit aux cures sympathiques , & l'on me cita plusieurs exemples de gens qui avoient guéri de loin des personnes mordues des serpens , sans les voir & sans leur appliquer des remedes.

Au reste tous les serpens de l'Asie ne sont pas dangereux. Il y en a d'innocens & de familiers , qui se réfugient dans les murs des maisons , & dont les habitans se croient heureux en les possédant. Des matelots rapportèrent à bord un tel serpent , qu'on avoit débarqué par mégarde parmi des futailles , de crainte que l'absence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaisseau.

Il paroît que de tout tems la lépre a été une maladie endémique en Arabie , puisqu'une espece a porté chez les auteurs , le nom de lépre Arabe. Aujourd'hui on y en connoît encore trois especes ,

dont les deux premières , nommées *Bobak* & *Barras*, font plus dégoûtantes que dangereuses : mais la troisième appelée *Dsjuddam* est très-maligne , & selon les apparences , contagieuse. Cette dernière présente les mêmes symptômes que le médecin Anglois *Hillari* , décrit dans la maladie à laquelle il donne le nom de *lépre des jointures*.

Les Turcs par le dogme mal entendu d'une destinée inévitable , ne prennent aucune précaution contre la peste : mais les Arabes , quoique bons Mufulmans , en prennent contre la lépre. Le dernier prince d'*Abu Schehhr* , envoyoit dans l'isle de *Babrein* tous ceux qui étoient attequés de la lépre & de maladies vénériennes. A *Basra*, on enferme les lépreux dans une maison séparée , & à *Bagdad* on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques , où l'on fait entrer par force les lépreux , s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paroît pas cependant prendre beaucoup de soin pour l'entretien de ces malades : ils viennent tous les vendredis demander l'aumône sur la place du marché.

On dit que ces malheureux tâchent encore d'adoucir par l'amour , leur misere. Il y a peu d'années , qu'un lépreux pour obtenir une fem-

me qu'il aimoit s'avisa d'un cruel stratagème. Il porta pendant quelques jours une chemise de toile fine , & la fit vendre après sous main & à vil prix à la femme en question. Quand il fut que la lèpre s'étoit manifestée chez elle , il la dénonça , & parvint à la faire enfermer avec lui dans les baraques.

A *Bombay* la lèpre n'est pas rare parmi le petit peuple : mais elle ne doit pas être d'une espèce dangereuse , puisqu'on permet à ces lépreux de travailler en compagnie avec ceux qui se portent bien. Dans les Indes comme en Arabie , on croit que la cause de la lèpre est dans la mauvaise nourriture du peuple , qui mange beaucoup de poisson gâté. *Mr. Forskal* a laissé une description des symptômes des différentes espèces de lèpre , qui ne peut intéresser que les médecins de profession.

Je n'ai rien pu découvrir de l'origine de la peste. Elle ne provient pas au moins de la corruption des eaux à *Kahira* : les chrétiens qui sont à l'ordinaire à l'abri de ce fléau habitent précisément les bords du grand canal , d'où devroit venir l'infection. Tout ce qu'on débite touchant quelques maladies , qui préservent ceux qui en sont attaqués de la contagion de la peste , roule

fur des préjugés démentis par l'expérience, & principalement par les observations de *Mr. Ruffel* habile médecin à Haleb.

L'inoculation de la petite vérole est usitée chez les Bédouins depuis un tems immémorial. Les meres font cette opération à leurs enfans ; en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine. Un Arabe de l'isle de *Lam*, située près des côtes sud-est de l'Afrique, me dit à Bombay, que l'inoculation étoit connue & pratiquée dans sa patrie depuis plusieurs siècles.

## CHAPITRE VI.

### *Des sciences occultes des ARABES.*

**P**ARLER des sciences occultes d'un peuple c'est présenter un tableau des effets de son ignorance, de la foiblesse de son esprit, & du dérèglement de son imagination. Un tableau semblable seroit tout propre à humilier l'espece humaine, si en même tems il ne servoit pas aussi à nous consoler, en nous montrant de quels tas d'absurdités nous peut préserver l'étude de la bonne philosophie en général, & de la physique en particulier.

Ces prétendues sciences occultes , font en grande vénération chez les Arabes. Personne n'ose les mettre en pratique , sans être autorisé par un maître de l'art reconnu , & sans avoir passé par une espece d'apprentissage ; ou comme disent les Arabes , sans avoir étendu pendant quelque tems , le tapis des prieres sous les pieds d'un maître fameux. Une preuve de cette vénération est , qu'un des premiers de la Mecque , un homme de la plus haute noblesse , le scheck *Mohammed el Dsjanadsjeni* , est actuellement le maître le plus célèbre de la science d'*Ism Allah*.

Cette science d'*Ism Allah* ou du nom de Dieu , est la plus sublime de toutes , puisque Dieu en est la serrure , comme Mahomet en est la clef , & que par conséquent , les seuls Musulmans peuvent l'apprendre. Elle enseigne à découvrir ce qui se passe dans les pays les plus éloignés ; à se familiariser avec les génies & les engager à suivre les volontés des initiés ; à disposer à son gré des vents & des saisons ; enfin à guérir la morsure des serpens & plusieurs autres maladies ou infirmités. Des gens bien avancés dans cette science , sont parvenus comme on en cite des exemples , à faire tous les jours à midi leurs prieres dans la *Kaba* à la Mecque , sans fortir le reste

du jour de leurs maisons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avoit appris dans cette ville cette science du fameux *Dsjanadsjani*, m'affura que lui-même, étant en danger de périr sur mer, avoit attaché au mât un billet écrit suivant toutes les regles de l'art, & avoit fait cesser par ce moyen à l'instant la tempête. L'art de trouver des trésors cachés appartient aussi à cette science, dans laquelle les *Magrébins* ou Arabes de la Barbarie doivent exceller.

L'art de se procurer de superbes visions n'est pas même inconnu à ces Arabes, & ils employent pour y parvenir, les mêmes moyens dont se servent les dévots de certaines sociétés en Europe. Ils s'enferment pendant long-tems sans manger ni boire dans un lieu obscur, & répètent à haute voix des prières jusqu'à ce qu'ils tombent en défaillance. Sortis de cet antre & revenus de leur foiblesse, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extase : ils prétendent à l'ordinaire avoir vu Dieu dans sa gloire, des anges, des esprits de toute espece, le ciel & l'enfer.

La seconde de ces sciences appellée *Simia*, ne s'éleve pas si haut & a quelque chose de plus humain : elle se contente d'enseigner à

jouer des gobelets , ou à faire des tours de passe-passe. Quoique les ecclésiastiques sensés désapprouvent fortement cette science , quelques ordres de Dervisches s'y appliquent , & l'exercent pour prouver à ce qu'ils disent , la vérité de leur religion & la sainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part ces prétendus miracles ne se font plus fréquemment qu'à Basra , où j'ai vu une troupe de ces Dervisches de l'ordre de *Bedr Eddin* , se promener tous les jours par les rues sautant , chantant , battant du tambour & gesticulant avec des fers pointus , qu'ils paroissent s'enfoncer dans les yeux.

Dans la même ville , j'ai assisté à la fête que les Dervisches de cet ordre célèbrent toutes les années à l'honneur de la naissance de Mahomet. Le lieu de la scène étoit en plein air dans la cour de la mosquée , illuminée seulement de trois bougies. Plusieurs Mullahs & Derviches commencèrent par chanter quelques passages du Koran : ensuite ils continuèrent le chant accompagné de tambours , & durant cette musique , d'autres Dervisches se leverent , prirent des fers pointus & firent semblant de se percer le corps , & de se les passer même à coups de maillet. Alors parut le principal acteur qui prenant l'air



d'un inspiré, fit continuer & animer la musique pour augmenter son inspiration, ou plutôt pour étourdir les spectateurs. Au milieu de son extase, il jeta son turban, fit flotter ses cheveux que cet ordre laisse croître & se perça le corps avec 5 lances : montant après sur le toit d'un bâtiment bas où l'on avoit élevé une perche longue de 16 pieds & garnie d'un fer pointu, il s'em-pala lui-même avec cette perche, & se fit porter dans cet état par la place.

C'étoit un spectacle frappant qu'un homme maigre, avec une longue barbe & des cheveux épars, percé de lances, & porté embroché à une longue perche. Je dis en me retirant à un Mul-lah de mes amis qui m'avoit accompagné à cette fête, que ce Dervische faisoit ses tours par le moyen d'un grand ceinturon rembourré, qu'il portoit dans son ample & longue culotte. Il me répondit qu'il avoit toujours soupçonné quelque supercherie; mais qu'il se gardoit bien de faire paroître ses soupçons, pour ne pas s'attirer l'inimitié de l'ordre de *Bedr Eddin* : puisque un de ses confreres avoit essuyé de grandes persécutions de la part de ces Dervishes, parce qu'il avoit marqué quelque doute sur la réalité de ces miracles.

Ayant appris que ce Dervifche embroché alloit auffi repréfenter pour de l'argent dans des maifons particulieres , je lui fis offrir deux ducats s'il vouloit venir me montrer chez moi fon favoir faire. Il y vint & commença par un long bavardage , fur la fainteté de fon ordre & de fon fondateur , qui avoit transmis à fes difciples le don de faire des miracles. Après quoi il pria , & fit feffemblant de s'enfoefer les fers dans le corps & dans la tête. J'examinai l'endroit où le fer étoit entré & je trouvai un petit déchirement de la peau fans effufion de fang. Il me parut cependant qu'il avoit fouffert affez pour fes deux ducats , & je le congédiai.

Par la science *Kurra* , on apprend à compofer des billets propres à préferver des enchantemens , & qui fervent encore contre des accidens de toute efpece. On porte ces billets coufus dans des fachets de peau , fur la tête , au bras ou fur la poitrine : on les attache aux colliers des chevaux & des ânes , qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr* , un tel billet fit cesser le croaffement des grenouilles. Un homme diftingué à Haleb distribue gratis toutes les années , des billets pour chaffer les mouches : l'efficacité de fes billets dépend du jour ,  
de

de l'heure, & de l'état du meffager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles font assez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne font pas moins bons, quand ils font écrits par un juif ou par un chrétien: on m'en demanda fouvent, parce qu'on me croyoit astrologue. Au refte les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un Jéfuite au milieu du 18 fiece & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La science *Ramle* eft proprement l'art de dire la bonne aventure. Les juifs s'en mêlent comme les mufulmans. Si un homme tombe malade, on va pour voir s'il reviendra, consulter un Mullah: qui donne la réponfe après avoir feuilleté fon livre, & qui reçoit pour fa peine un coq ou une brebis.

Les théologiens funnites condamnent la pratique de ces deux dernieres sciences; mais on les tolere, parce qu'elles font vivre un grand nombre de pauvres écrivains. Comme les Arabes font généralement avarés, des favans riches & diftingués employent fouvent auffi ces moyens honteux pour gagner de l'argent.

Une science vraiment occulte , & que tout honnête Arabe doit avoir en horreur , est celle qu'ils nomment *Sibhr* , ou la pure & franche forcellerie. Cette science est destinée à faire du mal à autrui plutôt que du bien à soi-même. On s'en fert cependant quelquefois pour engager une femme à s'arracher des bras de son mari , & pour je jeter entre ceux d'un étranger : à cet effet on n'a qu'à attacher un certain billet à sa porte. Les habitans de l'*Oman* excellent dans cette science abominable : ils ne paroissent pas cependant approcher encore de l'habileté supérieure de nos forciers en Europe : car ils ne connoissent par le sabbat , & ils ignorent l'art sublime de voler par les airs sur un manche à balai.

Je ne m'étois pas attendu de trouver en Arabie tant de sectateurs d'une science occulte d'une autre espece ; de celle de la pierre philosophale. Les Arabes sont si infatués de cette science , l'objet continuel de leurs fouhais & de leurs recherches , qu'elle les ruine souvent comme elle ruine les alchimistes en Europe. Ils croient que le secret de faire l'or est connu en Europe & que les Venitiens sur-tout le possèdent. Ils ont des livres Arabes , qui traitent de cet art &

qui leur inspirent ces folles espérances. Suivant les apparences , la marotte de la pierre philosophale vient de l'orient , d'où elle nous est parvenue comme tant d'autres fables nuisibles.

Nous avons connu à *Beit el Fakih* deux de ces alchimistes , dont chacun travailloit suivant les préceptes de son propre livre. L'un , homme aimable & sensé d'ailleurs , croyoit être sûr de son fait , s'il pouvoit trouver une certaine herbe qui selon son opinion devoit croître sur les montagnes de l'Yemen. Comme il soupçonnoit que nous étions aussi des alchimistes , venus tout exprès pour chercher cette herbe merveilleuse , il tâcha de lier connoissance avec *Mr. Forskal* , auquel il fut d'un grand secours dans ses excursions botaniques. Mais le pauvre homme qui avoit déjà soufflé tout son bien , & qui travailloit alors aux frais d'un riche seigneur , n'eut pas le bonheur de trouver l'herbe désirée. On dit que sur le mont Liban il croit une herbe qui teint en jaune , couleur d'or , les dents des chevres qui en mangent. Cette observation a donné l'origine peut-être à ce préjugé de l'efficacité d'une herbe , pour avancer le grand-œuvre.

L'autre de ces souffleurs Arabes étoit une espèce de médecin , si pauvre qu'il n'avoit pas de

quoi acheter un alambic de verre. Ce dernier étoit persuadé de réussir à faire de l'or s'il pouvoit découvrir la signification d'un terme de son livre. Sachant que *Mr. de Haven* s'appliquoit à l'étude des langues, il s'adressa à lui pour avoir l'explication du mot barbare, que personne ne pouvoit entendre.

---

---



---



---

  
SECTION XXVIII.DE L'AGRICULTURE DES  
ARABES.

---



---

  
CHAPITRE I.*De la fertilité du terroir.*

UN voyageur qui est obligé d'employer la plus grande partie de son tems dans les villes, & qui ne peut voir la campagne qu'en passant, n'est gueres en état d'acquérir une idée juste de la fertilité des terres, & de la manière de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre, touchant l'agriculture de l'orient, toutes les informations que j'ai pu me procurer en consultant les gens qui m'ont paru bien instruits. Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilité de l'Arabie, & des contrées où les Arabes ont des établissemens.

Le terroir le plus fertile dont j'aie entendu parler, est en Egypte & aux environs d'Alexandrie : il rapporte, suivant le récit des négocians Européens qui demeurent dans cette ville, du fro-

ment au centuple. Les payfans dirent cependant à *Mr. Forskal*, que leurs bonnes récoltes en froment alloient de 30 à 70 pour un, & dans quelques endroits à 15 ou 20 pour un. Ce qui est sûr au moins, c'est que le reste des terres, quoique arrosées par le Nil ne donnent que 10 pour un dans toute l'Égypte. *Granger* n'a pas vu un plus grand produit.

En *Mésopotamie*, près de *Helle*, de *Bagdad*, & de *Basra*, où les terres sont arrosées par les eaux de l'Euphrate & du Tigre, on regarde comme une grande fertilité, lorsque le froment donne 20 pour un : personne ne se souvient d'y avoir vu une récolte de trente.

Dans les plaines de l'Assyrie, à *Erbil* & aux environs de *Mosul*, les terres ne rendent que 10 ou 15 pour un : mais le bled venu dans ces terres fertilisées uniquement par la pluye, est meilleur & donne plus de farine que celui qui croît dans des terres arrosées artificiellement ; de sorte que les 15 de l'Assyrie, valent bien le 20 de la *Mésopotamie*. Aux environs de *Diarbekr*, le froment donne ordinairement entre 4 & quinze.

Un habitant de *Merdin* m'affura qu'il avoit eu cinquante pour un de l'orge ; récolte qu'il regardoit lui-même comme merveilleuse, puis-



que les ordinaires n'y font que de sept à quinze. Après m'être informé, plus particulièrement de cette récolte, j'appris qu'on avoit dans cette contrée deux espèces d'orge : la commune, comme par-tout, & la noire : la dernière est meilleure pour le bétail & rend cinquante, pendant que la commune ne va tout au plus qu'à quinze. On y a aussi deux espèces de froment, dont l'une donne une plus abondante récolte que l'autre, & qui est néanmoins plus rarement cultivée, parce qu'elle épuise apparemment trop les terres.

En Syrie, près de *Haleb*, on ne se rappeloit pas une récolte plus forte que de 20 pour un. Les payfans entre *Seïd* & *Damask*, & ceux des environs de Bethléhem, n'ont jamais eu plus de 12 à 15 dans les meilleures années.

En Arabie, aux environs de *Maskât*, le froment rend dix pour un. Dans la province d'Yemen, l'agriculture paroît avoir été poussée plus loin que dans les autres parties de l'orient. On m'assura que dans les districts les mieux cultivés, le froment rendoit 50 : le *Durra*, dans les montagnes 140, & dans le *Tehama* 200 & même jusqu'à 400. Ce dernier produit paroîtroit incroyable, si par la manière de semer & d'arroser ce grain, les habitans ne parvenoient à obtenir de

la même semence trois récoltes successives la même année. En général, le *Durra* est le grain qui rend le plus : *Granger* dit que sur les bords du Nil il donnoit 50 pour un.

Ce détail peut faire juger jusqu'à un certain point, du produit des terres dans l'orient. Les anciens & quelques voyageurs modernes, apparemment pour mettre du merveilleux dans leurs récits, ont vanté la fertilité de ces contrées jusqu'à rapporter des choses incroyables. Leurs calculs peuvent être exagérés à dessein, ou ceux qui les font, ont été trompés par les orientaux.

Il seroit possible cependant de rapprocher leurs exagérations un peu de la vérité. La manière d'apprécier la fertilité d'une terre, en disant, elle rapporte tant pour un de semence, est vague & incertaine. Une bonne méthode de labourer & de semer épargne la semence, comme j'aurai lieu de le remarquer bientôt, en parlant de la culture des paysans de l'Yemen. Si donc dans une terre mal semée, il se perd la moitié de la semence nécessaire, & qu'elle rapporte dix pour un, une autre où la moitié de la semence a été épargnée, rapportera 20 pour un, & paroîtra une fois plus fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre. Ni les anciens, ni les modernes ne sont entrés dans ce

détail de la culture , en parlant de la fertilité des contrées éloignées.

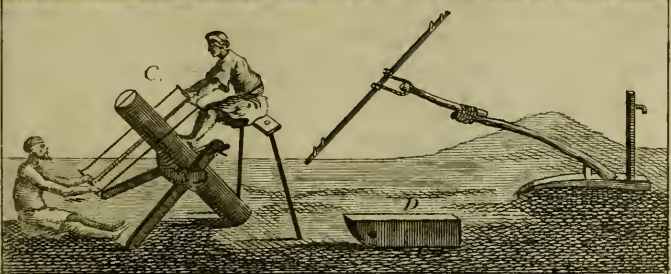
Ils n'expliquent pas non plus de quelle espèce de grain il est question , quand ils calculent le produit d'une terre à leur manière. Nous avons vu quelle différence il y a entre le rapport d'un champ semé en froment , & un autre semé en *Durra*. Ce dernier grain , espèce de gros millet connue parmi nous sous le nom de *Sorgo* , a montré par des essais faits en Europe , qu'il conservoit sa fertilité dans nos terres : on a abandonné sa culture , à cause du peu de parti qu'on pouvoit en tirer. Dans l'orient ce grain paroît avoir été en usage de tems immémorial : les Arabes en font leur principale nourriture : on le cultive en Egypte , en Mésopotamie & en Assyrie. Les payfans de la Syrie & de la Palestine vendent leur froment , & se nourrissent de *Durra*. C'est donc , suivant toutes les apparences , de ce *durra* qu'il faut entendre ce que tant d'auteurs nous racontent de la fertilité surprenante de quelques contrées de l'orient.

## C H A P I T R E II.

*Du Labourage & de la maniere de semer.*

**L**ES terres n'étant pas également bonnes , & le climat variant beaucoup dans les contrées de l'orient la culture y est aussi fort différente. En Egypte , en Assyrie , en Mésopotamie & en Syrie , on néglige extrêmement l'agriculture : ces provinces sont d'ailleurs si dépeuplées , que beaucoup d'excellentes terres doivent y rester en friche.

En Arabie , pays soumis à un gouvernement moins opprimant la culture se trouve en meilleur état. Les instruments du labourage y sont cependant grossiers & mal faits : on se sert de la charrue la plus simple tirée par des bœufs , avec laquelle on remue la terre un peu en tout sens , jusqu'à ce qu'elle est meuble. J'ai vu atteler à une telle charrue aux environs de Bagdad , des ânes avec des bœufs , & près de Mosul deux mulets. Pour cultiver leurs jardins ou pour bêcher les champs escarpés où la charrue ne peut pas passer , les Arabes emploient une espece de pioche , & pour faire les rigoles d'une beche fort large , maniée par deux hommes dont l'un l'enfonce en terre , & l'autre la tire à soi avec des cordes.





Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la terre est cultivée comme un jardin. La culture y coûte cependant beaucoup de peines & de travail, parce qu'il faut arroser les champs avec beaucoup d'exactitude. Dans la partie montueuse de cette province, les champs sont souvent en terrasses, sur lesquelles on conduit l'eau par des canaux du haut des montagnes, dans la saison pluvieuse. Les habitans de la plaine sont obligés d'entourer leurs champs de digues, pour retenir l'eau pendant quelque tems sur la surface de la terre. J'ai déjà décrit ces deux méthodes en faisant la relation de mes voyages à *Zébid*, & dans les districts montueux.

Pour amasser l'eau nécessaire à ces arrosemens, les habitans du haut de l'Yemen font des digues au pied des montagnes. Outre ces petits réservoirs particuliers, il y en a de publics & très-vastes qui consistent dans l'espace entre deux hauteurs rapprochées qu'on a fermé par une bonne muraille. Dans la plaine de *Damar*, on n'a pour arroser les terres, que des puits forts profonds, d'où l'on tire l'eau à force de bras. Il est surprenant que les Arabes n'adoptent pas les machines hydrauliques, usitées dans leur voisinage en Egypte, & dans les Indes.

J'ai vu comment on sème dans les montagnes de l'Yemen. Un payfan portoit un sac plein de lentilles qu'il répandoit fort rares dans les sillons, comme nous semons les pois dans nos jardins ; & en avançant, il pouffoit avec les pieds la terre des deux côtés pour couvrir la semence. En d'autres endroits le semeur marchoit derrière le laboureur, & jettoit dans le sillon la semence, que l'autre en retournant couvroit bientôt de terre avec sa charrue. Ces deux manières de semer sont pénibles, parce que le semeur doit faire autant de tours qu'il y a de sillons : mais elle a l'avantage de ménager le grain, dont une partie alors ne peut pas sécher ni être mangée par les oiseaux. On emploie en général peu de semence en Arabie ; les saisons y étant plus régulières, le payfan ne risque pas que le grain périclite dans la terre. C'est une nouvelle preuve de l'incertitude du jugement qu'on porte sur la fertilité d'une terre, en l'appréciant par le rapport de tant pour un de la semence.

Dans quelques districts de l'Yemen on plante à la main le *Maïs* & le *Durra*. Je vis aussi dans les montagnes entre *Möfhak* & *Sehan*, quelques champs où les plantes de ces grains étoient rangées au cordeau, comme les choux en Europe : c'étoient les plus beaux champs que j'aie



vus de ma vie. Toutes les tiges sembloient de la même hauteur, & l'on n'y voyoit pas le moindre brin de mauvaise herbe. Le même grain venoit assez mal dans les champs voisins : preuve que tous les payfans Arabes ne sont pas également laborieux. Les champs dans les plaines autour de Beit el Fakih, étoient aussi remplis d'ivroie & irrégulièrement ensemencés.

Près de la montagne de *Mharras*, je vis un payfan qui labouroit la terre avec une petite charrue entre des bleds hauts de neuf à dix pouces plantés ou semés en lignes droites : ses bœufs étoient dressés à passer entre les rangées, sans fouler les plantes. L'utilité de ce travail consiste en ce qu'il détruit les mauvaises herbes, qu'il couvre mieux de terre les racines des plantes, & qu'il prépare le sol à recevoir la pluie & les arrosemens. On arrache avec les mains la mauvaise herbe qui reste, & l'on en nourrit les bestiaux. Ainsi la méthode des *Tull* & des *Dubamel*, crue nouvelle en Europe, est très-ancienne en Arabie.

Pour conserver les récoltes, on est obligé d'en écarter les oiseaux & les animaux malfaisans. Les payfans veillent à cet effet tour à tour sur leurs champs ; dans les montagnes ils se placent

sur un arbre , & dans le Tehama sur une espece d'échaffaud couvert d'un toit.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la Moisson.*

**L**E tems où les bleds mûrissent varie beaucoup en Arabie , non-seulement à l'égard de la position des lieux vers le nord & vers le sud ; mais principalement encore à l'égard de leur élévation , & de la saison dans laquelle on peut arroser les terres. Ce tems est très-différent déjà , dans la petite étendue des états de l'Imam de Sana. Le 15 Juillet l'orge étoit ferrée à Sana , & plus près des montagnes à *Chamis* on ne faisoit que semer les lentilles. Dans la plaine de *Beit el Fakih*, le durra avoit sept pieds de haut les premiers jours d'Août, & dans le même tems on labouroit & l'on arrosoit les champs pour une nouvelle semaille dans la vallée de *Zébid* , qui n'est qu'à une très-petite journée de *Beit el Fakih*.

A *Maskat* , on seme le froment & l'orge en Décembre , & on les coupe vers la fin de Mars : mais on seme le durra en Août pour le moissonner à la fin du mois de Novembre. On y féconde les

dattiers au mois de Décembre ; & comme l'*Oman* produit plusieurs especes de ce fruit , qui mûrissent les unes après les autres on y a des dattes fraîches pendant trois mois , savoir pendant les mois de Fevrier , de Mars & d'Avril.

En Egypte , on seme les terres qui bordent les canaux en Octobre , & le bled est mûr vers la fin de Fevrier : celles qui ne peuvent pas être arrosées par les eaux du Nil sont enfemencées en Novembre , & le froment mûrit en Fevrier & l'orge en Mars. A *Mosul* , on peut couper l'orge au commencement du mois de Mai , & le froment quarante jours plus tard. La moisson de tous les grains est de vingt-jours plus avancée à Bagdad qu'à Mosul.

Quand les bleds sont mûrs les Arabes les arrachent avec la racine : ils coupent par contre avec une faucille, le bled verd, l'herbe, & tout ce qu'ils destinent pour fourrage à leurs bestiaux. Les Indiens se servent du même instrument pour moissonner le riz , & pour tailler les cocotiers. Les deux nations ont une méthode fort simple pour aiguïser leurs faucilles : ils mettent cet instrument dans le sable qu'ils arrosent avec un peu d'eau , & frottent alors avec le pied ce sable humecté contre la lame jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment iguïfée.

Pour battre le bled , les Arabes rangent les gerbes épis contre épis , & font traîner alors sur ces épis une grosse pierre attelée de deux bœufs. Cette façon d'égrainer les bleds , ressemble beaucoup à celle qui est usitée en Egypte , & dont j'ai parlé en donnant la description des mœurs de cette contrée.

En Syrie on se fert au même but d'une planche garnie de pierres à fusil , qu'on fait traîner aussi par des bœufs , sur les gerbes étendues en pleine campagne.

Les Arabes au reste moins superstitieux que les Juifs , ne se font aucune peine d'ensemencer un champ avec des grains mêlés de différentes espèces , s'ils croient y trouver de l'avantage.

#### C H A P I T R E I V.

##### *Des Animaux domestiques.*

**E**N Arabie on trouve en quantité tous les animaux domestiques ordinaires dans les pays chauds. On y élève des chevaux , des mulets , des ânes , des chameaux , des dromadaires , des vaches , des buffes , des brebis , & des chevres. Dans les provinces

vinces fertiles , la volaille est si commune qu'on la vend à bas prix.

Parmi ces animaux domestiques les Arabes , comme on fait , font le plus grand cas & prennent le plus de soin de leurs chevaux. Ils les partagent en deux grandes espèces ; celle des *Kadischi* , ou chevaux de race inconnue ; & celle des *Köchiani* , ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans. Les *Kadischi* ne sont pas plus estimés que nos chevaux européens , & on les employe à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On se sert au contraire des *Köchiani* uniquement pour la monture , sans les assujettir à aucun autre travail. Ils sont très-estimés , & par conséquent très-chers. On prétend qu'ils tirent leur origine des haras du roi Salomon. Quoi qu'il en soit de cette belle filiation , ils sont propres à soutenir les plus grandes fatigues & à passer des jours entiers sans nourriture. On leur attribue aussi un courage singulier avec lequel ils se jettent sur l'ennemi : on assure même , qu'un cheval de cette race quand il se sent blessé & hors d'état de porter plus long-tems son cavalier, sort de la mêlée pour le mettre en sûreté. Si le cavalier est par terre , ces chevaux restent près de lui , & ne ces-

font de hennir jufqu'à ce qu'il foit fecouru. Ils ne font ni grands ni beaux ; mais fort légers à la courfe ; auffi les Arabes ne les eftiment que pour leur race , & pour leurs bonnes qualités & nullement pour leur figure.

Ces *Köchiani* font élevés principalement par les Bédouins établis entre *Bafra*, *Merdin*, & la Syrie ; pays où les feigneurs ne veulent pas monter d'autres chevaux. Toute cette race eft partagée encore en plufieurs familles dont chacune a fon nom propre : celle de *Dsjulfa* paroît la plus répandue. Quelques-unes de ces familles ont plus de réputation que les autres à caufe de l'ancienneté & de la pureté de leur nobleffe. Quoique l'on fache par expérience , que les *Köchiani* font fouvent inférieurs aux *Kadifchi* , on préfere toujours les premiers au moins les jumens dans l'efpérance d'en avoir une belle race.

Les Arabes manquent il eft vrai , de tables généalogiques pour prouver la defcendance de leurs *Köchiani* : mais ils font néanmoins fûrs de la régularité des filiations , parce que jamais un jument de cette race n'eft couverte qu'en préfence de témoins Arabes. Quoique ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure , ils font plus confcientieux dans un cas auffi grave : on n'a

point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naissance d'un cheval ; parce qu'un Arabe est persuadé que lui & toute sa famille seroit détruite, si dans une affaire de telle importance il ne dépositoit pas selon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *Köchiani* qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race, il est obligé de faire appeler un témoin Arabe, qui reste vingt jours auprès de cette jument pour être sûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems, elle ne doit pas voir de loin même ni cheval ni âne. Quand la jument met bas le même Arabe doit être présent, & l'on expédie alors dans les premiers sept jours l'acte juridique de la naissance légitime du poulain. Si par hazard les deux races se mêlent, un poulain dont le pere ou la mere étoient *Köchiani*, est toujours réputé *Kadischi*.

Les Arabes vendent sans scrupule les étalons *Köchiani* comme d'autres chevaux : mais ils n'aiment pas à se défaire des jumens pour de l'argent. Quand ils sont hors d'état de les entretenir, ils les remettent à un autre sous condition d'avoir leur part aux poulains ou de pouvoir les retirer après un tems fixé.

Il en est au reste de ces *Köchiani*, comme de

l'ancienne noblesse des schechs Arabes , dont le mérite est méconnu hors de leur patrie. Les Turcs font peu de cas de ces chevaux : comme leur pays est plus fertile , mieux arrosé & moins en plaine , les grands coureurs ne leur sont pas si nécessaires. Ils préfèrent les grands chevaux , qui font parade sous les magnifiques harnois dont ils les chargent. Il y a selon les apparences aussi des *Köchiani* dans l'*Hedsjas* & dans le pays de *Dsjof* : mais je doute qu'on les estime dans les états de l'Imam , où les chevaux des personnes de distinction me parurent trop beaux pour être des *Köchiani*. Les Anglois par contre achètent quelquefois de ces chevaux à 300 ou 1000 écus la pièce. On offrit à un marchand de cette nation à Bengaie le double du prix d'achat ; mais il l'envoya en Angleterre , où il espéroit avoir le quadruple du prix qu'il avoit payé à Moka.

On trouve deux especes d'ânes en Arabie : la petite ou paresseuse aussi peu estimée qu'en Europe ; & une grande & courageuse dont on fait grand cas. Les ânes de cette dernière espece se payent fort cher : ils m'ont paru plus commodes que les chevaux quand il s'agit de faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie plu-



siens especes de chameaux. Ceux qu'on voit dans les états de l'Imam sont d'une taille médiocre & d'un brun clair : ceux qui viennent du *Nedsjeran*, sont grands , lourds & d'un brun foncé. Les dromadaires de l'Egypte & de l'Arabie n'ont qu'une bosse , & ne peuvent être distingués des chameaux par ceux qui ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de ces animaux , que par un certain air de légèreté , qui les fait paroître tout de suite plus propres à la course. Je n'ai eu occasion de voir qu'une seule fois des dromadaires à deux bosses : c'étoit dans une ville de la Natolie, où ils avoient été amenés de la Crimée. Mais ils étoient si grands & si lourds , qu'ils me parurent plutôt appartenir à une espece particulière de chameaux , qu'à celle des dromadaires.

Dans l'orient on trouve des buffles dans toutes les contrées marécageuses , & sur les bords des grandes rivières : ils y sont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires. J'en ai vu en Egypte , à Bombay , près de l'Euphrate , du Tigre , de l'Oronte , &c. La femelle du buffle donne plus de lait que la vache commune , & le mâle est aussi propre au labourage que notre bœuf. Sa chair inférieure à celle du bœuf , est dure & d'un goût rebutant. Les marchands

Européens font obligés néanmoins d'en manger, dans les pays où cet animal abonde: je crois qu'on m'a servi fouvent au lieu de bœuf, de la viande d'un jeune buffle fans que j'en aye apperçu la différence. Les Arabes se fervent d'un moyen pour forcer la femelle du buffle à donner plus de lait, que les anciens Scythes avoient employé déjà dans le même but chez leur jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille.

Les bœufs & les vaches en Arabie portent sur l'épaule, au-deffus des jambes de devant, un morceau de graiffe ou une bosse, qui comme celle des chameaux augmente ou diminue à mesure que l'animal devient gras ou maigre. Je n'ai rien pu apprendre de l'instinct de ces bœufs, qui doit les porter à se mettre en cercle pour se défendre contre les bêtes féroces. Cette tradition est d'autant moins probable, que les bœufs d'Arabie se distinguent encore de ceux de l'Europe, par la petitesse de leurs cornes.

Pour nourrir ces animaux domestiques les Arabes n'ont pas le secours des prairies, qui ne peuvent exister dans un pays aussi aride. La nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes, consiste en paille, en orge, & en feves. Le seul

fouillage que les Arabes sement , c'est une espece de feve ou *Phaseolus* : les Egyptiens sement dans un pays mieux arrosé , le trefle au même usage. Le chameau mange les plantes les plus arides ; en Arabie cependant il fait sa principale nourriture de celles du genre des courges , qui abondent dans les terroirs les plus secs.

---

---

## SECTION XXIX.

### DE L'HISTOIRE NATURELLE DE L'ARABIE.

---

#### CHAPITRE I.

##### *Réflexions générales sur l'histoire naturelle de L'ARABIE.*

UN des principaux objets des occupations de notre compagnie de Voyageurs, étoit fans doute l'examen des productions naturelles des pays que nous devions parcourir. Chaque membre de notre petite société ayant reçu sa tâche assignée, celle de cet examen avoit été confiée particulièrement à feu *Mr. Forskal*. L'activité, le zèle & les talens connus de ce savant, semblent donc promettre au public une riche moisson, & des découvertes nombreuses dans l'histoire naturelle tant de l'Égypte que de l'Arabie, contrées qu'il a eu le tems d'examiner avant sa mort prématurée. Mais nos espérances ont été en partie trompées, par la réunion de différentes circonf-

taïnces défavorables , dont il convient de faire le détail , tant pour excuser notre fécheresse , que pour encourager d'autres voyageurs à saisir des occasions plus heureuses pour perfectionner un travail que feu notre ami a commencé avec tant de succès.

Le tems prescrit pour notre séjour dans les pays de l'orient , étoit en général trop court , & un retard imprévu en Egypte , avoit raccourci encore celui que nous pouvions donner au voyage en Arabie. Par cette raison , nous n'avions que 6 mois depuis la fin du mois de Décembre 1762 , jusqu'au commencement de Juin 1763 , époque de la mort de *Mr. Forskal* , pour examiner en naturalistes une si vaste contrée. Plusieurs objets ont dû par conséquent être observés presque en courant. Les indispositions fréquentes de nos compagnons de voyage , nous obligeoient d'ailleurs à nous séparer souvent , & une raison semblable empêcha *Mr. Forskal* de voir le *Mont Sinay* , & les productions de cette partie de l'*Arabie-Pétrée*.

Le climat & le terroir de plusieurs pays que nous avons parcourus , ne sont pas aussi favorables qu'on le pense ordinairement à la multiplication des végétaux & des animaux. Un sol aride

& sablonneux comme est en grande partie celui de l'Arabie, ne se couvre gueres de plantes, & les animaux manquant de nourriture, ne peuvent y subsister. Le naturaliste trouve donc un petit nombre d'objets à observer, & l'histoire naturelle d'une telle contrée ne peut pas être étendue. En Arabie d'ailleurs l'activité du soleil est si grande, que les fleurs passent & se fanent en peu de tems; de sorte que si le botaniste occupé de tant de plantes différentes, manque le moment favorable où une inconnue est en fleurs, elle est perdue pour lui jusqu'à la saison suivante.

Il seroit possible de remédier à ce dernier inconvénient, en observant les plantes dans des jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au monde, où le jardinage soit aussi négligé qu'il l'est en Arabie. On trouve à peine quelque petit jardin dans les environs des plus grandes villes: à *Beit el Fakih* il y en a un seul planté par un ancien *Dola*. Les Arabes peuple sobre & frugal, se contentent des mets les plus communs, sans se donner la peine d'en produire une variété. Ce qui les dégoûte apparemment aussi de la culture des jardins, ce sont les longues sécheresses, qui durant quelquefois plus d'une année, détruisent tous les végétaux, & le dégât causé par les fau-

terelles, qui achevent de dépouiller la campagne de sa verdure. Les *Banians* obligés par leur religion à une nourriture végétale, plantent bien un assez grand nombre de légumes : mais ce font pour la plupart, des plantes apportées des Indes & déjà connues.

A ces obstacles physiques qui s'opposent aux progrès de l'histoire naturelle de l'orient, se joint un autre encore, provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes nation ignorante, avide & ombrageuse, ne peuvent pas s'imaginer que la seule curiosité puisse engager un Européen à s'exposer à tant de courses fatigantes. Ils lui supposent un motif intéressé, la recherche des trésors cachés, & encore l'habileté de réussir dans ses desseins. Ce préjugé généralement répandu de la richesse des voyageurs, expose un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. *Mr. Forskal* après avoir été dépouillé par ces voleurs, & après avoir échappé avec peine d'une autre aventure semblable en Egypte, se vit obligé de suspendre ses promenades savantes. Il trouva moyen il est vrai, de se faire apporter des plantes par un Arabe des environs de *Kabira* : mais le naturaliste voit mieux quand il peut se transporter lui-même sur les lieux.

Notre compagnon de voyage fut plus heureux à cet égard dans l'*Yemen*, où les loix & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de sûreté. Bien loin de le troubler dans ses recherches, les Arabes de cette contrée, tant hommes que femmes de tout état & de tout âge, se faisoient un plaisir d'y concourir en lui apportant, en lui montrant & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple pasteur & cultivateur, tel que les Arabes, qui passe à peu près tout son tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique, & y acquiert une certaine habileté. Mais pour jouir de ce secours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il fallut se conformer à leurs mœurs, & se contenter de faire avec eux la plus mauvaise chère. Une vie si dure & si fatigante, à laquelle un Européen s'accoutume difficilement, a contribué sans doute à abrégér les jours de notre ami.

Malgré ces obstacles de toute espece, *Mr. Forskal* a été assez laborieux pour réussir dans son entreprise au-delà de notre attente. On ne comprend pas comment, en si peu de tems, il ait pu faire la description & la découverte de passé 300 especes du regne animal, & de plus de 800 especes de plantes. Ce nombre eût été



plus considérable encore , si ce savant ne s'étoit pas fait lui-même la loi de ne rien décrire que ce qu'il avoit examiné avec la plus scrupuleuse exactitude. Il avoit remis par cette raison , à des tems plus tranquilles , l'examen d'une collection assez nombreuse d'insectes & de coquillages : dans le même dessein il avoit conservé dans l'esprit-de-vin , beaucoup de poissons & d'amphibies. Mais le lecteur se souviendra à quel point cette collection fut maltraitée , dans l'étrange visite que nos effets essuyèrent dans la douane de *Moka* , dont j'ai fait le récit dans le cours de mon voyage.

Après mon retour en Europe , je fus chargé de la publication des papiers posthumes de mon ami. A cette occasion je découvris une nouvelle perte pour l'histoire naturelle. *Mr. Forskal* avoit l'habitude d'écrire ses observations sur des billets séparés , qui s'égarèrent si facilement. J'ai trouvé il est vrai , plus de 1800 billets qu'il falloit ramasser , ranger & rajuster. Des lacunes visibles me montrèrent , qu'il s'en étoit perdu un nombre assez considérable. Quoi qu'il en soit de ma conjecture , j'ai présenté au public tout ce que j'ai pu sauver de ces débris , dans deux ouvrages latins ; savoir : *Descriptiones Animalium* 4°. Haf-

*nia.* 1775 ; & le second : *Flora Arabica.* 4<sup>o</sup>.  
*ib.* 1775.

Ces deux ouvrages écrits en latin , & composés suivant l'ordre & dans le style de *Linne* , sont proprement destinés aux Savans qui font profession de l'histoire naturelle. Pour satisfaire les lecteurs de tout état , je me contenterai d'en extraire les choses les plus curieuses , & les plus propres à faire connoître les productions particulières , ou les plus communes , des pays que nous avons parcourus. Quoique l'étude de l'histoire naturelle n'ait pas été ma tâche , j'ai eu occasion d'observer en passant , plusieurs objets qui y sont relatifs. Je mêlerai donc mes remarques à celles de mon ami sans les distinguer , puisque la plus grande partie appartient à *Mr. Forskal*.

## C H A P I T R E II.

*Du climat & du terroir de l'ARABIE.*

UN pays qui comme l'Arabie , s'étend depuis le 30 degré jusqu'au 13 degré de latitude nord , & situé par conséquent en partie entre les tropiques , présente l'idée d'un climat extrêmement chaud. Dans quelques provinces de l'A-

rabie, la chaleur est en effet excessive. Mais il arrive dans cette contrée comme dans beaucoup d'autres, que l'élévation du terrain, la situation des lieux, & la nature du sol mettent une grande variété dans son climat.

Pour comprendre cette diversité, il faut se former une idée juste du physique de l'Arabie. Ce pays peut être envisagé comme un amas de montagnes, entouré de tout côté par une bande de terres arides & sablonneuses. Les déserts de la Syrie & de l'Arabie-pétrée composent cette bande vers le nord & vers le continent : les plaines appelées *Tehama* par les Arabes, & qui s'étendent depuis le rivage de la mer jusqu'aux montagnes, bordent l'Arabie par-tout où elle est baignée par les eaux de la mer Rouge, de l'océan oriental, & du golfe Persique.

Dans ces déserts parsemés de rochers nus, & dans ces plaines basses, rien n'arrête l'action du soleil, qui brûle tous les végétaux & réduit les terres en sable. La sécheresse y est si grande, qu'il n'y pleut pas pendant des années entières, & que les rivières qui descendent des montagnes, se perdent dans les sables sans pouvoir parvenir jusqu'à la mer. Sans le secours des eaux de ces rivières, grossies dans la saison plu-

vieuse , & qu'on détourne sur les terres, le cultivateur seroit privé même du mince produit de ses moissons. Des observations faites avec de bons thermometres , nous ont prouvé qu'on essuie dans ces plaines , comme par exemple à Loheya , à Moka , & à Maskat , des chaleurs aussi violentes que dans aucun autre endroit des pays chauds.

L'intérieur des terres offre une température toute différente. De grandes chaînes de montagnes très-élevées attirent les vapeurs , qui se résolvant en pluyes abondantes , rafraîchissent l'air & animent la végétation. Le froid produit par l'élévation du terrain , y occasionne des neiges , qui ne subsistent pas cependant jamais long-tems. Pendant que les habitans des plaines souffrent de la chaleur , les montagnards sont obligés de s'habiller de pelisses. On nous assura qu'on avoit de la glace sur quelques montagnes , & qu'il geloit quelquefois à Sana , endroit situé entre les montagnes dans l'intérieur du pays.

La position de ces montagnes , au milieu d'une presqu'isle , est encore la cause d'un phénomène qu'on observe aussi dans la péninsule du Gange , entre-coupée de montagnes. C'est la différence des saisons des pluyes , qui sont régulières dans les pays situés entre les tropiques. A l'occi-  
dent,

dent , dans l'*Yemen* , la saison des pluies est la plus avantageuse , puisqu'elle arrive au milieu du mois de Juin & finit au milieu de celui de Septembre ; mois où les chaleurs sont les plus fortes , & où la terre & les habitans ont le plus grand besoin d'un tel rafraîchissement. Dans la partie orientale de ces montagnes , du côté de *Maskat* , ces pluies tombent depuis le milieu du mois de Novembre jusqu'au milieu de celui de Février : dans l'*Hadramaut* & dans l'*Oman* , sur la côte méridionale , la saison pluvieuse dure depuis le milieu du mois de Février jusqu'au milieu du mois d'Avril. Les pluies paroissent donc faire le tour de la péninsule , suivant l'impulsion des vents régnants pendant chaque saison. Dans le *Téhama* de l'*Yemen* , on nous parla encore d'une pluie de printemps dont l'arrivée est incertaine , mais dont dépend le succès des moissons.

Cette régularité des pluies rend fertiles & délicieuses les vallées qui séparent les chaînes des montagnes. Aussi les montagnards vivant dans un air frais & pur , sont beaux , sains & courageux. Un autre avantage que les Arabes tirent de la situation de leur patrie , c'est qu'ils jouissent à la fois des productions des différens climats. Dans les plaines viennent très-bien plu-

fieurs végétaux transplantés des Indes , & beaucoup d'animaux des pays chauds y multiplient. Les montagnes produisent les plantes des pays tempérés dont les animaux s'y trouvent aussi. Enfin l'Arabie peut être regardée comme un assemblage de climats différens , dont les avantages relatifs se trouvent réunis dans l'espace renfermé par la mer Rouge & le golfe Persique.

La nature des vents est très-différente en Arabie , suivant le point d'où ils partent & les espaces qu'ils parcourent ; de sorte que le vent du même point est humide ou sec dans des endroits différens , quand il traverse ou l'Océan ou les déserts. Sur les côtes du golfe Persique le sud-est amène une humidité qui dans les grandes chaleurs cause des sueurs accablantes : le nord-ouest passant par dessus le grand désert , est plus brûlant , mais moins incommode. Ce dernier vent chauffe cependant les métaux à l'ombre comme s'ils étoient exposés au soleil , & sa chaleur ajoutée subitement à celle de l'atmosphère , étouffe souvent des hommes & même des animaux. Les Arabes portent en voyage de l'ail & des raisins secs ; remèdes avec lesquels ils rappellent à l'ordinaire à la vie les personnes qui

auroient perdu la respiration par ces bouffées de chaleur.

Malgré sa qualité brûlante , ce nord-ouest sert aux Arabes pour rafraîchir leurs boissons au milieu de l'été. À cet effet ils mettent l'eau dans des *Bardaks* , ou pots non-vernissés , composés d'une terre poreuse , qu'ils suspendent alors dans un lieu exposé au courant de ce vent chaud. L'eau devient par ce moyen de la plus grande fraîcheur ; phénomène connu dans presque tous les pays chauds , & que les physiciens d'aujourd'hui expliquent très-bien par les effets d'une évaporation subite.

Un autre vent d'une espèce plus dangereuse encore est le fameux *Sam* , *Smum* , ou *Samiel* , rare en Arabie , mais trop commun sur ses frontières. Ce vent ne regne que sur les confins du grand désert , d'où l'agitation de l'air amène des vapeurs enflammées que l'action du soleil élève de ce terrain brûlé. Les endroits les plus exposés à ce vent funeste , sont les bords de l'Euphrate & quelquefois les environs de la Mecque quand le nord souffle du côté du désert : il n'est pas inconnu en Perse sur les bords des plaines arides , & on assure qu'on s'en apperçoit déjà en Espagne dans quelques endroits voisins des vastes landes

fablonneuses qui déparent ce beau royaume. L'effet du *Smum* est d'étouffer comme un coup de foudre , toute créature vivante qui se trouve dans la sphere de son activité , & de corrompre en peu de tems les cadavres des morts. Comme on a observé une corruption presque instantanée dans les corps des animaux qui ont péri par la foudre ou par le coup électrique , on a soupçonné que ce vent pourroit aussi avoir pour cause l'électricité , matiere si universellement répandue : les Arabes reconnoissent l'arrivée du *Smum* par une rougeur extraordinaire dans l'air , & ils prétendent remarquer à son passage une odeur sulphureuse. Quoi qu'il en soit de cette opinion , l'unique moyen de se préserver des funestes effets de ce vent singulier , c'est de se jeter sur le visage par terre & de laisser passer ce tourbillon d'exhalaisons mortelles , qui se tient toujours à une certaine hauteur dans l'athmosphere. L'instinct apprend même aux animaux à se pencher vers la terre dans cette occasion.

Le reste des météores de l'Arabie lui sont communs avec tous les pays chauds. Un ciel serain , rarement chargé de nuages , fait que les orages sont assez rares dans les plaines. L'air se débarrasse de la matiere électrique par des globes de



feu, & par ce phénomène qu'on appelle étoiles tombantes, qui sont assez fréquentes & d'une grandeur considérable. Dans les parties les plus arides, mais voisines de la mer, les rosées sont d'une abondance extraordinaire. Malgré cette humidité l'air est si pur qu'on couche à découvert : jamais mon sommeil n'a été plus tranquille, que quand j'ai trouvé le matin mon lit tout mouillé de la rosée. Il y a cependant des endroits où l'on n'ose pas dormir en plein air sans risquer la paralysie. Par une longue expérience les habitans connoissent les précautions à prendre, qui sont toujours plus nécessaires à un Européen peu accoutumé au climat.

L'Arabie jouit à-peu-près du spectacle d'une verdure continuelle. Ce n'est pas que la plupart des arbres n'y perdent toutes les années leurs feuilles, & que les plantes annuelles ne se reproduisent après avoir péri : mais l'intervalle entre la chute des feuilles de l'année passée & la renaissance des feuilles nouvelles est si petit, qu'on ne s'apperçoit presque point de ce changement. Une campagne toujours verte est un avantage attaché aux pays où il ne gele pas, & où la saison pluvieuse remplace nos hyvers.

On jugera d'avance, par la singularité de la

position de l'Arabie, de l'inégalité de la nature de son terroir qui en effet est extrême. D'un côté on y voit des déserts affreux, & de l'autre des vallées fertiles & délicieuses. La bande sablonneuse qui entoure cette péninsule est à-peu-près entièrement stérile, & ne présente que l'image de la désolation.

Cette bande aride appelée *Téhama*, comme nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, commence à *Saès*, & s'étend tout autour de la presque isle jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Sa largeur est inégale; à l'ordinaire cependant de deux journées de chemin, depuis les bords de la mer jusqu'au pied des montagnes: telle est au moins la largeur de la plaine qui côtoye la mer Rouge. Elle montre tous les indices d'un ancien lit de mer: son fond est une argille grise mêlée de beaucoup de sable & remplie de corps marins à une grande distance du rivage. Elle contient de grands amas de sel qui forment même quelque petites montagnes. Sa pente régulière vers la mer indique déjà qu'elle en est sortie peu-à-peu. Les collines qui bordent cette plaine sont composées de pierres calcaires, noirâtres, & comme brûlées par le soleil: les montagnes qui l'accompagnent, contiennent du schiste & du basalte; en quoi elles

différent beaucoup des montagnes du rivage opposé de l'Égypte & de celles de l'Arabie-pétrée où domine le granit.

On ne peut pas douter que la mer ne se retire encore continuellement , & que le *Téhama* ne prenne des accroissemens successifs. Les bancs de corail augmentent sans cesse , & en s'approchant du rivage , rendent la navigation du golfe de plus en plus dangereuse. Par le moyen du sable apporté par les flots , ces bancs se joignent peu-à-peu au continent , comme on en voit des preuves récentes. L'histoire indique aussi ces augmentations : elle nomme plusieurs endroits comme des ports de mer qui se trouvent actuellement au milieu des terres , & elle passe sous silence les villes maritimes d'aujourd'hui , dont l'existence date par conséquent , depuis la formation des terres où elles sont situées.

Une telle conquête sur l'élément de l'eau ne promet gueres à l'homme quelque avantage. Ces terrains nouveaux sont ingrats & entièrement stériles : ils ne font rien espérer même pour l'avenir , puisque depuis tant de siècles le terroir du *Téhama* n'a pas encore changé de nature. *Mr-Forskal* a bien cru trouver de la ressemblance entre les terres de l'*Hedsjas* & celles de l'Égypte , &

devoir attribuer la stérilité des premières uniquement au défaut d'eau. Mais il s'est trompé apparemment, puisque le terroir de l'Égypte est composé du sédiment du Nil, & celui de l'*Hedsjas* des débris d'un fond de mer. La pierre calcaire des collines de cette dernière province se décompose cependant en une terre noirâtre, qui avec le tems nourrit quelques plantes peu délicates.

Dans la partie montueuse de l'Arabie le terroir varie beaucoup, & autant que dans la plupart des pays cultivés. L'argille mêlée de sable, est la terre dominante dans ces montagnes schisteuses. La forme de ces montagnes s'oppose cependant à leur fertilité : elles sont communément trop pointues & trop escarpées, de sorte qu'elles ne donnent ni assez d'espace aux productions végétales spontanées, ni assez de nourriture, parce que les eaux emportent continuellement la bonne terre. Cette forme rend la culture encore trop pénible & trop dispendieuse : les habitans sont obligés de couper ces hauteurs roides par des terrasses, dont la construction devient quelquefois plus facile par les amas de basaltes déjà taillés en pentagones réguliers, qui se détachent peu-à-peu des montagnes & qui servent à faire des murs.

L'Arabie peut être regardée comme un pays

intéressant à beaucoup d'égards : mais en général elle n'est ni riche, ni fertile. La vie dure & la mauvaise nourriture des habitans, sont des preuves suffisantes de cette vérité. Si elle a été appelée heureuse par les anciens, elle n'a pu mériter ce nom que par la valeur & la nouveauté, & non par l'abondance de ses productions.

---

### C H A P I T R E III.

#### *Des animaux quadrupedes.*

**E**N traitant de l'agriculture des Arabes j'ai eu occasion de parler de leurs animaux domestiques. Quelques-uns de ces animaux paroissent indigènes dans la contrée, parce qu'ils y conservent mieux leur instinct primitif, & qu'ils y parviennent à un degré de beauté & de vigueur, rares dans d'autres pays de l'orient. Tels sont le cheval, l'âne, le chameau, & peut-être encore le bœuf. Le chameau est l'animal des déserts, par son aptitude à supporter la disette d'eau ; par son sabot fait pour franchir les sables brûlans & par sa bouche cartilagineuse qui lui permet de se nourrir des plantes dures & épineuses des plaines arides. L'âne paroît sur-tout avoir l'Arabie pour pa-

trie originelle : on y en voit une espece si belle ; si vive & si courageuse , que ces ânes peuvent être comparés aux chevaux. Les habitans parlent aussi d'un animal sauvage nommé *Djear* , de la grandeur & de la figure d'un âne , & dont la chair est bonne à manger. Cet animal est apparemment un âne sauvage , qui vivant dans l'indépendance acquiert quelques variétés dans sa forme , qui le font méconnoître des Arabes peu versés dans les sciences naturelles.

Les Arabes nomment *Bakar Uafch* un animal que nous n'avons pas vu ; mais dont la description vague qu'on nous en a donnée , ne peut convenir qu'à un bœuf sauvage. Ils parlent encore d'un autre animal de la figure d'un bœuf. qui n'a point de cornes & qui ne cherche que de nuit sa nourriture.

Dans les hautes montagnes de l'Arabie-pétrée on trouve des bouquetins. Les plaines sont remplies de *gazelles* , & la quantité de ce joli animal est la raison pourquoi les poètes Arabes en tirent tant d'allusions & de similitudes. Le lievre est rare & ne se voit que dans quelques parties montagneuses. Les endroits sablonneux nourrissent une multitude de *farbons* ou rats de Pharaon , dont les Arabes mangent la chair sans répugnance. On connoît la structure particulière des pieds de der-

rière de cet animal , & fa maniere de fauter , qui lui a fait donner le nom de *mus jaculus* par nos naturalistes.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmillent de singes fans queue, qui ont le derriere pelé & rouge : j'en ai vu des troupes de plusieurs centaines ; d'autres voyageurs en ont rencontré par milliers dans les montagnes d'*Aden*. Ces animaux font dociles & apprennent facilement des tours d'adresse : on en exporte par cette raison une quantité en Egypte , où des charlatans les donnent en spectacle au peuple.

Entre les animaux carnassiers , le plus hideux & le plus dangereux est l'*hyene* , qui attaque les bêtes & les hommes également. Cet animal féroce & solitaire habite les cavernes des montagnes désertes de l'Arabie-pétrée : il est aussi commun dans les environs du golfe Persique. L'hyene ne marche que de nuit ; dans la saison où les habitans dorment en plein air , elle enleve souvent les enfans à côté de leurs parens. Comme les animaux domestiques de la côte méridionale de la Perse se nourrissent pour la plupart de poisson , l'hyene est obligée de se contenter quelquefois de la même nourriture. A mon retour en Europe j'ai vu en Danemarck un de ces vilains animaux en vie , dans la ménagerie du roi.

Le *léopard*, que *Mr. Forskal* compte parmi les animaux carnassiers, ne peut être que la *panthere* : (*Felis Pardus*, *Linn.*) d'autant plus qu'il y ajoute son nom arabe, *Nemer*. Cependant l'*Once* ou la petite panthere appelée *Fath* en arabe, est plus commune encore que la grande. Toutes les deux font peu à craindre en Arabie, où elles emportent les chats & les chiens sans jamais attaquer les hommes.

On trouve en Arabie des ours, des loups, & des renards. Mais l'animal carnivore le plus répandu est cette espèce de chien sauvage qui approche plus que le renard du chien domestique, & que les Turcs appellent *Tschakal*, & les Arabes *el Vavi*. Cet animal, commun à tous les pays de l'orient, est si connu, qu'il seroit superflu d'ajouter quelque chose touchant sa figure & ses mœurs.

*Mr. Forskal* nomme encore plusieurs animaux qu'il ne put connoître que sur des relations peu sûres des habitans : de quelques autres il ne découvrit que les noms arabes. Des notices si vagues ne pouvant pas étendre la connoissance de la nature, je ne veux pas les répéter inutilement. Le plus singulier de ces animaux que nous ne connûmes que par réputation, seroit celui qui doit ressembler à un chat, habiter les mon-



tagnes, se nourrir d'herbes, & fournir une viande délicate.

---

## C H A P I T R E I V.

*Des oiseaux de l'ARABIE.*

SI nous avons eu occasion d'examiner une si petite quantité de quadrupedes, nous n'avons gueres été plus heureux à l'égard des oiseaux. Ce n'est pas que l'Arabie manque d'une grande variété d'especes : ce pays est au contraire tout propre à nourrir une multitude d'oiseaux par l'abondance de ses productions. Mais un voyageur qui est pressé de parcourir une contrée, fait plus difficilement encore connoissance avec les habitans de l'air qu'avec ceux qui vivent sur la surface de la terre. Pour voir beaucoup d'oiseaux & pour pouvoir les observer à loisir, il faut voyager parmi un peuple chasseur, qui en cherchant & en vendant le gibier, apporte au curieux les oiseaux pris ou tués, dont il connoît à l'ordinaire l'instinct & le nom.

Nous manquâmes entièrement d'un secours semblable. Les Arabes dédaignent ordinairement le gibier, & ne se foucient ni du plaisir, ni du

travail de la chasse. Je crois avoir remarqué deux causes de leur dégoût de cette occupation , dont les descendans des sauvages du nord font encore leurs délices. Un peuple naturellement sobre & frugal , habitant sous un climat où l'usage des viandes est peu convenable à la santé , ne peut pas aimer beaucoup le gibier. Les préceptes minutieux de la religion musulmane doivent encore dégoûter un Arabe de la poursuite des animaux sauvages , & sur-tout des oiseaux. Pour lui faire perdre sa peine & pour rendre sa proye impure , il suffit que le chasseur ait oublié de prononcer une petite priere en tuant l'animal ; que cet animal n'ait pas perdu la quantité de sang requise par la loi ; & que l'oiseau ait encore eu quelque vie en se débattant , ou qu'il soit tombé sur un lieu habité ou souillé. Nous ne vîmes donc d'autres oiseaux que ceux que nous tuâmes nous-mêmes , ou ceux que nous pouvions observer dans leur état de liberté.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie la volaille domestique est fort commune , & on y élève toutes les especes de poules en abondance. La pintade n'y est pas domestique : elle habite les bois en si grande quantité que les enfans abattent ces oiseaux à coups de pierres & les ra-

massent à peine pour les vendre dans les villes. Le faisan est aussi indigene en Arabie, & se trouve en abondance dans les forêts de l'Yemen; de même que les tourterelles & plusieurs especes de pigeons. Dans les champs de la même province on voit aussi la perdrix grise, l'alouette commune, & une especes de grue blanche, avec le dessous du ventre d'un assez beau rouge.

Un pays sec, comme l'Arabie, ne peut pas nourrir beaucoup d'oiseaux aquatiques. Dans des lieux arrosé on trouve néanmoins une belle especes de pluvier, & quelquefois des cigognes. Les oiseaux qui fréquentent les rivages de la mer & qui vivent de poisson, sont d'autant plus communs aux environs de la mer Rouge, que ce golfe est peu profond, & en même tems très-poissonneux. Outre quelques especes de mouettes nous vîmes dans une isle de la mer Rouge des pélicans, qui avoient construit des nids & déposé des œufs de la grandeur de ceux de l'oye.

Les déserts de l'Arabie ne manquent pas d'autruches, que les habitans appellent *Thar Eds-jämmel*, l'oiseau chameau. Je n'ai point eu d'indices que les Arabes prennent cet oiseau jeune pour l'appriivoiser: celui que je vis à Loheya venoit du *Habbesch*. Une belle huppe nommée

*Hudhud* par les Arabes , est auffi commune aux bords du golfe Perfique : fur une tradition fabuleufe quelques Arabes fe font imaginé qu'on peut entendre le langage de cet oifeau.

Des aigles , des faucons , des éperviers & le vautour d'Egypte ( *Vultur Petenopterus*, Linn.) font les oifeaux de proie qui fe rencontrent en Arabie. Le dernier de ces oifeaux rend de grands services : il purge la terre de tous les cadavres , dont la corruption eft fi prompte & fi dangereufe dans les pays chauds , & il détruit les fouris des champs , qui fe multiplient à tel point dans quelques provinces que fans ce fecours , le payfan feroit obligé d'abandonner la culture. Ces services effentiels firent regarder ces oifeaux comme facrés par les anciens Egyptiens ; encore aujourd'hui il n'eft pas permis de les tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

Dans plufieurs contrées de l'orient , comme auffi en Arabie , fe trouve un autre oifeau non moins utile aux habitans. On le croit originaire du *Korafan* , d'où il vient en Arabie aux mois de Juillet & d'Août , à la fuite des effaims de fauterelles dont il détruit une quantité incroyable. On l'appelle *Samarmar* , ou *Samarmog*: *Mr. Forskal* le range dans le genre des grives , & lui  
doane

donne le nom de *Turdus seleucus*. Les services que cet oiseau rend aux pays exposés aux ravages de ces insectes, occasionnent en Syrie plusieurs pratiques ridicules & superstitieuses. On le croit attiré par l'eau du *Korasan*, qu'on cherche à cet effet de loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réservoir de pierre au haut de la tour d'une mosquée: si cette eau manque les habitans de *Mosul* font au désespoir. Mais comme l'instinct de cet oiseau le porte, non-seulement à se nourrir de fauterelles, mais d'en tuer autant que possible, il fuit naturellement ces insectes dans le tems de leur passage.

Nous entendîmes parler beaucoup de deux especes d'oiseaux, dont les Arabes font grand cas & qu'ils appellent *Salva* & *Sumana*. Nous ne pûmes rien découvrir touchant le genre du dernier: mais nous en avons appris assez du *Salva* pour croire que c'est le râle, oiseau passager dans un petit district de l'Arabie. Pour les cailles, nous n'avons eu aucun indice de leur passage: il n'est nullement probable que cet oiseau traverse des déserts, où il ne trouveroit pas la moindre subsistance.

Les Arabes nommerent à *Mr. Forskal* encore plusieurs oiseaux qu'il ne put jamais voir, &

dont il ne put pas par conféquent, déterminer le genre. Tel est l'*Achjal*, fameux par deux belles plumes, dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiseau paroît ménager en laissant une ouverture à son nid. Un autre, *Ther el Hind* rare & remarquable par son plumage doré, se vend fort cher en Arabie. Son nom paroît indiquer un oiseau de passage, qu'on suppose venir des côtes des Indes.

## C H A P I T R E V.

*Des amphibies & des poissons.*

DANS les mers de l'Arabie, nous n'avons point apperçu la tortue de mer : celle de terre est d'autant plus commune ; de sorte que les payfans en amènent des charretées entières aux marchés de plusieurs villes de l'orient. Les chrétiens orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le sang avec plaisir.

Nous avons remarqué plusieurs especes de lézards, dont celui que les Egyptiens appellent *Gecko*, est l'unique dangereux. On prétend que sa salive, si elle tombe sur un mets, cause la lèpre aux hommes qui en mangent.

Il y a plusieurs especes de serpens en Arabie, dont la morsure est souvent mortelle : il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morsure de quelques-uns ne cause qu'une démangeaison incommode, que les Arabes guérissent, en appliquant sur la playe des feuilles du caprier. En général, on risque la vie par la blessure de ces serpens uniquement, qui ont un rang séparé de dents plus longues que le reste des dents du même animal. Les Arabes en Egypte connoissent ces loix de la conformation des reptiles, & jouent impunément avec des serpens auxquels ils ont arraché avec des tenailles, les longues dents qui servent de canal au venin. En Arabie le seul serpent vraiment redoutable, est celui appellé *Betan*, assez petit & mince, tacheté de noir & de blanc : sa morsure tue dans l'instant, & fait enfler le cadavre du mordu d'une maniere extraordinaire.

*Mr. Forskal* a découvert dans la mer Rouge plusieurs especes de *rayes*, inconnues en Europe. Cette mer est en général très-riche en poissons, & mon ami m'a dit, que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avoit observé plus de cent especes nouvelles, dont il ne pouvoit pas placer une partie dans les genres connus jusqu'ici. Il

se vit obligé de former 4 genres nouveaux qu'il nomma, *Salaria*, *Scarus*, *Signanus* & *Acanthurus*. Une nouvelle torpille lui parut encore si différente de la connue, qu'il la crut former un genre particulier.

Parmi ces nouvelles especes, il y en a d'appartenantes à des genres qui se trouvent aussi dans nos mers : telles sont plusieurs morues, inconnues jusqu'ici ; des nouvelles especes de maquereaux, de muges, de scares, de spares & de perches. D'autres especes sont de genres qui habitent uniquement les mers des pays chauds, ou des Indes, comme le *Chatodon*, & la *Sciæna*.

Dans notre trajet sur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poissons volans, qui s'élevoient de tems en tems au-dessus de la surface de l'eau. Mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun serpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un serpent, qu'on devoit nommer plutôt le voltigeur. Ce serpent s'attache par sa queue à une branche basse d'un arbre : se donnant alors une secousse par le moyen de sa queue élastique, il s'élance successivement de branche en branche jusqu'au sommet.

Les Arabes habitans des côtes, se nourrissent presque de poissons, comme j'ai eu occasion de le



remarquer, & en nourrissent même leur bétail. Malgré cette abondance, il est rare de voir chez eux un poisson vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi musulmane, engage les Pêcheurs à tuer tout leur poisson avant de le porter à terre.

## CHAPITRE VI.

### *Des insectes & des coquillages.*

**L**ES fauterelles influent tant sur l'état des habitans de l'Arabie & de plusieurs pays de l'orient, qu'il sera permis d'entrer à l'égard de cet insecte, dans un détail que les autres ne méritent pas. Leur multitude ne nous a pas paru cependant aussi grande, comme on se l'imagine en Europe.

En Egypte j'ai vu une seule fois une nuée de fauterelles, amenée par un vent de sud-ouest des déserts de la Lybie, dont il tomba une prodigieuse quantité sur les toits des maisons, & dans les rues de Kahira. Je n'en apperçus plus qu'à Dsjidda, où, en Novembre 1762, il passa un grand nuage de fauterelles par dessus la ville, pendant qu'il régnoit un vent d'ouest. Ce nuage venoit donc de l'autre côté du golfe Arabique:

aussi beaucoup de ces insectes se noyèrent dans le trajet. Au mois de Juillet suivant, nous en trouvâmes une quantité prodigieuse près du *Mont Sumara*, qui avoient apparemment séjourné en Arabie. Souvent ces essaims traversent de nouveau la mer Rouge, & retournent en Egypte, dont la partie supérieure, qui joint les déserts de la Lybie, paroît être le berceau de ces animaux. J'en ai vu des nuages en Perse & en Syrie, où du côté de *Mosul* j'ai rencontré des nids de ces insectes qu'une bonne police pourroit détruire en grande partie. Les petites sauterelles grosses comme une mouche prennent des accroissemens étonnans, & elles parviennent en peu de jours à leur grandeur naturelle.

Il y a sans doute plusieurs especes de cet insecte, qu'on n'a pas encore assez déterminées. *Mr. Forskal* appelle celle qui infeste l'Arabie *Gryllus gregarius*, & la croit distinguée de celle que *Linné* nomme *Gryllus migratorius*, dont les déserts de la Tartarie sont la patrie, d'où elle voyage dans les pays voisins jusqu'en Pologne & en Allemagne. Le *Gryllus gregarius* mérite cette dénomination : ces sauterelles paroissent agir de concert, & vivent & voyagent en société : celles qui restent après le départ des autres ne sont que les traîneuses de la troupe.

Les Arabes distinguent quelques espèces de cet insecte , qu'ils dénotent par des noms particuliers : mais ces noms ne se fondent pas sur la nature de l'animal , & ne regardent que la délicatesse prétendue de sa chair. Ils appellent *Muken* la rouge , qui passe pour la plus grasse & la plus succulente des fauterelles : ils mangent encore la fauterelle légère : mais ils s'abstiennent d'une autre , nommée *Dubbe* , parce qu'elle cause la diarrhée.

Tous les Arabes , tant ceux qui habitent leur patrie que ceux qui se sont répandus en Perse , en Syrie , & en Afrique , ont la coutume de manger des fauterelles : les Turcs au contraire marquent de l'aversion pour cette nourriture. Si les Européens témoignent la même aversion , les Arabes leur reprochent le goût pour les huîtres , les crabes , & les écrevisses. Un Allemand qui a résidé long-tems en Barbarie , nous assura que le goût de la chair de cet insecte ressembloit à celui d'une petite sardine de la mer Baltique qu'on sèche dans quelques villes du Holstein.

Nous vîmes prendre des fauterelles , les mettre dans des sacs ou les enfler pour les sécher dans plusieurs endroits de l'Arabie. En Barbarie on les bouillit , & on les sèche sur les toits pour

en faire provision. Les Bédouins d'Égypte se contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit. Nous n'avons eu aucun indice que cette nourriture soit mal-saine : on a seulement dit à *Mr. Forskal*, qu'elle épaissoit le sang, & augmentoit la disposition à la mélancolie. Les Juifs en Arabie sont, au reste, convaincus que la volaille dont les Israélites doivent avoir mangé si largement dans leurs promenades par le désert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de fauterelles, & ils se moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais existé.

Les essaims de cet insecte obscurcissent l'air, & paroissent de loin comme une épaisse fumée. Le bruit qu'ils font en volant, est effrayant, & étourdit comme celui de la chute d'une grande rivière. Quand un tel essaim tombe sur une campagne, elle est dévastée & dépouillée de sa verdure. Les légumes & les dattiers souffrent beaucoup des fauterelles : mais les bleds mûrs, ou près de leur maturité sont pour elles un mets trop dur qu'elles sont obligées d'épargner.

Un petit insecte de la grandeur d'un grain d'orge, nommé *Arda* (*Termes fatale*, *Linn.*) est encore le fléau de l'Arabie, comme des pays

chauds en général. A cause de quelque ressemblance plusieurs voyageurs ont regardé cet insecte comme une fourmi , & en parlent sous ce nom. Son instinct le porte à ne marcher que de nuit , sous des especes de galleries qu'il construit , en avançant , avec de la terre grasse : parvenu au but de sa marche il ronge & détruit tout , vivres , habits , & meubles. Nous trouvâmes pour la première fois une armée de ces insectes dans nos chambres à *Beit el Fakih* , où ils avoient établi leurs galleries que nous détruisîmes d'abord : mais sans se décourager , & sans s'effrayer de notre présence , ils raccommoderent pendant la nuit leur ouvrage avec une opiniâtreté singulière ; de sorte que nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de ce petit animal qui vit & qui travaille en société comme les fourmis.

L'*Arda* est aussi fort dangereux aux arbres , dont les feuilles ou les fruits par leur douceur , flattent son goût. Ces insectes attachent sur des arbres semblables , leurs galleries depuis les racines jusqu'au sommet. Les habitans n'ont d'autre moyen de garantir leurs jardins d'une ruine entière , que d'entourer les arbres de fumier de brebis dont l'*Arda* ne peut pas supporter l'odeur.

Il y a bien des fourmis en Arabie , mais dont

la plupart font innocentes comme les nôtres. Il faut en excepter cependant deux especes , dont l'une est incommode par la voracité avec laquelle elle attaque les vivres , si on ne la chasse pas par l'odeur du camphre : la morsure de l'autre est douloureuse autant presque que celle du scorpion , mais aussi peu mortelle.

Une especes de *scolopendre* tourmente aussi les habitans , en causant des douleurs brûlantes à ceux auxquels elle s'attache. Cet insecte se cramponne dans les chairs avec tous ses pieds , en sorte qu'il est impossible de s'en délivrer qu'en brûlant successivement avec un fer chaud , toutes les parties de l'animal. La seche est dangereuse aux plongeurs comme aux nageurs , qu'elle embrasse avec ses longues tenailles : ces embrassemens ne blessent pas l'homme ; mais lui causent des enflures , des douleurs intérieures , & souvent un commencement de paralysie.

Entre les *ténébrions* , il y en a une especes qui détruit les roseaux. Il est probable que ce petit insecte attaque aussi les tuyaux du bled , dans lesquels on remarque une farine brune , qui sert à répandre les œufs de cet insecte dans les maisons. Ce petit animal est donc du nombre des plus mal-faisans. Les femmes Arabes & Turques tirent

parti d'un autre ténébrion , qui habite dans les immondices des jardins. Comme l'embonpoint est fort estimé des orientaux , ces femmes pour en gagner avalent tous les matins & tous les soirs , trois de ces insectes frits dans du beurre.

La mer Rouge est remplie d'insectes marins comme de *Priapes* , de *Salpa* , de *Fistulaires* , de *Méduses*, &c. *Mr. Forskal* s'est convaincu de plus en plus , que ce dernier insecte contribue par son immense quantité , à produire la lumière qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit. Cet insecte paroît être un phosphore vivant.

Nous avons observé un grand nombre de cancrs & de crabes , dont plusieurs sont particuliers au golfe Arabe. Les coquillages ne sont pas moins nombreux , & quelques-uns d'une espece assez rare : le plus beau est une *Pinne* , dont les couleurs sont superbes ; mais la coquille peche par trop de fragilité. Les habitans ne profitent pas de l'abondance de ces productions marines , qui pourroient leur fournir une bonne nourriture. Tous les musulmans ne mangent que peu de poissons , & paroissent avoir en aversion les crabes & les coquillages. Les chrétiens orientaux astreints à de longs & de rigoureux jeûnes se dédommagent au contraire , par l'usage fréquent de ces

mets , de l'abstinence des viandes. A *Suès* le peuple Copte ne vit presque que de coquillages.

J'ai déjà eu occasion de parler dans le cours de mon voyage , de l'étonnante masse des ouvrages faits par les insectes marins ; savoir de ces bancs immenses de corail , qui bordent & qui remplissent presque le golfe Arabique. Une grande partie des maisons du *Tebama* son construites de ces rocs de corail ; de sorte que *Mr. Forskal* regardoit chaque maison arabe comme un cabinet d'Histoire naturelle aussi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. On peut donc s'imaginer quelle variété de *madrépores* & de *millepores* on doit rencontrer dans ces mers. Il y en a de si curieuses qu'on est continuellement tenté d'en prendre des échantillons : mais leur volume , à l'ordinaire trop considérable , en défend le transport. Ces rocs de corail , qui s'élevent souvent à 10. toises au-dessus de la surface de la mer , sont d'une pierre molle sous les eaux ; de maniere que les habitans pouvant les scier avec peu de peine , les préfèrent à d'autres pierres pour la construction de leurs bâtimens.



## CHAPITRE VII.

*Des plantes usuelles & curieuses.*

PAR sa position , l'Arabie paroît participer comme je l'ai déjà remarqué , au climat des pays tempérés , & à celui des pays chauds. Aussi trouve-t-on dans les parties élevées de cette contrée, des plantes qui lui sont communes avec l'Europe & l'Asie septentrionale : les plaines au contraire produisent des végétaux, qui se rencontrent aux Indes & en Afrique. Il est probable cependant , que plusieurs de ces plantes ont été transportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Ce qui mérite d'être observé , c'est que quoique plusieurs especes d'un genre de plantes habitent l'Europe , les especes de ce même genre , qui se rencontrent en Arabie , sont à peu près toutes nouvelles & ont été décrites pour la première fois par *Mr. Forskal*. Il n'en est pas de même des plantes qui sont communes aux Indes & à l'Arabie : la plupart des especes se trouvent également dans ces deux contrées. Les plantes indigenes de l'Arabie ont été si peu connues jusqu'ici , que *Mr. Forskal* a été obligé d'en former plus de 30 nouveaux genres décidés ; sans compter les espe-

ces douteuses , qu'il n'a pu ranger que difficilement sous les genres connus.

Parmi les 800 plantes décrites par feu mon ami , je me contenterai de parler d'un petit nombre , remarquables par leur utilité , ou par leur nouveauté. La première place est due sans doute , à celles qui servent d'aliment à un peuple. J'ai déjà eu occasion d'en nommer quelques-unes , en traitant de l'agriculture. Les Arabes cultivent le froment , l'orge , & le *durra* (*Holcus* , *Lim.* ). Ce dernier bled , ou le *sorgo* , ou grand millet , paroît natif de l'Arabie , puisqu'on y en trouve plusieurs especes sauvages , qui servent à la nourriture des oiseaux. Le cultivé , qui pour parvenir à sa parfaite maturité demande assez de chaleur , monte dans les bons terroirs , à une hauteur extraordinaire.

Les Arabes cultivent plusieurs plantes potagères analogues aux nôtres : telles sont les laitues , dont il y a aussi des sauvages qu'on ne mange pas : des épinards : la carotte (*Daucus* , *Lim.*) : le pourpier , dont il se trouve une espece fort délicate à feuilles déliées : un astragale , répandu dans tous les pays : un raifort , dont on ne mange que les feuilles : le cresson de fontaine ; & sur-tout une grande variété de courges , de concombres , de

citrouilles & de melons. Beaucoup d'especes du genre des courges & des citrouilles viennent naturellement dans les bois, & servent de pâture aux chameaux. Mais les vrais melons sont plantés dans les champs, où l'on en trouve une grande diversité & en telle abondance, que les Arabes de tout état en font pendant quelque tems leur principale nourriture. On tire d'une espece de ces melons une boisson fort agréable : quand ce fruit est près de sa maturité, on le perce en remuant la pulpe, & on bouche le trou avec de la cire, en laissant le fruit attaché à la tige. Quelques jours après, cette pulpe est convertie en une liqueur délicieuse.

Les plantes potageres, originaires des Indes & cultivées ou naturalisées en Arabie, sont : *Sida*, ressemblante à notre guimauve : *Hibiscus*, tenant de la mauve, dont une seule espece est mangeable : *Jussiaea*, approchant de la *Lysimachia* ; *Acanthus*, belle espece ; & *Bunias*, ressemblante un peu à nos choux : on cuit les feuilles de ces plantes. Les Arabes mange crues & en salade, les feuilles d'autres plantes Indiennes, comme le *Cleome*, approchant de la moutarde : *Stapelia* de l'apocyn : & *Dolichos*, phaséole, dont j'aurai occasion de parler encore.

Ils ont encore quelques légumes qui paroissent propres à leur pays, & qui ne demandent point de culture. Tels sont : *Corchorus*, tenant aussi de la mauve : *Sælanthus*, nouvelle plante, ressemblante au *Salix Calaf*, & dont les feuilles cuites sont d'une acidité agréable ; enfin la célèbre *Colocasie* (*Arcem Colocasia*, Linn.) dont les Egyptiens de tout tems ont fait un si grand usage, & qui croît abondamment en Arabie dans tous les lieux humides.

On ne manque pas non plus en Arabie de végétaux recommandables par la beauté de leurs fleurs, ou par l'agrément de leur parfum. Les herbes odoriférantes, dont nous avons aussi des especes en Europe, sont la lavande, la marjolaine, le lys, & quelques œillets. Mais les plantes les plus parfumées, & qui portent les plus superbes fleurs, sont aussi communes à l'Arabie & aux Indes. On estime pour le parfum : *Ocimum*, la plus belle espece de basilic : *Inula*, espece d'année très-odorante, originaire des Indes : *Cacalia*, venant de l'intérieur de l'Afrique : & *Dianthera*, plante peu connue encore, & dont *Mr. Forskal* a découvert 8 especes. Dans les déserts sablonneux, croît une plante d'un nouveau genre, nommée *Moscharia* par mon ami, à cause de son

odeur

odeur musquée. Les plantes d'origine Indienne, qui donnent les plus belles fleurs sont : *Ipomœa*, semblable au liseron : *Panocraticum*, appelé chez nous narcisse de mer, fleur de la blancheur la plus parfaite : & *Hibiscus*, espece différente de la légumineuse, fleur du rouge le plus vif, & d'une grandeur peu commune. Ces fleurs agréables par leur forme ou par leur parfum, ne sont pas un objet indifférent pour les payfans Arabes, qui ont conservé l'ancienne coutume de se couronner de fleurs, les jours de fête ou de réjouissance.

Plusieurs plantes de l'Arabie donnent des matieres aux arts, ou servent à des usages économiques. Une herbe de mauvaise mine, qui ressemble aux arroches, & dont *Mr. Forskal* a fait un nouveau genre sous le nom de *Suada*, fournit en assez grande quantité un sel alkali, excellent pour blanchir le linge, & que le peuple emploie au lieu du savon qui est fort cher en Arabie. On fabrique d'une espece de jonc particulière, des tapis si fins, que leur exportation dans les pays voisins & jusqu'à Constantinople, forme une branche de commerce considérable aux habitans des bords de la mer Rouge. Deux plantes originaires des Indes & de l'Afrique intérieure, &

devenues très-communes en Arabie, favoir *Dolichos* & *Glycyne*, ressemblantes aux haricots, portent des feves si belles qu'on en fait des colliers & des brasselets fort recherchés. Celle de *Glycyne* est fort connue sous le nom de la feve noire d'Abysinie. L'*amil* (*Indigofera*, Linn.) se cultive par toute l'Arabie, parce que le bleu est la couleur favorite des habitans: il y en a des especes sauvages fort répandues. On nous assura qu'au défaut de l'anil, les Arabes favoient tirer de l'indigo d'une espece de *Polygala*. Le *Kali* ordinaire (*Salsola*, Linn.) est commun le long du golfe Arabe & dans les isles. Il ne manque que de l'industrie aux Arabes pour fabriquer du sucre, dont la canne vient si bien dans leur pays: mais ils se contentent de manger cette canne crue, sans en exprimer le suc.

Dans presque toute l'Arabie, on se sert d'une espece de *Panis* (*Panicum*, Linn.) ou d'un jonc d'eau (*Scirpus*, Linn.) pour couvrir les toits des maisons. Ces couvertures légères suffisent dans un pays où les pluies sont rares.

Une plante, quoique étrangere à l'Arabie, mérite d'être remarquée à cette occasion, à cause de la découverte faite par *Mr. Forskal*, d'un secret économique des Arabes en Egypte. Ce pays

dont la plupart des eaux font mauvaises , avoit depuis les tems les plus reculés , pour boisson une espece [de biere qui est cependant différente de celle des pays du Nord. On nous disoit qu'on ne pouvoit ni braffer cette biere , ni lui donner un goût agréable , que par le secours d'une herbe grise nommée *Schabe* , dont on mêloit l'infusion avec une certaine quantité de farine pour faire un levain , également propre à la fermentation du pain & de la biere. Un échantillon de cette herbe précieuse , montra à mon ami qu'elle étoit le *Lichen* du prunier , originaire des isles de l'Archipel , d'où l'on en apporte à Alexandrie des charges de plusieurs vaisseaux , toutes les années.

Les prairies sont rares , & peu fournies dans les pays chauds : il ne faut donc pas s'attendre de trouver en Arabie une grande quantité d'herbes propres au fourrage. Les bêtes à corne qui n'y sont pas communes , se nourrissent mal , & leur chair est par cette raison d'assez mauvais goût. Les animaux conformes au climat , tels que les chameaux & les ânes , se contentent comme je l'ai dit en son lieu , de la nourriture la plus sèche & la plus dure. Nous avons vu des chameaux manger d'une espece d'*Euphorbia* , préparée un peu dans une fosse creusée en terre. Cet ani-

mal broute encore des herbes & des arbuſtes arides & épineux du défert, tels que le *Zygophyllum*, *Hedyrarum*, *Colutea* &c. Les *Mefembryanthemum*, herbes fucculentes, ſont encore une reſſource pour les animaux des plaines ſablonneuſes. Les Bédouins du défert ſont auſſi des graines d'une eſpece de *Mefembryanthemum*, un pain qu'ils aiment autant que celui de froment. L'âne ne reſuſe pas une eſpece de *Scorſonere*, ſi hériſſée & ſi amere que le chameau même la rebute.

Toutes les nations ſimples ont des remedes tirés des végétaux, dont elles connoiſſent la vertu par tradition. Les Arabes ne manquent pas de médecines ſemblables, dont ils ſe ſervent de tems immémorial, avec un ſuccès duquel un étranger ne peut pas, il eſt vrai, avoir une entiere certitude. On connoiſt aſſez l'*Aloës* & l'*Euphorbia* pour que je me diſpenſe d'en parler : en Arabie les différentes eſpeces de cette derniere plante ſont ſi nombreuses, qu'on pourroit regarder l'Arabie comme ſa véritable patrie. Dans les pays chauds on fait grand cas des contrepoifons, à cauſe de la quantité de bêtes vénimeuſes dont on y eſt infeſté. Par une longue expérience, les habitans de ces climats connoiſſent les plantes ſalutaires à l'homme & contraires à ces animaux dangereux. Les



Arabes paroissent cependant ignorer la vertu de l'*Ophiorrhiza*, si commune dans leurs montagnes. Ils font au contraire le plus grand cas de l'*Aristolochia semper virens*, qu'ils regardent non-seulement comme un remede, mais encore comme un préservatif contre la morsure des serpens. Suivant leur opinion, un homme qui pendant 40 jours a bu de la décoction de cette herbe, ne peut pas être mordu par ces animaux vénimeux. Quoique ce sentiment soit hazardé, il paroît néanmoins probable que les charlatans qui s'exposent si hardiment aux morsures des serpens, possèdent quelque secret de se garantir de l'effet de ces morsures. Le *Caprier épineux* passe encore pour un excellent antidote contre des poisons de toute espece.

Parmi les nouveaux genres de plantes découvertes par *Mr. Forskal*, il y en a plusieurs curieuses. *Caydbeja*, nommée par le Chev. de *Linné* à l'honneur de feu mon ami, *Forskalea*, vient dans les endroits les plus arides : elle est hérissée de petits crochets, par lesquels elle s'attache non-seulement aux étoffes, mais encore aux corps les plus lisses, avec une telle force, qu'on ne peut pas l'en arracher sans la déchirer par pieces. La *Volutella*, est une plante très-extraordinaire : ce n'est

proprement qu'un fil long & mince, sans racine & sans feuilles, qui s'entortille autour des arbres. Cette plante informe produit néanmoins une espèce de fleur, & des baies d'un goût un peu âcre que les enfans mangent. *Polycophalos*, qui tient du chardon, paroît de loin comme un amas de beaucoup de globes, dont chacun renferme des bouquets de fleurs. *Nerium obesum*, espèce de laurier-rose, est remarquable par un bulbe singulière à fleur de terre, de la grandeur d'une tête d'homme, qui lui tient lieu de tronc & d'où sortent les branches.

Les roseaux sont si communs aux environs du golfe Arabique, que les peuples anciens ont donné à une partie de ce golfe le nom de *Jam suf*, mer aux roseaux. Une espèce de ce végétal est surtout digne d'attention : elle croît vigoureusement & dans la plus grande abondance, au milieu des eaux thermales du district de *Ghobeybe*, où elle parvient à la hauteur de 24 pieds. Ces roseaux longs & solides, sont un objet de commerce : on les exporte pour l'Yemen, où ils servent à la construction des maisons pour faire les plafonds. Dans ce même district de *Ghobeybe*, vis-à-vis presque de Suès, nous avons vu avec étonnement croître une *Conserve*, au fond des bains chauds

de *Hamman Faraon*, dont la chaleur faisoit monter à 49. degrés le thermometre de Reaumur.

---

## CHAPITRE VIII.

*Des arbres & des arbrustes.*

**L**ES plaines sablonneuses de l'Arabie sont presque dépourvues d'arbres, quelques palmiers clairsemés exceptés. On ne voit des forêts, & encore assez rarement, que dans les provinces montueuses, dont les montagnes conservent de la terre & ne sont pas entièrement pelées comme dans d'autres parties de cette contrée. Ces forêts contiennent des arbres ou entièrement inconnus, ou différents au moins de ceux de nos bois en Europe. On y voit principalement les suivans, dont j'aurai occasion de parler un peu plus en détail : *Sceura*, *Tomex*, *Cutha*, *Cynanchum*, *Mæru*, *Bæka*, *Haledi*, & beaucoup d'especes de figuiers inconnues parmi nous.

Les Arabes cultivent plusieurs de nos arbres fruitiers : ils ont des grenadiers, des amandiers, des abricotiers, des poirés, & des pommes. On trouve une espece de poirier, & une de cornouiller qui sont particulieres à l'Arabie. Ils mangent

aussi le fruit de quelques-uns de nos arbrustes , comme de l'*Asclépias* & du *Rhamnus*.

Quoique les Mahométans ne boivent point de vin , les Arabes plantent néanmoins la vigne dont ils tirent une grande variété de raisins. Ils fèchent une espece de petit raisin appellé *Kischmisch*, qui au lieu de pepins n'a que des semences tendres & presque imperceptibles , & en vendent une quantité à leurs voisins. Ils font aussi avec le moût un fyrop , nommé *Dub* , qui devient pour eux une branche de commerce assez lucrative.

On trouve en Arabie plusieurs especes de citrons & d'oranges. A juger par les noms que les Arabes leur imposent il faut croire qu'ils ont reçu un oranger du Portugal , & deux citronniers de l'Italie. Avec les oranges communes coupées par le milieu pendant qu'elles sont jeunes , séchées à l'air , & trempées dans l'huile pendant 40 jours , on prépare une essence fameuse parmi les femmes âgées , qui noircit de nouveau les cheveux gris.

Les Baniens ont transporté des Indes plusieurs arbres fruitiers , qui sont actuellement naturalisés en Arabie : tels sont , le *Bananier* ( *Musa* , *Linn.* ) , le *Mangoustan* ( *Mangifera* , *Linn.* ) ; le *Papayer* ( *Carica Papaya* , *Linn.* ) & le

*Cissus*, *Linn.* Quoique l'Arabie produise le dattier, d'autres palmiers, & sur-tout le *Cocos*, paroissent aussi être venus des Indes.

Parmi les figuiers, celui des Indes (*Ficus vasta*), quoique actuellement très-commun en Arabie, est peut-être d'une origine étrangère. On connoît assez la propriété singulière de cet arbre, de s'étendre dans un grand espace par le moyen des filamens sortis de ses branches, qui en s'allongeant vers la terre prennent racine, & forment de nouveaux troncs. *Mr. Forskal* a vu une dizaine d'espèces de figuiers indigènes à l'Arabie, & dont *Mr. de Linné* n'a fait aucune mention. Le fruit de ces arbres est peu délicat, & rarement mangeable. On se sert de l'écorce d'une espèce pour tanner les cuirs : une autre a les feuilles si rudes, qu'on les emploie à polir le fer, & à le délivrer de la rouille. Le reste ne sert qu'à augmenter le nombre des arbres inutiles des forêts.

Le *Tamarin*, qui croît en Arabie comme aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une boisson saine & rafraîchissante : par son ombre il garantit les maisons de l'ardeur du soleil, & il orne par sa belle figure, les vues du paysage.

On aime auffi à mettre les habitations à l'abri fous le figuier des Indes.

L'Arabie paroît fort riche en arbres indigenes , dont le nombre furpaffe en proportion , les plantes herbacées qui lui font propres. On tranfporte plus difficilement les grands arbres , & ceux qui habitent les forêts de l'intérieur du pays fe préfentent d'ailleurs plus rarement aux yeux des voyageurs que les autres végétaux. Il ne faut pas s'étonner par cette raifon de l'ignorance où nous avons été jufqu'ici fur ce qui regarde les arbres de l'Arabie. Plus de la moitié des nouveaux genres établis par *Mr. Forskal* , comprennent uniquement des arbres. Mon ami a vu encore bien 18 arbres , dont il n'a pas eu occafion de déterminer le genre ; fans compter encore un grand nombre dont il n'a appris que le nom arabe.

*Catba* eft un de ces nouveaux genres propres à l'Arabie. Cet arbre qui fe perfectionne par la culture , eft planté à l'ordinaire parmi les cafiers dans les montagnes à café. Les Arabes ont l'habitude de mâcher continuellement les bourgeons de cet arbre , qu'ils appellent *Kaad* : ils font auffi attachés à cet ufage , que les Indiens à celui de mâcher du bétel. Ils attribuent à ce

*Kaad* la vertu d'aider à la digestion , & de résister aux maladies contagieuses. Son goût insipide ne promet pas cependant de grandes vertus : le seul effet que nous ayons observé de l'usage de ces bourgeons , c'est celui d'altérer & d'empêcher le sommeil.

*Elcaya* & *Keura* , deux arbres fameux par leur parfum , ne sont pas connus & forment deux nouveaux genres. Le premier vient copieusement dans les montagnes de l'Yemen , & les femmes mettent son fruit dans les eaux avec lesquelles elles se lavent & parfument la tête. Le second ressemble un peu au palmier , & porte des épis de fleurs d'une odeur riche & délicieuse. Comme le *Keura* est un peu rare , ses fleurs se vendent assez cher ; mais un seul épi pourvu qu'on le conserve dans un endroit frais , remplit de son parfum pour long-tems un appartement entier.

Les enfans mangent le fruit assez insipide d'un grand arbre nommé *Oncoba* , & d'un arbruste considérable appelé *Merua*. Tous les deux sont aussi de deux genres nouvellement établis par *Mr. Forskål*. Il en est de même du *Chadara* , grand arbre , & de l'*Antura* , d'une plus petite taille : ces deux n'ont rien de remarquable que leur bois & leur nouveauté. *Culhamia* , grand arbre aussi

ignoré des botanistes , n'a d'autre avantage que sa masse. *Cadiba* & *Mefa* font des arbuftes , qui ne présentant aucune particularité , mériteroient d'être passés sous silence si *Mr. Forstal* ne les avoit tirés de l'obscurité.

Quelques arbuftes indigenes en Arabie font de quelque usage aux habitans. Ils mangent le fruit cru d'un nouveau genre , *Sodada* : ils tirent de la baie d'un autre nouvel arbufte , *Cebatha* , une eau-de-vie extrêmement violente , dont le goût âcre s'adoucit par le mélange du sucre. Une espece de ce faux phaséole *Dolichos* , dont j'ai parlé en traitant des plantes , devient un arbufte épais , de maniere qu'on en fait en peu de tems des haies vives presque impénétrables. *Cynanchum* , nouveau genre est un arbufte ressemblant à l'apocyn , dont le bois nommé *March* par les Arabes , est employé à faire du feu , parce qu'il a la douceur & la légereté de l'amadou.

Un arbre de l'Arabie fameux depuis la plus haute antiquité , & néanmoins peu connu , c'est celui dont on tire le baume de la Mecque. Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne , & c'est sous son ombre que *Mr. Forstal* en a fait la premiere description : il lui donna en même tems , comme à un nouveau genre , le



nom d'*Amyris*, adopté depuis par les autres botanistes. Cet arbre a mauvaise mine, & ce qui est étonnant, ses qualités sont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé : ils n'en tirent d'autre utilité que de brûler son bois en guise de parfum. Le bois d'une espece d'*Amyris*, appelée *Kafal*, se transporte en Egypte, où l'on s'en sert pour cuire des pots, qui par cette cuisson acquierent une odeur agréable, & la communiquent aux boissons. Les Arabes de l'intérieur de la province de *Hedsjas* doivent être mieux instruits, puisqu'ils recueillent ce baume & l'apportent à la Mecque, d'où il se distribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas singulier. Il est difficile déjà à la Mecque, d'en trouver qui ne soit pas falsifié. L'Amérique produit aussi quelques arbres qui sont des especes du genre de l'*Amyris*, de sorte que la valeur de ce baume de la Mecque pourroit baisser avec le tems.

Nous n'avons rien pu découvrir de l'arbre d'où découle l'encens, & *Mr. Forskal* n'en parle pas. Je fais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut*, où l'on le nomme *Oliban*. Mais les Arabes ne font aucun cas de leur encens, & n'emploient que celui qui vient des Indes. Il

est probable que l'encens d'Arabie portoit ce nom chez les anciens parce que les Arabes en faisoient le commerce , & le portoient des Indes dans les ports de Syrie & d'Egypte.

Le *Séné* ( *Cassia Sema* , *Lim.* ) est un arbuſte qui paroît habiter préférentement la haute Egypte & la partie de l'Arabie qui est oppoſée à ce pays de l'autre côté du golfe Arabique. Comme il y a pluſieurs eſpeces de *Cassia* , il paroît probable que le ſéné transporté en Europe ne vient pas tout du même arbuſte : la figure différente des feuilles l'indique aſſez. Celui que nous appellons ſéné d'Alexandrie , croît en grande abondance dans le territoire d'*Abu Ariſch* : les Arabes le vendent à la Mecque & à Dsjidda , d'où il paſſe , par Suès & Kahira à Alexandrie. On fait un grand uſage en Arabie du ſéné , & des autres eſpeces de cassia , dans différentes maladies. La *Cassia fistula* , ou casse noire , mêlée avec un peu de rhubarbe , est le meilleur remede des médecins Arabes pour guérir le *Cholera morbus* , & les diarrhées , ſi dangereuſes dans les pays chauds.

J'ai déjà eu occaſion de parler du *Cafier* , qui donne aux Arabes l'article le plus lucratif de leur exportation. Cet arbuſte qu'on élève actuellement dans beaucoup de terres en Europe :

est trop connu pour en faire la description. Les Arabes disent qu'il est originaire du *Habbesch*, & plusieurs voyageurs attestent de l'avoir vu en abondance dans cette contrée, où son fruit égale en bonté le café de l'Yemen. Ce qui rend cette tradition assez probable, c'est que le fruit du caféier sauvage en Arabie est si mauvais, qu'on ne peut pas en faire usage. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, il est sûr au moins que cet arbuſte ne prospere que dans les montagnes, dans des endroits frais & qui ne manquent pas d'humidité. Les habitans des districts montueux plantent, par cette raison, d'autres arbres entre le caféier, afin de lui donner de l'ombre, & en arrosent le pied pendant les grandes chaleurs. Il paroît donc que les Européens se sont trompés, quand ils ont cru devoir placer cet arbuſte dans des terroirs secs, sous un ciel ardent, & dans les pays les plus chauds. On pourroit soupçonner que cette méprise est la cause de la mauvaise qualité du café de l'Amérique. J'ai nommé dans mon voyage, les contrées de l'Yemen où cette denrée acquiert une qualité supérieure, & j'y ai traité aussi du commerce étendu qu'en font les Arabes.

Ils ne tirent pas autant de profit du cotonnier dont ils ont deux espèces, celle qui devient ar-

buste, & une autre à fleurs rouges. Presque toute l'Arabie s'habille de toiles de coton venues des Indes.

L'Arabie produit comme l'Egypte, la célèbre *Alhenna* (*Laufonia inermis*, *Linm.*) dont les feuilles pulvérisées & réduites en pâte, forment un cosmétique fort recherché dans tout l'orient. Les femmes de ces contrées se teignent les mains & les pieds, au moins les ongles, avec cette drogue, d'un rouge jaunâtre ou plus foncé suivant la maniere de l'appliquer. Elles croyent rehausser leurs charmes par cette couleur, qui en effet peut par le contraste, rendre moins sensible le mélange du noir & du jaune dont la couleur de leur teint est composée. Cet arbuſte par son port & par son caractère, approche beaucoup de nos troëſnes.

On connoît la *sensitive*, plante du genre des *Mimosa*. En Arabie on trouve plusieurs especes de ce genre, toutes ou arbres, ou arbuſtes, qui contribuent à l'agrément & à l'utilité des habitans. Un de ces arbres baiſſe ſes branches quand un homme l'approche, & paroît ſaluer celui qui recherche ſon ombrage : cette propriété hospitaliere rend cet arbre ſi respectable aux Arabes, qu'il eſt défendu de l'endommager ou de le couper. Un  
autre

autre (*Mimosa Selam*) produit des fleurs superbes, du plus beau rouge, dont les payfans d'*Abu Arifch* se servent pour se couronner les jours de fête. Les fleurs d'un autre (*Mimosa Lebbek*) ne sont pas moins remarquables par une belle houppe foyeuse, formée par leurs pistils. Les feuilles d'un autre (*Mimosa Orjeta*) conservent la douceur du lait de chameau, & l'empêchent de s'aigrir pendant plusieurs jours. La fumée du même bois chasse un ver qui se met dans les chairs du cou de l'homme, & qui cause des convulsions épileptiques. Ce genre des *Mimosa* est répandu en Asie, en Afrique & en Amérique : la plante sensitive nous vient, comme on fait, de ce dernier continent.

*Mr. Forskal* a trouvé à *Beit el Fakih* quelques beaux arbres, qui faisoient l'ornement d'une place & dont on ne pouvoit lui apprendre ni le nom ni la patrie. Il soupçonne qu'ils ont été apportés des Indes par les Banians ; mais comme ces arbres n'avoient point les caractères d'aucun genre connu, il en a formé deux nouveaux genres sous les noms de *Hyperanthera* & *Binectarium*. Ces arbres sont grands, d'un port majestueux & donnent de belles fleurs. Le *Cissus*, peut-être aussi originaire des Indes, est à présent

commun & naturalisé en Arabie, tout comme le *Tomex*, grand arbre dont nous ignorons les propriétés. On vante le *Cissus* comme un des premiers contrepoisons, & il est par cette raison, fort estimé; c'est le *Cissus Illa*, *Linn.* Une espece de *Glycyrrhiza*, ou de réglisse en arbuſte, est commune à l'Arabie & aux Indes.

Quoique l'Arabie paroisse produire peu de végétaux véneneux, on y trouve cependant un arbuſte très-dangereux, d'un genre nouveau, nommé *Adenia* par *Mr. Forskal.* Les bourgeons de cet arbuſte, séchés & donnés en poudre dans quelque boisson, font un poison des plus violens, dont l'effet est d'enfler subitement le corps d'une maniere extraordinaire. Une espece de caprier (*Capparis spinosa*, *Linn.*) est le remede le plus sûr pour sauver les empoisonnés. Ce dernier arbuſte est si commun en Arabie. que l'antidote se rencontre toujours à côté du poison.

*Mr. Forskal* rapporte encore plus de 18 arbres qu'il a vus, & qui sont indigenes en Arabie; mais dont il n'a pu déterminer le genre. On lui apprit de la plupart, les noms Arabes & quelques propriétés d'un petit nombre. Il vit en Yemen deux arbres, dont l'un ressembloit au citronnier & l'autre au pommier: mais les habi-

tans en ignoroient eux-mêmes & le nom & les qualités. *Noëman*, arbre des montagnes à café : on le confond fouvent avec la caffè. *Beka* & *Anas* font des arbres laiteux très-communs dans les forêts, & dont le fuc cauftique eft un véritable poifon. *Schamama* porte un fruit de la forme & de l'odeur d'un citron. *Gharib Elbake*, arbre des montagnes du pays d'*Abu Arifch*, duquel découle un fuc agréable, dont les oifeaux font fort friands. *Segleg*, autre arbre d'*Abu Arifch* : le fuc exprimé de fes feuilles paffe pour un excellent remede dans la foibleffe de la vue. *Sym el Horat*, ou le poifon des poiffons, eft le fruit d'un arbre inconnu de l'Arabie heureufe ; d'où on en tranfporte une grande quantité dans les ports de la mer Rouge. On s'en fert dans la pêche, puifqu'il étourdit les poiffons qui l'aiment, & qui après en avoir avalé reftent comme ivres fur la furface de l'eau. Ce fruit eft apparemment une efpece de noix vomique, qui vient auffi des côtes occidentales des Indes.

Nous avons négligé de nous informer en Arabie à l'égard de la production de la manne, & ce que nous en apprit un religieux d'un couvent près de Suès, étoit une légende monacale, indigne d'être racontée. L'arbre duquel on tire en

Mésopotamie le manne , en secouant les branches , est le chêne , comme je ne puis pas en douter d'après les relations de plusieurs personnes dignes de foi. Cette manne est blanche & sucrée ; mais on me montra à Basra un échantillon de la manne *Tarandsjubin* , qu'on recueille en Perse sur un arbusste épineux : elle est aussi en grains ronds , mais jaunâtres. Comme l'Arabie-pétrée est remplie d'arbusstes épineux, il est possible qu'on y trouve aussi cette espece de manne ; quoique sa récolte ne puisse pas être abondante dans ces lieux déserts. On emploie l'une & l'autre de ces mannes au lieu de sucre , en plusieurs mets & surtout pour la pâtisserie. Elles sont nourrissantes , & ne purgent point étant fraîchement recueillies.

Le cedre ne vient pas en Arabie , & paroît un arbre particulier au *Mont-Liban*. Les Arabes ont peu de bois pour bâtir : leurs arbres sont pour la plupart d'une contexture légère & peu solide. *Sceura* , nouveau genre décrit par *Mr. Forskal* , arbre qui croît aux bords de la mer , a le bois si mou qu'on n'en peut tirer aucun usage.



## C H A P I T R E IX.

*Des minéraux de l'ARABIE.*

DANS la description de mon voyage & en traitant du terroir de l'Arabie , j'ai déjà eu occasion de donner quelque notice de la nature des pierres qui composent les montagnes. J'ai parlé aussi de ces amas de basalte , qui se trouvent près de *Hadie* & de *Kachina* , & dont les morceaux exactement pentagones se détachent peu-à-peu des hauteurs , & tombent dans les vallées.

Outre ces pierres calcaires , vitrifiables , & sablonneuses nous avons vu aussi un spath ferrugineux , mêlé avec des félérites bruns ou blancs , presque transparens. Nous avons rencontré près de *Lobeya* un gypse bleuâtre , un schiste gris , & des marcaassites sphériques , dans les couches d'un grès qui fournit des pierres de taille pour quelques bâtimens de cette ville.

L'Arabie contient cependant aussi des pierres d'une plus grande valeur. L'*Onyx* est commun dans l'Yemen , & nous l'avons vu en quantité près du chemin de *Taes* au *Mont-Sumara*. Dans une montagne près de la ville de *Damar* , on

trouve la pierre *Ayek Jemani*, si estimée des Arabes. Elle est d'un rouge foncé ou plutôt d'un brun clair, & paroît être une espèce de cornaline. Les Arabes la font enchâsser en bague ou en brasselet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le sang, quand on l'applique tout de suite sur la plaie. Parmi les *Pierres de Moka*, qui ne sont que des cornalines des Indes, apportées de Surate en Arabie & en Europe, on rencontre souvent des pièces qui ressemblent parfaitement à cet *Ayek Jemani*.

Je n'ai rien pu apprendre touchant les pierres proprement dites précieuses, que l'Arabie étoit censée de produire: il n'est pas seulement probable qu'on y ait trouvé autrefois des émeraudes. La montagne qui porte le nom des émeraudes est en Egypte, de l'autre côté du golfe Arabique, & fait partie de cette grande chaîne de montagnes où domine le granit.

Nous avons vu deux petites montagnes, composées presque entièrement de sel fossile; l'une près de *Loheya*, & l'autre dans le voisinage de *Hodeïda*. Une croûte de pierres calcaires & de sable enveloppe cet amas de sel, qui est entassé en assez grandes masses transparentes. Anciennement les Arabes avoient exploité ces mi-

nes : mais ils les négligent aujourd'hui parce que les galeries des mineurs se sont écroulées. On nous dit cependant , que des vaisseaux étrangers viennent quelquefois prendre des charges de sel dans la colline qui est près de l'isle de *Kameran* voisine de *Hodeïda*.

L'Arabie ne paroît pas riche en métaux. Les anciens auteurs grecs & latins assurent même , quoique fausement , qu'elle manque entièrement de fer. Car on voit des grains de ce métal dans le sable emporté par les pluies ; on rencontre familièrement dans la province de *Kusma* des pierres d'aimant , & à *Saadé* il y a des mines de fer actuellement exploitées. Il faut avouer cependant que le fer de l'Yemen est aigre & cassant ; défauts auxquels on ne peut pas remédier. La rareté du bois fait d'ailleurs que ce fer revient plus cher , que celui qui est apporté des pays éloignés. Par cette raison , le fer est toujours une des marchandises que les étrangers vendent avec le plus de profit , dans les ports de la mer Rouge.

Dans l'Oman , il y a beaucoup de mines de plomb & fort riches. Comme ce métal est plus facile à fondre , les habitans de cette province

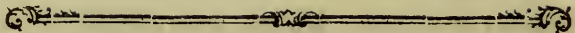
peuvent l'exporter en grande quantité. Ce commerce se fait dans le port de *Maskat*.

Comme les anciens avoient honoré une partie de l'Arabie du titre d'*heureuse*, il falloit bien qu'il lui attribuassent tous les avantages possibles. Aussi les auteurs grecs & latins font-ils ample mention de la quantité immense d'or, que cette contrée devoit produire. Il est possible, que dans des tems bien reculés, quand les Arabes étoient les facteurs du commerce des Indes, il fût passé beaucoup de ce riche métal par l'Arabie en Europe : mais cet or étoit apparemment le produit des mines des Indes. Aujourd'hui au moins l'Arabie n'en a aucune mine : les ruisseaux n'en charient point, & le sable n'en montre aucun vestige. Un Savant de *Lobeya* voulut bien nous persuader que lui seul connoissoit quelques mines : mais c'étoit un hableur qui ne méritoit pas la moindre croyance.

Tout l'or qui existe actuellement en Arabie, vient du *Habbesch* ou d'Europe, pour payer le café, & d'autres marchandises des Indes qui passent par *Dsjidda* ou par *Moka*. L'*Imam de Sana* voulant, il y a quelque tems, faire battre une petite monnoie d'or, fut obligé de faire fondre des especes étrangères. L'or qui passe d'Europe en Arabie, consiste presque uniquement en sequins de

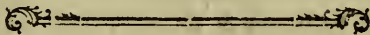
Venise : plusieurs Arabes nous demanderent par cette raison , si les Venitiens étoient les seuls Européens qui eussent des mines d'or : d'autres s'imaginèrent que ces républicains possédoient le secret de la pierre philosophale.

De tels préjugés & de tels bruits populaires , renforcent l'entêtement des Arabes pour leur ancienne chimere de la transmutation. Aussitôt qu'un homme de cette nation attrape quelque livre obscur d'un prétendu adepte , il se met à souffler autant que les circonstances de sa patrie le lui permettent. J'ai raconté dans la relation de mon voyage , l'histoire de deux Savans de *Beit el Fakih* , qui s'étoient ruinés par les recherches du secret de faire de l'or. Ce goût est généralement répandu en Arabie : la plupart de ces souffleurs se croiroient sûrs de leur fait, s'ils pouvoient découvrir l'herbe qui dore les dents , & qui jaunit la chair des brebis qui en mangent. L'huile même de cette plante doit être de couleur d'or. On l'appelle *Hafschischet ed d. b* : on m'assura qu'elle étoit commune dans les vallées du Mont-Liban , & qu'elle devoit aussi se trouver sur les hautes montagnes de l'Yemen.



## SECTION XXX.

## VOYAGE DE MOKA A BOMBAY.



## CHAPITRE I.

*Départ de MOKA.*

**L**E vaisseau de *Mr. Scott*, avec lequel nous voulions faire le trajet à Bombay ayant été retenu assez long-tems à Moka, nous ne pûmes partir de cette ville que le 23 Août 1763. Quoique *Mr. Cramer & Baurenfeind* fussent très-malades, ils prirent néanmoins le parti de s'embarquer. Pour ce qui me regarde, ma fanté se trouvoit assez bien rétablie, pour hasarder sans inconvenient, le voyage aux Indes.

Le fameux détroit de *Babel Mandel*, où le golfe Arabique se joint à l'océan, & où nous arrivâmes le surlendemain de notre départ, peut avoir 10 milles d'Allemagne de largeur. Il est parsemé de petites isles, dont la plus voisine de l'Afrique, appelée *Périm*, forme avec ce continent un canal, par lequel les vaisseaux passent à l'or-

dinaire , malgré le courant rapide qui y domine. Dans la mer entre l'Arabie & les Indes , il y a généralement un courant rapide , qui pousse les navigateurs à l'est , avec tant de violence qu'il est impossible d'estimer dans ce trajet la route du vaisseau. Nous essuyâmes aussi dans cette mer des vents du nord si froids , que nous fûmes obligés de nous habiller plus chaudement.

Pendant ce trajet la santé de *Mr. Cramer* parut se remettre de jour en jour ; mais l'état de *Mr. Baurenfeind* empira. Il tomba dans une forte léthargie & mourut le 29 Août. Les dessins de cet artiste dont j'ai publié une partie , font suffisamment son éloge.

Le lendemain de la mort de *Mr. Baurenfeind* mourut aussi *Berggreen* notre domestique , Suédois , qui avoit fait quelques campagnes étant au service d'un colonel de Houffards. Cet homme robuste & endurci aux fatigues , se moqua au commencement de celles d'un voyage en Arabie : mais il y succomba , aussi bien que *Mr. Cramer* à *Bombay* , comme je le rapporterai en son lieu.

Cette triste destinée de mes compagnons de voyage , me fait souvenir du sort de deux savans voyageurs en Orient , qui méritent d'être connus. L'un est *Mr. Donati* , mis à la tête d'une société

de favans Italiens que le Roi de Sardaigne avoit envoyé voyager en Afie. A peine arrivée en Egypte cette Société se brouilla ; les compagnons de Mr. Donati retournerent en Italie , & lui feul continua fon voyage avec un jeune interprete de Kahira & un domestique Italien. Il alla par Damask à Basra , afin d'y trouver une occasion pour passer aux Indes. Mais naturellement impatient & las d'attendre un vaisseau européen , il s'embarqua avec quatre Carmes , sur un mauvais petit bâtiment tout ouvert , qui devoit les porter à *Mangelor* , sur la côte de Malabar. Il ne put supporter cette fatigue , & mourut dans ce bâtiment , trois jours avant son arrivée aux Indes. Avant sa mort il donna de l'argent à ses domestiques pour les reconduire dans leur patrie : l'Italien ayant perdu tout au jeu , se fit par désespoir musulman à Maskat.

*Mr. Donati* étoit tout propre à faire avec fruit un voyage tel qu'il l'avoit entrepris. Il avoit des lumieres étendues , & toute l'activité & la constance nécessaires. Il étoit doué d'ailleurs d'une qualité plus rare & plus nécessaire encore , d'un courage raffis dans les dangers , dont il avoit donné des preuves frappantes en Egypte , étant



attaqué par des Arabes qui respectèrent à la fin son intrépidité.

Ce favant avoit pris quoique inutilement, toutes les précautions pour faire parvenir à sa cour ses papiers, & la collection de raretés qu'il avoit amassée en Egypte & en Syrie. Il avoit confié à ces Carmes tous ses effets, en les priant avant de mourir, de remettre le tout au viceroi de Goa, qui auroit soin de faire parvenir ce dépôt à la cour de Turin. Un de ces Carmes que j'ai rencontré aux Indes, m'assura qu'il s'étoit acquitté fidèlement de cette commission, & que toute la succession de *Mr. Donati* se trouvoit entre les mains du viceroi Portugais. En 1772 on n'en avoit pu cependant rien tirer encore, & j'ignore si depuis ce tems-là il en est venu quelque chose en Italie. C'étoit en 1763, que ces Carmes se trouverent sur la côte de Malabar.

Le second de ces favans malheureux dont j'ai voulu parler, étoit un médecin François, nommé *Simon*, habile en histoire naturelle & assez en astronomie. Il vint long-tems avant nous en Syrie, & fut très-bien accueilli par ses compatriotes à *Haleb*. Ne trouvant pas assez de loisir parmi ces Européens pour faire ses observations, il alla à *Diarbekr* dans l'espérance d'y pouvoir va-

quer à ses occupations avec plus de tranquillité. Dans cette ville, il se logea chez les Capucins, les seuls Européens qui y soient établis : mais outré des tracasseries monacales de ces religieux il prit dans un moment de désespoir, le parti de se faire musulman.

Quoique les Turcs fassent cas d'un médecin chrétien, *Mr. Simon* se vit négligé aussi-tôt qu'il fut mahométan, comme s'il avoit perdu son habileté en changeant de religion. Dégoûté du séjour de *Diarbekr* il alla à *Bagdad*, où il vécut en vendant des drogues & en exerçant un peu la médecine. Il conserva néanmoins son goût pour l'histoire naturelle, & herborisa dans les environs avec beaucoup d'activité. Un khan Persan du voisinage, qui l'avoit appelé en vain, le fit enlever dans une de ces courses, & le força à coups de bâton, à se faire son médecin. *Mr. Simon* n'ayant pu guérir ce khan d'une maladie désespérée, fut battu encore & mis en prison. Le successeur malade du khan défunt, apprenant qu'un médecin Européen se trouvoit en prison, l'en tira pour lui confier sa santé, que *Mr. Simon* eut le bonheur de rétablir. Mais ce bonheur fut une nouvelle source de désagrémens pour cet infortuné Savant. Son nouveau maître lui refusa la

permission de retourner à Bagdad, & le traîna à sa fuite dans toutes les campagnes, pendant la dernière guerre civile en Perse. Dans une de ces expéditions un ennemi surprit ce khan, & *Mr. Simon* eut le sort d'être massacré dans cette occasion, avec son maître & toute sa suite.

On regardoit autrefois comme très-dangereux, le trajet de l'Arabie aux Indes. Les vaisseaux emportés par le courant rapide, ne pouvoient ni estimer leur route, ni reconnoître la côte pendant le tems embrumé de la saison des pluies : plusieurs se perdoient sur les côtes basses du *Malabar*. Ces malheurs n'arrivent plus depuis une observation, crue nouvelle, quoique *Arrien* en parle déjà comme d'une chose connue des anciens. On voit dans l'océan Indien à une certaine distance de la terre, une grande quantité de petits serpens d'eau longs de 12 à 13 pouces, qui s'élevent au-dessus de la surface de la mer. Aussi-tôt qu'on apperçoit de ces petits serpens, on peut être sûr qu'on se trouve éloigné de deux degrés de la côte.

Nous vîmes de ces serpens pour la première fois le 9 de Septembre au soir. Nous débarquâmes en effet, le 11 du même mois au port de *Bombay* & nous entrâmes le lendemain dans la ville.

## C H A P I T R E I I.

De l'Isle & de la ville de Bombay.

L'ISLE de *Bombay* a deux milles d'Allemagne de longueur , sur un peu plus d'un demi-mille de largeur. Un canal étroit la sépare d'un petite isle de peu d'importance , appelée par les Anglois *Old Womans Island*. Celle de *Bombay* ne produit que des cocos & du ris , avec une assez grande quantité de sel qu'on ramasse sur le rivage. Les habitans sont obligés de chercher les vivres en terre ferme , ou à *Salsset* , isle grande & fertile , peu éloignée de *Bombay* & appartenante aux *Marattes*. Depuis mon départ des Indes , les Anglois ont cherché à s'emparer de *Salsset* , qui est si fort à leur bienfiance , & les nouvelles publiques assurent qu'ils en ont fait la conquête. J'ignore s'ils pourront s'y soutenir contre les *Marattes* , qui ont de si nombreuses armées.

Le climat de cette isle est tempéré tant à cause des brises de mer , qu'à cause des pluies fréquentes qui rafraîchissent l'athmosphère. On regardoit autrefois son air comme mal-sain & dangereux : mais il s'est épuré depuis que les Anglois ont

ont desséchés les marais , dans la ville & dans les environs. Il y meurt sans doute encore & subitement , un grand nombre d'Européens : mais ces nouveaux venus abrègent leurs jours par un régime contraire au climat , en mangeant beaucoup de viande , principalement du bœuf & du cochon , sagement défendus par le Législateur des Indes ; & en buvant largement pendant les plus grandes chaleurs , des vins violens de Portugal. Ils s'opiniâtrent aussi de garder l'habillement européen , qui par ses ligatures empêche la libre circulation du sang , & qui , en serrant trop les membres , rend la chaleur plus sensible. Les Orientaux au contraire , parviennent à un grand âge & sont peu sujets aux maladies , parce qu'ils tiennent le corps à son aise , dans des habits larges & flottans ; qu'ils s'abstiennent de la viande & des boissons fortes , & qu'ils font leur grand repas le soir après le coucher du soleil.

La ville de Bombay située dans la partie méridionale de l'isle , a un quart de mille d'Allemagne de longueur : mais elle est peu large. Sa défense consiste dans une assez mauvaise citadelle , sur les bords de la mer & au milieu de la ville , & du côté de la terre dans de très-bonnes fortifications. Pendant la dernière guerre , la Compa-

gnie ne dépenfoit pas moins de 900,000 livres de France par année , pour la cōstruction de nouveaux ouvrages ; & quoiqu'elle n'y faffe plus travailler avec la même activité , on continue cependant à fortifier Bombay , de maniere que cette ville fera en peu de tems la fortereffe la plus confidérable des Indes. Outre la ville , cette isle a encore quelques petits forts , fuffifans pour la garantir d'une defcente de la part des Indiens.

Dans cette ville fe trouvent quelques beaux édifices ; tels que l'hôtel du Directeur , & dans fon voifinage une grande église bien bâtie. Les maifons ne font pas plattes comme dans le refte de l'orient : elles ont des toits à l'Européenne , couverts de tuiles. Les Anglois ont des fenêtres de vitres : les autres habitans font les leurs de petites pieces d'écaillés transparentes , encadrées dans du bois ; ce qui rend les appartemens fort obscurs. En orient on aime à habiter , dans la faifon feche , des chambres ouvertes d'un côté. En général il ne faut chercher ni magnificence , ni de grandes commodités dans les maifons à Bombay.

Le port eft fpacieux & à l'abri de tous les vents. Un ouvrage précieux que la Compagnie y a fait conftruire , ce font deux baffins taillés

dans le roc , où l'on peut radouber à sec deux vaisseaux à la fois : on travaille encore à un troisième bassin semblable. Cet ouvrage qui a coûté beaucoup est aussi d'un grand rapport. Les étrangers paient fort cher la permission de se radouber dans les bassins : j'y vis de mon tems un vaisseau de guerre de l'*Imam de Sana* , que ce monarque avoit envoyé à Bombay , uniquement pour y recevoir un radoub plus commode.

---

### CHAPITRE III.

#### *Des habitans de BOMBAY.*

**L**A tolérance que les Anglois accordent à tous les cultes , fait que cette isle est très-peuplée. Depuis 100 ans qu'elle se trouve sous la domination de la Compagnie , le nombre des habitans a beaucoup augmenté ; de maniere qu'on y compte actuellement 140000 ames , pendant que ce nombre ne surpasseoit pas 70000 , il y a une vingtaine d'années.

Parmi ces habitans , les Européens sont naturellement les moins nombreux ; d'autant plus qu'ils ne sont pas mariés & qu'ils ne multiplient point. Les autres habitans sont des Por-

tugais , ou catholiques Indiens ; des *Hindous* , originaires du pays ; des *Parfis* , venus du *Kerman* ; des Mahométans de différentes sectes ; & enfin quelques chrétiens orientaux. Mon voyage à *Surate* me fournira l'occasion de parler plus au long des *Hindous* & des *Parfis* qui sont principalement établis aux environs de cette ville , & de combiner les observations que j'ai faites sur ces deux peuples tant à *Surate* qu'à *Bombay*.

Les Anglois ont , comme je l'ai dit , une belle église à *Bombay* , mais elle est desservie par un seul ecclésiastique anglican ; de sorte que cet ecclésiastique venant à mourir , la communauté reste entièrement sans pasteur. Car la Compagnie ne met aucun aumônier sur ses vaisseaux , & n'entretient aucun ecclésiastique dans ses établissemens sur cette côte. Quand il s'agit ainsi de baptiser un enfant , ce qui arrive rarement , les Anglois ne se mariant presque jamais aux Indes , on fait venir un missionnaire Danois pour administrer le baptême.

Les catholiques , petit reste des Portugais & d'Indiens convertis en grand nombre qui portent leur nom , sont beaucoup plus nombreux que les protestans. Ils ont des prêtres en abondance ; tant des Carmes Européens que des Indiens , qui ont



fait leurs études à Goa. Pour diriger ce troupeau le pape avoit nommé, il y a quelques années, un évêque à Bombay : mais le gouverneur de cette île le renvoya, en lui déclarant qu'on n'avoit aucun besoin d'un ecclésiastique d'un rang si distingué. Les églises catholiques sont bien bâties & riches en ornemens. Autrefois les Jésuites avoient un college & une église au milieu de l'isle : ce college sert actuellement de maison de campagne au gouverneur Anglois, & l'ancienne église forme la plus belle salle pour donner des bals & des fêtes.

Toutes les religions, comme je l'ai déjà remarqué, jouissent du libre exercice de leur culte ; non-seulement dans les temples, mais encore en public, à l'égard des fêtes & des processions, sans se scandaliser réciproquement. Malgré cette tolérance générale, le gouvernement ne laisse pas les prêtres catholiques se livrer à leur empressement indiscret de faire des prosélytes. Si une personne veut embrasser la religion romaine, il faut qu'elle expose ses raisons au gouvernement, qui, si les motifs sont trouvés valables, lui accorde la permission de se faire baptiser. Les Carmes se plaignent que ces permissions sont difficiles à obtenir. Ces religieux font cependant assez de conversions

aifées parmi les esclaves des habitans , qui frappés de la pompe du culte & glorieux de porter l'image d'un saint sur la poitrine , préférèrent de fréquenter les églises catholiques , & engagent leurs compatriotes nouvellement arrivés , à suivre leur exemple. J'avois acheté à Bombay un jeune garçon negre catholique , né de parens catholiques aussi , dans le dessein de le mener en Europe : mais , craignant d'essuyer des difficultés de la part des musulmans en Perse & en Turquie , qui auroient pu m'accuser d'avoir enlevé un enfant mahométan pour en faire un chrétien , je donnai ce jeune homme à quelqu'un avant mon départ des Indes.

#### C H A P I T R E I V.

*Du gouvernement & de la puissance des ANGLOIS  
sur la côte de MALABAR.*

**L**A Compagnie Angloise gouverne ses établissemens aux Indes d'une maniere différente de celle des Portugais & des Hollandois. Ces dernieres nations font dépendre toutes leurs places d'un seul gouverneur ; les Portugais du vice-roi de Goa , & les Hollandois du gouverneur-général

de Batavia. Toutes les conquêtes des Anglois , font au contraire divisées en quatre gouvernemens indépendans , dont chacun ne reçoit les ordres que de la direction de la Compagnie à Londres. Ces quatre gouvernemens sont *Bombay* pour la côte de *Malabar* ; *Madras* pour celle de *Coromandel* ; *Calcutta* pour le *Bengale* ; & *Benculen* pour l'isle de *Sumatra*.

Quoique indépendans l'un de l'autre , ces gouverneurs sont obligés cependant de se secourir réciproquement dans des cas imprévus. Quand dernièrement on apprit à *Bombay* la nouvelle d'un soulèvement dans le *Bengale* , la régence de *Bombay* envoya de l'artillerie & des troupes à *Calcutta* , sans attendre des ordres de Londres pour donner ce secours. Ces différens établissemens sont gouvernés d'une manière uniforme : on décide tous les procès entre les sujets de la Compagnie , selon les loix angloises.

La régence de *Bombay* est composée d'un gouverneur , sous le titre de président , & de douze conseillers tous négocians ; le commandant des troupes excepté qui avoit autrefois le rang de major. Depuis peu la Compagnie a fait quelques changemens dans cet arrangement : le président doit être un militaire , le commandant

des troupes doit avoir rang de brigadier avec voix délibérative dans toutes les affaires , & le directeur de la marine occupe une des places des douze conseillers ci-devant négocians. Les autres employés de la Compagnie , sont des facteurs & des écrivains de différens grades. Ces subalternes avancent suivant leur ancienneté , jusqu'aux premiers postes , celui de président excepté , dont la nomination dépend du choix de la direction de Londres. On transfere quelquefois ces employés d'un département à l'autre : *Mr. Spencer* , homme très-éclairé , qui de mon tems étoit conseiller à Bombay alla bientôt après mon départ , remplir la place de président à *Calcutta*.

Le président de Bombay est obligé de résider dans l'isle , comme aussi ceux des conseillers qui y ont les emplois de trésorier , d'intendant des magasins. Mais on envoie d'autres de ces conseillers comme directeurs du commerce , dans des établissemens subordonnés au gouvernement de Bombay. De mon tems les directeurs de *Surate* , de *Tellicheri* , d'*Anjengo* & de *Basra* étoient membres du conseil. Dans ces trois endroits , la Compagnie possède des forts , où elle entretient d'assez nombreuses garnisons. Depuis mon départ , les Anglois ont conquis *Baradsch* , grande ville au

nord de Surate , qui a son Nabab particulier , & qui contenoit autrefois un comptoir hollandois. Dans cette ville réside actuellement aussi un directeur tiré du conseil de Bombay.

On envoie des facteurs dans les établissemens de moindre importance : tels sont trois dans la province de *Scindi* , la grande ville de *Tatta* , résidence du souverain du pays ; *Lar Bunder* , & *Schach Bunder*. Il y a aussi des facteurs à *Abu Schæhr* à , *Cambay* , à *Onor* , à *Calicut* , & même dans le fort *Victoria*. Cette dernière place est située sur une grande riviere , dont le cours s'étend fort loin dans l'intérieur du pays , & jusqu'à *Puna* , résidence du chef des *Marattes*. Les Anglois acquirent cet endroit avec quelques villages voisins des *Marattes* , en leur donnant en échange *Geri* , une des forteresses du fameux *Angria* , dont ils s'étoient emparés. La Compagnie crut pouvoir établir dans le pays des *Marattes* , un commerce étendu par le moyen de cette riviere : ce projet ayant manqué , elle profite au moins du fort *Victoria* , dont les environs sont habités par des *Mahométans* , pour faire ses provisions de boucherie. Les *Hindous* , voisins de Bombay , ne vendent jamais leur bétail quand ils soupçonnent qu'on l'achete pour le tuer.

Il est avantageux à la Compagnie, de faire passer ses employés successivement dans différentes places, avant de les avancer aux premiers postes. Les facteurs apprennent à connoître les affaires de tous les établissemens du gouvernement, dont ils doivent un jour être le conseil. La Compagnie ne donne cependant que de très-modiques appointemens à tous ses facteurs & à ses directeurs. Mais elle leur permet de faire le commerce pour leur propre compte, dans les Indes seulement, depuis *Délegoa* près du cap de Bonne-espérance jusqu'à la Chine, & au nord jusqu'à *Dsjidda* & à *Bisra*. C'est par le moyen de ce commerce étendu, que les directeurs acquièrent principalement ces richesses qui étonnent leurs compatriotes en Europe.

Ces fortunes marchandes ne sont faites que pour les Anglois : la Compagnie ne reçoit les étrangers à son service que dans les troupes, où ils sont obligés de commencer par le dernier grade; mais où ils avancent assez vite, parce que le mauvais régime détruit beaucoup d'officiers. J'ai vu à Bombay des officiers de plusieurs nations étrangères, principalement des Allemands & des Suisses. Les troupes sont bien payées : mais le service ne me parut pas agréable, parce que

chaque écrivain pouvant espérer de parvenir aux premières places, regarde déjà le militaire avec ce dédain, que les gens à argent croient oser se permettre de montrer à ceux qui ont le malheur d'être à leurs gages.

Dans le gouvernement dont Bombay est le centre, la Compagnie entretient 17 compagnies de troupes réglées, chacune à-peu-près de 120 têtes, & 3 compagnies d'artillerie. La plupart des soldats sont Européens, & le reste des *Topases*, ou catholiques Indiens habillés à l'Européenne. A Bombay se trouve aussi un corps de 3000 *Sepois* ou soldats Indiens, payens & mahométans, qui conservent leur habillement, & qui ont leurs propres officiers. Chaque compagnie de ce corps contient un bas-officier Européen, destiné à apprendre l'exercice aux *Sepois*, qui rendent de bons services quand ils sont commandés par des Européens. A Surate la Compagnie soudoie un petit corps composé d'Arabes du golfe Persique, qui ont aux Indes une telle réputation de courage, que chaque *Raja* en veut avoir à son service.

L'artillerie de Bombay est en très-bon état, par les soins d'un Suédois que les Anglois envoyèrent en 1752 aux Indes, & qui amena avec

lui une compagnie de canonniers, qu'il avoit levée en Allemagne. Bombay acquit par ce moyen un bon nombre d'habiles ouvriers, principalement des maçons & des charpentiers. Ces Allemands attirèrent aussi au service des Anglois beaucoup de leurs compatriotes, qui quitterent les Hollandois.

Toute la côte depuis Bombay à Basra, est habitée par des peuples adonnés à la piraterie; tels que les *Malwanès*, les *Sangeries*, les *Kulis*, les *Arabes*, & autres petites nations. Il seroit aisé aux Anglois d'exterminer ces pirates, comme ils l'ont prouvé l'année 1765, en s'emparant du territoire des *Malwanès*, qu'ils ont rendu cependant bientôt après aux Indiens, pour une bonne somme d'argent: mais l'intérêt de la Compagnie est de laisser subsister ces écumeurs de mer, qui empêchent les autres nations de naviguer dans ces parages. Elle se contente de protéger son commerce, & d'entretenir à cet effet dans le gouvernement de Bombay 8 à 10 petits vaisseaux de guerre, avec une quantité de *galvettes*, ou de barques armées. Les Indiens n'osent aller d'un port à l'autre qu'en caravane, & sous la protection d'un vaisseau anglois; protection qu'ils sont obligés de payer fort cher.



Dans ces quartiers la Compagnie n'a besoin de ménager aucun peuple que les *Marattes*, qui, maîtres des côtes & des isles autour de Bombay, sont aussi maîtres en quelque maniere, de la subsistance de cet établissement. La marine de cette nation n'est pas formidable: mais elle est en état de mettre 80,000 cavaliers en campagne. Ce reste des anciens Indiens retirés dans les pays montueux, a conservé assez de puissance pour se faire craindre des Mogols. Le grand *Aureng-Jeb* pour conserver la paix avec les *Marattes*, leur accorda le quart des revenus des douanes de plusieurs provinces: droit qu'ils ont augmenté encore depuis les derniers troubles de l'Indoustan. Ils ont osé attaquer les Anglois en pleine paix & leur prendre en 1765 un vaisseau de guerre: la Compagnie, au lieu de tirer vengeance de cette insulte, crut plus prudent d'accommoder cette affaire à l'amiable.

Le souverain des *Marattes*, qui est *Bramin*, comme aussi ses principaux officiers, réside à *Puna*, grande ville dans l'intérieur des terres. Il donne ses provinces en ferme à des *Bramins*, qui ont à leur tour des sous-fermiers de leur caste. Suivant les relations, le gouvernement de cette nation est bon, quoique arbitraire: la justice,

s'administre avec impartialité, l'agriculture & les manufactures fleurissent, & le pays est très-peuplé. Les Marattes si justes entr'eux, se montrent cependant barbares dans leurs incursions fréquentes dans les provinces voisines gouvernées par les Mahométans, où ils pillent & dévastent tout de la manière la plus cruelle.

---

## C H A P I T R E V.

### *Du commerce de BOMBAY.*

**L**A permission que la Compagnie accorde à ses employés, de faire le commerce pour leur propre compte, paroît à beaucoup de monde contraire à ses intérêts. Il faut avouer que ce commerce particulier est sujet à quelques abus, & peut faire tort dans de certaines occasions, à celui de la Compagnie. En jugeant cependant cet arrangement dans sa totalité, je le crois avantageux aux commettans comme aux employés. La liberté de commercer inspire aux facteurs de l'activité & du courage, & leur donne des lumières sur plusieurs branches particulières de commerce; dispositions qui tournent au profit du commerce en général, en multipliant les affaires.

Un exemple récent peut montrer en même tems, le bon & le mauvais côté de cet arrangement de la Compagnie avec ses mandataires. Dans la première partie, j'ai parlé de la prérogative des Anglois à *Dsjidda*, où ils payoient des droits plus modiques que les autres nations. Depuis leurs conquêtes aux Indes, ils s'étoient emparés de presque tout le commerce de la mer Rouge; de sorte que les vaisseaux des autres nations devenant plus rares à *Dsjidda*, le revenu de la douane de cette ville baissa considérablement. Les Turcs & les Arabes n'osant pas hauffer ces droits contre la teneur des traités avec les Anglois, s'aviserent de faire payer un nouveau droit à l'acheteur des marchandises apportées par les vaisseaux de Bombay. Ce hauffement tombant sur le vendeur Anglois, la Compagnie se plaignit sans pouvoir obtenir le redressement de ce tort. Alors elle menaça de passer le port de *Dsjidda*, & d'envoyer ses vaisseaux en droiture à Suès. Les Turcs & les Arabes regardant le trajet par le golfe Arabique comme la route la plus dangereuse de l'univers, ne firent aucune attention à ces menaces.

Enfin *Mr. Holford* habile navigateur, pensa à les réaliser: il lui falloit à cet effet, obtenir

l'agrément de la régence de Kahira , & l'assurance d'être bien traité à Suès. *Ali-Bey* maître alors de l'Egypte, ne s'embarassant ni du pacha de *Dsjidda*, ni du *schérif de la Mecque* , offrit aux Anglois les conditions les plus avantageuses , dans l'espérance de tirer de grands profits de ce nouveau canal du commerce des Indes. Depuis que *Mr. Holford* a passé heureusement en 1773 par le milieu du golfe Arabique , & mené le premier un vaisseau droit à Suès , des particuliers ont expédié toutes les années pour ce port , des vaisseaux des Indes : en 1776 il y arriva jusqu'à cinq de ces vaisseaux anglois. On a trouvé cette route si commode & si abrégée , que la régence de Bombay envoie ses courriers par Suès en Angleterre : par ce moyen elle peut recevoir la réponse à ses lettres au même tems qu'il falloit auparavant pour faire parvenir , par la route ordinaire , seulement ses lettres à Londres.

Mais cette nouvelle maniere de commercer n'a pas eu une longue durée. En diminuant par cette route les frais de transport, les Anglois firent baisser dans tout le Levant les marchandises des Indes à tel point , que la Compagnie ne pouvoit plus débiter les toiles qu'elle étoit accoutumée d'envoyer de Londres dans le Levant. Elle

vient

vient donc de défendre à ses mandataires, de commercer pour leur propre compte, en droiture des Indes à Suès. Mais la route est frayée, & la Compagnie pourroit prendre le parti d'expédier pour l'Egypte ses propres vaisseaux. La seule considération qui pourroit la retenir, c'est l'instabilité du gouvernement de Kahira, & les troubles fréquens qui rendent peu sûr le passage par l'Egypte.

Tous les vaisseaux anglois destinés pour les Indes, vont aborder dans un des quatre principaux établissemens. Ceux qui arrivent à Bombay font à l'ordinaire le trajet de Londres à ce port en 5 mois : on a l'exemple unique d'un navigateur qui a achevé ce long voyage en 3 mois & 18 jours. Peu de ces vaisseaux, dont il arrive ordinairement 4 par année, retournent tout de suite en Europe après avoir débarqué leur charge : ils font à l'ordinaire, auparavant quelque voyage dans un autre établissement & souvent jusqu'à la Chine, & gagnent des frets considérables dans ces courses, pour lesquelles le gouverneur peut leur donner des permissions quand il veut les favoriser. Autrefois chacun de ces 4 vaisseaux étoit obligé de prendre 40000 écus à son bord : mais depuis que la Compagnie a acquis des do-

maines si étendus dans les Indes, elle n'a plus besoin d'envoyer de l'argent comptant de Londres dans ses établissemens.

Le principal article de la charge des vaisseaux, venant d'Angleterre, consiste en drap de toute espece, qui se débite pour la plus grande partie à Basra & en Perse. Les autres sont de la cochenille, de l'ivoire, du fer, du cuivre, des canons, des armes, &c. L'équipage de ces vaisseaux apporte des pacotilles de différentes marchandises pour son compte. Une grande partie de la charge de ces vaisseaux, se met publiquement en vente peu de tems après leur arrivée, tems connu des marchands Indiens, & s'adjuge au plus offrant : on transporte le reste dans les établissemens subalternes.

A leur retour en Europe on charge ces vaisseaux de poivre de *Malabar*, de salpêtre de *Scindi*, & de toiles de *Surate*. L'équipage compose alors ses pacotilles de parfums, de gommes, & d'épiceries de différentes especes du produit des Indes.

---

## C H A P I T R E VI.

*Des antiquités de l'isle ELEPHANTA.*

CETTE petite isle peu éloignée de Bombay appartient aux Marattes , & a pour habitans une centaine de pauvres familles Indiennes. Son véritable nom est *Gali Pouri* : les Européens l'appellent *Eléphanta* , à cause d'une statue d'un éléphant , sculptée en pierre noire & placée en pleine campagne dans cette isle près du rivage. Cette isle étant si peu importante , les Marattes n'en prennent aucun soin , & les Anglois la visitent librement , sans avoir besoin d'un passe-port comme quand ils veulent aller dans l'isle *Salsset*.

Plusieurs voyageurs font mention de l'isle d'éléphanta & du temple Indien qui s'y trouve : mais ce n'est qu'en passant , & sans avoir senti l'importance de ces restes d'une haute antiquité. J'ai cru ce temple si remarquable que j'ai fait successivement trois voyages dans cette isle , pour dessiner & décrire ses curiosités.

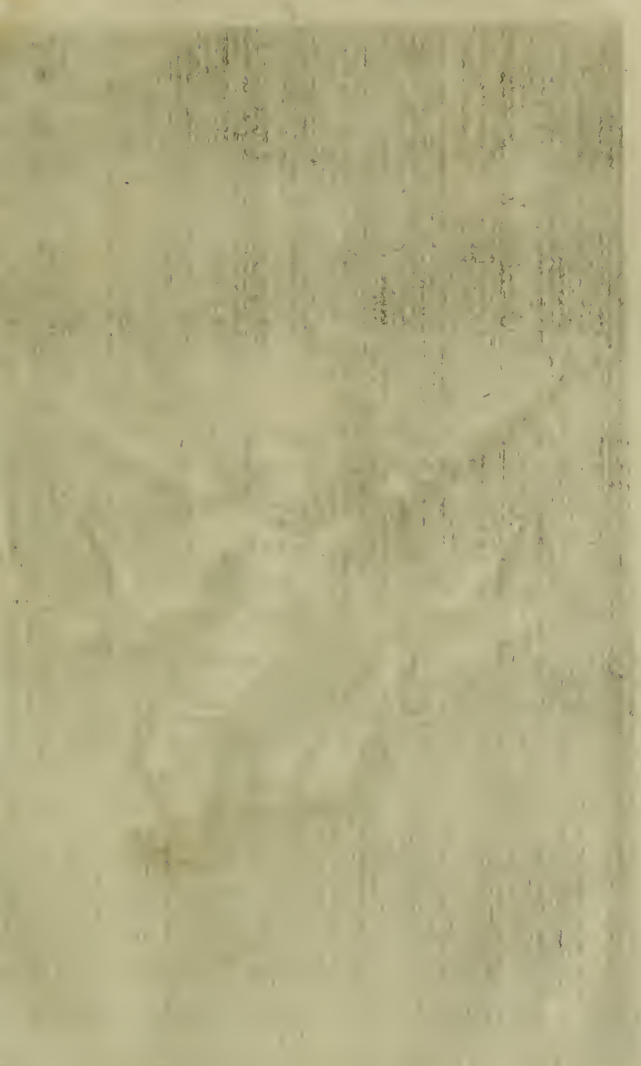
Ce temple a 120 pieds de longueur & autant de largeur , sans compter les chapelles & les chambres adjacentes. Sa hauteur intérieure est encore de presque 15 pieds , malgré le haussément

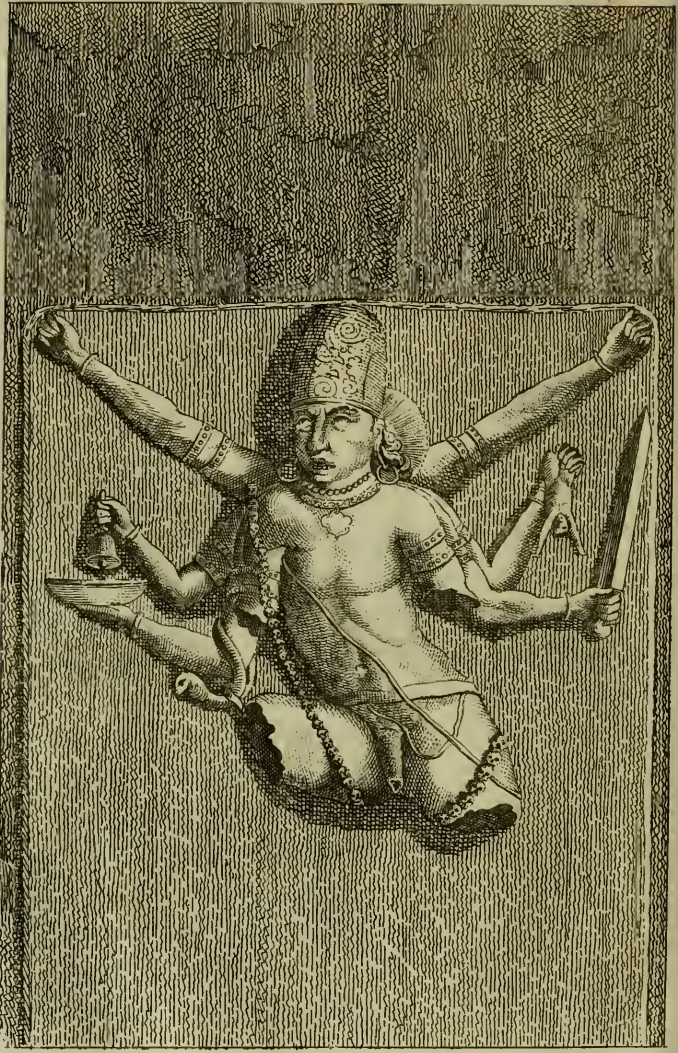
du sol occasionné par la poussière, & par le dépôt des eaux qui y entrent dans la saison pluvieuse. Tout ce vaste bâtiment, situé dans une montagne assez élevée, est taillé entièrement dans le roc vif : les colonnes qui le soutiennent, sont encore des parties du même roc que l'architecte a laissé subsister. Ces colonnes sont d'un ordre inusité ; mais dont l'aspect flatte assez agréablement les yeux.

Les murs de ce temple sont ornés & remplis de bas-reliefs taillés dans le roc, & si saillans, que les figures ne tiennent au roc que par le dos. Beaucoup de ces figures ont la taille colossale puisqu'on y en voit de la hauteur de 10, de 12, & même de 14 pieds. Ces bas-reliefs ne peuvent pas être comparés il est vrai, ni pour le dessein, ni pour l'exécution, aux ouvrages des sculpteurs grecs : mais ils surpassent de beaucoup en élégance, tout ce qui reste de la sculpture des anciens Egyptiens. Ils sont aussi plus beaux que ces bas-reliefs connus des ruines de Persépolis. On ne peut donc pas douter, que les arts n'aient été cultivés par les anciens Indiens avec plus de succès qu'on ne le croit ordinairement.

Il est probable que ces figures expriment des événemens relatifs à la mythologie & à l'his-







toire fabuleuse des Indiens : ce sont apparemment des représentations de dieux & de héros. Mais pour pouvoir les expliquer , il faudroit être plus familiarisé que nous ne le sommes , avec les mœurs & la religion de cette ancienne nation. Les Indiens d'aujourd'hui sont si ignorans , que je n'en ai pu tirer aucunes lumières touchant ces antiquités : un seul particulier prétendit m'expliquer une des plus grandes statues , en m'assurant que c'étoit *Kaun* , un de leurs anciens rois fabuleux , fameux par ses cruautés contre les enfans de ses sœurs. Cette statue , d'ailleurs bien faite , a 8 bras ; emblème de puissance que les Indiens emploient dans les figures allégoriques.

J'ai donné les dessins de ces bas-reliefs , qui les feront mieux connoître qu'une sèche description. Il y a cependant dans ces figures quelques particularités , qui prouvent la stabilité des mœurs des Indiens , & qui fournissent des points de comparaison entre les coutumes anciennes & modernes. Aucune de ces figures ne portent la barbe , & peu la moustache : aujourd'hui tous les jeunes Indiens ont des moustaches , & les gens âgés laissent croître à l'ordinaire , la barbe en entier. Les levres de ces figures sont toujours épaisses : leurs oreilles sont allongées par des pendants d'un

grand volume , dont toutes à peu-près paroissent ornées. Plusieurs figures portent en écharpe une petite corde ; coutume encore en vogue aujourd'hui parmi les *Bramins*.

Une femme n'a qu'une seule mamelle ; ce qui fait présumer que la fable des Amazones n'a pas été inconnue aux anciens Indiens. Quelques figures tant masculines que féminines , appuyent un bras sur la tête d'un nain ou d'une naine : ainsi ces monstres de notre espèce , semblent avoir été en tout tems un objet de luxe & de magnificence , chez les grands de mauvais goût. Plusieurs de ces figures présentent une chevelure qui ne peut pas avoir été naturelle , & qui ressemble parfaitement à une perruque ; de forte qu'il faudra faire remonter l'invention de cette espèce de coëffure à la plus haute antiquité. Le sein des femmes est toujours d'une rondeur parfaite ; ce qui semble supposer l'usage ancien du sexe Indien , de renfermer le sein dans des étuis d'un bois pliant , pour lui conserver cette forme. On voit aussi une femme qui porte son enfant dans la même attitude qui est encore usitée chez les Indiens , & qui donne à ces enfans une position avantageuse des pieds & des jambes.

La coëffure de ces figures consiste à l'ordinaire

en bonnets hauts : j'ai cru cependant aussi remarquer un turban. Quelques-unes ont la tête nue avec des cheveux au moins bien arrangés, si ce ne sont pas encore des perruques. Plusieurs sont nues : l'habillement des autres revient assez à celui des Indiens modernes : quelques femmes portent la culotte. En beaucoup d'endroits on reconnoît entre les mains des figures subalternes, l'émouchoir qui est usité encore actuellement dans toutes les Indes.

On voit dans plusieurs endroits de ces bas-reliefs la fameuse *Cobra de Capello*, espece de serpent à lunettes, que les figures représentées paroissent traiter avec familiarité. Les serpens de cette espece sont encore fort communs dans l'isle d'Eléphanta, dont les habitans ne les craignent pas, en assurant que ce serpent est ami de l'homme, & ne fait aucun mal quand on ne l'irrite pas à dessein prémédité. Sa morsure est cependant sûrement mortelle.

Des deux côtés du temple, se trouvent des chapelles hautes de 9 pieds, & par conséquent moins élevées que le bâtiment principal. Les murs de ces chapelles contiennent aussi des bas-reliefs, dont les figures sont naturellement moins grandes que celles du temple. Derriere ces chapel-

les on voit trois chambres , dont les murs n'ont aucune sculpture , & dont je n'ai pu deviner la destination.

La plus petite de ces chapelles , qui ne renferme d'autre sculpture que la figure du dieu *Gonnis* , conserve une propreté que j'attribue aux soins des habitans actuels de l'isle , qui y vont , comme j'ai vu , faire leurs dévotions. Devant l'entrée de cette chapelle , j'ai trouvé un monceau de pierres informes fraîchement barbouillées de rouge. Il faut supposer que les Indiens modernes n'adorent plus tous les anciens dieux ; qu'ils se font fait de nouveaux objets de leur culte , qu'ils se contentent de désigner par des pierres peintes en rouge , faute de moyens pour en avoir des statues. On voit en effet , dans beaucoup d'endroits des Indes de ces tas de pierres peintes en rouge , en grande vénération chez ce peuple , qui a perdu presque entièrement la connoissance des beaux-arts.

Le reste du temple entièrement négligé , sert aujourd'hui de repaire aux serpens & aux bêtes féroces. On n'ose pas y entrer , sans avoir fait auparavant quelques décharges d'armes à feu pour chasser ces animaux : malgré cette précaution , un Hollandois a couru de grands risques par des

essaims de guêpes particulieres nichées dans ces fouterreins , qu'il avoit irritées par des coups de fusil. Les bêtes à cornes profitent seules des chambres basses du temple , en allant boire dans la saison seche , l'eau qui s'y amasse pendant la saison pluvieuse.

Il faut espérer aussi peu de tirer quelques lumieres des habitans actuels de l'isle sur l'époque de la construction de ce temple , que sur la signification des bas-reliefs qui en tapissent les murs. Ces bonnes gens racontent naïvement , qu'un soir il étoit arrivé dans leur isle un certain nombre de gens inconnus , qui dans une seule nuit avoient achevé tout l'ouvrage. Les hommes paroissent aimer les miracles , aux Indes comme dans le reste de l'univers.

On assure qu'il existe à peu de distance de ce temple , un autre plus petit dans une montagne de l'isle. Mais il n'y a point de chemin frayé qui y mene : l'herbe étant d'ailleurs fort haute , mes guides ne voulurent pas m'accompagner dans cette course , crainte de rencontrer des serpens & des bêtes féroces.

Cet ancien temple au reste , n'est pas l'unique qui se soit conservé aux Indes. J'ai parlé déjà de ceux de l'isle de *Salfet* , dont *Mr. Anquetil* a dé-

crit les trois qui se trouvent à *Kanari*, à *Ponifer* & à *Monpeser*. Pour entrer dans cette isle, il faut comme je l'ai dit, un passe-port du gouverneur Maratte à *Tana*, ou même du souverain de la nation. Je n'osois pas demander un tel passe-port pour satisfaire mon désir de voir ces temples : car les Marattes avoient pris depuis peu un vaisseau danois, & ne vivoient pas alors en bonne intelligence avec les Anglois.

*Freyer* a décrit le temple de *Dunganes*, & *Thevenot* celui d'*Iloura*, taillés dans le roc comme celui d'Eléphanta. Près du fort *Victoria* il existe un très-grand temple taillé aussi dans le roc, qui a jusqu'à 25 séparations. Un tout semblable se trouve encore dans le voisinage de la ville de *Terridschanapalli*.

Ces monumens de l'ancienne splendeur des Indiens mériteroient par plusieurs considérations, l'attention de nos savans. On va voir les pyramides, qui ne sont aucunement comparables à ces superbes pagodes. Il a fallu plus de travail & d'habileté pour creuser dans le roc de si vastes bâtimens, & pour les orner de si grandes & de si belles sculptures, qu'il n'en a fallu pour entasser en masses énormes des pierres calcaires tendres, qui se trouvoient sous la main de l'archi-



tecte. Les pyramides paroissent le produit d'un esclavage barbare , & les temples des Indes celui de la magnificence d'un peuple éclairé.

Les Indiens sont d'ailleurs le plus ancien peuple connu , & celui qui a conservé le mieux ses anciens usages & ses anciennes opinions. Nous savons que les orientaux , les Grecs & peut-être aussi les Egyptiens , ont puisé aux Indes les premiers élémens de leurs connoissances. Il est donc à présumer que l'examen des antiquités indiennes pourroit nous fournir des lumieres sur l'origine des opinions & des cultes répandus peu-à-peu dans les autres parties de l'orient , & parvenus à la fin en Europe. Ces lumieres éclaireroient à leur tour , les antiquités des autres peuples.

Ces espérances sont d'autant mieux fondées , que les Indiens possèdent encore des livres écrits dans les tems les plus reculés , & dont beaucoup de *Bramins* entendent la langue. Les livres expliqueroient les monumens , & les monumens serviroient à l'intelligence de ces livres & de l'histoire.

Il seroit à souhaiter que des savans éclairés entreprissent le voyage des Indes , dans le but d'en examiner les antiquités : mais une telle en-

treprise est au-dessus des forces d'un particulier, si un souverain ou une nation ne contribuent pas à sa réussite. Les Portugais maîtres de *Suljet* pendant deux siècles, ont bien connu ces temples, puisqu'ils ont converti en église celui de *Kanari*: mais bien loin de faire connoître aux autres nations ces monumens, ils ont tâché de les jeter dans l'oubli, en faisant couvrir de plâtre les plus beaux bas-reliefs. Les Anglois établis depuis 100 ans à Bombay, ont négligé jusqu'ici ces recherches. Il faut espérer qu'ils penseront à mériter la reconnoissance du public, en tirant au jour ces curiosités cachées, & situées dans les vastes conquêtes que cette nation possède dans le continent.

---

## SECTION XXXI.

## VOYAGE A SURATE.

## CHAPITRE I.

*Occasion de ce voyage & départ de BOMBAY.*

LE lecteur se souviendra que nous arrivâmes, Mr. Cramer & moi, tous deux malades à Bombay en Septembre 1763. Notre dessein étoit de retourner en Europe par la Turquie, & de nous embarquer sur un vaisseau de la Compagnie, qui devoit partir pour Basra au commencement de l'année suivante. Mais notre santé ne nous permit pas de profiter de cette occasion: Mr. Cramer succombant à la fin à ses maux, mourut à Bombay le 10. Février 1764, malgré les soins d'un habile médecin Anglois.

Resté seul de notre société de voyageurs, je me crus obligé de penser à ma conservation, & aux moyens de faire parvenir nos papiers en Europe, que je regardois comme perdus, si j'é mourais.

aussi en route. Brévoyant dans mon passage par la Turquie d'aussi grandes fatigues que celles que j'avois déjà essuyées en Arabie , auxquelles ma santé foible encore , ne pourroit pas résister , je pris la résolution de partir en droiture pour Londres , par le premier vaisseau qui retourneroit en Europe. Dans l'attente de ce départ , je voulus cependant contenter ma curiosité de voir *Surate* , en y allant avec un vaisseau anglois qui devoit faire une tournée dans ce port.

Nous partîmes donc de Bombay le 24 Mars 1764 , & nous fûmes obligés de nous arrêter à *Mahim* , petite ville dans la partie septentrionale de l'isle , où réside toujours un membre du conseil de Bombay. Un événement arrivé dans ce tems-là , peut donner une idée de l'esprit guerrier & de l'habileté des Portugais. Fiers de leurs anciennes conquêtes , ils dédaignent de faire la paix avec aucun peuple Indien , qu'ils regardent tous comme des rebelles. Ennemis de leurs voisins , ils n'osent naviguer qu'avec une escorte. Une petite flotte marchande de Goa allant à *Diu* , sous la protection de deux fregates , se fit voir un soir dans les eaux de Bombay. Pendant la nuit nous entendîmes une vive canonade , & nous crûmes les Portugais aux prises avec les Marattes ;

mais le matin on vit que leurs exploits se réduisoient au carnage qu'ils avoient fait d'une quantité de bambous de 30 à 40 pieds de hauteur, que les pêcheurs fichent dans le banc de sable de *Mabim*, pour la commodité de leur pêche. Ces braves Portugais avoient pris ces bambous pour les mâts d'une flotte ennemie. Pour surcroît de gloire, leur amiral se vit forcé par le gouverneur de Bombay, de payer à ces pêcheurs tout de dommage causé par le canon.

Le 26. Mars nous arrivâmes déjà à la rade de *Surate*, éloignée de la ville de 3 milles d'Allemagne. Nous descendîmes à *Domus*, village remarquable par le séjour de quelques officiers, & par un immense figuier des Indes fort révééré. J'ai parlé de cet arbre (*Ficus vasta*, Linn.), dans l'histoire naturelle de l'Arabie. A la description que j'en ai donnée je dois ajouter ici, que ce figuier est d'une durée extraordinaire, parce que les nouvelles tiges, formées par les filamens des branches de la première tige, nourrissent la couronne de l'arbre, quand même la principale tige se trouve toute pourrie.

A *Domus* nous prîmes un *Kākkri*; voiture ordinaire du pays, qui consiste dans une simple charrette de payfan, couverte & traînée par deux

bœufs , que le payfan assis sur le timon conduit. Dans ce trajet j'eus une preuve de la grande sécheresse de ce pays : nous étions entourés par un tourbillon de poussière, causée uniquement par le mouvement de notre légère voiture. Dans des caravanes de plusieurs centaines de chameaux , de chevaux , & de mulets , je n'ai jamais souffert autant de la poussière.

---

## C H A P I T R E II.

*De la ville de SURATE & de ses environs.*

CETTE ville est située dans une grande & fertile plaine , sur les bords d'une rivière considérable, nommée *Tappi*. Du côté de la terre elle a une double enceinte formée par deux murailles de brique , & se partage par conséquent en ville intérieure & extérieure. La citadelle se trouve dans l'enceinte intérieure sur le rivage du *Tappi*, & est séparée de la ville par des fossés. On peut faire le tour du mur extérieur en  $2\frac{1}{4}$  d'heures : mais l'enceinte extérieure ne contient presque que des jardins & peu de maisons.

Les grandes maisons sont plattes , comme dans le reste de l'orient , avec des cours : mais celles

celles du peuple ont le toit élevé. Quoique *Surate* soit depuis long-tems sous la domination des Mogols mahométans, on n'y voit néanmoins aucune belle mosquée ornée de tours comme chez les Turcs & chez les Arabes. Les places de cette ville sont grandes & les rues spacieuses, mais point pavées; de sorte que la poussière y est insupportable. Chaque rue peut être fermée avec une porte; ce qui se fait dans les tems de trouble, aussi fréquens ici qu'à Kahira.

A *Surate* on a des vivres en abondance & à bas prix: l'air y est sain, malgré la chaleur du climat. J'ai vu ici au mois de Mars le thermometre de Fahrenheit monter au 98 degré, pendant qu'un vent du nord régnoit: au mois de Mai ce même thermometre n'étoit qu'au 93 degré à Bombay, ville située cependant de deux degrés plus au sud.

Un grand désavantage pour *Surate*, est que les vaisseaux ne peuvent pas arriver dans son port, parce que le *Tappi* est rempli de bancs de sable. Cette rivière est trop basse pendant la saison sèche, & elle s'enfle trop subitement dans la saison pluvieuse, jusqu'à inonder tous les environs. Si l'on contenoit la rivière par de bonnes digues, le courant de l'eau qui s'éleve souvent

pendant les pluies jusqu'à 28 pieds au-dessus de son niveau ordinaire, emporteroit tout le sable, & en rendant libre le canal, feroit parvenir les vaisseaux au pied des murs de la ville. Mais les gouvernemens despotiques de l'Asie négligent tout ce qui sert à l'utilité du public.

Dans cette ville regne une tolérance universelle & une liberté entière, pour toutes les religions, & pour toutes les professions : elle doit ainsi renfermer un grand nombre d'habitans. Les Européens qui sont établis ici font monter cette population à un million d'ames : mais ce calcul est visiblement exagéré, même des deux tiers, comme j'ai lieu de le présumer.

Une singularité de Surate, c'est qu'on n'y voit aucun hôpital pour les hommes, pendant qu'on y trouve un vaste établissement de cette espèce en faveur des animaux malades, ou estropiés. Si les Européens abandonnent un vieux cheval, ou un autre animal domestique, les Indiens s'en chargent volontiers pour le placer dans ce bâtiment, qui est rempli de vaches, de moutons, de lapins, de poules, de pigeons, &c. infirmes & décrépits. J'y vis une grande tortue de terre aveugle & impotente, âgée, à ce qu'on m'assura, de 125 ans. Les charitables Indiens entretien-



nent tout exprès un médecin pour soigner ces animaux :

Les environs de Surate ne manquent pas de jardins , appartenants tant aux Européens qu'aux naturels du pays. Parmi ceux de la première classe , le plus beau est à la compagnie Hollandoise : sa vue est riche & charmante.

Pour me former une idée d'un jardin Indien , j'allai voir celui qu'un des derniers Nababs fit construire , & qui lui coûta 500,000 roupies , ou un million & demi de livres de France. Ce jardin , d'une assez vaste étendue , n'a pas la moindre apparence de régularité , & ne contient gueres de ces pièces usitées dans nos jardins , excepté quelques étangs & fontaines : le reste est un amas confus de bâtimens , & de petits vergers. Parmi les édifices il y en a un grand avec des bains & des salles ; le tout orné avec une magnificence Indienne , qui ne ressemble pas à la nôtre. Les autres bâtimens sont des *harems* pour les femmes du Nabab , entièrement séparés les uns des autres , de sorte que chaque femme pouvoit tenir sa petite cour à part. Chaque harem contient aussi quelque appartement honnête : mais le reste ne consiste que dans un grand nombre de très-petites chambres pour les esclaves. Ce qui

me frappa dans ce jardin, c'étoit les passages d'une piece à l'autre, qui sont des sentiers si étroits, si tortueux, & si hérissés de portes, qu'on s'apperçoit bien de la défiance des malheureux grands dans les pays despotiques, qui ne peuvent jamais être tranquilles, & sont obligés de se mettre continuellement en garde contre une surprise.

J'eusse souhaité de lever un plan de Surate : mais je découvris bientôt, que je ne jouirois pas sur cet article de la même liberté parmi les Européens aux Indes, dont j'avois joui parmi les Turcs & les Arabes. Le climat des pays chauds, & la nature du gouvernement des établissemens si éloignés de la métropole, paroissent altérer le caractère national des peuples de l'Europe. Le gouverneur Anglois de Surate ne voulut pas souffrir qu'un François habitât une chambre élevée d'où il avoit la vue de la citadelle. On me raconta à Moka, qu'un marchand Arabe avoit languï pendant quelques années dans les prisons de Batavia, pour avoir eu la simple curiosité de prendre les dimensions d'un canon.

---

## C H A P I T R E III.

*Des habitans de SURATE, & de quelques usages.*

UNE grande ville commerçante, est naturellement peuplée d'habitans de différentes nations. Les principaux de Surate sont Mahométans, la plupart étrangers, quoique employés dans le gouvernement : ces Mahométans ne sont pas aussi zélés observateurs de leur loi, que les Turcs & les Arabes. Quoique de la secte des Sunnites, ils tolèrent les Schytes, & leur permettent même de célébrer la fête de *Hasssein*. Ils ne se font aucun scrupule de boire publiquement du vin, & de prêter de l'argent à intérêt.

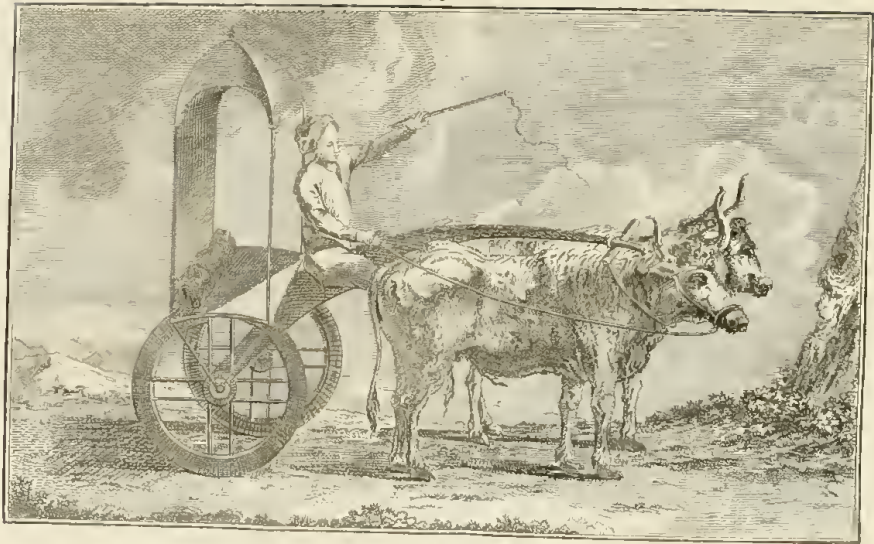
Tous les gens de distinction tant à Surate que dans le reste des Indes, se servent dans la conversation & dans les lettres de la langue persane : de sorte que cette langue est devenue celle de la cour, & le moyen de traiter plus facilement toutes les affaires. Pour le commerce, on employe ordinairement un portugais corrompu, qui est aux Indes ce que la langue franque est dans le Levant.

Les Musulmans de Surate y attirent beaucoup

de *Fakirs* de leur religion, qui font les plus infolens mendians de l'univers. Ces *fakirs* s'asseient fouvent devant une maison, & ne quittent pas la place jusqu'à ce que le propriétaire a payé la somme qu'ils demandent, ou composé avec eux. Comme la police ne les reprime point, on tâche de se défaire à tout prix de cette vermine incommode.

J'ai eu occasion de voir à Surate la procession musulmane de la fête du *Bairam*. Le conseiller de Bombay qui réside dans la citadelle de Surate & qui représente un Nabab, est obligé d'annoncer cette procession par son canon & d'y assister en cérémonie. C'est un phénomène singulier, qu'un marchand Anglois habillé à l'européenne, accompagné d'une compagnie de soldats de sa nation, avec le train d'un grand Indien, conduite & regle une fête religieuse des Mahométans. Le directeur Anglois fit sentir à cette occasion aux Indiens sa supériorité, en refusant de tirer le soir le canon, quoique le Nabab de la ville lui eût demandé cette complaisance, pour annoncer de bonne heure la fête au peuple.

Cette procession n'avoit rien de remarquable, que la quantité de *bakris*, de *palanquins* & de chevaux, quelques canons, beaucoup de musi-





que guerriere , & des foldats du Nabab. Ce gouverneur parut monté fur un éléphant , où il étoit affis fur une efpece de trône , foutenu par quatre colonnes. Son éléphant , comme auffi la plupart des chevaux & des bœufs attelés aux *hækris* , étoient peints en couleur rouge.

Les *hækris* , la voiture la plus ufitée aux Indes , font des chaifes à deux roues , attelées de bœufs & d'une construction fort fimple : le conducteur eft affis fur un large timon composé de plufieurs bambous. Le luxe de ces voitures ne confifte pas dans les ornemens , mais dans la beauté de l'attelage : on paye une paire de grands bœufs blancs propres à ce fervice , 600 roupies , ou 1800 livres de France. Ces bœufs font parés de pointes d'argent aux cornes : leur allure eft affez vite , fans cependant être comparable à celle des chevaux.

C'eft encore dans leurs palanquins que les habitans de Surate aiment à étaler leur magnificence. On fait qu'un *palanquin* eft une efpece de lit de repos , fufpendu à un bambou & porté par quatre hommes : celui qui voyage dans cette voiture eft couché , & à l'abri du foleil par le moyen d'un rideau. Un tel palanquin bien fourni d'ornemens en argent battu , garni d'étoffes

précieuses, & suspendu à un bambou d'une belle proportion & d'une parfaite courbure, coûte jusqu'à 5000 livres de France. Le seul bambou du palanquin du gouverneur de Bombay avoit été payé 3000 livres, sans compter le prix des autres ornemens. Les porteurs sont des domestiques Indiens, couverts seulement d'un petit linge autour des reins, parés, en guise de livrée, de certains bonnets plats, & occupés dans l'intérieur de la maison à tenir propres les appartemens. Au commencement, les dames Européennes paroissent choquées de la nudité de ces porteurs, mais elles s'y accoutument en peu de tems. Les palanquins des femmes Mahométanes, ne sont que de mauvaises caisses de bois toutes fermées & attachées à un bâton droit.

Les *Hindous* ou naturels du pays, dont je parlerai bientôt avec plus de détail, forment la plus grande partie de la population de Surate. Presque tous sont de la caste des *Banians*, qui à cause de leur habileté dans le calcul & dans l'économie, parviennent souvent à des emplois considérables dans les fermes & dans les douanes des Mahométans. Ces Banians, nés marchands, se sont emparés du commerce des Indes à tel point, que toutes les nations étrangères sont obligées



de les employer comme courtiers : métier qu'ils font d'une manière plus satisfaisante pour leurs commettans , que ne le font les Juifs en Turquie. Des Européens ne se font jamais repentis d'avoir confié presque toute leur fortune à des Banians , qui donnent continuellement des preuves étonnantes de leur probité & de leur fidélité. Il y en a d'extrêmement riches ; mais ils se piquent tous d'une grande modestie , & s'habillent d'une simple toile blanche de coton.

On trouve à Surate une grande quantité de Parfis , qui font d'habiles négocians , ou des artisans laborieux , ou de bons domestiques. Il y a aussi dans cette ville des Arméniens , des Géorgiens & des Juifs , mais en petit nombre : les catholiques Indiens , nommés vulgairement Portugais , parce qu'ils parlent cette langue corrompue , sont plus nombreux.

A Surate on compte le jour d'un coucher du soleil à l'autre , & au lieu de 14 heures , on le partage en 60 *Garris*. On n'y connoît point les horloges : mais on annonce les parties du jour d'une autre manière. Dans un lieu élevé , un homme est employé à mettre toujours sur l'eau une tasse de cuivre percée au fond : chaque fois que la tasse remplie s'enfonce , on compte un

*Garri*, & cet homme annonce alors ce tems en frappant avec un marteau le nombre sur une plaque de métal, qui sonne comme une cloche; chaque *Garri* comprend 24 de nos minutes. Dans les maisons des grands qui ne manquent ni de pendules ni de montres, on conserve toujours cette ancienne maniere de mesurer le tems.

#### C H A P I T R E I V.

*Du gouvernement de SURATE & de ses révolutions.*

**D**EPUIS long-tems Surate & le grand district dont elle est la capitale, appartenoint au grand Mogol, qui pour mieux contenir une province éloignée, la faisoit gouverner par deux Nababs indépendans l'un de l'autre. Le premier, résidant dans la ville, étoit proprement le gouverneur de la province : le second, commandant dans la citadelle, étoit revêtu du titre d'amiral, & jouissoit de grands revenus destinés à l'entretien d'une petite flotte, pour défendre le commerce contre les pirates de cette côte.

Après l'expédition de Schach *Nadir* dans l'Indoustan , les Nababs des provinces éloignées de ce vaste empire , viferent tous à l'indépendance en ne laissant au Mogol qu'une ombre d'autorité , & en ne demandant la confirmation dans leurs places que pour la forme. Celui de Surate *Teg Beg Khan* , homme riche & puissant , suivit cet exemple & parvint à faire déclarer son frere Nabab de la citadelle. Ces deux freres regarderent donc toute la province comme leur patrimoine , & acquirent des richesses immenses.

*Teg Beg Khan* étant mort en 1746 sans laisser d'enfans , partagea son bien entre ses parens ; ce qui mit plusieurs en état d'aspirer au gouvernement de la ville. Son frere mourut l'année suivante , & sa veuve , femme extrêmement riche & ambitieuse , voulut faire obtenir à son gendre à la fois les deux places , de Nabab } de la ville & de la citadelle.

Le choc de ces prétentions si diversifiées , produisit dans la ville de Surate une guerre civile semblable à celles que les Beys se font à Kahira , & dont nous ne pouvons pas nous former une idée en Europe. Chaque prétendant levoit autant de troupes que lui permettoient ses facultés ; il se cantonnoit & se retranchoit avec ces troupes ,

dans ses maisons ou dans ses jardins , & il tâchoit de surprendre ou de chasser ses rivaux. Pendant ces opérations peu meurtrieres , les habitans se contentoient de fermer les portes les plus voisines du théâtre des combats , & vaquoient d'ailleurs tranquillement à leurs affaires sans craindre le pillage : ils étoient même sûrs d'obtenir un dédommagement , quand on leur avoit fait quelque tort à l'occasion de ces querelles. De cette maniere le commerce ne souffrit aucune interruption.

Quelques-uns de ces prétendans eurent l'imprudence d'appeller à leur secours les Marattes , qui sans rien faire pour aucun parti , se faisoient toujours payer par le victorieux , quoiqu'ils eussent paru favoriser le vaincu. Depuis ce tems-là , les Marattes jouissent du tiers du revenu de la douane de Surate , & un de leurs officiers est toujours présent pour percevoir cette espece de tribut.

Les Anglois & les Hollandois avoient de tout tems mis leurs comptoirs en état de défense , & ils augmentèrent encore à l'occasion de ces troubles leurs préparatifs militaires. Les grands du pays chercherent alors de l'appui chez des négocians si puissans : chacune de ces nations prit parti pour un des prétendans , lui fournit des muni-

tions , se retrancha dans son comptoir , & combattit l'autre sans être en guerre ouverte. A la fin le Nabab protégé par les Anglois fut chassé : mais il revint en 1758 , & sa belle-mere , la riche veuve dont j'ai fait mention , répandit ses trésors si à propos , que le Nabab qui avoit été mis à sa place , fut obligé de lui céder le gouvernement de la ville.

Quand les Anglois virent la ville entre les mains de leur créature , ils pensèrent sérieusement à s'emparer de la citadelle. Le conseil de Bombay envoya dans ce dessein en 1759 un de ses membres , *Mr. Spencer* , homme habile & aimé des Indiens , avec des forces considérables. Le Nabab ouvrit les portes de la ville aux Anglois , & les laissa tranquillement faire le siege de la citadelle , qui fut prise en peu de jours. Pour ne point effaroucher les Indiens , les Anglois déclarerent qu'ils faisoient cette conquête au nom du grand Mogol , dont ils arborerent aussi le pavillon sur les murs de la citadelle.

Cette expédition finie , *Mr. Spencer* envoya une longue relation à la cour de *Delhi* , dans laquelle il représenta les raisons pourquoi les négocians de Surate s'étoient mis sous la protection des Anglois , & les avoient engagés à chasser de

la citadelle le Nabab ufürpateur. Il affura que ces petits tyrans avoient laiffé dépérir la flotte , néceffaire pour défendre le commerce , & que perfonne ne pouvoit ramener la fureté que les Anglois. Il offrit en même-tems , que fi le Mogol vouloit accorder l'emploi d'amiral avec les revenus y annexés à la Compagnie, elle entretiendroit une flotte & protégeroit efficacement le commerce. Les faits allégués dans cet écrit , étoient attestés , & les propofitions appuyées par les principaux habitans de Surate qui fignerent ce mémoire. Le grand Mogol , qui dans fa foibleffe actuelle , n'avoit plus ofé envoyer un gouverneur dans cette province & qui la regardoit comme perdue , accorda facilement la demande de la Compagnie , qui fait exercer par un membre du confeil de Bombay , la charge de Nabab & d'amiral à Surate. Elle retire fous ce titre le tiers de la douane de cette ville , avec d'autres revenus plus confidérables encore ; ce qui la met en état d'entretenir des troupes & quelques petits vaiffeaux de guerre.

Les Anglois font donc aujourd'hui les véritables fouverains de Surate. Ils tiennent le Nabab de la ville dans une entiere dépendance , & ne lui laiffent de revenu qu'autant qu'il faut pour le

faire vivre selon sa dignité. Les Indiens sont en partie contents de leurs nouveaux maîtres : les négocians ne risquent plus d'essuyer les avanies & les exactions des Nababs : ils se plaignent de l'autre côté de l'esprit intéressé de ces maîtres. Les Indiens n'osent naviguer qu'avec un passe-port de l'amiral : si les Anglois ont envie d'envoyer des marchandises dans un port , le directeur tarde tant à expédier ces passe-ports , que les vaisseaux Indiens ne peuvent plus partir dans la mousson convenable ; pendant que les Anglois ont tout le tems nécessaire de les prévenir dans les ventes. J'en ai vu des exemples , qui répétés & multipliés , ruineroient sans doute le commerce des naturels du pays.

## CHAPITRE V.

### *Du Commerce de SURATE.*

**L**E grand commerce qui se fait à Surate , rend cette ville le dépôt des productions les plus précieuses de l'Indoustan. On y apporte , par de grandes caravanes & de l'intérieur de l'empire ; une immense quantité de marchandises que les négocians de Surate envoient sur leurs vaisseaux

dans le golfe Arabique , dans le golfe Perfique , à la côte de Malabar , à la côte de Coromandel , & jufqu'à la Chine. Les provinces voisines de cette ville abondent en manufactures de toute efpece.

La construction des vaiffeaux fait auffi une branche de commerce pour fes habitans : dans l'art de construire , les Indiens font il est vrai , de fimples imitateurs des Européens : mais ils ont en quantité & à bas prix l'excellent bois appellé *Tak* , que les vers n'attaquent point , & qui est fi durable qu'on voit à Surate des vaiffeaux de 90 ans , en état encore de tenir la mer.

Entre les nations étrangères , les Hollandois ont , après les Anglois , à Surate l'établiffement le plus confidérable. Ils y entretiennent un directeur , plusieurs marchands , une quantité d'écrivains & de domestiques , & encore quelques foldats. Cependant leur commerce fe réduit à peu de chose , & l'ordre ne paroît pas regner dans les affaires de cette nation aux Indes. Depuis que les Anglois poffèdent la citadelle , le Nabab de la ville a forcé les Hollandois de lui payer 90000 roupies , & de renvoyer le canon dont leur factorie étoit garnie.

Les affaires des François y font encore en plus mauvais état. Depuis la perte de Pondichéri , leur  
directeur



directeur se voit négligé au point, qu'il trouve à peine assez de crédit pour pouvoir vivre petitement. Cette nation ne brille ici que par ses capucins, généralement aimés & estimés à Surate. Ces bons religieux ont rendu service au public, en tenant un registre fidele de tous les événemens des l'Indoustan depuis 1676, jusqu'aujourd'hui.

Il en est presque de même des Portugais: de mon tems ils avoient pour directeur un Juif de Hambourg. On me dit cependant qu'ils ont relevé depuis mon départ, leur commerce, en envoyant un directeur de leur nation, né à Goa.

Il arrive quelquefois à Surate des vaisseaux de nations, qui n'y ont pas des établissemens stables. Tel fut un Danois venu dans le tems du siege de la citadelle & protégé par les Anglois, auxquels il avoit rendu des services dans cette occasion: ce capitaine favorisé de cette maniere, fit bien ses affaires. Un Suédois arrivé quelques années après ne fut pas si 'heureux, quoique le Nabab de la ville lui eût permis contre un droit modique, de commercer librement. Ayant donné son fer & son cuivre à meilleur marché que les Anglois, il vendit en peu de tems & à ce qu'il crut, avantageusement toute sa cargaison. Mais quand il voulut partir, le Nabab exigea de lui un

droit extraordinaire de 100000 roupies , & le mit aux arrêts jusqu'à ce que cette somme fût payée. Le Suédois n'osant pas s'adresser aux Anglois , qu'il soupçonna être les instigateurs de cette avanie ; donna ordre à son vaisseau d'aller à la Chine & de le laisser aux arrêts. A la fin il composa avec le Nabab , qui pour 20000 roupies lui rendit la liberté. Des traitemens semblables dégoûteront les autres nations , & les empêcheront de tenter fortune à Surate.

Suivant toutes les apparences les Anglois s'empareront de tout le commerce de cette ville. En même tems souverains & marchands opulents , ils ont en main tous les moyens de donner l'exclusion aux nations étrangères , & d'écarter les Indiens de cette source de richesses.

---

## C H A P I T R E VI.

### *Des Mœurs des HINDOUS.*

ON appelle *Hindous* , les habitans originaires du vaste empire de l'Indoustan. Ayant eu occasion de vivre parmi ce peuple tant à Bombay qu'à Surate , je réunirai ici quelques observations que j'ai faites dans ces deux villes sur les Hindous ,

& sur les *Parfis* , colonie étrangère , établie aussi dans cette partie des Indes.

Ce peuple le plus anciennement policé peut-être de notre globe , est doux , laborieux , naturellement porté à exercer la vertu. Tous ceux qui vivent avec les Hindous , ne peuvent se lasser d'admirer leur patience , leur probité & leur bienfaisance : mais ce peuple est en même-tems le moins sociable de l'univers. Par les mœurs & par des principes religieux , les Hindous se séparent , non-seulement des autres nations qu'ils regardent comme des races impures ; mais les différentes castes , ou tribus de leur propre nation ont peu de communication entre elles. Aucun Hindou ne mange avec un étranger , & celui qui appartient à une caste supérieure , jamais avec un homme d'une caste inférieure. Un pauvre domestique *Bramin* se croiroit déshonoré , en se mettant à table avec son maître *Rasbout* , ou *Banian*.

Tout le monde sait que les Hindous sont divisés en beaucoup de tribus ou castes : autant que j'ai pu apprendre , il y en a 4 principales : savoir ; celle des *Bramins* , ou prêtres ; celle des *Rasbouts* , ou militaires ; celle des *Banians* , ou marchands ; & celle des artisans , y compris les la-

boueurs. Ces quatre castes générales font subdivisées en plus de 80 castes particulières, dont chacune a ses cérémonies & ses patrons séparés, comme me l'ont assuré plusieurs personnes.

Cette division inaltérable a donné occasion à l'erreur de quelques voyageurs, qui ont cru que le fils étoit toujours obligé d'embrasser la profession de son pere. Le fils ne peut pas quitter la caste où il est né: mais il lui est permis de choisir une vocation qui n'est pas proprement celle de sa caste. Il y a des Bramins souverains, tel que par exemple, est celui des Marattes. Ces mêmes Bramins se font magistrats sous le gouvernement des princes Rasbouts, & fermiers sous celui des Mahométans. J'ai connu des négocians Bramins, & des artisans Rasbouts & Banians.

Une telle liberté étoit d'autant plus nécessaire, qu'il est impossible qu'un Hindou d'une caste inférieure soit reçu dans une supérieure. On m'en raconta un seul exemple, dont je ne veux pas même garantir la vérité. Un souverain Rasbout souhaita d'entrer dans la caste des Bramins; ces prêtres après l'avoir refusé pendant long-tems lui accorderent à la fin sa demande, à condition qu'il fit mettre dans un temple la statue d'or d'une vache, assez grande pour qu'un hom-

me pût y entrer par derriere , & en fortir par la bouche. Le souverain ayant passé à plusieurs reprises par le milieu de la figure de l'animal sacré , fut regardé comme régénéré , & reçu dans la caste des Bramins.

Cette coutume empêche tout étranger de se naturaliser parmi les Hindous , & d'embrasser leur religion ; aussi aucun peuple n'est moins possédé de l'envie de faire des profélites. Mais l'observation rigide de ces anciennes loix de séparation , a jetté ce peuple dans l'abaissement où il se trouve aujourd'hui. Si du tems de la conquête , les Hindous eussent permis aux Tartares de s'incorporer dans la nation vaincue , ces conquérans auroient adopté les mœurs & la religion de leurs nouveaux sujets. Leur conduite à la Chine rend probable cette opinion. Mais les Hindous en marquant tant d'averfion à ces nouveaux maîtres , les engagerent à préférer le Mahométisme , & les forcerent à faire venir toujours des étrangers Mahométans pour gouverner le peuple conquis. Depuis ce tems-là les Hindous ne font qu'une troupe abjecte d'esclaves , exposée aux vexations d'un despote , qui leur rend le mépris qu'ils lui avoient témoigné.

La puissance des Mahométans diminue , il est

vrai, tous les jours, & il existe encore plusieurs souverains Hindous, qui peuvent avec le tems remettre leur nation dans son ancienne splendeur. Les Marattes ont commencé déjà avec succès, l'exécution d'un projet semblable. C'est la puissance altière des Anglois qui arrête actuellement les progrès des Hindous vers un meilleur état : mais si ce colosse à pieds d'argille, élevé par des marchands conquérans, s'écroule, événement qui arrivera plutôt qu'on ne pense, l'Indoustan redeviendra un pays florissant.

Dans presque toute leur maniere de vivre les Hindous se distinguent des autres peuples : leur nourriture ordinaire consiste en ris, en lait & en fruits. La loi cependant qui leur défend de manger de la viande, paroît plutôt dépendre du climat que des principes religieux. Les Rasbouts mangent du mouton, & de la chair de quelques autres animaux : mais tous respectent également la vache & s'abstiennent du bœuf. Aucune caste n'est autant gênée pour sa nourriture que celle des Bramins : ces prêtres se refusent une grande partie des légumes permis aux autres Hindous ; ne mangent que ce qui a été préparé par un homme de leur caste, & n'osent boire que l'eau portée par un tel homme. Ils observent d'ailleurs des

The first part of the paper is a list of names  
 and addresses of the members of the  
 committee. The names are arranged in  
 alphabetical order. The addresses are  
 given in full, including the street  
 number and the city. The names are  
 printed in a small, plain font. The  
 addresses are printed in a slightly larger  
 font. The list is followed by a  
 heading for the next section.







jeûnes fréquens : de forte qu'un Bramin m'a dit, qu'il étoit presque impossible de s'astreindre à tous les préceptes de leur régime.

Ces prêtres gênent à leur tour le peuple, dans sa maniere de manger, par une multitude de regles minutieuses, toutes fondées sur la chimere de la possibilité de contracter de la foulure par la communication. Les Hindous du commun ne se serviroient pas du même vase avec un étranger, ou avec un homme d'une autre caste : ils emploient plutôt pour plats de grandes feuilles d'arbre, & boivent dans le creux de la main.

Toutes les pieces de l'habillement des Hindous different pour la forme, de celles qui sont usitées chez les Turcs & chez les Arabes. Les négocians portent cependant un turban, la culotte, & un habit long de toile blanche de coton : leurs pantoufles sont garnies de pointes de métal recourbées. Les hommes du peuple vont nus, excepté un petit linge autour des reins, & une espece de turban sur la tête. Dans les tems de pluie les payfans mettent sur la tête une longue capote tissue de feuilles de palmier ; coutume indienne, dont Hérodote fait déjà mention.

L'habillement des femmes du commun consiste dans un grand linge rayé de rouge, dont elles

enveloppent les reins , & dans un autre linge plus grand encore , qu'elles ploient autour du corps & mettent sur la tête. Elles portent toutes le plastron garni de deux étuis , dans lesquels elles enferment le sein ; ce qui est la cause qu'on ne voit point parmi les Indiennes de gorge affaïssée comme parmi les Mahométanes. Ces femmes des Hindous sont fort laborieuses : j'en ai vu à Bombay gagner leur vie par les travaux les plus rudes , & qui néanmoins étoient chargées de bagues au nez , aux oreilles , aux doigts , aux bras , & à la cheville du pied : luxe dont leur postérité peut hériter.

Les Hindous conservent la coutume de brûler leurs morts. Mais les gouvernemens Européens & Mahométans ne permettent plus , & les Marattes rarement , que la veuve se jette dans les flammes avec le corps de son mari. Un Bramin me dit , que sa famille s'étoit illustrée par la permission de se brûler avec son mari , obtenue par sa grand-mere comme un témoignage de sa vertu.

---

## C H A P I T R E. VII.

*De la Religion des HINDOUS.*

UN Européen qui voudroit s'instruire de la religion de ce peuple , ne peut pas tirer beaucoup de secours des Bramins , qui ne s'appliquent à aucune de nos langues. J'ai connu des Banians qui parloient anglois , & qui m'ont donné quelques lumieres sur cette matiere.

Tous m'assurerent unanimement , que les Hindous sensés & instruits ne reconnoissoient & n'adoroient qu'un être suprême & unique. Mais que les Bramins avoient inventé des dieux subalternes pour se prêter à la foiblesse du peuple , qui ne pouvoit comprendre des idées abstraites si elles n'étoient représentées par des images. Ils convinrent encore , que les Bramins intéressés avoient chargé peu-à-peu leur religion simple de fables absurdes & de superstitions ridicules. Je leur objectai leur vénération outrée pour la vache , & toutes ses représentations. Ils me répondirent qu'ils ne révéroient dans ces images que la bonté de Dieu , qui avoit donné à l'homme cet animal doux , & d'une utilité indispensable.

Je n'ai rien pu apprendre de positif , touchant

leurs divinités subalternes, qui paroissent être plutôt des saints, & des patrons qu'ils vénèrent. Un Banian comparoit leurs trois principaux dieux, *Brama*, *Vishnou* & *Madeo*, à la trinité des chrétiens.

Tous les Hindous croient à la métempfycofe, & à la purification des ames par le passage dans plusieurs corps. Ce dogme n'est pas cependant l'unique cause de leur abstinence de tout ce qui a eu vie. Dans les pays chauds, la chair des animaux en général & celle du bœuf en particulier, est regardée comme une nourriture fort mal-saine. Les Rasbouts mangent de la viande, & les Marattes ne se font aucun scrupule d'en fournir à leurs prisonniers de guerre Européens. On pourroit croire que la charité singuliere des Hindous pour les animaux, tient plutôt à cette opinion religieuse.

Le précepte de la purification par l'eau, s'observe rigoureusement dans toutes les Indes. A Surate j'ai vu chaque matin des troupes de femmes & de filles aller se baigner dans le Tappi. Elles donnoient des habits propres à tenir à quelques Bramins subalternes assis sur le rivage, & étant lavées, elles revenoient changer leurs habits mouillés contre des secs, avec tant d'adresse, que la moindre partie de leur corps ne paroissoit pas à

découvert. Le Bramin signoit alors chaque personne d'une marque de couleur rouge au milieu du front , & après une courte priere, toute l'assemblée se retiroit en ville.

Cette espece de sanctification journaliere paroît être la principale fonction de ces petits Bramins. On les appelle aussi à la naissance d'un enfant , auquel ils mettent en écharpe un mince cordon , que cet enfant porte alors toute sa vie comme la marque de son extraction. Ils assistent aux fiançailles ; mais uniquement pour assigner l'heure favorable au contrat & non pour faire la cérémonie de bénir le mariage.

Les fêtes des Hindous , assez nombreuses , sont en partie civiles & en partie religieuses. Ils célèbrent celle du nouvel an par des illuminations , & par des réjouissances de toute espece : celle de la noix de coco paroît de la plus haute antiquité. Dans une autre , consacrée à la mémoire d'un héros , ils se barbouillent réciproquement de couleur rouge , pour représenter l'état de ce héros sortant couvert de sang d'une bataille.

Ils ont aussi deux ordres de *Fakirs* ou pèlerins mendians , appelés *Bargais* & *Gusseins* , qui voyagent armés , & en troupes de quelques milliers. Ces ordres sont ennemis jurés , & quand

ils se rencontrent , ils se livrent de sanglans combats. Pendant mon séjour à Surate , une petite armée de ces fakirs campa près de la ville : le gouvernement en prit ombrage , & ne leur permit d'entrer en ville qu'en petit nombre.

On connoît par les relations les pénitences ridicules de ces fakirs. Leur fanatisme n'est pas encore refroidi ; & tout fraîchement il est mort à Surate un de ces extravagans , qui avoit resté pendant 20 ans renfermé dans une cage , & les bras toujours levés au-dessus de la tête.

## C H A P I T R E V I I I .

### Des PARSIS.

**A** BOMBAY , à Surate & dans ses environs , se trouve une colonie d'anciens Perses , qui à l'occasion de la conquête de leur patrie par les Arabes mahométans , se refugierent il y a 11 siècles , dans les Indes : on les nomme *Parfis*. Aimés des Hindous , ils multiplient beaucoup , au lieu que leurs compatriotes dans la province de *Kerman* diminuent à vue d'œil sous le joug des Persans musulmans.

Ces Parfis sont un peuple doux , tranquille &

laborieux. Ils vivent entre eux dans la plus grande union , assistent leurs pauvres en commun , & ne souffrent pas qu'un homme de leur culte aille demander l'aumône à des gens d'une autre religion. Ils emploient aussi leur crédit & leur argent , pour mettre un confrere à l'abri des vexations de la justice. Si un Parsis se conduit mal , ils le chassent de leur communion. Ils font le commerce & exercent toute sorte de professions.

Les Parsis connoissent aussi peu la circoncision que les Hindous. Ils n'épousent qu'une seule femme, & n'en prennent jamais une seconde que quand la première est stérile. Ils marient leurs enfans déjà à 6 ans : mais ces jeunes époux restent séparés , chacun dans la maison de son pere , jusqu'à l'âge de puberté. Leur habillement est le même que celui des Hindous , excepté une touffe de cheveux qu'ils gardent au-dessus de chaque oreille. Tout comme les Persans modernes , ils sont fort adonnés à l'astrologie , malgré leur peu de connoissances en astronomie.

Ils conservent toujours la coutume singulière de laisser manger leurs morts par les oiseaux charniers , au lieu de les enterrer ou de les brûler. J'ai vu à Bombay , sur une colline , une tour ronde couverte de planches , où les Parsis expo-

fent à découvert leurs morts. Quand les chairs du cadavre font mangées, ils mettent les ossements dans deux chambres séparées au bas de la tour.

Les Parsis, sectateurs de la religion de *Zerduft*, ou *Zoroastre*, adorent un seul Dieu, éternel & tout-puissant. Ils rendent cependant un certain culte au soleil, à la lune, aux étoiles & au feu, comme à des images visibles de la divinité invisible. Leur vénération pour ce dernier élément les engage à entretenir continuellement, par des bois odoriférans, un feu sacré, tant dans leurs temples que dans les maisons des particuliers aisés. J'ai vu dans un de leurs temples à Bombay, un feu qui y brûle sans intermission depuis deux siècles. Ils n'éteignent jamais une lumière en soufflant, de crainte de fouiller par leur respiration, la pureté du feu.

La religion des Parsis ordonne aussi strictement les purifications, que celle des Hindous. Les disciples de *Zerduft* ne sont pas cependant obligés à l'abstinence de la nourriture animale. Par habitude, ils ne mangent pas du bœuf, parce que leurs ancêtres avoient promis au prince Indien qui les reçut dans ses états, de ne jamais tuer des bêtes à cornes : promesse qu'ils observent en-



core sous la domination des chrétiens & des mahométans. Le lievre est à leurs yeux l'animal le plus impur , pour lequel ils marquent une grande aversion. Ils boivent librement du vin & des liqueurs fortes , que leur religion ne défend pas.

Leurs fêtes nommées ghumbars , qui reviennent assez souvent , & dont chacune dure cinq jours , sont toutes des commémorations de quelque partie de l'œuvre de la création. Ils ne les célèbrent ni avec éclat , ni avec des cérémonies particulières : ils s'habillent mieux ces cinq jours , font quelques actes de dévotion dans leurs maisons & visitent leurs amis.

N'ayant pas eu occasion de faire des observations suivies sur les mœurs & la religion des Parfis , je dois renvoyer le lecteur aux mémoires que *Mr. Anquetil du Perron* a joints à sa traduction du *Zenda-vesta* , ou livre sacré de *Zoroastre*. On fait que ce savant François est allé aux Indes , uniquement dans le dessein d'étudier la langue & la religion des Parfis.

Ce mélange d'opinions & de mœurs si différentes des habitans des Indes , gêne souvent les Européens , qui n'ont point de leurs compatriotes pour domestiques ; c'est le cas de presque tous les négocians étrangers. Un Européen qui n'a à son

service que des naturels du pays , & qui souhaiteroit de manger un lievre lardé , auroit de la peine à faire parvenir ce plat sur sa table. Le Hindou ne voudroit pas le porter , parce qu'il n'ose pas soulever un corps mort ; le Parsis non plus , parce que le lievre est un animal immonde ; & le Musulman encore moins , parce qu'il se fouilleroit en portant un mets où il y a du lard.

*Fin du Tome second.*



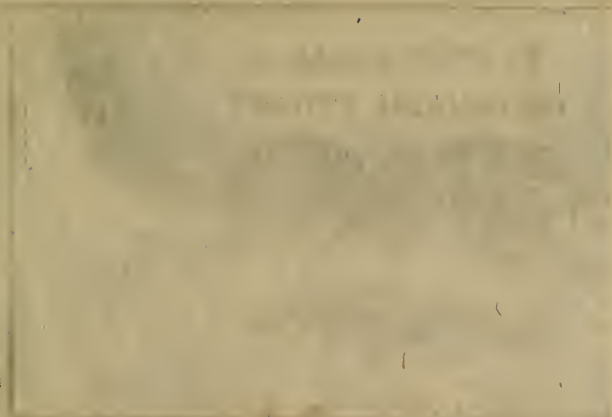
*L. Parry sculp*





ak  
 ka  
 va  
 ar







**TERRÆ**  
**OMÂN**  
*delineatio*  
*Auctore*  
*C. Niebuhr*



5 4 3 2 1      5      10      15  
*Miliaria Germanica 15 in uno Gradu*  
 5 4 3 2 1      5      10      15      20  
*Leuca Gallica 20 in uno Gradu*

20°  
25°  
24°  
23°  
22°

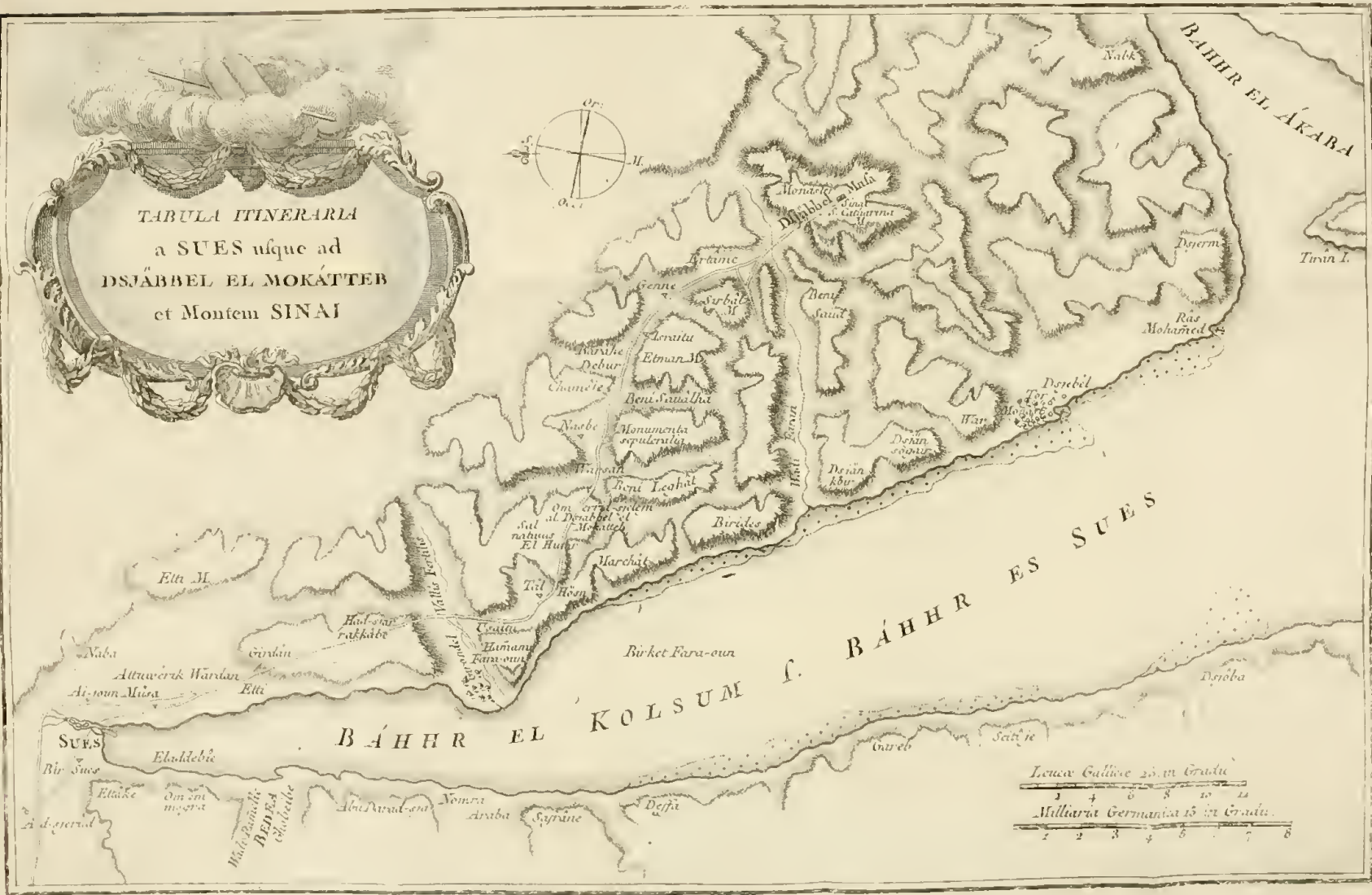
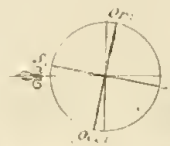
20°  
25°  
24°  
23°  
22°

Meridies





**TABULA ITINERARIA**  
 a SUES usque ad  
**DSJABBEL EL MOKÁTTET**  
 et Montem SINAI



Leuca Gallicae 25 in Gradibus

1	2	3	4	5	6	7	8
---	---	---	---	---	---	---	---

Milliarum Germanicarum 15 in Gradibus

1	2	3	4	5	6	7	8
---	---	---	---	---	---	---	---

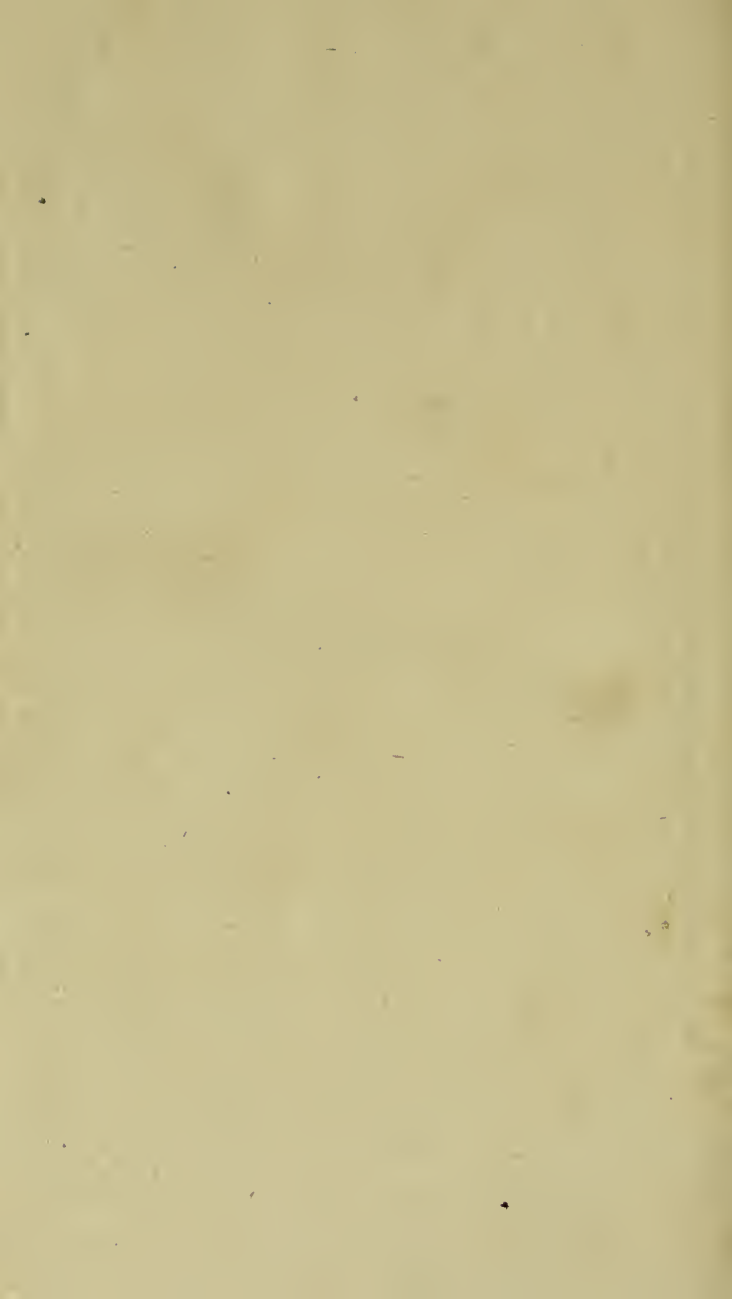


















RELIAL

87-8

484

v. 2

